



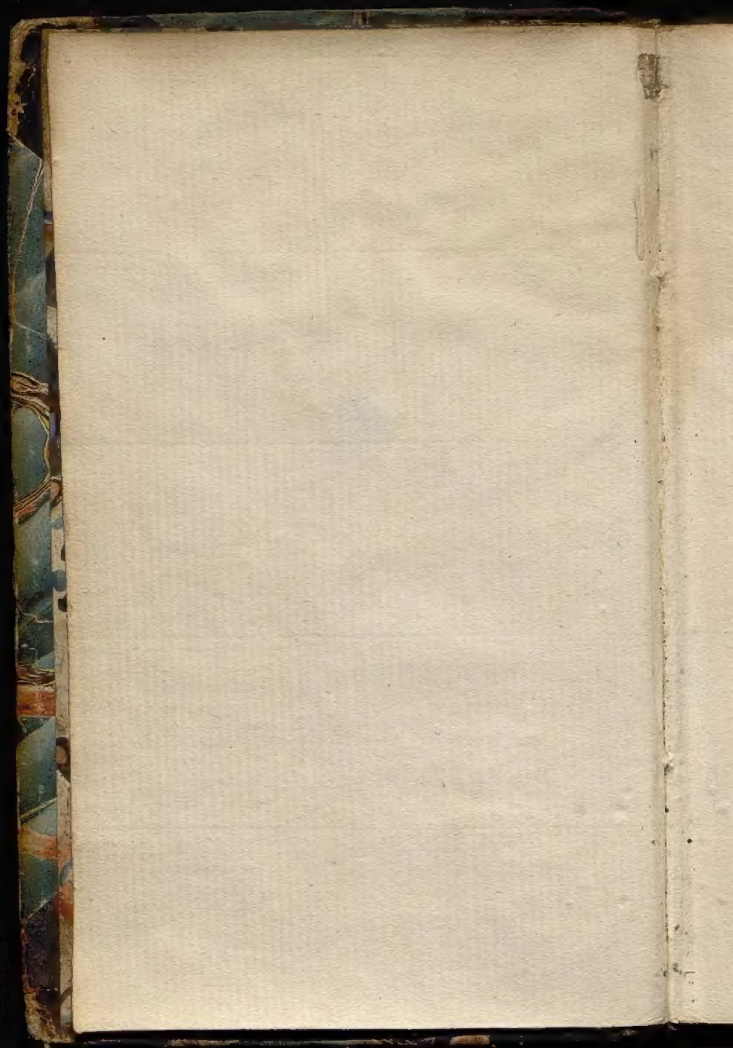


910849 I

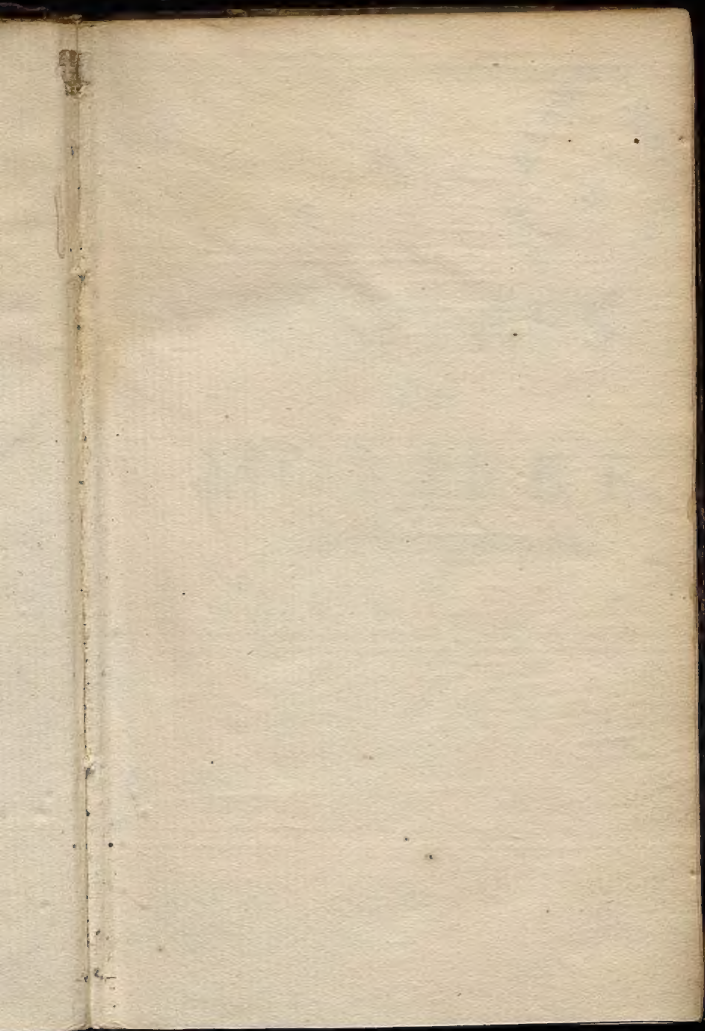
Mag. St. Dr.

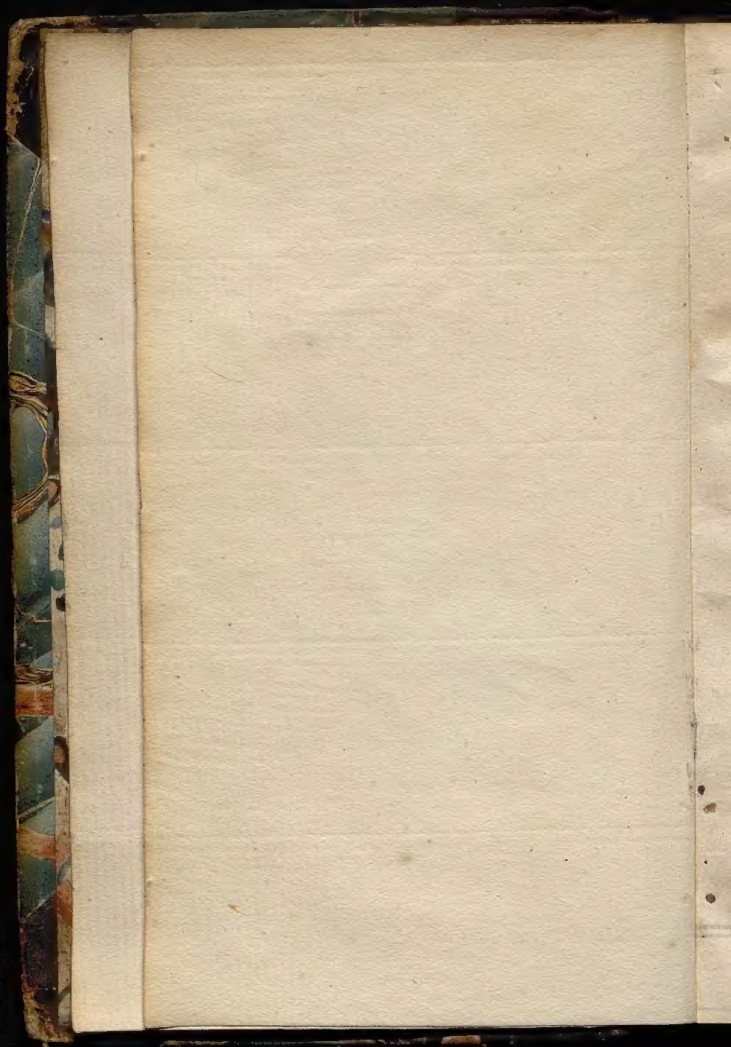












Fablen TERRAIL

Aimez-Moi  
sans  
Tei

OEUVRES  
DE  
MOLIERE.  
TOME QUATRIEME



ŒUVRES

DE

MOLIERE

TOME QUATRIÈME

OEUVRES  
DE  
MOLIERE.  
NOUVELLE EDITION.

Avec de très-belles Figures en Tailles douces.

TOME QUATRIEME.



*T. Punt Sculp.*

A AMSTERDAM ET A LEIPZIG,  
Chez **ARKSTEE & MERKUS**, 1750.

Avec Privilège de Sa Majesté le Roi  
de Pologne & Electeur de Saxe.

OF VARS

MOLLER

OF VARS

OF VARS

LIBRARY  
MILL

910849

I/4

Bibl. Jagiell.

St. Dr. 2018 K 140/6 (121)





# PIECES CONTENUES

dans ce Quatrième Tome.

LE BOURGEOIS GENTIL-  
HOMME.

FOURBERIES DE SCAPIN.

PSICHE.

LES FEMMES SCAVANTES.

LA COMTESSE D'ESCARBA-  
GNAS.

PASTORALE COMIQUE.

LE MALADE IMAGINAIRE.

*Tome IV.*

RE-

PIECES CONTENUES:  
REMERCIEMENT AU ROI.  
LA GLOIRE DU VAL-DE-  
GRACE.



LE  
BOURGEOIS  
GENTILHOMME,  
*COMEDIE-BALLET.*

*Tome IV.*

AC.



\*\*\*

MO

MA

LU

CI

DO

DO

NI

CO

UN

UN

UN

UN

UN

UN

UN

DE

UN

DE

DA

GA

CÜ

C

LE

\*\*\*\*\*

## ACTEURS.

### ACTEURS DE LA COMEDIE.

MONSIEUR JOURDAIN, bourgeois.  
 MADAME JOURDAIN.  
 LUCILE, fille de Monsieur Jourdain.  
 CLEONTE, amant de Lucile.  
 DORIMENE, Marquise.  
 DORANTE, Comte, amant de Dorimène.  
 NICOLE, servante de Monsieur Jourdain.  
 COVIELLE, valet de Cléonte.  
 UN MAITRE DE MUSIQUE.  
 UNE ELEVE D'UN MAITRE DE MUSIQUE.  
 UN MAISTRE A DANSER.  
 UN MAITRE D'ARMES.  
 UN MAITRE DE PHILOSOPHIE.  
 UN MAITRE TAILLEUR.  
 UN GARÇON TAILLEUR.  
 DEUX LAQUAIS.

### ACTEURS DU BALLET.

#### DANS LE PREMIER ACTE.

UNE MUSICIENNE.  
 DEUX MUSICIENS.  
 DANSEURS.

#### DANS LE SECOND ACTE.

GARÇONS TAILLEURS, dansans.

#### DANS LE TROISIEME ACTE.

CUISINIER, dansans.

#### DANS LE QUATRIEME ACTE.

CEREMONIE TURQUE.  
 LE MUFTI.

TURCS, assistans du Musti, chantans.

DERVIS, chantans.

TURCS, dansans.

DANS LE CINQUIEME ACTE.

BALLET DES NATIONS.

UN DONNEUR DE LIVRES, dansant.

IMPORTUNS, dansans.

TROUPE DE SPECTATEURS, chantans.

1. HOMME du bel air.

2. HOMME du bel air.

1. FEMME du bel air.

2. FEMME du bel air.

1. GASCON.

2. GASCON.

UN SUISSE.

UN VIEUX BOURGEOIS, babillard.

UNE VIEILLE BOURGEOISE, babillarde.

ESPAGNOLS, chantans.

ESPAGNOLS, dansans.

UNE ITALIENNE.

UN ITALIEN.

DEUX SCARAMOUCHES.

DEUX TRIVELINS.

ARLEQUIN.

DEUX POITEVINS, chantans & dansans.

POITEVINS & POITEVINES, dansans.

*La scène est à Paris dans la maison de Monsieur Jourdain.*



is.  
is.

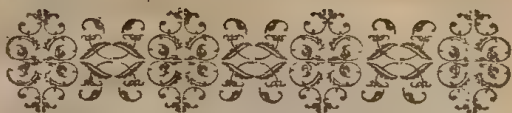
22-

LE



LE BOURGEOIS GENTIL-HOMME.

J. Ponce Delon. Sc. grav. 1740



LE BOURGEOIS  
GENTILHOMME,  
COMEDIE-BALLET.

\*\*\*\*\*

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

UN MAITRE DE MUSIQUE, UN  
ELEVE du Maître de Musique, composant  
sur une table qui est au milieu du Théâtre,  
UNE MUSICIENNE, DEUX MU-  
SICIENS, UN MAITRE A DAN-  
SER, DANSEURS.

LE MAITRE DE MUSIQUE *aux Musiciens.*

**V**ENEZ, entrez dans cette sale, & vous  
reposez-là, en attendant qu'il vienne.

LE MAITRE A DANSER  
*aux danseurs.*

Et vous aussi, de ce côté.

LE MAITRE DE MUSIQUE à son élève.  
Est-ce fait?

L'ELEVE.

Oui.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Voyons..... Voilà qui est bien.

LE MAITRE A DANSER.

Est-ce quelque chose de nouveau?

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Oui. C'est un air pour une sérénade, que je  
lui ai fait composer ici, en attendant que no-  
tre homme fût éveillé.

## 6 LE BOURGEOIS GENTILHOM.

### LE MAITRE A DANSER.

Peut-on voir ce que c'est ?

### LE MAITRE DE MUSIQUE.

Vous l'allez entendre, avec le dialogue, quand il viendra. Il ne tardera guères.

### LE MAITRE A DANSER.

Nos occupations, à vous & à moi, ne sont pas petites maintenant.

### LE MAITRE DE MUSIQUE.

Il est vrai. Nous avons trouvé ici un homme comme il nous le faut à tous deux. Ce nous est une douce rente que ce Monsieur Jourdain, avec les visions de noblesse & de galanterie ; qu'il est allé se mettre en tête. Et votre danse, & ma musique auroient à souhaiter que tout le monde lui ressemblât.

### LE MAITRE A DANSER.

Non pas entièrement ; & je voudrois pour lui, qu'il se connût mieux qu'il n'en fait aux choses que nous lui donnons.

### LE MAITRE DE MUSIQUE.

Il est vrai qu'il les connoît mal, mais il les paye bien ; & c'est de quoi maintenant nos arts ont plus besoin que de toute autre chose.

### LE MAITRE A DANSER.

Pour moi, je vous l'avouë, je me repais un peu de gloire. Les applaudissemens me touchent ; & je tiens que, dans tous les beaux arts, c'est un supplice assez fâcheux que de se produire à des sots, que d'essayer, sur des compositions, la barbarie d'un stupide. Il y a plaisir, ne m'en parlez point, à travailler pour des personnes qui soient capables de sentir les délicatesses d'un art ; qui sachent faire un doux accueil aux beautés d'un ouvrage, & par de chatouillantes approbations, vous régaler de votre travail. Oui, la récompense la plus agréable qu'on puisse recevoir des choses que l'on fait, c'est de les voir connues, de les voir caressées d'un applaudissement qui vous honore. Il n'y a rien, à mon avis, qui nous paye mieux que cela de

TOU-



toutes nos fatigues ; & ce sont des douceurs exquisés que des louanges éclairées.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

J'en demeure d'accord, & je les goûte comme vous. Il n'y a rien assurément qui chatouille davantage, que les applaudissemens que vous dites ; mais cet encens ne fait pas vivre. Des louanges toutes pures ne mettent point un homme à son aise. Il y faut mêler du solide, & la meilleure façon de louer, c'est de louer avec les mains. C'est un homme à la vérité, dont les lumières sont petites, qui parle à tort & à travers de toutes choses, & n'applaudit qu'à contre-sens ; mais son argent redresse les jugemens de son esprit. Il a du discernement dans sa bourle. Ses louanges sont monnoyées ; & ce bourgeois ignorant nous vaut mieux, comme vous voyez, que le grand seigneur éclairé qui nous a introduits ici.

LE MAITRE A DANSER.

Il y a quelque chose de vrai dans ce que vous dites, mais je trouve que vous appuyez un peu trop sur l'argent ; & l'intérêt est quelque chose de si bas, qu'il ne fait jamais qu'un honnête-homme montre pour lui de l'attachement.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Vous recevez fort bien pourtant l'argent que notre homme vous donne.

LE MAITRE A DANSER.

Assurément. Mais je n'en fais pas tout mon bonheur ; & je voudrois qu'avec son bien, il eût encore quelque bon goût des choses.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Je le voudrois aussi ; & c'est à quoi nous travaillons tous deux autant que nous pouvons. Mais, en tout cas, il nous donne moyen de nous faire connoître dans le monde ; & il payera pour tous les autres, ce que les autres loueront pour lui.

LE MAITRE A DANSER.

Le voilà qui vient.

## 8 LE BOURGEOIS GENTILHOM.

\*\*\*\*\*

### SCENE II.

*M. JOURDAIN en robe de chambre & en bonnet de nuit, LE MAITRE DE MUSIQUE, LE MAITRE A DANSER, L'ELEVE du Maître de Musique, UNE MUSICIENNE, DEUX MUSICIENS, DANSEURS, DEUX LAQUAIS.*

M. JOURDAIN.

HE' bien, Messieurs? Qu'est-ce? Me ferez-vous voir votre petite drôlerie?

LE MAITRE A DANSER.

Comment? Quelle petite drôlerie?

M. JOURDAIN.

Hé, là... Comment appelez-vous cela? Votre prologue, ou dialogue de chansons & de danse.

LE MAITRE A DANSER.

Ah, ah!

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Vous nous y voyez préparés.

M. JOURDAIN.

Je vous ai fait un peu attendre, mais c'est que je me fais habiller aujourd'hui comme les gens de qualité; & mon tailleur m'a envoyé des bas de soye que j'ai pensé ne mettre jamais.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Nous ne sommes ici que pour attendre votre loisir.

M. JOURDAIN.

Je vous prie tous deux de ne vous point en aller, qu'on ne m'ait apporté mon habit, afin que vous me puissiez voir.

LE MAITRE A DANSER.

Tout ce qu'il vous plaira.

M. JOURDAIN.

Vous me verrez équipé comme il faut, depuis les pieds jusqu'à la tête.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Nous n'en doutons point.

M.

COMEDIE-BALLET.

9

M. JOURDAIN.

Je me suis fait faire cette indienne-ci.

LE MAITRE A DANSER.

Elle est fort belle.

M. JOURDAIN.

Mon tailleur m'a dit que les gens de qualité étoient comme cela le matin.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Cela vous sied à merveille.

M. JOURDAIN.

Laquais holà, mes deux Laquais.

1. LAQUAIS.

Que voulez-vous, Monsieur?

M. JOURDAIN.

Rien. C'est pour voir si vous m'entendez bienz

[*Au Maître de Musique, & au Maître à danser.*]

Que dites-vous de mes livrées?

LE MAITRE A DANSER.

Elles sont magnifiques.

M. JOURDAIN *entr'ouvrant sa robe, & faisant voir son haut de chausse étroit de velours rouge, & sa camisole de velours verd.*

Voici encore un petit deshabilité pour faire le matin mes exercices.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Il est galant.

M. JOURDAIN.

Laquais.

1. LAQUAIS.

Monsieur.

M. JOURDAIN.

L'autre laquais.

2. LAQUAIS.

Monsieur.

M. JOURDAIN *ôtant sa robe de chambre.*  
Tenez ma robe. [*au Maître de Musique, & au Maître à danser.*] Me trouvez-vous bien comme cela?

LE MAITRE A DANSER.

Fort bien. On ne peut pas mieux.

M. JOURDAIN.

Voyons un peu votre affaire.

## 10 LE BOURGEOIS GENTILHOM.

### LE MAITRE DE MUSIQUE.

Je voudrois bien auparavant vous faire entendre un air [*montrant son élève.*] qu'il vient de composer pour la sérénade que vous m'avez demandée. C'est un de mes écoliers, qui a pour ces sortes de choses un talent admirable.

### M. JOURDAIN.

Oui; mais il ne falloit pas faire faire cela par un écolier; & vous n'étiez pas trop bon vous-même pour cette besogne-là.

### LE MAITRE DE MUSIQUE.

Il ne faut pas, Monsieur, que le nom d'écolier vous abuse. Ces sortes d'écoliers en sçavent autant que les plus grands Maîtres; & l'air est aussi beau qu'il s'en puisse faire. Ecoutez seulement.

### M. JOURDAIN à ses laquais.

Donnez-moi ma robe pour mieux entendre.... Attendez, je crois que je serai mieux sans robe.... Non, redonnez-la moi, cela ira mieux.

### LA MUSICIENNE.

J languis nuit & jour, & mon mal est extrême, Depuis qu'à vos rigueurs vos beaux yeux m'ont soumis;

Si vous traitez ainsi, belle Iris, qui vous aime, Hélas! Que pourriez-vous faire à vos ennemis?

### M. JOURDAIN.

Cette chanson me semble un peu lugubre, elle endort; je voudrois que vous la pussiez un peu ragaillardir par-ci, par-là.

### LE MAITRE DE MUSIQUE.

Il faut, Monsieur, que l'air soit accommodé aux paroles.

### M. JOURDAIN.

On m'en apprend un tout-à-fait joli il y a quelque tems. Attendez.... Là.... Comment est-ce qu'il dit?

### LE MAITRE A DANSER.

Par ma foi, je ne sçais.

### M. JOURDAIN.

Il y a du mouton dedans.



COMEDIE-BALLET. II

LE MAITRE A DANSER.

Du mouton ?

M. JOURDAIN.

Oui, Ah! [*Il chante.*]

J'É croyois Janneton  
J' Aussi douce que belle;  
Je croyois Janneton  
Plus douce qu'un mouton.  
Hélas! Hélas!

Elle est cent fois, mille fois plus cruelle,  
Que n'est le rigre aux bois.

N'est-il pas joli ?

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Le plus joli du monde.

LE MAITRE A DANSER.

Et vous le chantez bien.

M. JOURDAIN.

C'est sans avoir appris la musique.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Vous devriez l'apprendre, Monsieur, comme  
vous faites la danse. Ce sont deux arts qui ont  
une étroite liaison ensemble.

LE MAITRE A DANSER.

Et qui ouvrent l'esprit d'un homme aux belles  
choses.

M. JOURDAIN.

Est-ce que les gens de qualité apprennent aussi  
la musique ?

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Oui, Monsieur.

M. JOURDAIN.

Je l'apprendrai donc. Mais je ne sçais quel  
tems je pourrai prendre ; car, outre le Maître  
d'armes qui me montre, j'ai arrêté encore un  
Maître de Philosophie, qui doit commencer ce  
matin.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

La Philosophie est quelque chose ; mais la mu-  
sique, Monsieur, la musique...

LE MAITRE A DANSER.

La musique & la danse... La musique & la  
danse, c'est là tout ce qu'il faut.

## 12 LE BOURGEOIS GENTILHOM.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Il n'y a rien qui soit si utile dans un Etat, que la musique.

LE MAITRE A DANSER.

Il n'y a rien qui soit si nécessaire aux hommes, que la danse.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Sans la musique, un Etat ne peut subsister.

LE MAITRE A DANSER.

Sans la danse, un homme ne sçauroit rien faire.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Tous les désordres, toutes les guerres qu'on voit dans le monde, n'arrivent que pour n'ap-prendre pas la musique.

LE MAITRE A DANSER.

Tous les malheurs des hommes, tous les revers funestes dont les histoires sont remplies, les bé-vûës des politiques, les manquemens des grands Capitaines, tout cela n'est venu que faute de sçavoir danser.

M. JOURDAIN.

Comment cela ?

LE MAITRE DE MUSIQUE.

La guerre ne vient-elle pas d'un manque d'u-nion entre les hommes ?

M. JOURDAIN.

Cela est vrai.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Et si tous les hommes apprenoient la musique, ne seroit-ce pas le moyen de s'accorder ensem-ble, &c de voir dans le monde la paix uni-verselle ?

M. JOURDAIN.

Vous avez raison.

LE MAITRE A DANSER.

Lorsqu'un homme a commis un manquement dans sa conduite, soit aux affaires de sa fa-mille, ou au gouvernement d'un Etat, ou au commandement d'une armée, ne dit-on pas toujours, un tel a fait un mauvais pas dans une telle affaire ?

M.

COMEDIE-BALLET. 13

M. JOURDAIN.

Oui, on dit cela.

LE MAITRE A DANSER.

Et faire un mauvais pas, peut-il procéder d'autre chose que de ne sçavoir pas danser?

M. JOURDAIN.

Cela est vray, & vous avez raison tous deux.

LE MAITRE A DANSER.

C'est pour vous faire voir l'excellence & l'utilité de la danse & de la musique.

M. JOURDAIN.

Je comprends cela à cette heure.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Voulez-vous voir nos deux affaires?

M. JOURDAIN.

Oui.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Je vous l'ai déjà dit, c'est un petit essai que j'ai fait autrefois des diverses passions que peut exprimer la musique.

M. JOURDAIN.

Fort bien.

LE MAITRE DE MUSIQUE *aux Musiciens.*

Allons, avancez. [*à M. Jourdain.*] Il faut vous figurer qu'ils sont habillés en bergers.

M. JOURDAIN.

Pourquoi toujours des bergers? On ne voit que cela par tout.

LE MAITRE A DANSER.

Lorsqu'on a des personnes à faire passer en musique, il faut bien que, pour la vraisemblance, on donne dans la bergerie. Le chant a été, de tout tems, affecté aux bergers; & il n'est guères naturel, en Dialogue, que des Princes ou Bourgeois chantent leurs passions.

M. JOURDAIN.

Passe, passe. Voyons.

# 14. LE BOURGEOIS GENTILHOM.

\*\*\*\*\*

## DIALOGUE EN MUSIQUE.

### UNE MUSICIENNE, ET DEUX MUSICIENS.

LA MUSICIENNE.

UN cœur dans l'amoureux empire,  
De mille soins est toujours agité,  
On dit qu'avec plaisir on languit, on soupire;  
Mais, quoi qu'on puisse dire,  
Il n'est rien de si doux que notre liberté.

1. MUSICIEN.

Il n'est rien de si doux que les tendres ardeurs  
Qui font vivre deux cœurs  
Dans une même envie;

On ne peut être heureux sans amoureux desirs;  
Otez l'amour de la vie,  
Vous en ôtez les plaisirs.

2. MUSICIEN.

Il seroit doux d'entrer sous l'amoureuse loi,  
Si l'on trouvoit en amour de la foi;  
Mais, hélas! O rigueur cruelle!  
On ne voit point de bergère fidèle;  
Et ce sexe inconstant, trop indigne du jour,  
Doit faire pour jamais renoncer à l'amour.

1. MUSICIEN.

Aimable ardeur!

LA MUSICIENNE.

Franchise heureuse!

2. MUSICIEN.

Sexe trompeur!

1. MUSICIEN.

Que tu m'es précieuse!

LA MUSICIENNE.

Que tu plais à mon cœur!

2. MUSICIEN.

Que tu me fais d'horreur!

1. MUSICIEN.

Ah! Quitte, pour aimer, cette haine mortelle.

LA MUSICIENNE.

On peut, on peut te montrer

Une bergère fidèle.

2. MU-



2. MUSICIEN.

Hélas ! Où la rencontrer ?

LA MUSICIENNE.

Pour défendre notre gloire,  
Je te veux offrir mon cœur.

2. MUSICIEN.

Mais, Bergère, puis-je croire  
Qu'il ne sera point trompeur ?

LA MUSICIENNE.

Voyez, par expérience,  
Qui des deux aimera mieux.

2. MUSICIEN.

Qui manquera de constance,  
Le puissent perdre les Dieux.

TOUS TROIS ENSEMBLE.

A des ardeurs si belles  
Laissons nous enflammer ;  
Ah ! Qu'il est doux d'aimer,  
Quand deux cœurs sont fidèles !

M. JOURDAIN.

Est-ce tout ?

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Oui.

M. JOURDAIN.

Je trouve cela bien trouffé ; & il y a là-dedans  
de petits diètons assez jolis.

LE MAITRE A DANSER.

Voici, pour mon affaire, un petit essai des plus  
beaux mouvemens, & des plus belles attitudes  
dont une danse puisse être variée.

M. JOURDAIN.

Sont-ce encore des bergers ?

LE MAITRE A DANSER.

C'est ce qu'il vous plaira. [*aux danseurs.*] Allons.

\*\*\*\*\*

ENTRÉE DE BALLET.

*Quatre danseurs exécutent tous les mouvemens  
différens, & toutes les sortes de pas que le  
Maître à danser leur commande.*

*Fin du premier Acte.*

AC.

16 LE BOURGEOIS GENTILHOM.



ACTE SECOND.

SCENE PREMIERE.

*MONSIEUR JOURDAIN, LE MAITRE DE MUSIQUE, LE MAITRE A DANSER.*

M. JOURDAIN.

**V**OILA qui n'est point fort, & ces gens-là se trémoussent bien.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Lorsque la danse sera mêlée avec la musique, cela sera plus d'effet encore; & vous verrez quelque chose de galant dans le petit ballet que nous avons ajusté pour vous.

M. JOURDAIN.

C'est pour tantôt au moins; & la personne pour qui j'ay fait faire tout cela, me doit faire l'honneur de venir dîner céans.

LE MAISTRE A DANSER.

Tout est prêt.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Au reste, Monsieur, ce n'est pas assez, il faut qu'une personne comme vous, qui êtes magnifique, & qui avez de l'inclination pour les belles choses, ait un concert de Musique chez soi tous les mercredis, ou tous les jeudis.

M. JOURDAIN.

Est-ce que les gens de qualité en ont?

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Oui, Monsieur.

M. JOURDAIN.

J'en aurai donc. Cela est-il beau?

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Sans doute. Il vous faudra trois voix, un dessus, une teneur, & une basse, qui seront accompagnés d'une basse de viole, d'un theorbo, d'un chourin pour les basses continuës, & d'un dessus de violon pour jouer les ri-

M.

M. JOURDAIN.

Il y faudia mettre aussi une trompette marine.  
La trompette marine est un instrument qui me  
plaît, & qui est harmonieux.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Laissez-nous gouverner les choses.

M. JOURDAIN.

Au moins, n'oubliez pas tantôt de m'envoyer  
des Musiciens, pour chanter à table.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Vous aurez tout ce qu'il vous faut.

M. JOURDAIN.

Mais, sur tout, que le ballet soit beau.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Vous en ferez content; &, entr'autres choses,  
de certains menuëts que vous y verrez.

M. JOURDAIN.

Ah! Les menuëts sont ma danse, & je veux  
que vous me les voyiez danser. Allons, mon  
Maître.

LE MAITRE A DANSER.

Un chapeau, Monsieur, s'il vous plaît.

[*M. Jourdain va prendre le chapeau de son la-  
quais, & le met par dessus son bonnet de nuit.  
Son Maître lui prend les mains & le fait dan-  
ser sur un air de menuët qu'il chante.*

La, la, la, la, la, la,

La, la, la, la, la, la;

La, la, la, la, la, la,

La, la, la, la, la, la;

La, la, la, la, la, en  
cadence, s'il vous plaît, la,

La, la, la, la, la jam-

be droite, la, la, la;

Ne remuez point tant les épaules,

La, la, la, la, la, la, la, la, la, la;

Vos deux bras sont estropiés.

La, la, la, la, la, hauffez la tête,

Tournez la pointe du pied en dehors;

La, la, la, dressez votre corps.

M. JOURDAIN.

Hé?

LE

18 LE BOURGEOIS GENTILHOM.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Voilà qui est le mieux du monde.

M. JOURDAIN.

A propos. Apprenez-moi comme il faut faire une révérence pour saluer une Marquise; j'en aurai besoin tantôt.

LE MAITRE A DANSER.

Une révérence pour saluer une Marquise?

M. JOURDAIN.

Oui. Une Marquise qui s'appelle Dorimène.

LE MAITRE A DANSER.

Donnez-moi la main.

M. JOURDAIN,

Non. Vous n'avez qu'à faire, je le retiendrai bien.

LE MAITRE A DANSER.

Si vous voulez la saluer avec beaucoup de respect, il faut faire d'abord une révérence en arrière, puis marcher vers elle avec trois révérences en avant, & à la dernière vous baisser jusqu'à ses genoux.

M. JOURDAIN.

Faites un peu. *Après que le Maître à danser a fait les trois révérences.* Bon.

\*\*\*\*\*

SCENE II.

MONSIEUR JOURDAIN, LE MAITRE DE MUSIQUE, LE MAITRE A DANSER, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS.

Monsieur, voilà votre maître d'armes qui est là.

M. JOURDAIN.

Dis-lui qu'il entre ici pour me donner leçon.  
[*Au maître de musique Et au maître à danser.*]  
Je veux que vous me voyiez faire.

SCE-

\*\*\*\*\*

S C E N E III.

MONSIEUR JOURDAIN, UN MAITRE D'ARMES, LE MAITRE DE MUSIQUE, LE MAITRE A DANSER, UN LAQUAIS  
*tenant deux fleurets.*

LE MAITRE D'ARMES *après avoir pris les deux fleurets de la main du laquais, & en avoir présenté un à M. Jourdain.*

Alons, Monsieur, la révérence. Votre corps droit. Un peu panché sur la cuisse gauche. Les jambes point tant écartées. Vos pieds sur une même ligne. Votre poignet à l'opposite de votre hanche. La pointe de votre épée vis-à-vis de votre épaule. Le bras pas tout-à-fait si étendu. La main gauche à la hauteur de l'œil. L'épaule gauche plus quadrée. La tête droite. Le regard assuré. Avancez. Le corps ferme. Touchez-moi l'épée de quarte, & achevez de même. Une, deux. Remettez-vous. Redoublez de pied ferme. Une, deux. Un saut en arrière. Quand vous portez la botte, Monsieur, il faut que l'épée parte la première, & que le corps soit bien effacé. Une, deux. Allons, touchez-moi l'épée de tierce, & achevez de même. Avancez. Le corps ferme. Avancez. Partez de-là. Une, deux. Remettez-vous. Redoublez. Une, deux. Un saut en arrière. En garde, Monsieur, en garde.  
[Le Maître d'armes lui pousse deux ou trois bottes, en lui disant, en garde.]

M. JOURDAIN.

Hé?

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Vous faites des merveilles.

LE MAITRE D'ARMES.

Je vous l'ai déjà dit, tout le secret des armes ne consiste qu'en deux choses, à donner, & à ne point recevoir; &, comme je vous fis voir



## 20 LE BOURGEOIS GENTILHOM.

voir l'autre jour par raison démonstrative, il est impossible que vous receviez, si vous sçavez détourner l'épée de votre ennemi de la ligne de votre corps; ce qui ne dépend seulement que d'un petit mouvement du poignet, ou en dedans ou en dehors.

M. JOURDAIN.

De cette façon donc un homme, sans avoir du cœur, est sûr de tuer son homme, & de n'être point tué?

LE MAITRE D'ARMES.

Sans doute. N'en vites-vous pas la démonstration.

M. JOURDAIN.

Oui.

LE MAITRE D'ARMES.

Et c'est en quoi l'on voit de quelle considération nous autres nous devons être dans un Etat; & combien la science des armes l'emporte hautement sur toutes les autres sciences inutiles, comme la danse, la musique, la...

LE MAITRE A DANSER.

Tout beau, Monsieur, le tireur d'armes. Ne parlez de la danse qu'avec respect.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Apprenez, je vous prie, à mieux traiter l'excellence de la musique.

LE MAITRE D'ARMES.

Vous êtes de plaisantes gens, de vouloir comparer vos sciences à la mienne.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Voyez un peu l'homme d'importance!

LE MAITRE A DANSER.

Voilà un plaisant animal, avec son plastron.

LE MAÎTRE D'ARMES.

Mon petit Maître à danser, je vous ferois danser comme il faut. Et vous, mon petit Musicien, je vous ferois chanter de la belle manière.

LE MAITRE A DANSER.

Monsieur le batteur de fer, je vous apprendrai votre métier.

M.

COMEDIE-BALLET. 27

M. JOURDAIN *au Maître à danser.*

Etes-vous fou de l'aller quereller, lui qui entend la tierce & la quarte, & qui sçait tuer un homme par raison démonstrative?

LE MAITRE A DANSER.

Je me moque de sa raison démonstrative, & de sa tiercée, & de sa quarte.

M. JOURDAIN *au Maître à danser.*

Tout doux, vous dis-je.

LE MAITRE D'ARMES *au Maître à danser.*

Comment? Petit impertinent.

M. JOURDAIN.

Hé, mon Maître d'armes.

LE MAITRE A DANSER *au Maître d'armes.*

Comment? Grand cheval de carrosse.

M. JOURDAIN.

Hé, mon Maître à danser.

LE MAITRE D'ARMES.

Si je me jette sur vous. . .

M. JOURDAIN *au Maître d'armes.*

Doucement.

LE MAITRE A DANSER.

Si je mets sur vous la main. . .

M. JOURDAIN *au Maître à danser.*

Tout-beau.

LE MAITRE D'ARMES.

Je vous étrillerai d'un air. . .

M. JOURDAIN *au Maître d'armes.*

De grace.

LE MAITRE A DANSER.

Je vous rosserai d'une manière. . .

M. JOURDAIN *au Maître à danser.*

Je vous prie.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Laissez-nous un peu lui apprendre à parler.

M. JOURDAIN *au Maître de musique.*

Mon Dieu! Arrêtez-vous.

SCÈ.

## 22 LE BOURGEOIS GENTILHOM.

\*\*\*\*\*

### SCENE IV.

UN MAITRE DE PHILOSOPHIE,  
M. JOURDAIN, LE MAITRE  
DE MUSIQUE, LE MAITRE  
A DANSER, LE MAITRE  
D'ARMES, UN LAQUIS.

M. JOURDAIN.

Holà, Monsieur le Philosophe, vous arrivez  
tout à propos avec votre Philosophie. Ve-  
nez un peu mettre la paix entre ces personnes-ci.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.  
Qu'est-ce donc? Qu'y a-t-il, Messieurs?

M. JOURDAIN.

Ils se sont mis en colère pour la préférence de  
leurs professions, jusqu'à se dire des injures,  
& en vouloir venir aux mains.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.  
Hé quoi, Messieurs, faut-il s'emporter de la  
sorte? Et n'avez-vous point lu le docte traité,  
que Sénèque a composé de la colère? Y a-t-il  
rien de plus bas & de plus honteux que cette  
passion, qui fait d'un homme une bête féroce?  
Et la raison ne doit-elle pas être maîtresse de  
tous nos mouvemens?

LE MAITRE A DANSER.  
Comment, Monsieur? Il vient nous dire des  
injures à tous deux, en méprisant la danse que  
j'exerce, & la musique dont il fait profession.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.  
Un homme sage est au-dessus de toutes les in-  
jures qu'on lui peut dire; & la grande réponse  
qu'on doit faire aux outrages, c'est la modé-  
ration & la patience.

LE MAITRE D'ARMES.  
Ils ont tous deux l'audace de vouloir comparer  
leurs professions à la mienne.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.  
Faut-il que cela vous émeuve? Ce n'est pas de  
vaine gloire & de condition, que les hommes  
doi

doivent disputer entr'eux ; & ce qui nous distingue parfaitement les uns des autres , c'est la sagesse & la vertu.

LE MAITRE A DANSER.

Je lui soutiens que la danse est une science à laquelle on ne peut faire assez d'honneur.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Et moi , que la musique en est une que tous les siècles ont révérée.

LE MAITRE D'ARMES.

Et moi , je leur soutiens à tous deux que la science de tirer des armes , est la plus belle & la plus nécessaire de toutes les sciences.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Et que sera donc la Philosophie ? Je vous trouve tous trois bien impertinens , de parler devant moi avec cette arrogance ; & de donner impudemment le nom de science à des choses que l'on ne doit pas même honorer du nom d'art , & qui ne peuvent être comprises que sous le nom de métier misérable de gladiateur , de chanteur & de baladin.

LE MAITRE D'ARMES.

Allez , Philosophe de chien.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Allez , bêtire de pédant.

LE MAITRE A DANSER.

Allez , cuistre fieffé.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Comment ? Marauds que vous êtes. . .

*[Le Philosophe se jette sur eux , & tous trois le chargent de coups.]*

M. JOURDAIN.

Monfieur le Philosophe.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Infames , coquins , insolens.

M. JOURDAIN.

Monfieur le Philosophe.

LE MAITRE D'ARMES.

La peste de l'animal.

M. JOURDAIN.

Messieurs.

24 LE BOURGEOIS GENTILHOM.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.  
Impudens.

M. JOURDAIN.  
Monsieur le Philosophe.

LE MAITRE A DANSER.  
Diantre soit de l'âne bêté!

M. JOURDAIN.  
Messieurs.  
LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.  
Scélérats.

M. JOURDAIN.  
Monsieur le Philosophe.  
LE MAITRE DE MUSIQUE.  
Au diable l'impertinent!

M. JOURDAIN.  
Messieurs.  
LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.  
Fripons, gueux, traîtres, imposteurs.

M. JOURDAIN.  
Monsieur le Philosophe. Messieurs. Monsieur le  
Philosophe. Messieurs. Monsieur le Philosophe.  
[Ils sortent en se battant.]

\*\*\*\*\*

SCENE V.

MONSIEUR JOURDAIN, UN LAQUAIS.

OH! Battez-vous tant qu'il vous plaira, je  
n'y sçauois que faire, & je n'irai pas gê-  
ter ma robe pour vous séparer. Je serois bien  
fou de m'aller fourrer parmi eux, pour rece-  
voir quelque coup qui me feroit mal.

\*\*\*\*\*

SCENE VI.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE,  
M. JOURDAIN, UN LAQUAIS.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE

*racommodant son collet.*  
V Enons à notre leçon.

M.



M. JOURDAIN.

Ah! Monsieur, je suis fâché des coups qu'il vous ont donnés.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Cela n'est rien. Un Philosophe sçait recevoir comme il faut les choses, & je vais composer contr'eux une satyre du stile de Juvenal, qui les déchirera de la belle façon. Laissons cela. Que voulez-vous apprendre?

M. JOURDAIN.

Tout ce que je pourrai, car j'ai toutes les envies du monde d'être sçavant; & j'enrage que mon pere & ma mere ne m'aient pas fait bien étudier dans toutes les sciences, quand j'étois jeune.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Ce sentiment est raisonnable, *Nam, sine doctrinâ, vita est quasi mortis imago.* Vous entendez cela, & vous sçavez le latin sans doute?

M. JOURDAIN.

Oui; mais faites comme si je ne le sçavois pas. Expliquez-moi ce que cela veut dire.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Cela veut dire que, *Sans la science, la vie est presque une image de la mort.*

M. JOURDAIN.

Ce latin-là a raison.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

N'avez-vous point quelques principes, quelques commencemens des sciences?

M. JOURDAIN.

Oh! Oui. Je sçais lire & écrire.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Par où vous plaît-il que nous commencions? Voulez-vous que je vous apprenne la logique?

M. JOURDAIN.

Qu'est-ce que c'est que cette logique?

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

C'est elle qui enseigne les trois opérations de l'esprit.

M. JOURDAIN.

Qui sont-elles, ces trois opérations de l'esprit?

Tome IV.

B

LE

## LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

La première, la seconde, & la troisième. La première est de bien concevoir, par le moyen des universaux. La seconde, de bien juger par le moyen des catégories. Et la troisième, de bien tirer une conséquence par le moyen des figures, *Barbara, celarent, darii, serio, baralipton, &c.*

## M. JOURDAIN.

Voilà des mots qui sont trop rebarbatifs. Cette logique-là ne me revient point. Apprenons autre chose qui soit plus joli.

## LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Voulez-vous apprendre la morale?

## M. JOURDAIN.

La morale?

## LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Oui.

## M. JOURDAIN.

Qu'est-ce qu'elle dit cette morale?

## LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Elle traite de la félicité, enseigne aux hommes à modérer leurs passions; &c....

## M. JOURDAIN.

Non, laissons cela. Je suis bilieux comme tous les diables; & il n'y a morale qui tienne, je me veux mettre en colère tout mon saoul, quand il m'en prend envie.

## LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Est-ce la physique que vous voulez apprendre?

## M. JOURDAIN.

Qu'est-ce quelle chante cette physique?

## LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

La physique est celle qui explique les principes des choses naturelles, & les propriétés du corps, qui discourt de la nature des élémens, des métaux, des minéraux, des pierres, des plantes, & des animaux; & nous enseigne les causes de tous les météores, l'arc-en-ciel, les feux volans; les comètes, les éclairs, le tonnerre, la foudre, la pluie, la neige, la grêle, les vents, & les tourbillons.

M.

M. JOURDAIN.

Il y a trop de tintamarre là-dedans, trop de brouillamini.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Que voulez-vous donc que je vous apprenne?

M. JOURDAIN.

Apprenez-moi l'orthographe.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Très-volontiers.

M. JOURDAIN.

Après vous m'apprendrez l'almanach, pour savoir quand il y a de la lune, & quand il n'y en a point.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Soit. Pour bien suivre votre pensée, & traiter cette matière en Philosophe, il faut commencer, selon l'ordre des choses, par une exacte connoissance de la nature des lettres, & de la différente manière de les prononcer toutes. Et, là-dessus, j'ai à vous dire que les lettres sont divisées en voyelles, ainsi dites voyelles, parce qu'elles expriment les voix; & en consonnes, ainsi appellées consonnes, parce qu'elles sonnent avec les voyelles, & ne font que marquer les diverses articulations des voix. Il y a cinq voyelles, ou voix, A, E, I, O, U.

M. JOURDAIN.

J'entends tout cela.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

La voix, A, se forme en ouvrant fort la bouche, A.

M. JOURDAIN.

A, A. Oui.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

La voix, E, se forme en rapprochant la mâchoire d'en bas de celle d'en haut, A, E.

M. JOURDAIN.

A, E; A, E. Ma foi, oui. Ah! Que cela est beau!

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Et la voix, I, en rapprochant encore davantage

## 28 LE BOURGEOIS GENTILHOM.

ge les machoires l'une de l'autre, & écartant les deux coins de la bouche vers les oreilles, A, E, I.

M. JOURDAIN.

A, E, I, I, I, I. Cela est vrai. Vive la science.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

La voix, O, se forme en ouvrant les machoires, & rapprochant les lèvres par les deux coins, le haut & le bas, O.

M. JOURDAIN.

O, O. Il n'y a rien de plus juste. A, E, I, O, I, O. Cela est admirable! I, O, I, O.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

L'ouverture de la bouche fait justement comme un petit rond qui représente un O.

M. JOURDAIN.

O, O, O. Vous avez raison. O. Ah! La belle chose, que de sçavoir quelque chose!

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

La voix, U, se forme en rapprochant les dents sans les joindre entièrement, & allongeant les deux lèvres en dehors, les approchant aussi l'une de l'autre, sans les rejoindre tout-à-fait, U.

M. JOURDAIN.

U, U. Il n'y a rien de plus véritable. U.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Vos deux lèvres s'allongent comme si vous faisiez la mouë; d'où vient que, si vous la voulez faire à quelqu'un, & vous moquer de lui, vous ne sçauriez lui dire que, U.

M. JOURDAIN.

U, U. Cela est vrai. Ah! Que n'ai-je étudié plutôt, pour sçavoir tout cela!

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Demain nous verrons les autres lettres, qui sont les consonnes.

M. JOURDAIN.

Est-ce qu'il y a des choses aussi curieuses qu'à celles-ci?

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Sans doute. La consonne D, par exemple, se pro-

COMEDIE-BALLET. 29

prononce en donnant du bout de la langue au dessus des dents d'en haut, DA.

M. JOURDAIN.

DA, DA. Oui. Ah! Les belles choses! Les belles choses!

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

L'F, en appuyant les dents d'en haut sur la lèvre de dessous, FA:

M. JOURDAIN.

FA, FA. C'est la vérité. Ah! Mon pere & ma mere, que je vous veux dè mal!

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Et l'R, en portant le bout de la langue jusqu'au haut du palais; de sorte qu'étant frotée par l'air qui sort avec force, elle lui cède, & revient toujours au même endroit, faisant une manière de tremblement, R, RA.

M. JOURDAIN.

R, R, RA. R, R, R, R, R, RA. Cela est vray. Ah! L'habile homme que vous êtes, & que j'ai perdu de tems! R, R, R, RA.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Je vous expliquerai à fond toutes ces curiosités.

M. JOURDAIN.

Je vous en prie. Au reste, il faut que je vous fasse une confidence. Je suis amoureux d'une personne de grande qualité, & je souhaiterois que vous m'aidassiez à lui écrire quelque chose dans un petit billet que je veux laisser tomber à ses pieds.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Fort bien.

M. JOURDAIN.

Cela sera galant, oui.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Sans doute. Sont-ce des vers que vous lui voulez écrire?

M. JOURDAIN.

Non, non, point de vers.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Vous ne voulez que de la prose?

B 3. M.



30 LE BOURGEOIS GENTILHOM.

M. JOURDAIN.

Non, je ne veux ni prose, ni vers.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Il faut bien que ce soit l'un ou l'autre.

M. JOURDAIN.

Pourquoi?

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Par la raison, Monsieur, qu'il n'y a pour s'exprimer, que la prose, ou les vers.

M. JOURDAIN.

Il n'y a-que la prose ou les vers?

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Non, Monsieur. Tout ce qui n'est point prose, est vers; & tout ce qui n'est point vers, est prose.

M. JOURDAIN.

Et, comme l'on parle, qu'est-ce que c'est donc que cela?

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

De la prose.

M. JOURDAIN.

Quoi ! Quand je dis, Nicole, apportez-moi mes pantouffes, & me donnez mon bonnet de nuit; c'est de la prose?

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Oui, Monsieur.

M. JOURDAIN.

Par ma foi, il y a plus de quarante ans que je dis de la prose, sans que j'en scusse rien; & je vous suis le plus obligé du monde, de m'avoir appris cela. Je voudrois donc lui mettre dans un billet, *belle Marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour*; mais je voudrois que cela fût mis d'une manière galante, que cela fût tourné gentiment.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Mettre que les feux de ses yeux réduisent votre cœur en cendres; que vous souffrez nuit & jour pour elle les violences d'un....

M. JOURDAIN.

Non, non, non, je ne veux point tout cela.

Je

COMEDIE-BALLET. 31

Je ne veux que ce que je vous ai dit, *belle Marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour.*

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Il faut bien étendre un peu la chose.

M. JOURDAIN.

Non, vous dis-je. Je ne veux que ces seules paroles-là dans le billet, mais tournées à la mode, bien arrangées comme il faut. Je vous prie de me dire un peu, pour voir, les diverses manières dont on les peut mettre.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

On les peut mettre premièrement comme vous avez dit, *belle Marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour*; ou bien, *d'amour mourir me font, belle Marquise, vos beaux yeux*; ou bien, *vos yeux beaux d'amour me font, belle Marquise, mourir*, ou bien, *mourir vos beaux yeux, belle Marquise, d'amour me font*; ou bien, *me font vos yeux beaux mourir, belle Marquise, d'amour.*

M. JOURDAIN.

Mais, de toutes ces façons-là, laquelle est la meilleure?

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Celle que vous avcz dite, *belle Marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour.*

M. JOURDAIN.

Cependant je n'ai point étudié, & j'ai fait cela tout du premier coup. Je vous remercie de tout mon cœur, & je vous prie de venir demain de bonne heure.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Je n'y manquerai pas.

\*\*\*\*\*

SCENE VII.

MONSIEUR JOURDAIN, UN LAQUAIS.

M. JOURDAIN à son laquais.

Comment? Mon habit n'est pas encore arrivé?

LE LAQUAIS.

Non, Monsieur.

## 32 LE BOURGEOIS GENTILHOM.

M. JOURDAIN.

Ce maudit tailleur me fait bien attendre pour un jour où j'ai tint d'affaires. J'entage. Que la fièvre quinzaine puisse serrer bien fort le bourreau de tailleur! Au diable le tailleur! La peste étouffe le tailleur! Si je le tenois maintenant, ce tailleur détestable, ce chien de tailleur-là, ce traître de tailleur, je...

\*\*\*\*\*

### S C E N E VIII.

MONSIEUR JOURDAIN, UN MAITRE  
TAILLEUR, UN GARÇON TAIL-

*LEUR portant l'habit de Monsieur.*

Jourdain, UN LAQUAIS.

M. JOURDAIN.

AH! Vous voilà. Je m'allois mettre en colère contre vous.

LE MAITRE TAILLEUR.

Je n'ai pas pu venir plutôt; & j'ai mis vingt garçons après votre habit.

M. JOURDAIN.

Vous m'avez envoyé des bas de soye si étroits, que j'ai eu toutes les peines du monde à les mettre; & il y a deux mailles de rompuës.

LE MAITRE TAILLEUR.

Ils ne s'élargiront que trop.

M. JOURDAIN.

Oui, si je romps toujours des mailles. Vous m'avez aussi fait faire des souliers qui me blessent furieusement.

LE MAITRE TAILLEUR.

Point du tout, Monsieur.

M. JOURDAIN.

Comment, point du tout?

LE MAITRE TAILLEUR.

Non, ils ne vous blessent point.

M. JOURDAIN.

Je vous dis qu'ils me blessent, moi.

LE MAITRE TAILLEUR.

Vous vous imaginez cela.

M.

M. JOURDAIN.

Je me l'imagine, parce que je le sens. Voyez la belle raison!

LE MAITRE TAILLEUR.

Tenez, voilà le plus bel habit de la cour, & le mieux assorti. C'est un chef-d'œuvre que d'avoir inventé un habit sérieux qui ne fût pas noir; & je le donne en six coups aux tailleurs les plus éclairés.

M. JOURDAIN.

Qu'est-ce que c'est que ceci? Vous avez mis les fleurs en embas.

LE MAITRE TAILLEUR.

Vous ne m'avez pas dit que vous les vouliez en-en-haut.

M. JOURDAIN.

Est-ce qu'il faut dire cela?

LE MAITRE TAILLEUR.

Oui vraiment. Toutes les personnes de qualité les portent de la sorte.

M. JOURDAIN.

Les personnes de qualité portent les fleurs en embas?

LE MAITRE TAILLEUR.

Oui, Monsieur.

M. JOURDAIN.

Oh! Voilà qui est donc bien.

LE MAITRE TAILLEUR.

Si vous voulez, je les mettrai en-en-haut.

M. JOURDAIN.

Non, non.

LE MAITRE TAILLEUR.

Vous n'avez qu'à dire.

M. JOURDAIN.

Non, vous dis-je, vous avez bien fait. Croyez-vous que mon habit m'aille bien?

LE MAITRE TAILLEUR.

Belle demande! Je défie un peintre, avec son pinceau, de vous faire rien de plus juste. J'ai chez moi un garçon qui, pour monter une rin-grave, est le plus grand génie du monde; & un

24 LE BOURGEOIS GENTILHOM.

autre qui , pour assembler un pourpoint , est le héros de notre tems.

M. JOURDAIN.

La perruque & les plumes , sont-elles comme il faut ?

LE MAITRE TAILLEUR.

Tout est bien.

M. JOURDAIN *regardant l'habit du tailleur*

Ah , ah ! Monsieur le tailleur , voilà de mon étoffe du dernier habit que vous m'avez fait. Je la reconnois bien.

LE MAITRE TAILLEUR.

C'est que l'étoffe me sembla si belle , que j'en ai voulu lever un habit pour moi.

M. JOURDAIN.

Oui ; mais il ne falloit pas le lever avec le mien.

LE MAITRE TAILLEUR.

Voulez-vous mettre votre habit ?

M. JOURDAIN.

Oui , donnez-le-moi.

LE MAITRE TAILLEUR.

Attendez. Cela ne va pas comme cela. J'ai amené des gens pour vous habiller en cadence , & ces sortes d'habits se mettent avec cérémonie. Holà , entrez vous autres.

\*\*\*\*\*

S C È N E IX.

MONSIEUR JOURDAIN , LE MAITRE  
TAILLEUR , LE GARÇON TAILLEUR ,  
GARÇONS TAILLEURS dansans ,  
UN LAQUAIS.

LE MAITRE TAILLEUR à ses garçons.

Mettez cet habit à Monsieur , de la manière que vous faites aux personnes de qualité.

PREMIERE ENTRE'E DE BALLET.

Les quatre garçons tailleurs dansans , s'approchent de Monsieur Jourdain. Deux lui arrachent le haut de chausses de ses exercices , les deux autres lui ôtent la camisole ; après quoi , toujours en cadence , ils lui mettent son habit neuf.

Monsieur Jourdain se promène au milieu d'eux ; & leur montre son habit , pour voir s'il est bien.

GAR-



## GARÇON TAILLEUR.

Mon gentilhomme, donnez, s'il vous plaît, aux garçons, quelque chose pour boire

M. JOURDAIN.

Comment m'appellez-vous ?

## GARÇON TAILLEUR.

Mon gentilhomme.

M. JOURDAIN.

Mon gentilhomme ! Voilà ce que c'est que de se mettre en personne de qualité. Allez-vous-en demeurer toujours habillé en bourgeois, on ne vous dira point mon gentilhomme. [*donnant de l'argent.*] Tenez, voilà pour, mon gentilhomme.

## GARÇON TAILLEUR.

Monseigneur, nous vous sommes bien obligés.

M. JOURDAIN.

Monseigneur ! Oh, oh ! Monseigneur ! Attendez, mon ami, Monseigneur mérite quelque chose ; & ce n'est pas une petite parole que Monseigneur. Tenez, voilà ce que Monseigneur vous donne.

## GARÇON TAILLEUR.

Monseigneur, nous allons boire tous à la santé de votre grandeur.

M. JOURDAIN.

Votre grandeur ! Oh, oh, oh ! Attendez ; ne vous en allez pas. A moi, votre grandeur ! [*bas, à part.*] Ma foi, s'il va jusqu'à l'altessè, il aura toute la bourse. [*haut.*] Tenez, voilà pour ma grandeur.

## GARÇON TAILLEUR.

Monseigneur, nous la remercions très-humblement de ses libéralités.

M. JOURDAIN.

Il a bien fait, je lui allois tout donner.

\*\*\*\*\*

## SCÈNE X.

## II. ENTRE'E DE BALLET.

*I* Es quatre garçons tailleurs se réjouissent, en dansant, de la libéralité de Monsieur Jourdain.

*Fin du second Acte.*



ACTE TROISIEME.

SCENE PREMIERE.

MONSIEUR JOURDAIN, DEUX  
LAQUAIS.

M. JOURDAIN.

SUIVEZ-moi, que j'aille un peu montrer  
mon habit par la ville; &, sur-tout ayez  
soin tous deux de marcher immédiatement  
sur mes pas, afin qu'on voye bien que vous  
êtes à moi.

LAQUAIS.

Qui, Monsieur.

M. JOURDAIN.

Appellez-moi Nicole, que je lui donne quel-  
ques ordres. Ne bougez, la voilà.

\*\*\*\*\*

SCENE II.

MONSIEUR JOURDAIN, NICO-  
LE, DEUX LAQUAIS.

M. JOURDAIN.

Nicole.

NICOLE.

Plait-il?

M. JOURDAIN.

Ecoutez.

NICOLE *riant*.

Hi, hi, hi, hi, hi.

M. JOURDAIN.

Qu'as-tu à rire?

NICOLE.

Hi, hi, hi, hi, hi.

M. JOURDAIN.

Que veut dire cette coquine-là?

NICOLE.

Hi, hi, hi, Comme vous voilà bâti! Hi, hi, hi.

M.

M.

COMEDIE-BALLET.

37

E.

M. JOURDAIN.

Comment donc?

NICOLE.

Ah, ah! Mon Dieu! Hi, hi, hi, hi, hi.

M. JOURDAIN.

UX

Quelle friponne est-ce-là? Te moques-tu de moi?

NICOLE.

Nenni, Monsieur, j'en serois bien fâchée. Hi, hi, hi, hi, hi.

M. JOURDAIN.

ntre  
ayez  
ment  
vous.

Je te baillerai sur le nez, si tu ris davantage.

NICOLE.

Monsieur, je ne puis pas m'en empêcher. Hi, hi, hi, hi, hi.

M. JOURDAIN.

Tu ne t'arrêteras pas?

NICOLE.

quel

Monsieur, je vous demande pardon; mais vous êtes si plaisant que je ne me sçaurois tenir de rire. Hi, hi, hi.

\*\*\*

M. JOURDAIN.

Mais voyez quelle insolence!

NICOLE.

CO

Vous êtes tout-à-fait drôle comme cela. Hi, hi.

M. JOURDAIN.

Je te...

NICOLE.

Je vous prie de m'excuser. Hi, hi, hi, hi.

M. JOURDAIN.

Tien, si tu ris encore le moins du monde, je te jure que je t'appliquerai sur la joue le plus grand soufflet qui se soit jamais donné.

NICOLE.

Hé bien, Monsieur, voilà qui est fait, je ne rirai plus.

M. JOURDAIN.

Prends-y bien garde. Il faut que, pour tantôt, tu nettoyes...

NICOLE.

Hi, hi.

M. JOURDAIN.

Que tu nettoyes comme il faut,...

hi.  
M.

38 LE BOURGEOIS GENTILHOM.

N I C O L E.

Hi, hi.

M. J O U R D A I N.

Il faut, dis-je, que tu nettoyes là sale, &c. ...

N I C O L E.

Hi, hi.

M. J O U R D A I N.

Encore?

N I C O L E *tombant à force de rire.*

Tenez, Monsieur, battez-moi plutôt, & me laissez rire tout mon saoul; cela me fera plus de bien. Hi, hi, hi, hi.

M. J O U R D A I N.

J'enrage.

N I C O L E.

De grâce, Monsieur, je vous prie de me laisser rire. Hi, hi, hi.

M. J O U R D A I N.

Si je te prends. ...

N I C O L E.

Monsieur, je créverai, ai, si je ne ris. Hi, hi, hi.

M. J O U R D A I N.

Mais a-t-on jamais vu une pendarde comme celle-là, qui me vient rire insolemment au nez, au lieu de recevoir mes ordres?

N I C O L E.

Que voulez-vous que je fasse, Monsieur?

M. J O U R D A I N.

Que tu songes, coquine, à préparer ma maison, pour la compagnie qui doit venir tantôt.

N I C O L E *se relevant.*

Ah! Par ma foi, je n'ai plus envie de rire; & toutes vos compagnies font tant de désordre céans, que ce mot est assez pour me mettre en mauvaise humeur.

M. J O U R D A I N.

Ne dois-je point, pour toi, fermer ma porte à tout le monde?

N I C O L E.

Vous devriez au moins la fermer à certaines gens.

SCE-

\*\*\*\*\*

## S C E N E III.

MADAME JOURDAIN, MONSIEUR  
JOURDAIN, NICOLE, DEUX  
LAQUAIS.

Madame J O U R D A I N.

me  
plus

A H, ah ! Voici une nouvelle histoire. Qu'est-ce que c'est donc, mon mari, que cet équipage-là ? Vous moquez-vous du monde, de vous être fait enharnacher de la sorte ? Et avez-vous envie qu'on se raille par tout de vous ?

M. J O U R D A I N.

ais-

Il n'y a que des fots, & des sottises, ma femme, qui se railleront de moi.

Madame J O U R D A I N.

Vrayment, on n'a pas attendu jusqu'à cette heure ; & il y a long tems que vos façons de faire donnent à rire à tout le monde.

hi.

M. J O U R D A I N.

Qui est donc tout ce monde-là, s'il vous plaît ?

me

ez,

Madame J O U R D A I N.

Tout ce monde-là est un monde qui a raison ; & qui est plus sage que vous. Pour moi, je suis scandalisée de la vie que vous menez. Je ne sçais plus ce que c'est que notre maison. On diroit qu'il est ceins carême prenant tous les jours ; & , dès le matin, de peur d'y manquer on y entend des vacarmes de violons & de chanteurs, dont tout le voisinage se trouve incommodé.

ai-

ôt.

&

ré

en

te

rs.

E-

N I C O L E.

Madame parle bien. Je ne sçaurois plus voir mon ménage propre avec cet attirail de gens que vous faites venir chez vous. Ils ont des pieds qui vont chercher de la bouë dans tous les quartiers de la ville pour l'apporter ici ; & la pauvre Françoisse est presque sur les dents, à frotter les planchers que vos biaux maîtres viennent crotter régulièrement tous les jours.

M.



40 LE BOURGEOIS GENTILHOM.

M. JOURDAIN.

Ouais ! Notre servante Nicole , vous avez le caquet bien affilé pour une payfanne.

Madame JOURDAIN.

Nicole a raison ; & son sens est meilleur que le vôtre. Je voudrois bien ſçavoir ce que vous penſez faire d'un maître à danſer à l'âge que vous avez.

NICOLE

Et d'un grand maître tireur d'armes qui vient , avec ſes battemens de pied , ébranler toute la maiſon , & nous déraceriner tous les carriaux de notre ſale ?

M. JOURDAIN.

Taiſez-vous , ma ſervante , & ma femme.

Madame JOURDAIN.

Eſt-ce que vous voulez apprendre à danſer , pour quand vous n'aurez plus de jambes ?

NICOLE.

Eſt-ce que vous avez envie de tuer quelqu'un ?

M. JOURDAIN.

Taiſez-vous , vous diſ-je , vous êtes des ignorantes l'une & l'autre ; & vous ne ſçavez pas les prérogatives de tout cela.

Madame JOURDAIN.

Vous devriez bien plutôt ſonger à marier votre fille , qui eſt en âge d'être pourvûe.

M. JOURDAIN.

Je ſongerai à marier ma fille , quand il ſe préſentera un parti pour elle ; mais je veux ſonger auſſi à apprendre les belles choſes.

NICOLE.

J'ai encore ouï dire , Madame , qu'il a pris aujourd'hui , pour renfort de potage , un maître de Philoſophie.

M. JOURDAIN.

Fort bien. Je veux avoir de l'eſprit ; & ſçavoirraiſonner des choſes , parmi les honnêtes gens.

Madame JOURDAIN.

N'irez-vous point l'un de ces jours au collège , vous faire donner le ſouet , à votre âge ?

M.

Pour  
re l  
ce qu

Oui,  
mieu

Sans

Tout  
tre n

Aſſûr  
des b  
[à M  
vous,  
heure

Oui.  
dit ;  
tre lo

Je ne  
que c

Ce ſo  
duite

Je ne  
dema  
vous

Des c

Hé m  
ſons t  
cette

Hé bi

Comm

M. JOURDAIN.

Pourquoi non ? Plût à Dieu l'avoir tout à l'heure le fouet, devant tout le monde, & sçavoir ce qu'on apprend au collège !

NICOLE.

Oui, ma foi, cela vous rendroit la jambe bien mieux faite.

M. JOURDAIN.

Sans doute.

Madame JOURDAIN.

Tout cela est fort nécessaire pour conduire votre maison.

M. JOURDAIN.

Assûrément. Vous parlez toutes deux comme des bêtes ; & j'ai honte de votre ignorance. [à Madame Jourdain.] Par exemple, sçavez-vous, vous, ce que c'est que vous dites à cette heure ?

Madame JOURDAIN.

Oui. Je sçais que ce que je dis est fort bien dit ; & que vous devriez songer à vivre d'autre sorte.

M. JOURDAIN.

Je ne parle pas de cela. Je vous demande ce que c'est que les paroles que vous dites ici.

Madame JOURDAIN.

Ce sont des paroles bien sentées, & votre conduite ne l'est guères.

M. JOURDAIN.

Je ne parle pas de cela, vous dis-je. Je vous demande, ce que je parle avec vous, ce que je vous dis, à cette heure, qu'est-ce que c'est ?

Madame JOURDAIN.

Des chansons.

M. JOURDAIN.

Hé non, ce n'est pas cela. Ce que nous disons tous deux, le langage que nous parlons à cette heure ?

Madame JOURDAIN.

Hé bien ?

M. JOURDAIN.

Comment est-ce que cela s'appelle ?

Ma-

42 LE BOURGEOIS GENTILHOM.

Madame J O U R D A I N.  
Cela s'appelle comme on veut l'appeller.

M. J O U R D A I N.  
C'est de la prose, ignorante.

Madame J O U R D A I N.  
De la prose ?

M. J O U R D A I N.  
Oui, de la prose. Tout ce qui est prose n'est point vers; & tout ce qui n'est point vers, est prose. Hé? Voilà ce que c'est que d'étudier. [*à Nicole.*] Et toi, sçais-tu bien comme il faut faire pour dire un U ?

N I C O L E.  
Comment ?

M. J O U R D A I N.  
Qui. Qu'est-ce que tu fais quand tu dis un U ?

N I C O L E.  
Quoi ?

M. J O U R D A I N.  
Dis un peu U, pour voir.

N I C O L E.  
Hé bien. U.

M. J O U R D A I N.  
Qu'est-ce que tu fais ?

N I C O L E.  
Je dis U.

M. J O U R D A I N.  
Oui; mais, quand tu dis U, qu'est-ce que tu fais ?

N I C O L E.  
Je fais ce que vous me dites.

M. J O U R D A I N.  
Oh! L'étrange chose que d'avoir affaire à des bêtes! Tu allonges les lèvres en dehors, & approches la machoire d'en haut de celle d'en bas, U, vois-tu? Je fais la mouë, U.

N I C O L E.  
Oui, cela est biau.

Madame J O U R D A I N.  
Voilà qui est admirable!

M.

M. JOURDAIN.

C'est bien autre chose, si vous aviez vu O, & DA, D A, & FA, FA.

Madame JOURDAIN.

Qu'est-ce que c'est que tout ce galimathias-là?

NICOLE.

De quoi est-ce que tout cela guérit?

M. JOURDAIN.

J'enrage, quand je vois des femmes ignorantes.

Madame JOURDAIN.

Allez. Vous devriez envoyer promener tous ces gens-là, avec leurs fariboles.

NICOLE.

Et sur-tout ce grand escogriffe de maître d'armes, qui remplit de poudre tout mon ménage.

M. JOURDAIN.

Quais! Ce maître d'armes vous tient bien au cœur. Je te veux faire voir ton impertinence tout à l'heure. [*après avoir fait apporter les fleurets, & en avoir donné un à Nicole.*] Tien, raison démonstrative, la ligne du corps. Quand on pousse en quarte, on n'a qu'à faire cela; & quand on pousse en tierce, on n'a qu'à faire cela. Voilà le moyen de n'être jamais tué; & cela n'est-il pas beau d'être assuré de son fait, quand on se bat contre quelqu'un? Là, pousse-moi un peu, pour voir.

NICOLE.

Hé bien, quoi?

[*Nicole pousse plusieurs bottes à Monsieur Jourdain.*]

M. JOURDAIN.

Tout beau. Holà! Oh! Doucement. Diantre soit la coquine!

NICOLE.

Vous me dites de pousser.

M. JOURDAIN.

Oui, mais tu me pousses en tierce, avant que de pousser en quarte, & tu n'as pas la patience que je pare.

Madame JOURDAIN.

Vous êtes fou, mon mari, avec toutes vos fantaisies.

#### 44 LE BOURGEOIS GENTILHOM.

taïfies; & cela vous est venu depuis que vous vous mêlez de hanter la noblesse.

M. JOURDAIN.

Lorsque je hante la noblesse, je fais paroître mon jugement; & cela est plus beau que de hanter votre bourgeoisie.

Madame JOURDAIN.

Çamon vrayment! Il y a fort à 'gagner à fréquenter vos nobles; & vous avez bien opéré avec ce beau Monsieur le Comte, dont vous vous êtes embéguiné.

M. JOURDAIN.

Paix, songez à ce que vous dites. Sçavez-vous bien, ma femme, que vous ne sçavez pas de qui vous parlez, quand vous parlez de lui? C'est une personne d'importance plus que vous ne pensez, un seigneur que l'on considère à la cour; & qui parle au Roi tout comme je vous parle. N'est-ce pas une chose qui m'est tout-à-fait honorable, que l'on voye venir chez moi si souvent une personne de cette qualité, qui m'appelle son cher ami, & me traite comme si j'étois son égal? Il a pour moi des bontés qu'on ne devineroit jamais; &, devant tout le monde, il me fait des caresses dont je suis moi-même confus.

M. JOURDAIN.

Oui, il a des bontés pour vous, & vous fait des caresses; mais il vous emprunte votre argent.

M. JOURDAIN.

Hé bien? Ne m'est-ce pas de l'honneur, de prêter de l'argent à un homme de cette condition-là? Et puis-je faire moins pour un seigneur qui m'appelle son cher ami?

Madame JOURDAIN.

Et ce seigneur, que fait-il pour vous?

M. JOURDAIN.

Des choses dont on seroit étonné, si on les sçavoit.

Madame JOURDAIN.

Et quoi?

M.

Bast  
qu  
dra

Oui.

Assu

Oui

Il m

Char

Ouai

Je v

Et r

les c

vous

Taif

Il ne

enco

semb

Taif

\*\*\*\*

no

Mo

Fert

tits f

## COMEDIE-BALLET. 45

M. JOURDAIN.

Easte, je ne puis pas m'expliquer. Il suffit  
que, si je lui ai prêté de l'argent, il me le ren-  
dra bien; & avant qu'il soit peu.

Madame JOURDAIN.

Oui. Attendez vous à cela.

M. JOURDAIN.

Affûrement. Ne me l'a-t-il pas dit?

Madame JOURDAIN.

Oui, oui; il ne manquera pas d'y faillir.

M. JOURDAIN.

Il m'a juré sa foi de gentilhomme.

Madame JOURDAIN.

Chansons.

M. JOURDAIN.

Ouais! Vous êtes bien obstinée, ma femme.  
Je vous dis qu'il me tiendra sa parole, j'en  
suis sûr.

Madame JOURDAIN.

Et moi, je suis sûre que non; & que toutes  
les caresses qu'il vous fait, ne sont que pour  
vous engeoler.

M. JOURDAIN.

Taisez-vous. Le voici.

Madame JOURDAIN.

Il ne nous faut plus que cela. Il vient peut-être  
encore vous faire quelque emprunt; & il me  
semble que j'ai diné, quand je le vois.

M. JOURDAIN.

Taisez-vous, vous dis-je.

\*\*\*\*\*

## SCENE IV.

*DORANTE, MONSIEUR JOURDAIN,  
MADAME JOURDAIN, NICOLE.*

DORANTE.]

**M**On cher ami Monsieur Jourdain, comment  
vous portez-vous?

M. JOURDAIN.]

Fort bien, Monsieur, pour vous rendre mes pe-  
tits services.

DO.



46 LE BOURGEOIS GENTILHOM.

DORANTE.

Et Madame Jourdain que voilà, comment se porte-t-elle?

Madame JOURDAIN.

Madame Jourdain se porte comme elle peut.

DORANTE.

Comment, Monsieur Jourdain, vous voilà le plus propre du monde!

M. JOURDAIN.

Vous voyez.

DORANTE.

Vous avez tout-à-fait bon air avec cet habit, nous n'avons point de jeunes gens à la cour, qui soient mieux faits que vous.

M. JOURDAIN.

Hai, hai.

Madame JOURDAIN à part.

Il le gratte par où il se démange.

DORANTE.

Tournez-vous. Cela est tout-à-fait galant.

Madame JOURDAIN à part.

Oui, aussi sot par derrière que par devant.

DORANTE.

Ma foi, Monsieur Jourdain, j'avois une impatience étrange de vous voir. Vous êtes l'homme du monde que j'estime le plus, & je parlois encore de vous ce matin dans la chambre du Roi.

M. JOURDAIN.

Vous me faites beaucoup d'honneur, Monsieur. [à Madame Jourdain.] Dans la chambre du Roi.

DORANTE.

Allons, mettez.

M. JOURDAIN.

Monsieur, je sçais le respect que je vous dois.

DORANTE.

Mon Dieu! Mettez. Point de cérémonie entre nous, je vous prie.

M. JOURDAIN.

Monsieur....

DORANTE.

Mettez, vous dis-je, Monsieur Jourdain, vous êtes mon ami.

M.

M. JOURDAIN.

Monfieur, je fuis votre ferviteur.

DORANTE.

Je ne me couvrirai point, fi vous ne vous couvrez.

M. JOURDAIN *fe couvrant.*

J'aime mieux être incivil, qu'importun.

DORANTE.

Je fuis votre débiteur, comme vous le fçavez.

Madamie JOURDAIN *à part.*

Oui, nous ne le fçavons que trop.

DORANTE.

Vous m'avez généreufement prêté de l'argent en plufieurs occafions; & m'avez obligé de la meilleure grace du monde, affûrément.

M. JOURDAIN.

Monfieur, vous vous moquez.

DORANTE.

Mais je fçais rendre ce qu'on me prête; & reconnoître les plaifirs qu'on me fait.

M. JOURDAIN.

Je n'en doute point, Monfieur.

DORANTE.

Je veux fortir d'affaire avec vous; & je viens ici pour faire nos comptes enfemble.

M. JOURDAIN *bas à Madame Jourdain.*

Hé bien, vous voyez votre impertinence, ma femme.

DORANTE.

Je fuis homme qui aime à m'acquitter le plutôt que je puis.

M. JOURDAIN *bas à Madame Jourdain.*

Je vous le difois bien.

DORANTE.

Voyons un peu ce que je vous dois.

M. JOURDAIN *bas à Madame Jourdain.*

Vous voilà avec vos foupçons ridicules.

DORANTE.

Vous foutez-vous bien de tout l'argent que vous m'avez prêté?

M. JOURDAIN.

Je crois que oui. J'en ai fait un petit mémoire.

48 LE BOURGEOIS GEN FILHOM.

re. Le voici. Donné à vous une fois, deux cent louis.

D O R A N T E.

Cela est vray,

M. J O U R D A I N.

Une autre fois, six-vingt.

D O R A N T E.

Oui.

M. J O U R D A I N.

Et une autre fois cent quarante.

D O R A N T E.

Vous avez raison.

M. J O U R D A I N.

Ces trois articles font quatre cent soixante louis, qui valent cinq mille soixante livres.

D O R A N T E.

Le compte est fort bon. Cinq mille soixante livres.

M. J O U R D A I N.

Mille huit cent trente-deux livres à votre plumassier.

D O R A N T E.

Justement.

M. J O U R D A I N.

Deux mille sept cent quatre-vingt livres à votre tailleur.

D O R A N T E.

Il est vray.

M. J O U R D A I N.

Quatre mille trois cent septante neuf livres douze sols huit deniers à votre marchand.

D O R A N T E.

Fort bien. Douze sols huit deniers; le compte est juste.

M. J O U R D A I N.

Et mille sept cent quarante-huit livres sept sols quatre deniers à votre sellier.

D O R A N T E.

Tout cela est véritable. Qu'est-ce que cela fait?

M. J O U R D A I N.

Somme totale, quinze mille huit cent livres.

DO-

D O R A N T E.

Somme totale est juste. Quinze mille huit cent livres. Mettez encore deux cent pistoles que vous m'allez donner, cela fera justement dix-huit mille francs, que je vous payerai au premier jour.

Madame JOURDAIN *bas à Monsieur Jourdain.*  
Hé bien ? Ne l'avois-je pas bien deviné ?

M. JOURDAIN *bas à Madame Jourdain.*  
Paix.

D O R A N T E.

Cela vous incommodera-t-il, de me donner ce que je vous dis ?

M. JOURDAIN.

Hé, non.

Madame JOURDAIN *bas à Monsieur Jourdain.*  
Cet homme-là fait de vous une vache à lait.

M. JOURDAIN *bas à Madame Jourdain.*  
Taisez-vous.

D O R A N T E.

Si cela vous incommode, j'en irai chercher ailleurs.

M. JOURDAIN.

Non, Monsieur.

Madame JOURDAIN *bas à Monsieur Jourdain.*  
Il ne sera pas content, qu'il ne vous ait ruiné.

M. JOURDAIN *bas à Madame Jourdain.*  
Taisez-vous, vous dis-je.

D O R A N T E.

Vous n'avez qu'à me dire si cela vous embarrasse.

M. JOURDAIN.

Point, Monsieur.

Madame JOURDAIN *bas à Monsieur Jourdain.*  
C'est un vrai engeoleur.

M. JOURDAIN *bas à Madame Jourdain.*  
Taisez-vous donc.

Madame JOURDAIN *bas à Monsieur Jourdain.*  
Il vous sucera jusqu'au dernier sou.

M. JOURDAIN *bas à Madame Jourdain.*  
Vous taisez-vous ?

## D O R A N T E.

J'ai force gens qui m'en prièroient avec joye ;  
mais , comme vous êtes mon meilleur ami ,  
j'ai crû que je vous ferois tort , si j'en deman-  
dois à quelqu'autre.

## M. J O U R D A I N.

C'est trop d'honneur, Monsieur, que vous me  
faites. Je vais querir votre affaire.

Madame JOURDAIN *bas à Monsieur Jourdain.*  
Quoi ? Vous allez encore lui donner cela ?

M. JOURDAIN *bas à Madame Jourdain.*

Que faire ? Voulez-vous que je refuse un hom-  
me de cette condition-là , qui a parlé de moi ,  
ce matin , dans la chambre du Roi ?

Madame JOURDAIN *bas à Monsieur Jourdain.*  
Allez , vous êtes une vraie duppe.

\*\*\*\*\*

## S C E N E V.

D O R A N T E , M A D A M E J O U R D A I N , N I C O L E .

## D O R A N T E.

Vous me semblez toute mélancolique. Qu'a-  
vez-vous, Madame Jourdain ?

## Madame J O U R D A I N.

J'ai la tête plus grosse que le poing , & si elle  
n'est pas enflée.

## D O R A N T E.

Mademoiselle votre fille , où est-elle , que je  
ne la vois point ?

## Madame J O U R D A I N.

Mademoiselle ma fille est bien où elle est.

## D O R A N T E.

Comment se porte-t-elle ?

## Madame J O U R D A I N.

Elle se porte sur ses deux jambes.

## D O R A N T E.

Ne voulez-vous point , un de ces jours , venir  
voir avec elle le ballet & la comédie que l'on  
fait chez le Roi ?

M

COMEDIE-BALLET. 51

Madame JOURDAIN.

Qui vrayment, nous avons fort envie de rire,  
fort envie de rire nous avons.

DORANTE.

Je pense, Madame Jourdain, que vous avez eu  
bien des amans dans votre jeune âge, belle &  
d'agréable humeur comme vous étiez.

Madame JOURDAIN.

Tredame, Monsieur, est-ce que Madame Jour-  
dain est décrépité, & la tête lui grouille-t-elle déjà?

DORANTE.

Ah! Ma foi, Madame Jourdain, je vous de-  
mande pardon. Je ne songeois pas que vous  
êtes jeune; & je rêve le plus souvent. Je vous  
prie d'excuser mon impertinence.

\*\*\*\*\*

SCENE VI.

MONSIEUR JOURDAIN, MADA-  
ME JOURDAIN, DORANTE,  
NICOLE.

M. JOURDAIN à Dorante.

Voilà deux cent louis bien comptés.

DORANTE.

Je vous assure, Monsieur Jourdain, que je suis  
tout à vous; & que je brûle de vous rendre un  
service à la cour.

M. JOURDAIN.

Je vous suis trop obligé.

DORANTE.

Si Madame Jourdain veut voir le divertissement  
royal, je lui ferai donner les meilleures places  
de la sale.

Madame JOURDAIN.

Madame Jourdain vous baise les mains.

DORANTE *bas à Monsieur Jourdain.*

Notre belle Marquise, comme je vous ai man-  
dé par mon billet, viendra tantôt ici pour le  
ballet & le repas; & je l'ai fait consentir enfin  
au cadeau que vous lui voulez donner.

C 2

M.



52 LE BOURGEOIS GENTILHOM.

M. JOURDAIN.

Tirons-nous un peu plus loin, pour cause.

DORANTE.

Il y a huit jours que je ne vous ai vû, & je ne vous ai point mandé de nouvelles du diamant que vous me mites entre les mains pour lui en faire présent de votre part; mais c'est que j'ai eu toutes les peines du monde à vaincre son scrupule, & ce n'est que d'aujourd'hui qu'elle s'est résolue à l'accepter.

M. JOURDAIN.

Comment l'a-t-elle trouvé?

DORANTE.

Merveilleux; & je me trompe fort, ou la beauté de ce diamant fera pour vous sur son esprit un effet admirable.

M. JOURDAIN.

Plût au Ciel!

Madame JOURDAIN à Nicole.

Quand il est une fois avec lui, il ne peut le quitter.

DORANTE.

Je lui ai fait valoir, comme il faut, la richesse de ce présent, & la grandeur de votre amour.

M. JOURDAIN.

Ce sont, Monsieur, des bontés qui m'accablent; & je suis dans une confusion la plus grande du monde, de voir une personne de votre qualité s'abaisser pour moi à ce que vous faites.

DORANTE.

Vous moquez-vous? Est-ce qu'entre amis on s'arrête à ces sortes de scrupules? Et ne feriez-vous pas pour moi la même chose, si l'occasion s'en offroit?

M. JOURDAIN.

Oh! Assurément; & de très grand cœur.

Madame JOURDAIN bas à Nicole.

Que la présence me pèse sur les épaules!

DORANTE.

Pour moi, je ne regarde rien quand il faut servir un ami, & lorsque vous me fîtes confiden-

ce

## COMEDIE-BALLET. 53

ce de l'ardeur que vous aviez prise pour cette Marquise agréable chez qui j'avois commerce, vous vîtes que d'abord je m'offris de moi-même à servir votre amour.

M. JOURDAIN.

& je  
dia-  
pour  
c'est  
vain-  
l'hui

Il est vray. Ce sont des bontés qui me confondent.

Madame JOURDAIN à Nicole.

Est-ce qu'il ne s'en ira point?

NICOLE.

Ils se trouvent bien ensemble.

DORANTE.

beau-  
esprit

Vous avez pris le bon biais pour toucher son cœur. Les femmes aiment sur-tout les dépenses qu'on fait pour elles; & vos fréquentes sérénades, & vos bouquets continuels, ce superbe feu d'artifice qu'elle trouva sur l'eau, le diamant qu'elle a reçu de votre part, & le cadeau que vous lui préparez, tout cela lui parle bien mieux en faveur de votre amour, que toutes les paroles que vous auriez pu lui dire vous-même.

M. JOURDAIN.

ut le

heffe  
mour.

acca-  
plus  
e de  
vous

Il n'y a point de dépense que je ne fisse si, par là, je pouvois trouver le chemin de son cœur. Une femme de qualité a pour moi des charmes ravissans; & c'est un honneur que j'achèterois au prix de toutes choses.

Madame JOURDAIN *has* à Nicole.

s on  
riez-  
occa-

Que peuvent-ils tant dire ensemble? Va-t-en un peu tout doucement prêter l'oreille.

DORANTE.

Ce sera tantôt que vous jouirez, à votre aise du plaisir de sa vue; & vos yeux auront tout le tems de se satisfaire.

M. JOURDAIN.

le.

ter-  
den-  
ce

Pour être en pleine liberté, j'ai fait en sorte que ma femme ira dîner chez ma sœur, où elle passera toute l'après-dinée.

DORANTE.

Vous avez fait prudemment; & votre femme auroit pu nous embarrasser. J'ai donné pour

54 LE BOURGEOIS GENTILHOM.

vous l'ordre qu'il faut au cuisinier; & à toutes les choses qui sont nécessaires pour le ballet. Il est de mon invention; &, pourvu que l'exécution puisse répondre à l'idée, je suis sûr qu'il sera trouvé....

M. JOURDAIN *s'apercevant que Nicole écoute, & lui donnant un soufflet.*

Ouais! Vous êtes bien impertinente. [*à Dorante.*] Sortons, s'ils vous plaît.

\*\*\*\*\*

S C E N E VII.

MADAME JOURDAIN, NICOLE.

N I C O L E.

MA foi, Madame, la curiosité m'a coûté quelque chose; mais je crois qu'il y a quelque anguille sous roche; & ils parlent de quelque affaire, où ils ne veulent pas que vous sachiez.

Madame JOURDAIN.

Ce n'est pas d'aujourd'hui, Nicole, que j'ai conçu des soupçons de mon mari. Je suis la plus trompée du monde, où il y a quelque amour en campagne; & je travaille à découvrir ce que ce peut être. Mais songeons à ma fille. Tu sçais l'amour que Cléonte a pour elle, c'est un homme qui me revient; & je veux aider sa recherche, & lui donner Lucile, si je puis.

N I C O L E.

En vérité, Madame, je suis la plus ravie du monde, de vous voir dans ces sentimens; car, si le maître vous revient, le valet ne me revient pas moins; & je souhaiterois que notre mariage se pût faire à l'ombre du leur.

Madame JOURDAIN.

Va-t-en lui en parler de ma part, & lui dire que tout-à-l'heure il me vienne trouver, pour faire en semble à mon mari la demande de ma fille.

N I C O L E.

J'y cours, Madame, avec joye; & je ne pouvois recevoir une commission plus agréable. [*seule.*] Je vais, je pense, bien réjouir les gens.

SCE.

\*\*\*\*\*

SCENE VIII.

CLEONTE, COVIELLE, NICOLE.

NICOLE à Cléonte.

AH! Vous voilà tout à propos. Je suis une ambassadrice de joye, & je viens...

CLEONTE.

Retire-toi, perfide, & ne me viens pas amuser avec tes trahissesses paroles.

NICOLE.

Est-ce ainsi qu'on vous recevez...

CLEONTE.

Retire-toi, te dis-je; & va-t-en, de ce pas, dire à ton infidèle maîtresse qu'elle n'abusera de sa vie le trop simple Cléonte.

NICOLE.

Quel vertigo est-ce donc là? Mon pauvre Covielle, dis-moi un peu ce que cela veut dire?

COVIELLE.

Ton pauvre Covielle, petite scélérate? Allons vite, ôte-toi de mes yeux, vilaine; & me laisse en repos.

NICOLE.

Quoi! Tu me viens aussi...

COVIELLE.

Ote-toi de mes yeux, te dis-je, & ne me parles de ta vie.

NICOLE à part.

Ouais! Quelle mouche les a piqués tous deux? Allons de cette belle histoire informer ma maîtresse.

\*\*\*\*\*

SCENE IX.

CLEONTE, COVIELLE.

CEONTE.

Quoi! Traiter un amant de la sorte; & un amant le plus fidèle, & le plus passionné de tous les amans!

COVIELLE.

C'est une chose épouvantable, que ce qu'on nous fait à tous deux.

CLEONTE.

Je fais voir pour une personne toute l'ardeur, & toute la tendresse qu'on peut imaginer; je n'aime rien au monde qu'elle, & je n'ai qu'elle dans l'esprit; elle fait tous mes soins, tous mes desirs, toute ma joye; je ne parle que d'elle, je ne pense qu'à elle, je ne fais des songes que d'elle, je ne respire que par elle, mon cœur vit tout en elle; & voilà de tant d'amitié la digne récompense! Je suis deux jours sans la voir, qui sont pour moi deux siècles effroyables, je la rencontre par hazard, mon cœur à cette vûe se sent tout transporté, ma joye éclate sur mon visage, je vole avec ravissement vers elle; & l'infidèle détourne de moi ses regards, & passe brusquement, comme si de la vie elle ne m'avoit vû.

COVIELLE.

Je dis les mêmes choses que vous.

CLEONTE.

Peut-on rien voir d'égal, Covielle, à cette perfidie de l'ingrate Lucile?

COVIELLE.

Et à celle, Monsieur, de la pendarde de Nicole?

CLEONTE.

Après tant de sacrifices ardens de soupirs, & de vœux que j'ai faits à ses charmes,

COVIELLE.

Après tant d'affidus hommages de soins, & de services que je lui ai rendus dans sa cuisine,

CLEONTE.

Tant de larmes que j'ai versées à ses genoux,

COVIELLE.

Tant de seaux d'eau que j'ai tirés au puits pour elle,

CLEONTE.

Tant d'ardeur que j'ai fait paroître à la chérité plus que moi-même,

CO.

COVIELLE.

Tant de chaleur que j'ai soufferte à tourner la broche à sa place,

CLEONTE.

Elle me fuit avec mépris?

COVIELLE.

Elle me tourne le dos avec effronterie?

CLEONTE.

C'est une perfidie digne des plus grands châtimens.

COVIELLE.

C'est une trahison à mériter mille soufflets.

CLEONTE.

Ne t'avise point, je te prie, de me parler jamais pour elle.

COVIELLE.

Moi, Monsieur? Dieu m'en garde.

CLEONTE.

Ne vien point m'excuser l'action de cette infidèle.

COVIELLE.

N'ayez pas peur.

CLEONTE.

Non, vois-tu, tous tes discours pour la défendre, ne serviront de rien.

COVIELLE.

Qui songe à cela?

CLEONTE.

Je veux contre elle conserver mon ressentiment, & rompre entièrement tout commerce.

COVIELLE.

J'y consens.

CLEONTE.

Ce Monsieur le Comte qui va chez elle; lui donne peut-être dans la vue; & son esprit, je le vois bien, se laisse éblouir à la qualité. Mais il me faut, pour mon honneur, prévenir l'éclat de son inconstance. Je veux faire autant de pas qu'elle au changement où je la vois courir; & ne lui laisser pas toute la gloire de me quitter.



58 LE BOURGEOIS GENTILHOM.

COVIELLE.

C'est fort bien dit; & j'entre, pour mon compte, dans tous vos sentimens.

CLEONTE.

Donne la main à mon dépit; & soutien ma résolution contre tous les restes d'amour qui me pourroient parler pour elle. Dis-m'en, je t'en conjure, tout le mal que tu pourras. Fais-moi de sa personne une peinture qui me la rende méprisable; & marque-moi bien, pour m'en dégoûter, tous les défauts que tu peux voir en elle.

COVIELLE.

Elle, Monsieur? Voilà une belle mijaurée, une pimpe-souée bien bâtie, pour vous donner tant d'amour. Je ne lui vois rien que de très-médiocre; & vous trouverez cent personnes qui seront plus dignes de vous. Premièrement, elle a les yeux petits.

CLEONTE.

Cela est vrai, elle a les yeux petits; mais elle les a pleins de feux, les plus brillans, les plus perçans du monde, les plus touchans qu'on puisse voir.

COVIELLE.

Elle a la bouche grande.

CLEONTE.

Oui; mais on y voit des graces qu'on ne voit point aux autres bouches; & cette bouche, en la voyant, inspire des desirs, elle est la plus attrayante, la plus amoureuse du monde.

COVIELLE.

Pour sa taille, elle n'est pas grande.

CLEONTE.

Non; mais elle est aisée, & bien prise.

COVIELLE.

Elle affecte une nonchalance dans son parler, & dans ses actions.

CLEONTE.

Il est vrai; mais elle a grace à tout cela; & ses manières sont engageantes, ont je ne sçais quel charme à s'insinuer dans les cœurs.

CO.

COVIELLE.

Pour de l'esprit. ....

CLEONTE.

Ah! Elle en a, Covielle, du plus fin, du plus délicat.

COVIELLE.

Sa conversation. ....

CLEONTE.

Sa conversation est charmante.

COVIELLE.

Elle est toujours sérieuse.

CLEONTE.

Veux-tu de ces enjouemens épanouis, de ces joyes toujours ouvertes? Et vois-tu rien de plus impertinent, que des femmes qui rient à tout propos?

COVIELLE.

Mais enfin, elle est capricieuse autant que personne du monde.

CLEONTE.

Oui, elle est capricieuse, j'en demeure d'accord; mais tout sied bien aux belles, on souffre tout des belles.

COVIELLE.

Puisque cela va comme cela, je vois bien que vous avez envie de l'aimer toujours.

CLEONTE.

Moi? J'aimerois mieux mourir; & je vais la haïr autant que je l'ai aimée.

COVIELLE.

Le moyen, si vous la trouvez si parfaite?

CLEONTE.

C'est en quoi ma vengeance sera plus éclatante, en quoi je veux faire mieux voir la force de mon cœur à la haïr, à la quitter; toute belle, toute pleine d'attraits, toute aimable que je la trouve. La voici.

60 LE BOURGEOIS GENTILHOM.

\*\*\*\*\*

SCENE X.

LUCILE, CLEONTE, COVIELLE, NICOLE.

NICOLE à Lucile.

Pour moi, j'en ai été toute scandalisée.

LUCILE.

Ce ne peut être, Nicole, que ce que je dis.  
Mais le voilà.

CLEONTE à Covielle.

Je ne veux pas seulement lui parler.

COVIELLE.

Je veux vous imiter.

LUCILE.

Qu'est-ce donc, Cléonte, qu'avez-vous ?

NICOLE.

Qu'as-tu donc, Covielle ?

LUCILE.

Quel chagrin vous possède ?

NICOLE.

Quelle mauvaise humeur te tient ?

LUCILE.

Etes-vous muet, Cléonte ?

NICOLE.

As-tu perdu la parole, Covielle ?

CLEONTE.

Que voilà qui est scélérat !

COVIELLE.

Que cela est Judas !

LUCILE.

Je vois bien que la rencontre de tantôt a troublé votre esprit.

CLEONTE à Covielle.

Ah, ah ! On voit ce qu'on a fait.

NICOLE.

Notre accueil de ce matin t'a fait prendre la chèvre.

COVIELLE à Cléonte.

On a deviné l'enclosûre.

LU.

M.

\*\*\*\*

OLE.

e dis.

trou-

dre la

LU-

# COMEDIE-BALLET. 67

LUCILE.

N'est-il pas vray, Cléonte, que c'est là le sujet de votre dépit?

CLEONTE.

Oui, perfide, ce l'est, puisqu'il faut parler; & j'ai à vous dire que vous ne triompherez pas, comme vous pensez, de votre infidélité; que je veux être le premier à rompre avec vous; & que vous n'aurez pas l'avantage de me chasser. J'aurai de la peine, sans doute, à vaincre l'amour que j'ai pour vous, cela me causera des chagrins, je souffrirai un tems; mais j'en viendrai à bout, & je me percerai plutôt le cœur, que d'avoir la foiblesse de retourner à vous.

COVIELLE à Nicole.

Queussi, queumi.

LUCILE.

Voilà bien du bruit pour un rien. Je veux vous dire, Cléonte, le sujet qui m'a fait ce matin éviter votre abord.

CLEONTE voulant s'en aller pour éviter Lucile.  
Non. Je ne veux rien écouter.

NICOLE à Covielle.

Je te veux apprendre la cause qui nous a fait passer si vite.

COVIELLE voulant aussi s'en aller pour éviter Nicole.

Je ne veux rien entendre.

LUCILE suivant Cléonte.

Sachez que ce matin...

CLEONTE marchant toujours sans regarder Lucile.

Non, vous dis-je.

NICOLE suivant Covielle.

Appren que...

COVIELLE marchant aussi sans regarder Nicole.

Non, traîtresse.

LUCILE.

Ecouchez.

CLEONTE.

Point d'affaire.

C 7

NI-

62 LE BOURGEOIS GENTILHOM.

N I C O L E.

Laisse-moi dire.

C O V I E L L E.

Je suis sourd.

L U C I L E.

Cléonte.

C L E O N T E.

Non.

N I C O L E.

Covielle.

C O V I E L L E.

Point.

L U C I L E.

Arrêtez.

C L E O N T E.

Chançons.

N I C O L E.

Enten-moi.

C O V I E L L E.

Nagatelle.

L U C I L E.

Un moment.

C L E O N T E.

Point du tout.

N I C O L E.

Un peu de patience.

C O V I E L L E.

Tarare.

L U C I L E.

Deux paroles.

C L E O N T E.

Non, c'en est fait.

N I C O L E.

Un mot.

C O V I E L L E.

Plus de commerce.

L U C I L E s'arrêtant.

Hé bien, puisque vous ne voulez pas m'écouter, demeurez dans votre pensée ; & faites ce qu'il vous plaira.

NL.

NICOLE *s'arrêtant aussi.*

Ensuite-tu fais comme cela, pren-le tout comme tu voudras.

CLEONTE *se retournant vers Lucile.*

Sçachons donc le sujet d'un si bel accueil.

LUCILE *s'en allant à son tour pour éviter Cléonte.*  
Il ne me plaît plus de le dire.

COVIELLE *se retournant vers Nicole.*

Appren-nous un peu cette histoire.

NICOLE *s'en allant aussi à son tour pour éviter Covielle.*

Je ne veux plus, moi, te l'apprendre.

CLEONTE *suivant Lucile.*

Dites-moi....

LUCILE *marchant toujours sans regarder Cléonte.*  
Non, je ne veux rien dire.

COVIELLE *suivant Nicole.*

Conte-moi....

NICOLE *marchant aussi sans regarder Covielle.*  
Non, je ne conte rien.

CLEONTE.

De grâce.

LUCILE.

Non, vous dis-je.

COVIELLE.

Par charité.

NICOLE.

Point d'affaire.

CLEONTE.

Je vous en prie.

LUCILE.

Laissez-moi.

COVIELLE.

Je t'en conjure.

NICOLE.

Ote-toi de là.

CLEONTE.

Lucile.

LUCILE.

Non.



64 LE BOURGEOIS GENTILHOM.

COVIELLE.

Nicole.

NICOLE.

Point.

CLEONTE.

Au nom des Dieux.

LUCILE.

Je ne veux pas.

COVIELLE.

Parle-moi.

NICOLE.

Point du tout.

CLEONTE.

Eclaircissez mes doutes.

LUCILE.

Non, je n'en ferai rien.

COVIELLE.

Guéri-moi l'esprit.

NICOLE.

Non, il ne me plaît pas.

CLEONTE.

Hé bien, puisque vous vous souciez si peu de me tirer de peine, & de vous justifier du traitement indigne que vous avez fait à ma flâme, vous me voyez, ingrate, pour la dernière fois, & je vais, loin de vous, mourir de douleur & d'amour.

COVIELLE à Nicole.

Et moi, je vais suivre ses pas.

LUCILE à Cléonte qui veut sortir.

Cléonte.

NICOLE à Covielle qui suit son Maître.

Covielle.

CLEONTE s'arrêtant.

Hé?

COVIELLE s'arrêtant aussi.

Plâit-il?

LUCILE.

Où allez-vous?

CLEONTE.

Où je vous ai dit.

ce.

COVIELLE.

Nous allons mourir.

LUCILE.

Vous allez mourir, Cléonte?

CLEONTE.

Oui, cruelle, puisque vous le voulez.

LUCILE.

Moi, je veux que vous mouriez!

CLEONTE.

Oui, vous le voulez.

LUCILE.

Qui vous le dit?

CLEONTE *s'approchant de Lucile.*

N'est-ce pas le vouloir, que de ne vouloir pas éclaircir mes soupçons?

LUCILE.

Est-ce ma faute? Et, si vous aviez voulu m'écouter, ne vous aurois-je pas dit que l'aventure dont vous vous plaignez, a été causée ce matin, par la présence d'une vieille tante qui veut, à toute force, que la seule approche d'un homme deshonoré une fille, qui perpétuellement nous sermonne sur ce chapitre; & nous figure tous les hommes comme des diables qu'il faut fuir.

NICOLE à Covielle.

Voilà le secret de l'affaire.

CLEONTE.

Ne me trompez-vous point, Lucile?

COVIELLE à Nicole.

Ne m'en donnes-tu point à garder?

LUCILE à Cléonte.

Il n'est rien de plus vrai.

NICOLE à Covielle.

C'est la chose comme elle est.

COVIELLE à Cléonte.

Nous rendrons-nous à cela?

CLEONTE.

Ah! Lucile, qu'avec un mot de votre bouche vous sçavez apaiser de choses dans mon cœur!  
Et que facilement on se laisse persuader aux personnes qu'on aime!

COV

66 LE BOURGEOIS GENTILHOMME

COVIELLE.

Qu'on est aisément amadoué par ces diantres d'animaux-là !

\*\*\*\*\*

SCENE XI.

MADAME JOURDAIN, CLEONTE, LUCILE, COVIELLE, NICOLE.

Madame JOURDAIN.

JE suis bien aise de vous voir, Cléonte, & vous voilà tout à propos. Mon mari vient, prenez vite votre tems pour lui demander Lucile en mariage.

CLEONTE.

Ah ! Madame, que cette parole m'est douce, & qu'elle flate mes desirs ! Pouvois-je recevoir un ordre plus charmant, une faveur plus précieuse ?

\*\*\*\*\*

SCENE XII.

MONSIEUR JOURDAIN, MADAME JOURDAIN, CLEONTE, LUCILE, COVIELLE, NICOLE.

CLEONTE.

MONsieur, je n'ai voulu prendre personne pour vous faire une demande que je médisait il y a long-tems. Elle me touche assez pour m'en charger moi-même ; & , sans autre détour, je vous dirai que l'honneur d'être votre gendre est une faveur glorieuse que je vous prie de m'accorder.

M. JOURDAIN.

Avant que de vous rendre réponse, Monsieur, je vous prie de me dire, si vous êtes gentilhomme.

CLEONTE.

Monseigneur, la plupart des gens, sur cette question, n'hésitent pas beaucoup. On tranche le mot

mot  
à pro  
tonif  
les le  
délit  
dign  
lâche  
naître  
déro  
n'est  
ont  
acqu  
servi  
nir o  
avec  
un r  
pou  
men

Tou  
vou

Cor

Vou  
poi

Qu  
hon  
de

Tai

De  
ge

Vo

Et  
qua

Bes

diantres

\*\*\*\*\*

LEON.  
E,onte, &  
i vient,  
der Lu-douce,  
recevoir  
us pré-

\*\*\*\*\*

ADA.  
E,sonne  
je mé-  
z pour  
étour,  
gendre  
rie desieur,  
gentil-ques-  
che le  
mot

mot aisément. Ce nom ne fait aucun scrupule à prendre; & l'usage aujourd'hui semble en autoriser le vol. Pour moi, je vous l'avoue, j'ai les sentimens, sur cette matière, un peu plus délicats. Je trouve que toute imposture est indigne d'un honnête homme; & qu'il y a de la lâcheté à déguiser ce que le Ciel nous a fait naître, à se parer aux yeux du monde d'un titre dérobé, à se vouloir donner pour ce qu'on n'est pas. Je suis né de parens, sans doute, qui ont tenu des charges honorables, je me suis acquis dans les armes l'honneur de six ans de service, & je me trouve assez de bien, pour tenir dans le monde un rang assez passable; mais, avec tout cela, je ne veux point me donner un nom où d'autres, en ma place, croiroient pouvoir prétendre; &, je vous dirai, franchement, que je ne suis point gentilhomme.

M. JOURDAIN.

Touchez-là, Monsieur, ma fille n'est pas pour vous.

CLEONTE.

Comment?

M. JOURDAIN.

Vous n'êtes point gentilhomme, vous n'aurez point ma fille.

Madame JOURDAIN.

Que voulez-vous donc dire avec votre gentilhomme? Est-ce que nous sommes, nous autres, de la côte de saint Louis?

M. JOURDAIN.

Taisez-vous, ma femme, je vous vois venir.

Madame JOURDAIN.

Descendons-nous tous deux que de bonne bourgeoisie?

M. JOURDAIN.

Voilà pas le coup de langue?

Madame JOURDAIN.

Et votre père n'étoit-il pas marchand, aussi bien que le mien?

M. JOURDAIN.

Beste soit de la femme! Elle n'y a jamais marié.

qué.

### 63. LE BOURGEOIS GENTILHOM.

qué. Si votre pere a été marchand, tant-pis pour lui; mais, pour le mien, ce sont des malavisés qui disent cela. Tout ce que j'ai à vous dire, moi, c'est que je veux avoir un gendre gentilhomme.

Madame JOURDAIN.

Il faut à votre fille un mari qui lui soit propre; & il vaut mieux, pour elle, un honnête homme riche & bien fait, qu'un gentilhomme gueux & mal bâti.

NICOLE.

Cela est vray. Nous avons le fils du gentilhomme de notre village, qui est le plus grand maitorne, & le plus fort dadiis que j'aye jamais vû.

M. JOURDAIN à Nicole.

Taisez-vous, impertinente. Vous vous fourrez toujours dans la conversation. J'ai du bien assez pour ma fille, je n'ai besoin que d'honneur; & je la veux faire Marquise.

Madame JOURDAIN.

Marquise?

M. JOURDAIN.

Oui, Marquise.

Madame JOURDAIN.

Hélas! Dieu m'en garde.

M. JOURDAIN.

C'est une chose que j'ai résoluë.

Madame JOURDAIN.

C'est une chose, moi, où je ne consentirai point. Les alliances avec plus grand que soi sont sujettes toujours à de fâcheux inconvéniens. Je ne veux point qu'un gendre puisse à ma fille reprocher ses parens; & qu'elle ait des enfans qui aient honte de m'appeller leur grand-maman: S'il falloit qu'elle me vînt visiter en équipage de grand-dame, & qu'elle manquât, par mégarde, à saluer quelqu'un du quartier, on ne manqueroit pas aussi-tôt de dire cent sottises. Voyez-vous, diroit-on, cette Madame la Marquise qui fait tant la glorieuse? C'est la fille de Monsieur Jourdain, qui étoit trop heureuse, étant petite, de jouer à la Madame avec nous.

nous. Elle n'a pas toujours été si relevée que la voilà; & ses deux grand peres vendoient du drap auprès de la porte saint Innocent. Ils ont amassé du bien à leurs enfans qu'ils payent maintenant, peut-être bien cher, en l'autre monde; & l'on ne devient guères si riches à être honnêtes gens. Je ne veux point tous ces caquets, & je veux un homme, en un mot, qui m'ait obligation de ma fille, & à qui je puisse dire, mettez-vous-là, mon gendre, & dînez avec moi.

M. JOURDAIN.

Voilà bien les sentimens d'un petit esprit, de vouloir demeurer toujours dans la bassesse. Ne me répliquez pas davantage, ma fille sera Marquise, en dépit de tout le monde; &, si vous me mettez en colère, je la ferai Duchesse.

\*\*\*\*\*

### S C E N E XIII.

MADAME JOURDAIN, LUCILE,  
CLEONTE, NICOLE, COVIELLE.

Madame JOURDAIN.

CLÉONTE, ne perdez point courage encore.  
[à Lucile.] Suivez-moi, ma fille; & venez dire, résolument, à votre pere que, si vous ne l'avez, vous ne voulez épouser personne.

\*\*\*\*\*

### S C E N E XIV.

CLEONTE, COVIELLE.

COVIELLE.

Vous avez fait de belles affaires avec vos beaux sentimens.

CLEONTE.

Que veux-tu? J'ai un scrupule, là dessus, que l'exemple ne scauroit vaincre.

COVIELLE.

Vous moquez-vous, de le prendre sérieusement  
avec



70 LE BOURGEOIS GENTILHOM.

avec un homme comme cela? Ne voyez-vous pas qu'il est fou? Et vous coûtoit-il quelque chose de vous accommoder à les chimères?

CLEONTE.

Tu as raison; mais je ne croyois pas qu'il fallût faire ses preuves de noblesse, pour être gendre de Monsieur Jourdain.

COVIELLE *riant*.

Ah, ah, ah!

CLEONTE.

De quoy ris-tu?

COVIELLE.

D'une pensée qui me vient pour jouer notre homme; & vous faire obtenir ce que vous louhaitez.

CLEONTE.

Comment?

COVIELLE.

L'idée est tout-à-fait plaisante.

CLEONTE.

Quoi donc?

COVIELLE.

Il s'est fait, depuis peu, une certaine mascarade qui vient le mieux du monde ici, & que je prétends faire entrer dans une bourde que je veux faire à notre ridicule. Tout cela sent un peu la comédie; mais, avec lui, on peut hasarder toute chose, il n'y faut point chercher tant de façons, il est homme à y jouer son rôle à merveille, & à donner aisément dans toutes les fatiboles qu'on s'avisera de lui dire. J'ai les acteurs, j'ai les habits tout prêts, laissez-moi faire seulement.

CLEONTE.

Mais appren-moi.

COVIELLE.

Je vais vous instruire de tout. Retirons-nous; le voilà qui revient.

SCE-

## COMEDIE-BALLET.

71

\*\*\*\*\*

## SCENE XV.

MONSIEUR JOURDAIN *seul*.

Que diable est-ce-là ? Ils n'ont rien que les  
grands Seigneurs à me reprocher ; & , moi ,  
je ne vois rien de si beau que de hanter les  
grands Seigneurs , il n'y a qu'honneur , & que  
civilité avec eux ; & je voudrois qu'il m'eût  
coûté deux doigts de la main , & être né Com-  
te , ou Marquis.

\*\*\*\*\*

## SCENE XVI.

MONSIEUR JOURDAIN, UN  
LAQUAIS.

LE LAQUAIS.

Monsieur, voici Monsieur le Comte, & une  
Dame qu'il mène par la main.

M. JOURDAIN.

Hé, mon Dieu. J'ai quelques ordres à donner.  
Dis-leur que je vais venir tout-à-l'heure.

\*\*\*\*\*

## SCENE XVII.

DORIMENE, DORANTE.  
LE LAQUAIS.

LE LAQUAIS.

Monsieur dit comme cela, qu'il va venir ici  
tout-à-l'heure.

DORANTE.

Voilà qui est bien.

\*\*\*\*\*

## SCENE XVIII.

DORIMENE, DORANTE.

DORIMENE.

JE ne sçais pas, Dorante, je fais encore ici  
une étrange démarche, de me laisser ame-

72 LE BOURGEOIS GENTILHOM.

ner par vous dans une maison où je ne connois personne.

DORANTE.

Quel lieu voulez-vous donc, Madame; que mon amour choisisse pour vous régaler, puisque, pour fuir l'éclat, vous ne voulez ni votre maison, ni la mienne?

DORIMENE.

Ma's vous ne dites pas que je m'engage insensiblement chaque jour à recevoir de trop grands témoignages de votre passion. J'ai beau me défendre des choses, vous fatiguez ma résistance, & vous avez une civile opiniâtreté qui me fait venir doucement à tout ce qu'il vous plaît. Les visites fréquentes ont commencé, les déclarations sont venues ensuite, qui, après elles, ont traîné les sérénades & les cadeaux, que les présens ont suivis. Je me suis opposée à tout cela, mais vous ne vous rebutez point; &, pied à pied, vous gagnez mes résolutions. Pour moi, je ne puis plus répondre de rien; & je crois qu'à la fin vous me ferez venir au mariage, dont je me suis tant éloignée.

DORANTE.

Ma foi, Madame, vous y devriez déjà être. Vous êtes veuve, & ne dépendez que de vous. Je suis maître de moi, & vous aime plus que ma vie. A quoi tient-il que, dès aujourd'hui, vous ne fassiez tout mon bonheur?

DORIMENE.

Mon Dieu! Dorante, il faut des deux parts bien des qualités pour vivre heureusement ensemble; & les deux plus raisonnables personnes du monde ont souvent peine à compoter une union dont ils soient satisfaits.

DORANTE.

Vous vous moquez, Madame, de vous y figurer tant de difficultés; & l'expérience que vous avez faite ne conclut rien pour tous les autres.

DORIMENE.

Enfin, j'en reviens toujours là. Les dépenses que je vous vois faire pour moi, m'inquiètent

par

COMEDIE-BALLET. 73

par deux raisons; l'une, qu'elles m'engagent plus que je ne voudrois, & l'autre, que je suis sûre, sans vous déplaire, que vous ne les faites point, que vous ne vous incommodiez; & je ne veux point cela.

DORANTE.

Ah! Madame, ce sont des bagatelles, & ce n'est pas par là....

DORIMENE.

Je sçais ce que je dis; &, entr'autres, le diamant que vous m'avez forcée à prendre, est d'un prix....

DORANTE.

Hé, Madame, de grace, ne faites point tant valoir une chose que mon amour trouve indigne de vous; & souffrez... Voici le maître du logis.

\*\*\*\*\*

S C E N E X I X.

M. JOURDAIN, DORIMENE,  
DORANTE.

M. JOURDAIN *après avoir fait deux révérences, se trouvant trop près de Dorimène.*

UN peu plus loin, Madame.

DORIMENE.

Comment?

M. JOURDAIN.

Un pas, s'il vous plaît.

DORIMENE.

Quoi donc?

M. JOURDAIN.

Reculez un peu pour la troisième.

DORANTE.

Madame, Monsieur Jourdain sçait son monde.

M. JOURDAIN.

Madame, ce m'est une gloire bien grande, de me voir assez fortuné, pour être si heureux, que d'avoir le bonheur, que vous ayez eu la bonté de m'accorder la grace, de me faire l'honneur, de m'honorer de la faveur de votre

Tom. IV.

D

pré-

74 LE BOURGEOIS GENTILHOM.

présence; &, si j'avois aussi le mérite pour mériter un mérite comme le vôtre, & que le Ciel... envieux de mon bien... m'eût accordé.... l'avantage de me voir digne... des...

D O R A N T E.

Monsieur Jourdain, en voilà assez. Madame n'aime pas les grands complimens, & elle sçait que vous êtes homme d'esprit. [*bas à Dorimène.*] C'est un bon bourgeois assez ridicule, comme vous voyez, dans toutes ses manières.

D O R I M E N E *bas à Dorante.*

Il n'est pas mal-aisé de s'en appercevoir.

D O R A N T E.

Madame, voilà le meilleur de mes amis.

M. J O U R D A I N.

C'est trop d'honneur que vous me faites.

D O R A N T E.

Galant homme tout-à-fait.

D O R I M E N E.

J'ai beaucoup d'estime pour lui.

M. J O U R D A I N.

Je n'ai rien fait encore, Madame, pour mériter cette grace.

D O R A N T E *bas à Monsieur Jourdain.*

Prenez bien garde, au moins, à ne lui point parler du diamant que vous lui avez donné.

M. J O U R D A I N *bas à Dorante.*

Ne pourrois-je pas seulement lui demander comment elle le trouve?

D O R A N T E *bas à Monsieur Jourdain.*

Comment? Gardez-vous en bien. Cela seroit vilain à vous; &, pour agir en galant homme, il faut que vous fassiez comme si ce n'étoit pas vous qui lui eussiez fait ce présent. [*haut.*] Monsieur Jourdain, Madame, dit qu'il est ravi de vous voir chez lui.

D O R I M E N E.

Il m'honore beaucoup.

M. J O U R D A I N *bas à Dorante.*

Que je vous suis obligé, Monsieur, de lui parler ainsi pour moi.

DO-

DORANTE *bas à Monsieur Jourdain.*

J'ai eu une peine effroyable à la faire venir ici.

M. JOURDAIN *bas à Dorante.*

Je ne sçais quelles graces vous en rendie.

DORANTE.

Il dit, Madame, qu'il vous trouve la plus belle  
personne du monde.

DORIMENE.

C'est bien de la grace qu'il me fait.

M. JOURDAIN.

Madame, c'est vous qui faites les graces, &c.....

DORANTE.

Songez à manger.

\*\*\*\*\*

SCENE XX.

MONSIEUR JOURDAIN, DORI-

MENE, DORANTE.

UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS *à Monsieur Jourdain.*

Tout est prêt, Monsieur.

DORANTE.

Allons donc nous mettre à table; & qu'on  
fasse venir les Musiciens.

\*\*\*\*\*

SCENE XXI.

ENTREE DE BALLET.

Six cuisiniers, qui ont préparé le festin, dan-  
sent ensemble; après quoi ils apportent une  
table couverte de plusieurs mets.

*Fin du troisième Acte.*



ACTE QUATRIEME.

SCENE PREMIERE.

DORIMENE, MONSIEUR JOURDAIN, DORANTE, TROIS MUSICIENS, LAQUAIS.

DORIMENE.

COMMENT, Dorante, voilà un repas tout à-fait magnifique?

M. JOURDAIN.

Vous vous moquez, Madame, & je voudrois qu'il fût plus digne de vous être offert.

[*Dorimène, Monsieur Jourdain, Dorante, & les trois musiciens se mettent à table.*]

DORANTE.

Monsieur Jourdain a raison, Madame, de parler de la sorte; & il m'oblige de vous faire si bien les honneurs de chez lui. Je demeure d'accord avec lui que le repas n'est pas digne de vous. Comme c'est moi qui l'ai ordonné, & que je n'ai pas sur cette matière les lumières de nos amis, vous n'avez pas ici un repas fort savant, & vous y trouverez des incongruités de bonne chère, & des barbarismes de bon goût. Si Damis s'en étoit mêlé, tout seroit dans les règles; il y auroit par-tout de l'élégance & de l'érudition, & il ne manqueroit pas de vous exagérer lui-même toutes les pièces du repas qu'il vous donneroit, & de vous faire tomber d'accord de sa haute capacité dans la science des bons morceaux, de vous parler d'un pain de rive à biseau doré, relevé de croûte par-tout, croquant tendrement sous la dent, d'un vin à sève veloutée, armé d'un vert qui n'est point trop commandant, d'un carré de mouton gourmandé de persil, d'une longe de veau de rivière, longue comme cela, blanche, délicate, & qui, sous les dents, est une vraie

pâte

## COMEDIE-BALLET. 77

pâte d'amande, de perdrix relevées d'un fumet surprenant, & pour son opera, d'une soupe à bouillon perlé, soutenuë d'un jeune gros dindon, cantonnée de pigeonneaux, & couronnée d'oignons blancs mariés avec la chicorée. Mais, pour moi, je vous avouë mon ignorance; &, comme Monsieur Jourdain a fort bien dit, je voudrois que le repas fût plus digne de vous être offert.

DORIMENE.

Je ne réponds à ce compliment, qu'en mangeant comme je fais.

M. JOURDAIN.

Ah? Que voilà de belles mains!

DORIMENE.

Les mains sont médiocres, Monsieur Jourdain, mais vous voulez parler du diamant qui est fort beau.

M. JOURDAIN.

Moi, Madame! Dieu me garde d'en vouloir parler. Ce ne seroit pas agir en galant homme; & le diamant est fort peu de chose.

DORIMENE.

Vous êtes bien dégouté.

M. JOURDAIN.

Vous avez trop de bonté.

DORANTE *après avoir fait signe à Monsieur Jourdain.*

Allons, qu'on donne du vin à Monsieur Jourdain, & à ces Messieurs, qui nous feront la grace de nous chanter un air à boire.

DORIMENE.

C'est merveilleusement assaisonner la bonne chère, que d'y mêler la musique; & je me vois ici admirablement réglée.

M. JOURDAIN.

Madame, ce n'est pas.

DORANTE.

Monsieur Jourdain, prêtons silence à ces Messieurs; ce qu'ils nous diront, vaudra mieux que tout ce que nous pourrions dire.

78 LE BOURGEOIS GENTILHOM.

I. & II. MUSICIEN *ensemble*, un verre à la main.

UN petit doigt, Phillis, pour commencer le tour;

Ah! Qu'un verre en vos mains a d'agréables charmes!

Vous & le vin, vous vous prêtez des armes,  
Et je sens pour tous deux redoubler mon amour;

Entre lui, vous & moi, jurons, jurons, ma belle,  
Une ardeur éternelle.

Qu'en mouillant votre bouche il en reçoit d'attraits,

Et que l'on voit par lui votre bouche embellie!

Ah! L'un de l'autre ils me donnent envie,  
Et de vous & de lui je m'enivre à longs traits.

Entre lui, vous & moi, jurons, jurons, ma belle,  
Une ardeur éternelle.

II. & III. MUSICIEN *ensemble*.

BUVONS, chers amis, buvons,

Le tems qui fuit nous y convie;

Profitions de la vie

Autant que nous pouvons.

Quand on a passé l'onde noire,

Adieu le bon vin, nos amours;

Dépêchons-nous de boire,

On ne boit pas toujours.

Laissons raisonner les sots

Sur le vray bonheur de la vie;

Notre Philosophie

Le met parmi les pots.

Les biens, le sçavoir & la gloire

N'ôtent point les soucis fâcheux;

Et ce n'est qu'à bien boire

Que l'on peut être heureux.

TOUS TROIS ENSEMBLE.

Sus, sus, du vin par-tout. Versez, garçon,  
versez,

Versez, versez toujours, tant qu'on vous dise  
assez.

COMEDIE-BALLE[T. 79

DORIMENE.

Je ne crois pas qu'on puisse mieux chanter; & cela est tout-à-fait beau.

M. JOURDAIN.

Je vois encore ici, Madame, quelque chose de plus beau.

DORIMENE.

Ouais! Monsieur Jourdain est galant plus que je ne pensois.

DORANTE.

Comment, Madame? Pour qui prenez-vous Monsieur Jourdain?

M. JOURDAIN.

Je voudrois bien qu'elle me prît pour ce que je dirois.

DORIMENE.

Encore?

DORANTE à Dorimène.

Vous ne le connoissez pas.

M. JOURDAIN.

Elle me connoîtra quand il lui plaira.

DORIMENE.

Oh! Je le quitte.

DORANTE.

Il est homme qui a toujours la réponse en main. Mais vous ne voyez pas que Monsieur Jourdain, Madame, mange tous les morceaux que vous avez touchés.

DORIMENE.

Monsieur Jourdain est un homme qui me ravit.

M. JOURDAIN.

Si je pouvois ravir votre cœur, je serois...

\*\*\*\*\*

SCENE II.

MADAME JOURDAIN, MONSIEUR JOURDAIN, DORIMENE, DORANTE, MUSICIENS, LAQUAIS.

Madame JOURDAIN.

AH, ah! Je trouve ici bonne compagnie; & je vois bien qu'on ne m'y attendoit pas.

D 4

C'est

C'est donc pour cette belle affaire-ci, Monsieur mon mari, que vous avez eu tant d'empressements à m'envoyer dîner chez ma sœur ? Je viens de voir un théâtre là-bas, & je vois ici un banquet à faire noces. Voilà comme vous dépensez votre bien ; c'est ainsi que vous festinez les dames en mon absence, & que vous leur donniez la musique & la comédie, tandis que vous m'envoyez promener.

D O R A N T E.

Que voulez-vous dire, Madame Jourdain ? Et quelles fantaisies sont les vôtres de vous aller mettre en tête que votre mari dépense son bien, & que c'est lui qui donne ce régal à Madame ? Apprenez que c'est moi, je vous prie ; qu'il ne fait seulement que me prêter sa maison, & que vous devriez un peu mieux regarder aux choses que vous dites.

M. J O U R D A I N.

Oui, impertinente, c'est Monsieur le Comte qui donne tout ceci à Madame, qui est une personne de qualité. Il me fait l'honneur de prendre ma maison, & de vouloir que je sois avec lui.

Madame J O U R D A I N.

Ce sont des chansons que cela ; je sçais ce que je sçais.

D O R A N T E.

Prenez, Madame Jourdain, prenez de meilleures lunettes.

Madame J O U R D A I N.

Je n'ai que faire de lunettes, Monsieur, & je vois assez clair ; il y a long-tems que je sens les choses, & je ne suis pas une bête. Cela est fort vilain à vous, pour un grand Seigneur, de prêter la main, comme vous faites, aux sottises de mon mari. Et vous, Madame, pour une grande Dame, cela n'est ni beau, ni honnête à vous, de mettre de la dissension dans un ménage ; & de souffrir que mon mari soit amoureux de vous.

D O R I M E N E.

Que veut donc dire tout ceci ? Allez, Dorante,

VOUS

# COMEDIE-BALLET. 81

vous vous moquez de m'exposer aux sottes visions de cette extravagante.

DORANTE *suivant Dorimène qui sort.*  
Madame, holà, Madame, où courez-vous?

M. JOURDAIN.

Madame. Monsieur le Comte, faites-lui mes excuses; & tâchez de la ramener.

\*\*\*\*\*

## SCENE III.

MADAME JOURDAIN, MONSIEUR JOURDAIN, LAQUAIS.

M. JOURDAIN.

AH! Impertinente que vous êtes, voilà de vos beaux faits. Vous me venez faire des affronts devant tout le monde; & vous chassez de chez moi des personnes de qualité.

Madame JOURDAIN.

Jé me moque de leur qualité.

M. JOURDAIN.

Je ne sçais qui me tient, maudite, que je ne vous fende la tête avec les pièces du repas que vous êtes venuë troubler.

[Les laquais emportent la table.]

Madame JOURDAIN *sortant.*

Je me moque de cela. Ce sont mes droits que je défends; & j'aurai pour moi toutes les femmes.

M. JOURDAIN.

Vous faites bien d'éviter ma colère.

\*\*\*\*\*

## SCENE IV.

MONSIEUR JOURDAIN *seul.*

ELLE est arrivée là bien malheureusement. J'étois en humeur de dire de jolies choses; & jamais je ne m'étois senti tant d'esprit. Qu'est-ce que c'est que cela?

D 5.

SCÈ.



\*\*\*\*\*

S C E N E V.

M. JOURDAIN, COVIELLE *déguisé*;

COVIELLE.

Monsieur, je ne sçais pas si j'ai l'honneur  
d'être connu de vous.

M. JOURDAIN.

Non, Monsieur.

COVIELLE *étendant la main à un pied de terre*.  
Je vous ai vû que vous n'étiez pas plus grand  
que cela.

M. JOURDAIN.

Moi?

COVIELLE.

Oui. Vous étiez le plus bel enfant du monde,  
& toutes les Dames vous prenoient dans leurs  
bras pour vous baiser.

M. JOURDAIN.

Pour me baiser?

COVIELLE.

Oui. J'étois grand ami de feu Monsieur votre  
pere.

M. JOURDAIN.

De feu Monsieur mon pere?

COVIELLE.

Oui. C'étoit un fort honnête gentilhomme.

M. JOURDAIN.

Comment dites-vous?

COVIELLE.

Je d's que c'étoit un fort honnête gentilhomme.

M. JOURDAIN.

Mon pere?

COVIELLE.

Oui.

M. JOURDAIN.

Vous l'avez fort connu?

COVIELLE.

Assûrément.

M. JOURDAIN.

Et vous l'avez connu pour gentilhomme?

CO.

M.

\*\*\*\*\*

guise.

neur.

terre.  
grand

onde,  
leurs

voire.

me.

CO.

COMEDIE-BALLET. 83

COVIELLE.

Sans doute.

M. JOURDAIN.

Je ne sçais donc pas comment le monde est fait.

COVIELLE.

Comment?

M. JOURDAIN.

Il y a de sottes gens qui me veulent dire qu'il a été marchand.

COVIELLE.

Lui, marchand? C'est pure médisance, il ne l'a jamais été. Tout ce qu'il faisoit, c'est qu'il étoit fort obligeant, fort officieux; &, comme il se connoissoit fort bien en étoffes, il en alloit choisir de tous les côtés, les faisoit apporter chez lui, & en donnoit à ses amis pour de l'argent.

M. JOURDAIN.

Je suis ravi de vous connoître, afin que vous rendiez ce témoignage-là, que mon pere étoit gentilhomme.

COVIELLE.

Je le soutiendrai devant tout le monde.

M. JOURDAIN.

Vous m'obligerez. Quel sujet vous amène?

COVIELLE.

Depuis avoir connu feu Monsieur votre pere, honnête gentilhomme, comme je vous ai dit, j'ai voyagé par tout le monde.

M. JOURDAIN.

Par tout le monde?

COVIELLE.

Oui.

M. JOURDAIN.

Je pense qu'il y a bien loin en ce pays-là.

COVIELLE.

Assûrément. Je ne suis revenu de tous mes longs voyages que depuis quatre jours; &, par l'intérêt que je prends à tout ce qui vous touche, je viens vous annoncer la meilleure nouvelle du monde.

M. JOURDAIN.

Quelle?

DE

CO.

### 3. LE BOURGEOIS GENTILHOM.

COVIELLE.

Vous sçavez que le fils du grand Turc est ici.

M. JOURDAIN.

Moi? Non.

COVIELLE.

Comment! Il a un train tout-à-fait magnifique; tout le monde le va voir, & il a été regardé en ce pays comme un Seigneur d'importance.

M. JOURDAIN.

Par ma foi, je ne sçavois pas cela.

COVIELLE.

Ce qu'il y a d'avantageux pour vous, c'est qu'il est amoureux de votre fille.

M. JOURDAIN.

Le fils du grand Turc?

COVIELLE.

Qui; & il veut être votre gendre.

M. JOURDAIN.

Mon gendre, le fils du grand Turc?

COVIELLE.

Le fils du grand Turc votre gendre. Comme je le fus voir, & que j'entends parfaitement sa langue, il s'entretint avec moi; & après quelques autres discours, il me dit; *Acciam erpe soler onch alla moustaph gidelum amanahem varahini oussere carbulash.* C'est-à-dire; N'as-tu pas vu une jeune belle personne, qui est la fille de Monsieur Jourdain, gentilhomme Parisien?

M. JOURDAIN.

Le fils du grand Turc dit cela de moi?

COVIELLE.

Oui. Comme je lui eus répondu que je vous connoissois particulièrement, & que j'avois vu votre fille; Ah! me dit-il, *marababa sabem!* c'est-à-dire, ah! Que je suis amoureux d'elle!

M. JOURDAIN.

*Marababa sabem* veut dire, Ah! Que je suis amoureux d'elle?

COVIELLE.

Oui.

M.

M. JOURDAIN.

Par ma foi, vous faites bien de me le dire; car, pour moi, je n'aurois jamais crû que *marababa sabem* eût voulu dire, Ah! Que je suis amoureux d'elle! Voilà une langue admirable que ce Turc!

COVIELLE.

Plus admirable qu'on ne peut croire. Sçavez-vous bien ce que veut dire, *Caracacamouchen*?

M. JOURDAIN.

*Caracacamouchen*? Non.

COVIELLE.

C'est-à-dire, ma chère ame.

M. JOURDAIN.

*Caracacamouchen* veut dire, ma chère ame?

COVIELLE.

Oui.

M. JOURDAIN.

Voilà qui est merveilleux! *Caracacamouchen*, ma chère ame. Diroit-on jamais cela? Voilà qui me confond.

COVIELLE.

Enfin, pour achever mon ambassade, il vient vous demander votre fille en mariage; & pour avoir un beau-pere qui soit digne de lui, il veut vous faire *mamamouchi*, qui est une certaine grande dignité de son pays.

M. JOURDAIN.

*Mamamouchi*?

COVIELLE.

Oui, *Mamamouchi*; c'est-à-dire, en notre langue, paladin. Paladin, ce sont de ces anciens. . . . Paladin enfin. Il n'y a rien de plus noble que cela dans le monde; & vous irez de pair avec les plus grands Seigneurs de la terre.

M. JOURDAIN.

Le fils du grand Turc m'honore beaucoup; & je vous prie de me mener chez lui, pour lui faire mes remerciemens.

COVIELLE.

Comment! Le voilà qui va venir ici,

36 LE BOURGEOIS GENTILHOM.

M. JOURDAIN.

Il va venir ici ?

COVIELLE.

Oui ; & il amène toutes choses pour la cérémonie de votre dignité.

M. JOURDAIN.

Voilà qui est bien prompt.

COVIELLE.

Son amour ne peut souffrir aucun retardement.

M. JOURDAIN.

Tout ce qui m'embarrasse ici , c'est que ma fille est une opiniâtre , qui s'est allé mettre en tête un certain Cléonte ; & elle jure de n'épouser personne que celui-là.

COVIELLE.

Elle changera de sentiment , quand elle verra le fils du grand Turc ; & puis il se rencontre ici une aventure merveilleuse , c'est que le fils du grand Turc ressemble à ce Cléonte , à peu de choses près. Je viens de le voir , on me l'a montré ; & l'amour qu'elle a pour l'un pourra passer aisément à l'autre , &c.... Je l'entends venir ; le voilà.

\*\*\*\*\*

SCENE VI.

CLEONTE en Turc , TROIS PAGES  
portant la veste de Cléonte , M. JOUR-  
DAIN , COVIELLE.

CLEONTE.

*A* Mbousahim oqui boraf , Giourdina , salama-  
léqui.

COVIELLE à Monsieur Jourdain.

C'est-à-dire , Monsieur Jourdain , votre cœur soit tout l'année comme un rosier fleuri. Ce sont façons de parler obligeantes de ces pays-là.

M. JOURDAIN.

Je suis très-humble serviteur de son Altesse Turque.

COVIELLE.

*Carigar camboso custin moraf.*

CLEON-

# COMEDIE-BALLET. 67

CLEONTE.

*Oufin yoc catamaléqui basum bafe alla moran.*

COVIELLE.

Il dit que le Ciel vous donne la force des lions, & la prudence des serpens.

M. JOURDAIN.

Son Altesse Turque m'honore trop; & je lui souhaite toutes fortes de prospérités.

COVIELLE.

*Offa binamen sadoc haballi oracas ouram.*

CLEONTE.

*Bel-men.*

COVIELLE.

Il dit que vous alliez vite avec lui vous préparer pour la cérémonie, afin de voir ensuite votre fille, & de conclure le mariage.

M. JOURDAIN.

Tant de choses en deux-mots?

COVIELLE.

Oui. La Langue Turque est comme cela, elle dit beaucoup en peu de paroles. Allez vite où il souhaite.

\*\*\*\*\*

## SCENE VII

COVIELLE *seul.*

AH, ah, ah! Ma foi, cela est tout-à-fait drôle. Quelle duppe! Quand il auroit appris son rô'e par cœur, il ne pourroit pas le mieux-jouer. Ah, ah!

\*\*\*\*\*

## SCENE VIII

DORANTE, COVIELLE.

COVIELLE.

Je vous prie, Monsieur, de nous vouloir aider céans dans une affaire qui s'y passe.

DORANTE.

Ah, ah! Covielle, qui t'auroit reconnu? Comment te voilà ajusté!

CO-



## 88 LE BOURGEOIS GENTILHOM.

COVIELLE.

Vous voyez. Ah, ah!

DORANTE.

De quoi ris-tu?

COVIELLE.

D'une chose, Monsieur, qui le mérite bien.

DORANTE.

Comment?

COVIELLE.

Je vous le donnerois en bien des fois, Monsieur, à deviner le stratagème dont nous nous servons auprès de Monsieur Jourdain, pour porter son esprit à donner sa fille à mon maître.

DORANTE.

Je ne devine point le stratagème; mais je devine qu'il ne manquera pas de faire son effet, puisque tu l'entreprends.

COVIELLE.

Je sçais, Monsieur, que la bête vous est connue.

DORANTE.

Appren-moi ce que c'est.

COVIELLE.

Prenez la peine de vous tirer un peu plus loin, pour faire place à ce que j'apperçois venir. Vous pourrez voir une partie de l'histoire, tandis que je vous conterai le reste.



## SCENE IX.

CEREMONIE TURQUE.

LE MUPHTI, DERVIS, TURCS

*assistans du Muphti, chantans & dansans.*

PREMIERE ENTRE'E DE BALLET.

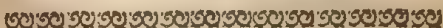
Six Turcs entrent gravement deux à deux, au son des instrumens. Ils portent trois tapis qu'ils lèvent fort haut, après en avoir fait, en dansant, plusieurs figures.

Les Turcs chantans passent par dessous ces tapis, pour s'aller ranger aux deux côtés du théâtre.

Le

*Le Muphti, accompagné des Dervis, ferme cette marche.*

*Alors les Turcs étendent les tapis par terre, & se mettent dessus à genoux. Le Muphti & les Dervis restent debout au milieu d'eux ; & pendant que le Muphti invoque Mahomet, en faisant beaucoup de contorsions & de grimaces sans proférer une seule parole, les Turcs assis se prosternent jusqu'à terre, chantant, alla, lèvent les bras au Ciel, en chantant, alla, ce qu'ils continuent jusqu'à la fin de l'invocation, après laquelle ils se lèvent tous, chantant, alla ekber ; & deux Dervis vont chercher Monsieur Jourdain.*



S C E N E X.

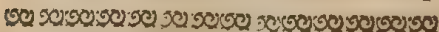
**LE MUPHTI, DERVIS, TURCS**  
*chantans & dansans, M. JOURDAIN*  
*vêtu à la turque, la tête rasée, sans*  
*turban & sans sabre.*

**LE MUPHTI** à Monsieur Jourdain.

**S** E ti fabir,  
Ti respondir ;  
**S**é non fabir,  
Tazir, tazir.

**M**i star muphti ;  
Ti qui star ti  
Non entendre ;  
Tazir, tazir.

[Deux Dervis sont retirer Monsieur Jourdain.]



S C E N E XI.

**LE MUPHTI, DERVIS, TURCS**  
*chantans & dansans.*

**LE MUPHTI.**

**D** Icé, Turqué, qui star quista.  
Anabatista, anabatista ?

90 LE BOURGEOIS GENTILHOM.

LES TURCS.

Ioc.

LE MUPHTI.

Zuingliffa?

LES TURCS.

Ioc.

LE MUPHTI.

Coffita?

LES TURCS.

Ioc.

LE MUPHTI.

Huffita? Moriffa? Froniffa?

LES TURCS.

Ioc, ioc, ioc.

LE MUPHTI.

Ioc, ioc, ioc. Star pagana?

LES TURCS.

Ioc.

LE MUPHTI.

Lutérana?

LES TURCS.

Ioc.

LE MUPHTI.

Puritana?

LES TURCS.

Ioc.

LE MUPHTI.

Bramina? Moffina? Zurina?

LES TURCS.

Ioc. Ioc. Ioc.

LE MUPHTI.

Ioc. Ioc. Ioc. Mahamétana, mahamétana?

LES TURCS.

Hi valla. Hi valla.

LE MUPHTI.

Como chamara? Como chamara?

LES TURCS.

Giourdina, Giourdina.

LE MUHHTI *fautant*.

Giourdina, Giourdina.

LES TURCS.

Giourdina, Giourdina.

COMEDIE-BALLET. 91

LE MUPHTI.

Mahaméta, per Giourdina,  
Mi prégar sêra é matina.  
Voler far un paladina  
De Giourdina, de Giourdina;  
Dar turbanta, é dar scarrina,  
Con galéra é brigantina,  
Per deffender Palestina.  
Mahaméta, per Giourdina,  
Mi prégar sêra é matina.

[aux Turcs.]

Star bon turca Giourdina?

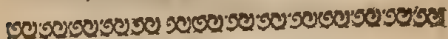
LES TURCS.

Hi valla. Hi valla.

LE MUPHTI *chantant & dansant.*  
Ha la ba, ba la chou, ba la ba, ba la da.

LES TURCS.

Ha la ba, ba la chou, ba la ba, ba la da.



SCENE XII.

*TURCS chantans & dansans.*

II. ENTREE DE BALLET.



SCENE XIII.

LE MUPHTI, DERVIS, MONSIEUR  
JOURDAIN, *TURCS chantans & dansans.*

*Le Muphti revient coëffé avec son turban de cérémonie, qui est d'une grosseur démesurée, & garni de bougies allumées à quatre ou cinq rangs; il est accompagné de deux Dervis qui portent l'Alcoran, & qui ont des bonnets pointus, garnis aussi de bougies allumées.*

## 92 LE BOURGEOIS GENTILHOM.

*Les deux autres Dervis amènent Monsieur Jourdain, & le font mettre à genoux les mains par terre, de façon que son dos, sur lequel est mis l'Alcoran, sert de pupitre au Muphti, qui fait une seconde invocation burlesque, fronçant le sourcil, frappant de tems en tems sur l'Alcoran, & tournant les feuillets avec précipitation; après quoi, en levant le bras au Ciel, le Muphti crie à haute voix, hou.*

*Pendant cette seconde invocation, les Turcs assis-rans s'inclinant & se relevant alternativement, chantent aussi, hou, hou, hou.*

*N. JOURDAIN après qu'on lui a été l'Alcoran de dessus le dos.*

Ouf.

LE MUPHTI à Monsieur Jourdain  
Ti non star furba?

LES TURCS.

No, no, no.

LE MUPHTI.

Non star forfanta?

LES TURCS.

No, no, no.

LE MUPHTI aux Turcs.

Donar turbanta.

LES TURCS.

Ti non star furba?

No, no, no.

Non star forfanta?

No, no, no.

Donar turbanta.

## III. ENTRE'E DE BALLET.

*Les Turcs dansans mettent le turban sur la tête de Monsieur Jourdain, au son des instrumens.*

LE MUPHTI donnant le sabre à Monsieur Jourdain.

Ti star nobilé, non star fabbola;

Pigliar schiabbola.

LES

LES TURCS *mettant le sabre à la main.*  
 Ti star nobilé, non star fabbola;  
 Pigliar schiabbola.

IV. ENTRE'E DE BALLET.

*Les Turcs dansans donnent, à Monsieur Jourdain  
 plusieurs coups de sabre en cadence.*

LE MUPHTI.

Dara, dara  
 Bastonnara.

LES TURCS.

Dara, dara  
 Bastonnara.

V. ENTRE'E DE BALLET.

*Les Turcs dansans donnent, à Monsieur Jourdain  
 des coups de bâton en cadence.*

LE MUPHTI.

Non tener honta  
 Questa star l'ultima affronta.

LES TURCS.

Non tener honta  
 Questa star l'ultima affronta.

*Le Muphti commence une troisième invocation. Les  
 Dervis le soutiennent par dessous les bras avec res-  
 pect; après quoi les Turcs chantans & dansans,  
 sautant autour du Muphti, se retirent avec lui,  
 & emmènent Monsieur Jourdain.*

*Fin du quatrième Acte.*





ACTE CINQUIEME.

SCENE PREMIERE.

MADAME JOURDAIN, MON.  
SIEUR JOURDAIN.

Madame JOURDAIN.

AH! Mon Dieu! Miséricorde! Qu'est-ce que c'est donc cela? Quelle figure! Est-ce un momon que vous allez porter, & est-il tems d'aller en masque? Parlez donc, & qu'est-ce que c'est que ceci? Qui vous a fagoté comme cela?

M. JOURDAIN.

Voyez l'impertinente, de parler de la sorte à un *Mamamouchi*.

Madame JOURDAIN.

Comment donc?

M. JOURDAIN.

Oui, il me faut porter du respect maintenant, & l'on vient de me faire *Mamamouchi*.

Madame JOURDAIN.

Que voulez-vous dire avec votre *Mamamouchi*?

M. JOURDAIN.

*Mamamouchi*, vous dis-je. Je suis *mamamouchi*.

Madame JOURDAIN.

Quelle bête est ce là?

M. JOURDAIN.

*Mamamouchi*, c'est-à-dire en notre langue, paladin.

Madame JOURDAIN.

Baladin? Etes-vous en âge de danfer des ballets?

M. JOURDAIN.

Quelle ignorante! Je dis paladin, c'est une dignité dont on vient de me faire la cérémonie.

Madame JOURDAIN.

Quelle cérémonie donc?

M. JOURDAIN.

*Mahaméta per Giourdina*.

Ma

Madame JOURDAIN.  
Qu'est-ce que cela veut dire ?

M. JOURDAIN.  
*Giourdina, c'est-à-dire, Jourdain.*

Madame JOURDAIN.  
Hé bien quoi, Jourdain ?

M. JOURDAIN.  
*Voler far un paladina de Giourdina.*

Madame JOURDAIN.  
Comment ?

M. JOURDAIN.  
*Dur tarbanta con galéra.*

Madame JOURDAIN.  
Qu'est-ce à dire cela ?

M. JOURDAIN.  
*Per deffender Palestina.*

Madame JOURDAIN.  
Que voulez-vous donc dire ?

M. JOURDAIN.  
*Dara, dara bastonnara.*

Madame JOURDAIN.  
Qu'est-ce donc que ce jargon-là ?

M. JOURDAIN.  
*Non tener bonta, questa star l'ultima affronta.*

Madame JOURDAIN.  
Qu'est-ce que c'est donc que tout cela ?  
M. JOURDAIN *chantant & dansant.*  
*Hou la ba, ba la chou, ba la ba, ba la da.*  
[*Il tombe par terre.*]

Madame JOURDAIN.  
Hélas, mon Dieu ! Mon mari est devenu fou.  
M. JOURDAIN *se relevant & s'en allant.*  
Paix, insolente. Portez respect à Monsieur le  
*Mamamouchi.*

Madame JOURDAIN *seule.*  
Où est-ce qu'il a donc perdu l'esprit ? Courons  
l'empêcher de sortir. [*apercevant Dorimene &*  
*Dorante.*] Ah, ah ! Voici justement le reste de  
notre écu. Je ne vois que chagrin de tous côtés.



SCENE II.

*DORANTE, DORIMENE.*

*DORANTE.*

Oui. Madame, vous verrez la plus plaisante chose qu'on puisse voir; & je ne crois pas que dans tout le monde il soit possible de trouver encore un homme aussi fou que celui-là. Et puis, Madame, il faut tâcher de servir l'amour de Cléonte, & d'appuyer toute sa mascarade. C'est un fort galant homme; & qui mérite que l'on s'intéresse pour lui.

*DORIMENE.*

J'en fais beaucoup de cas, & il est digne d'une bonne fortune.

*DORANTE.*

Outre cela, nous avons ici, Madame, un ballet qui nous revient, que nous ne devons pas laisser perdre; & il faut bien voir si mon idée pourra réussir.

*DORIMENE.*

J'ai vû là des apprêts magnifiques, & ce sont des choses, Dorante, que je ne puis plus souffrir. Oui, je veux enfin vous empêcher vos profusions; & pour rompre le cours à toutes les dépenses que je vous vois faire pour moi, j'ai résolu de me marier promptement avec vous. C'en est le vrai secret; & toutes ces choses finissent avec le mariage.

*DORANTE.*

Ah! Madame, est-il possible que vous ayez pu prendre pour moi une si douce résolution?

*DORIMENE.*

Ce n'est que pour vous empêcher de vous ruiner; & sans cela, je vois bien qu'avant qu'il fût peu, vous n'auriez pas un sou.

*DORANTE.*

Que j'ai d'obligation, Madame, aux soins que vous avez de conserver mon bien! il est entièrement à vous, aussi-bien que mon cœur; & vous en userez de la façon qu'il vous plaira.

DO.

COMEDIE-BALLET. 97

DORIMENE.

J'usurai bien de tous les deux. Mais voici votre homme; la figure en est admirable.

\*\*\*\*\*

SCENE III.

MONSIEUR JOURDAIN, DORIMENE, DORANTE.

DORANTE.

Monsieur, nous venons rendre hommage, Madame & moi, à votre nouvelle dignité; & nous réjouir avec vous du mariage que vous faites de votre fille avec le fils du grand Turc.

M. JOURDAIN *après avoir fait les révérences à la Turque.*

Monsieur, je vous souhaite la force des serpens, & la prudence des lions.

DORIMENE.

J'ai été bien aise d'être des premières, Monsieur, à venir vous féliciter du haut degré de gloire où vous êtes monté.

M. JOURDAIN.

Madame, je vous souhaite toute l'année votre rosier fleuri. Je vous suis infiniment obligé de prendre part aux honneurs qui m'arrivent; & j'ai beaucoup de joye de vous voir revenu ici pour vous faire les très-humbles excuses de l'extravagance de ma femme.

DORIMENE.

Cela n'est rien, l'excuse en elle un pareil mouvement, votre cœur lui doit être précieux; & il n'est pas étrange que la possession d'un homme, comme vous, puisse inspirer quelques alarmes.

M. JOURDAIN.

La possession de mon cœur est une chose qui vous est toute acquise.

DORANTE.

Vous voyez, Madame, que Monsieur Jourdain n'est pas de ces gens que les prospérités aveu-

*Tom. IV.*

E

glent;

98 LE BOURGEOIS GENTILHOM.

glent; & qu'il sçait, dans sa grandeur, con-  
noître-encore ses amis.

D O R I M E N E.

C'est la marque d'une ame tout à-fait généreuse.

D O R A N T E.

Où est donc son Altesse Turque? Nous voudrions  
bien, comme vos amis, lui rendre nos devoirs.

M. J O U R D A I N.

Le voilà qui vient; & j'ai envoyé querir ma  
fille pour lui donner la main.

\*\*\*\*\*

S C E N E IV.

MONSIEUR JOURDAIN, DORI-  
MENE, DORANTE, CLEONTE

*habillé en Turc.*

D O R A N T E à Cléonte.

M Onsieur, nous venons faire la révérence à  
votre altesse, comme amis de Monsieur  
votre beau-pere; & l'assurer, avec respect, de  
nos très-humbles services.

M. J O U R D A I N.

Où est le truchement, pour lui dire qui vous  
êtes, & lui faire entendre ce que vous dites?  
Vous verrez qu'il vous répondra, & il parle  
Turc à merveille. Holà. Où diantre est-il allé?  
[à Cléonte.] *Sirouf, strif, straf, straf.* Mon-  
sieur est un. *grande segnore, grande segnore,*  
*grande segnore; Et Madame une granda dama,*  
*granda dama.* [voyant qu'il ne se fait point en-  
tendre.] Ah! [à Cléonte.] Monsieur, lui, *Ma-*  
*mamouchi* françois; & Madame, *Mamamouchie*  
françoise. Je ne puis pas parler plus clairement.  
Bon, voici l'interprète.

SCENE V.

MONSIEUR JOURDAIN, DORIMENE, DORANTE, CLEONTE, *habillé en Turc*, COVIELLE *déguisé*.

M. JOURDAIN.

Où allez-vous donc? Nous ne sçaurions rien dire sans vous. [*montrant Cléonte.*] Dites-lui un peu que Monsieur & Madame sont des personnes de grande qualité, qui lui viennent faire la révérence, comme mes amis, & l'assurer de leurs services. [*à Dorimène & à Dorante.*] Vous allez voir comme il va répondre.

COVIELLE.

*Alahala crociam acci boram alabamer.*

CLEONTE.

*Cataléqui tabal ourin foter amaloushan.*

M. JOURDAIN *à Dorimène, & à Dorante.* Voyez-vous?

COVIELLE.

Il dit que la pluie des prospérités arrose en tout tems le jardin de votre famille.

M. JOURDAIN.

Je vous l'avois bien dit qu'il parle Turc.

DORANTE.

Cela est admirable.

SCENE VI.

CLEONTE, MONSIEUR JOURDAIN, LUCILE, DORIMENE, DORANTE, COVIELLE.

M. JOURDAIN.

Venez, ma fille, approchez-vous; & venez donner votre main à Monsieur, qui vous fait l'honneur de vous demander en mariage.



100 LE BOURGEOIS GENTILHOM.

LUCILE.

Comment, mon pere? Comme vous voilà fait!  
Est-ce une comédie que vous jouez?

M. JOURDAIN.

Non, non, ce n'est pas une comédie, c'est une  
affaire fort sérieuse; & la plus pleine d'hon-  
neur pour vous qui se peut souhaiter. [*montrant*  
*Cléonte.*] Voilà le mari que je vous donne.

LUCILE.

A moi, mon pere?

M. JOURDAIN.

Oui, à vous. Allons, touchez-lui dans la main,  
& rendez grace au Ciel de votre bonheur.

LUCILE.

Je ne veux point me marier.

M. JOURDAIN.

Je le veux, moi, qui suis votre pere.

LUCILE.

Je n'en ferai rien.

M. JOURDAIN.

Ah! Que de bruit! Allons, vous dis-je. Ca  
votre main.

LUCILE.

Non, mon pere, je vous l'ai dit, il n'est point  
de pouvoir qui me puisse obliger à prendre un  
autre mari que Cléonte, & je me résoudrai plû-  
tôt à toutes les extrémités, que de... [*recon-*  
*naissant Cléonte.*] Il est vrai que vous êtes mon  
pere, je vous dois entièrement obéissance; &  
c'est à vous à disposer de moi selon vos volon-  
tés.

M. JOURDAIN.

Ah! Je suis ravi de vous voir si promptement re-  
venuë dans votre devoir; & voilà qui me plaît,  
d'avoir une fille obéissante.

COMEDIE-BALLET. 101

\*\*\*\*\*

SCENE DERNIERE.

CLEONTE, MADAME JOURDAIN,  
MONSIEUR JOURDAIN, LU-  
CILE, DORIMENE, DO-  
RANTE, COVIELLE.

Madame JOURDAIN.

Comment donc? Qu'est-ce que c'est que ce-  
ci? On dit que vous voulez donner votre  
fille en mariage à un carême-prenant.

M. JOURDAIN.

Voulez-vous vous taire, impertinente? Vous  
venez toujours mêler vos extravagances à tou-  
tes choses, & il n'y a pas moyen de vous ap-  
prendre à être raisonnable.

Madame JOURDAIN.

C'est vous qu'il n'y a pas moyen de rendre  
sage, & vous allez de folie en folie. Quel est  
votre dessein? & que voulez-vous faire avec cet  
assemblage?

M. JOURDAIN.

Je veux marier notre fille avec le fils du grand  
Turc.

Madame JOURDAIN.

Avec le fils du grand Turc?

M. JOURDAIN.

Oui. [*montrant Covielle.*] Faites-lui faire vos  
complimens par le truchement que voilà.

Madame JOURDAIN.

Je n'ai que faire du truchement; & je lui dirai  
bien moi-même, à son nez, qu'il n'aura point  
ma fille.

M. JOURDAIN.

Voulez-vous vous taire, encore une fois?

DORANTE.

Comment, Madame Jourdain, vous vous op-  
posez à un honneur comme celui-là? Vous re-  
fusez son Altesse Turque pour gendre?

Madame JOURDAIN.

Mon Dieu! Monsieur, mêlez-vous de vos affaires.

E 3

DO-

102 LE BOURGEOIS GENTILHOM.

D O R I M E N E.

C'est une grande gloire, qui n'est pas à rejeter.

Madame J O U R D A I N.

Madame, je vous prie aussi de ne vous point embarrasser de ce qui ne vous touche pas.

D O R A N T E.

C'est l'amitié que nous avons pour vous, qui nous fait intéresser dans vos avantages.

Madame J O U R D A I N.

Je me passerai bien de votre amitié.

D O R A N T E.

Voilà votre fille qui consent aux volontés de son pere.

Madame J O U R D A I N.

Ma fille consent à épouser un Turc?

D O R A N T E.

Sans doute.

Madame J O U R D A I N.

Elle peut oublier Cléonte?

D O R A N T E.

Que ne fait-on pas pour être grand'dame?

Madame J O U R D A I N.

Je l'étranglerois de mes mains, si elle avoit fait un coup comme celui-là.

M. J O U R D A I N.

Voilà bien du caquet. Je vous dis que ce mariage-là se fera.

Madame J O U R D A I N.

Je vous dis, moi, qu'il ne se fera point.

M. J O U R D A I N.

Ah! Que de bruit!

L U C I L E.

Ma mere.

Madame J O U R D A I N.

Allez, vous êtes une coquine.

M. J O U R D A I N à Madame Jourdain

Quoi! Vous la querez de ce qu'elle m'obéit?

Madame J O U R D A I N.

Oui. Elle est à moi, aussi bien qu'à vous.

COVIELLE à Madame Jourdain.

Madame.

Ma-

Madame JOURDAIN.

Que me voulez-vous conter, vous?

COVIELLE.

Un mot.

Madame JOURDAIN.

Je n'ai que faire de votre mot.

COVIELLE. à Monsieur Jourdain.

Monsieur, si elle veut écouter une parole en particulier, je vous promets de la faire consentir à ce que vous voulez.

Madame JOURDAIN.

Je n'y consentirai point.

COVIELLE.

Ecoutez-moi seulement.

Madame JOURDAIN.

Non.

M. JOURDAIN à Madame Jourdain.

Ecoutez-le.

Madame JOURDAIN.

Non, je ne veux pas l'écouter.

M. JOURDAIN.

Il vous dira...

Madame JOURDAIN.

Je ne veux point qu'il me dise rien.

M. JOURDAIN.

Voilà une grande obstination de femme! Cela vous feroit-il mal de l'entendre?

COVIELLE.

Ne faites que m'écouter; vous ferez après ce qu'il vous plaira.

Madame JOURDAIN.

Hé bien, quoi?

COVIELLE bas à Madame Jourdain.

Il y a une heure, Madame, que nous vous faisons signe. Ne voyez-vous pas bien que tout ceci n'est fait que pour nous ajuster aux visions de votre mari, que nous l'abusons sous ce déguisement; & que c'est Cléonte lui-même qui est le fils du grand Turc?

Madame JOURDAIN bas à Covielle.

Ah, ah!

101 LE BOURGÉOIS GENTILHOM.

COVIELLE *bas à Madame Jourdain.*  
Et moi, Covielle, qui suis le truchement.

Madame JOURDAIN *bas à Covielle.*  
Ah! Comme cela, jé me rends.

COVIELLE *bas à Madame Jourdain.*  
Ne faites pas semblant de rien.

Madame JOURDAIN *haut.*  
Oui. Voilà qui est fait; je consens au mariage.

M. JOURDAIN.  
Ah! Voilà tout le monde raisonnable. [*à Madame Jourdain.*] Vous ne vouliez pas l'écouter. Je sçavois b'en qu'il vous expliqueroit ce que c'est que le fils du grand Turc.

Madame JOURDAIN.  
Il me l'a expliqué comme il faut; & j'en suis satisfaite. Envoyons querir un Notaire.

DORANTE.

C'est fort bien dit. Et afin, Madame Jourdain, que vous puissiez avoir l'esprit tout-à-fait content, & que vous perdiez aujourd'hui toute la jalousie que vous pourriez avoir conquë de Monsieur votre mari, c'est que nous nous servons du même Notaire pour nous marier Madame & moi.

Madame JOURDAIN.  
Je consens aussi à cela.

M. JOURDAIN *bas à Dorante.*  
C'est pour lui faire accroire.

DORANTE *bas à Monsieur Jourdain.*  
Il faut bien l'amuser avec cette feinte.

M. JOURDAIN.  
Bon, bon. [*haut.*] Qu'on aille querir le Notaire.

DORANTE.

Tandis qu'il viendra, & qu'il dressera les contrats, voyons notre ballet; & donnons-en le divertissement à son Altesse Turque.

M. JOURDAIN.  
C'est fort bien avisé. Allons prendre nos places.

Madame JOURDAIN.  
Et Nicole?

M.

COMEDIE-BALLET. 105

M. JOURDAIN.

Je la donne au truchement; & ma femme à  
qui la voudra.

C O V I E L L E.

Monseigneur, je vous remercie. [*à part.*] Si l'on  
en peut voir un plus fou, je l'irai dire à Rome.

*Fin du cinquième Acte.*

\*\*\*\*\*

BALLET DES NATIONS.

PREMIERE ENTRE'E.

UN DONNEUR DE LIVRES, dan-  
sant, IMPORTUNS, dansans, DEUX  
HOMMES du bel air, DEUX FEM-  
MES du bel air, DEUX GASCONS,  
UN SUISSÉ, UN VIEUX BOUR-  
GEOIS, babillard, UNE VIEILLE  
BOURGEOISE, babillarde, TROU-  
PE DE SPECTATEURS, chanteurs.

CHOEUR DE SPECTATEURS

*au donneur de livres.*

A Moi, Monsieur, à moi; de grace, à moi;  
Monsieur;

Un livre, s'il vous plaît, à votre serviteur.

1. H O M M E du bel air.

Monseigneur, distinguez-nous parmi les gens qui  
crient;

Quelques livres ici, les Dames vous en prient.

2. H O M M E du bel air.

Holà, Monsieur, Monsieur, ayez la charité

D'en jeter de notre côté.

1. F E M M E du bel air.

Mon Dieu! Qu'aux personnes bien faites,  
On sçait peu rendre honneur céans!

2. F E M M E du bel air.

Il n'ont des livres & des bancs,  
Que pour Mesdames les griffettes.

1. G A S C O N.

Ah! L'homme aux livres, qu'on m'en vaille.

E s

j'ai



106 LE BOURGEOIS GENTILHOM.

J'ai déjà le poumon usé.  
Bous boyez qué chacun mé raille;  
Et jé suis escandalisé  
Dé boir aux mains dé la canaille,  
Cé qui m'est par bous refusé.

2. G A S C O N.

Hé, cadédis Moufeu, boyez qui l'on pût être.  
Un libret, jé bous prie, au Varon d'Asbarat.  
Jé pense, mordi, qué lé fat  
N'a pas l'honneur dé mé connoître.

U N S U I S S E.

Montfir le donnair de papieir,  
Que vuel dir sti façon de fitre?  
Moi, l'écorchair tout mon gosieir

A crieir,

Sans que je pouvre afoir ein liffre;  
Pardi, mon foi, Montfir, je pense sous l'être ifre.  
[Le donneur de livres, fatigué par les importuns,  
qu'il trouve toujours sur ses pas, se retire en  
colère.]

U N V I E U X B O U R G E O I S *babillard.*

De tout ceci, franc & net,  
Je suis mal satisfait;  
Et cela, sans doute, est laid,  
Que notre fille

Si bien faite & si gentille,  
De tant d'amoureux l'objet,  
N'ait pas à son souhair

Un livre de ballet,

Pour lire le sujet

Du divertissement qu'on fait;

Et que toute notre famille

Si proprement s'habille,

Pour être placée au sommet

De la sale où l'on met

Les gens de l'entriguët.

De tout ceci, franc & net,

Je suis mal satisfait;

Et cela, sans doute, est laid.

U N E V I E I L L E B O U R G E O I S E *babillarde.*

Il est vray que c'est une honte,  
Le sang au visage me monte;

Et

# COMEDIE. BALLET. 107

Et ce jetteur de vers, qui manque au capital,

L'entend fort mal.

C'est un brutal,

Un vray cheval,

Franc animal,

De faire si peu de compte

D'une fille qui fait l'ornement principal

Du quartier du palais royal;

Et que ces jours passés un Comte

Fut prendre la première au bal.

Il l'entend mal,

C'est un brutal,

un vray cheval,

Franc animal.

H O M M E S *du bel air.*

Ah! Quel bruit!

F E M M E S *da bel air.*

Quel fracas! Quel cahos! Quel mélange?

H O M M E S *du bel air.*

Quelle confusion! Quelle cohue étrange!

Quel désordre! Quel embarras!

1. F E M M E *du bel air.*

On y sèche.

2. F E M M E *du bel air.*

L'on n'y tient pas.

1. G A S C O N.

Bentre, je suis à vout.

2. G A S C O N.

Jenrage, Dieu mé damne.

L E S U I S S E.

Ah! Que li faire saif dans sti sal de cians,

1. G A S C O N.

Jé murs.

2. G A S C O N.

Jé perds la tramontane.

L E S U I S S E.

Mon foi, moi, le foudrois être hors de dedans

LE VIEUX BOURGEOIS *babillard.*

Allons, mamie,

Suivez mes pas,

Je vous en prie;

Et ne me quittez pas,

103 LE BOURGEOIS GENTILHOM.

On fait de nous trop peu de cas;  
Et je suis las  
De ce fracas.  
Tout ce fracas,  
Cet embarras

Me pèse par trop sur les bras.  
S'il me prend jamais envie  
De retourner de ma vie  
A ballet, ni comédie,  
Je veux bien qu'on m'estropie.

Allons, mamie,  
Suivez mes pas,  
Je vous en prie;  
Et ne me quittez pas;  
On fait de nous trop peu de cas.

LA VIEILLE BOURGEOISE *babillarde.*

Allons, mon mignon, mon fils,  
Regagnons notre logis;  
Et sortons de ce taudis  
Où l'on ne peut être assis.  
Ils seront bien ébaubis,  
Quand ils nous verront partis.  
Trop de confusion regne dans cette sale;  
Et j'aimerois mieux être au milieu de la halle.  
Si jamais je reviens à semblable régale,  
Je veux bien recevoir des soufflets plus de six.  
Allons, mon mignon, mon fils,  
Regagnons notre logis;  
Et sortons de ce taudis  
Où l'on ne peut être assis.

*Le donneur de livres revient avec les importuns qui l'ont suivi.*

CHOEUR DE SPECTATEURS.

A moi, Monsieur, à moi; de grace, à moi,  
Monsieur;

Un livre, s'il vous plaît, à votre serviteur.  
*Les importuns ayant pris des livres des mains de celui qui les donne, les distribuent aux spectateurs, pendant que le donneur de livres danse; après quoi ils se joignent à lui, & forment la première entrée.*

COMEDIE-BALLET. 109

\*\*\*\*\*

DEUXIEME ENTRE'E.

ESPAGNOLS,

TROIS-ESPAGNOLS *chantans*, ES-  
PAGNOLS *danfans*.

I. ESPAGNOL.

SE que me muerdo de amor  
Y solícito el dolor.

Aun muriendo de querer  
De tant buen ayre adolezco  
Que es mas de lo que padezco  
Lo que quiero padecer  
Y no pudiendo exceder  
A mi-deseo el rigor.

Se que me muerdo de amor  
Y solícito el dolor.

Lisoneja me la fuerté  
Con piedad tan avertida,  
Que me asegura la vida  
En el riesgo de la muerte  
Vivir del golpe fuerte  
Es de mi salud primor.

Se que me muerdo de amor  
Y solícito el dolor.

[*Danse de six Espagnols, après laquelle deux autres Espagnols dansent ensemble*]

I. ESPAGNOL.

Ay que locura, con tanto rigor  
Quearse de amor

Del niño bonito  
Que toto es dulçura,

Ay que locuta,

Ay que locura.

2. ESPAGNOL.

El dolor solícita,

El que al dolor se da

## LE BOURGEOIS GENTILHOM.

Ynadie de amor muere  
Sino quien no sabe amar.

1. & 2. E S P A G N O L.

Dulce muerte es el amor  
Con correspondencia ygal,  
Ysi esta gozamos oy,  
Porque la quieres turbar?

3. E S P A G N O L.

Alegrese enamorado  
Y tome mi parecer  
Que en esto dequiere  
Todo es allar el yado.

TOUS TROIS ENSEMBLE.

Vaya, vaya de fiestas,  
Vaya de vayle,  
Alegria, alegria, alegria,  
Que esto de dolor es fantasia.

\*\*\*\*\*

## TROISIEME ENTREE ITALIENS,

UNE ITALIENNE *chantante*, UN  
ITALIEN *chantant*, ARLEQUIN,  
TRIVELINS & SCARAMOU-  
CHES *danfants*.

### L'ITALIENNE.

D I rigori armata il seno  
Contro amor mi ribellai,  
Ma fui vinta in un baleno  
In mirar duo vaghi rai,  
Ah! che resiste puoco  
Cor di gelo a stral di fuoco.

Ma si caro e' l mio tormento  
Dolce e' si la piaga mia,  
Ch' il penare e' mio contento,  
E' l sanarmi e' tirannia.

Ah! che più giova, e piace  
Quanto amor e' più vivace,

*Fin*

COMEDIE-BALLET: III

*Deux scaramouches, & deux trivelins représentent avec arlequin une nuit à la manière des comédiens italiens.*

L'ITALIEN.

Bel tempo che vola  
Rapisce il contento,  
D'amor ne la scola  
Si coglie-il momento.

L'ITALIENNE.

Insin che florida  
Ride l'età  
Che pur tropp' horrida;  
Da noi sen va.

TOUS DEUX ENSEMBLE.

Sú cantiamo  
Sú godiamo  
Ne bei di, di gioventú;  
Perduto ben non si racquista più.

L'ITALIEN.

Pupilla che vaga  
Mill' alme incatena,  
Fà dolce la piaga,  
Felice la pena.

L'ITALIENNE.

Ma poiche frígida  
Langue l'età,  
Piú l'alma rigida  
Fiamme non ha.

TOUS DEUX ENSEMBLE.

Sú cantiamo  
Sú godiamo  
Ne bei di, di gioventú;  
Perduto ben non si racquista più.

*Les scaramouches & les trivelins finissent l'entrée  
par une danse.*



112 LE BOURGEOIS GENTILHOM.

\*\*\*\*\*

QUATRIÈME ENTRE'E.  
FRANÇOIS,

DEUX POITEVINS *chantans & dansans*, POITEVINS ET POITEVINES *dansans*.

1. POITEVIN.

AH! Qu'il fait beau dans ces bocages!  
Ah! Que le Ciel donne un beau jour!

2. POITEVIN.

Le rossignol sous ces tendres feuillages  
Chante aux échos son doux retour;  
Ce beau séjour,  
Ces doux ramages,  
Ce beau séjour  
Nous invite à l'amour.

TOUS DEUX ENSEMBLE.

Voi, ma Climène,  
Voi, sous ce chêne  
S'entrebaïsser ces oiseaux amoureux;  
Ils n'ont rien dans leurs vœux  
Qui les gêne,  
De leurs doux feux  
Leur ame est pleine;  
Qu'ils sont heureux!  
Nous pouvons tous deux,  
Si tu le veux,  
Être comme eux.

*Trois Poitevins & trois Poitevines dansent ensemble.*

\*\*\*\*\*

CINQUIÈME & dernière ENTRÉE.

*Les Espagnols, les Italiens, & les François se mêlent ensemble, & forment la dernière entrée.*

CHOEUR DES SPECTATEURS.

Quels spectacles charmans, quels plaisirs goûtons-nous!  
Les Dieux même, les Dieux, n'en ont point de plus doux.

*Fin du ballet des Nations.*

NOMS:

COMEDIE-BALLET. 113

NOMS DES PERSONNES QUI ONT  
CHANTE, & dansé dans le Bourgeois  
Gentilhomme; Comédie-Ballet.

DANS LE PREMIER ACTE.

Une Musicienne, *Malemoiselle Hilaire.*

I. Musicien, *le Sieur Langeais.*

II. Musicien, *le Sieur Gaye.*

Danseurs, *les Sieurs la Pierre, Saint André,  
& Magny.*

DANS LE SECOND ACTE.

Garçons Tailleurs, dansans, *les Sieurs Dolivet,  
le Chantre, Bonnard, Isaac, Magny, &  
Saint André.*

DANS LE TROISIEME ACTE.

Cuisiniers, dansans...

DANS LE QUATRIEME ACTE.

I. Musicien, *le Sieur la Grille.*

II. Musicien, *le Sieur Morel.*

III. Musicien, *le Sieur Blondel.*

CEREMONIE TURQUE.

Le Muphti, chantant, *le Sieur Chiaccherone.*

Dervis, chantans, *les Sieurs Morel, Gingan le  
cadet, Noblet & Philbert.*

Turcs assistans du Muphti, chantans, *les Sieurs  
Festival, Blondel, Gingan l'ainé, Héloüin,  
Rébel, Gillet, Fernon le cadet, Bernard,  
Deschamps, Langeais, & Gaye.*

Turcs assistans du Muphti, dansans, *les Sieurs  
Beuchamp, Dolivet, la Pierre, Favier,  
Mayeu, Chicanneau.*

DANS LE CINQUIEME ACTE.

BALLET DES NATIONS.

I. ENTREE Un donneur de livres, dansant,  
*le Sieur Dolivet.*

Importans, dansans, *les Sieurs Saint André,  
la Pierre, & Favier.*

I. Homme du bel air, *le Sieur le Gros.*

II. Homme du bel air, *le Sieur Rébel.*

I. Fem-

# 174 LE BOURGEOIS GENTILHOM.

I. Femme du bel air...

II. Femme du bel air...

I. Gascon, *le Sieur Gaye.*

II. Gascon, *le Sieur Gangan le cadet.*

Un Suisse, *le Sieur Philbert.*

Un vieux Bourgeois babillard, *le Sieur Blondel.*

Une vieille Bourgeoise babillarde, *le Sieur Langeais.*

Troupe de Spectateurs, chantans, *les Sieurs Estival, Hédouin, Morel, Gangan l'aîné, Fernon, Deschamps, Gillet, Bernard, Noblet, quatre pages de la Musique.*

Filles coquettes, *les Sieurs Jeannot, Pierrot, Renier, un page de la Chapelle.*

II. ENTRÉE. I. Espagnol, chantant, *le Sieur Morel.*

II. Espagnol, chantant, *le Sieur Grillet.*

III. Espagnol, chantant, *le Sieur Martin.*

Espagnols, dansans, *les Sieurs Dolivet, le Chantre, Bonnard, Lestang, Isaac & Foubert.*

Deux autres Espagnols dansans, *les Sieurs Beauchamp, & Chicanneau.*

III. ENTRÉE. Une Italienne, chantante, *Mademoiselle Hilaire.*

Un Italien, chantant, *le Sieur Gaye.*

Scaramouches, dansans, *les Sieurs Beauchamp & Mayeu.*

Trivelins, dansans, *les Sieurs Magny, & Foinard le cadet.*

Arlequin, *le Sieur Dominique.*

IV. ENTRÉE. I. Poitevin, chantant & dansant, *le Sieur Noblet.*

II. Poitevin, chantant & dansant, *le Sieur la Grille.*

Poitevins, dansans, *les Sieurs la Pierre, Favier, & Saint André.*

Poitevines, dansantes, *les Sieurs Faure, Foinard, & Favier le jeune.*

LES  
FOURBERIES  
DE  
SCAPIN,  
COMEDIE.

\*\*\*\*\*

## A C T E U R S.

ARGANTE, pere d'Octave &amp; de Zerbinette.

GERONTE, pere de Léandre &amp; de Hiacinte.

OCTAVE, fils d'Argante, &amp; amant de Hiacinte.

LEANDRE, fils de Geronte, &amp; amant de Zerbinette.

ZERBINETTE, crûe Egyptienne, & recon-  
nuë fille d'Argante, amante de Léandre.HIACINTE, fille de Geronte, & amante  
d'Octave.

SCAPIN, valet de Léandre.

SILVESTRE, valet d'Octave.

NERINE, nourrice de Hiacinte.

CARLE, ami de Scapin.

Deux porteurs.

*La scene est à Naples.*

LES

BIBLIOTHECA  
UNIV. PALELL.  
CRACOVENSIS





LES FOURBERIES DE SCAPIN.

*J. Bouteiller delin et fecit. 1740.*



LES  
FOURBERIES  
DE SCAPIN,  
COMEDIE.

\*\*\*\*\*

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

OCTAVE, SILVESTRE.

OCTAVE.

AH! Fâcheuses nouvelles pour un cœur amoureux! Dures extrémités où je me vois réduit! Tu viens, Silvestre, d'apprendre au port, que mon pere revient?

SILVESTRE.

Oui.

OCTAVE.

Qu'il arrive ce matin même?

SILVESTRE.

Ce matin même.

OCTAVE.

Et qu'il revient dans la résolution de me marier?

SILVESTRE.

Oui.

OCTAVE.

Avec une fille du Seigneur Geronte?

SILVESTRE.

Du Seigneur Geronte.

∞

118 LES FOURBERIES DE SCAPIN,

OCTAVE.

Et que cette fille est mandée de Tarente ici pour cela ?

SILVESTRE.

Oui.

OCTAVE.

Et tu tiens ces nouvelles de mon oncle ?

SILVESTRE.

De votre oncle.

OCTAVE.

A qui mon pere les a mandées par une lettre ?

SILVESTRE.

Par une lettre.

OCTAVE.

Et cet oncle, dis-tu, sçait toutes nos affaires ?

SILVESTRE.

Toutes nos affaires.

OCTAVE.

Ah ! Parle, si tu veux, & ne te fais point, de la sorte, arracher les mots de la bouche.

SILVESTRE.

Qu'ai-je à parler davantage ? Vous n'oubliez aucune circonstance, & vous dites les choses tout justement comme elles sont.

OCTAVE.

Conseille-moi, du moins ; & me dis ce que je dois faire dans ces cruelles conjonctures.

SILVESTRE.

Ma foi, je m'y trouve autant embarrassé que vous ; & j'aurois bon besoin que l'on me conseillât moi-même.

OCTAVE.

Je suis assassiné par ce maudit retour,

SILVESTRE.]

Je ne le suis pas moins.

OCTAVE.

Lorsque mon pere apprendra les choses, je vais voir fondre sur moi un orage soudain d'impétueuses reprimandes.

SILVESTRE.

Les reprimandes ne sont rien ; & plutôt au Ciel que j'en fusse quitte à ce prix ! Mais j'ai bien

COMEDIE. 119

la mine, pour moi, de payer plus cher vos folies, & je vois se former, de loin, un nuage de coups de bâton, qui crévera sur mes épaules.

OCTAVE.

O Ciel ! Par où sortir de l'embarras où je me trouve ?

SILVESTRE.

C'est à quoi vous deviez songer, avant que de vous y jeter.

OCTAVE.

Ah ! Tu me fais mourir par tes leçons hors de saison.

SILVESTRE.

Vous me faites bien plus mourir par vos actions étourdies.

OCTAVE.

Que dois-je faire ? Quelle résolution prendre ? A quel remède recourir ?

\*\*\*\*\*

SCENE II.

OCTAVE, SCAPIN, SILVESTRE.

SCAPIN.

Qu'est-ce, Seigneur Octave ? Qu'avez-vous ? Qu'y a-t-il ? Quel désordre est-ce là ? Je vous vois tout troublé.

OCTAVE.

Ah ! Mon pauvre Scapin, je suis perdu, je suis désespéré, je suis le plus infortuné de tous les hommes.

SCAPIN.

Comment ?

OCTAVE.

N'as-tu rien appris de ce qui me regarde ?

SCAPIN.

Non.

OCTAVE.

Mon pere arrive avec le Seigneur Gêronte, & ils me veulent marier.

SCAPIN.

Hé bien ? Qu'y a-t-il là de si funeste ?

Or.

120 LES FOURBERIES DE SCAPIN,

OCTAVE.

Hélas ! Tu ne sçais pas la cause de mon inquiétude.

SCAPIN.

Non ; mais il ne tiendra qu'à vous que je la sçache bientôt ; & je suis homme consolatif, homme à m'intéresser aux affaires des jeunes gens.

OCTAVE.

Ah ! Scapin, si tu pouvois trouver quelque invention, forger quelque machine, pour me tirer de la peine où je suis, je croirois t'être redevable de plus que de la vie.

SCAPIN.

A vous dire la vérité, il y a peu de choses qui me soient impossibles, quand je m'en veux mêler. J'ai sans doute reçu du Ciel un génie assez beau pour toutes les fabriques de ces gentillesses d'esprit, de ces galanteries ingénieuses à qui le vulgaire ignorant donne le nom de fourberies ; & je puis dire, sans vanité, qu'on n'a guères vû d'homme qui fût plus habile ouvrier de ressorts & d'intrigues, qui ait acquis plus de gloire que moi dans ce noble métier. Mais, ma foi, le mérite est trop maltraité aujourd'hui ; & j'ai renoncé à toutes choses, depuis certain chagrin d'une affaire qui m'arriva.

OCTAVE.

Comment ! Quelle affaire, Scapin ?

SCAPIN.

Une aventure où je me brouillai avec la Justice.

OCTAVE.

La Justice ?

SCAPIN.

Oui. Nous eûmes un petit démêlé ensemble.

SILVESTRE.

Toi, & la Justice ?

SCAPIN.

Oui. Elle en usa fort mal avec moi, & je me dépitai de telle sorte contre l'ingratitude du siècle, que je résolus de ne plus rien faire. Baste. Ne laissez pas de me conter votre aventure.

OC-

## OCTAVE.

Tu sçais, Scapin, qu'il y a deux mois que le Seigneur Gêronte, & mon pere s'embarquèrent ensemble pour un voyage qui regarde certain commerce où leurs intérêts sont mêlés.

## SCAPIN.

Je sçais cela.

## OCTAVE.

Et que Léandre & moi nous fumes laissés par nos peres; moi, sous la conduite de Silvestre, & Léandre, sous ta direction.

## SCAPIN.

Oui. Je me suis fort bien acquitté de ma charge.

## OCTAVE.

Quelque tems après, Léandre fit rencontre d'une jeune Egyptienne, dont il devint amoureux.

## SCAPIN.

Je sçais cela encore.

## OCTAVE.

Comme nous sommes grands amis, il me fit aussi-tôt confidence de son amour, & me mena voir cette fille, que je trouvai belle à la vérité, mais non pas tant qu'il vouloit que je la trouvasse. Il ne m'entretenoit que d'elle chaque jour, m'exagéroit à tous momens sa beauté & sa grace, me louoit son esprit, & me parloit avec transport des charmes de son entretien, dont il me rapportoit jusqu'aux moindres paroles, qu'il s'efforçoit toujours de me faire trouver les plus spirituelles du monde. Il me querelloit quelquefois de n'être pas assez sensible aux choses qu'il me venoit dire, & me blâmoit sans cesse de l'indifférence où j'étois pour les feux de l'amour.

## SCAPIN.

Je ne vois pas encore où ceci veut aller.

## OCTAVE.

Un jour que je l'accompagnais pour aller chez les gens qui gardent l'objet de ses vœux, nous entendîmes, dans une petite maison d'une rue écartée, quelques plaintes mêlées de beaucoup de sanglots. Nous demandons ce que c'est;



122 LES FOURBERIES DE SCAPIN,

une femme nous dit, en soupirant, que nous pouvions voir là quelque chose de pitoyable en des personnes étrangères ; & qu'à moins que d'être insensibles, nous en serions touchés.

SCAPIN.

Où est-ce que cela nous mène ?

OCTAVE.

La curiosité me fit presser Léandre de voir ce que c'étoit. Nous entrons dans une sale, où nous voyons une vieille femme mourante, assistée d'une servante qui faisoit des regrets, & d'une jeune fille toute fondante en larmes, la plus belle & la plus touchante qu'on puisse jamais voir.

SCAPIN.

Ah, ah !

OCTAVE.

Une autre auroit paru effroyable en l'état où elle étoit ; car elle n'avoit pour habillement qu'une méchante petite juppe, avec des brassières de nuit, qui étoient de simple futaine ; & sa coëffure étoit une cornette jaune, retroussée au haut de sa tête, qui laissoit tomber en désordre ses cheveux sur ses épaules ; & cependant, faite comme cela, elle brilloit de mille attraits, & ce n'étoit qu'agréments & que charmes, que toute sa personne.

SCAPIN.

Je sens venir les choses.

OCTAVE.

Si tu l'avois vüe, Scapin, en l'état que je dis, tu l'aurois trouvée admirable.

SCAPIN.

Oh ! Je n'en doute point ; & , sans l'avoir vüe, je vois bien qu'elle étoit tout-à-fait charmante.

OCTAVE.

Ses larmes n'étoient point de ces larmes désagréables, qui défigurent un visage ; elle avoit à pleurer une grace touchante, & sa douleur étoit la plus belle du monde.

SCA.

SCAPIN.

Je vois tout cela.

OCTAVE.

Elle faisoit fondre chacun en larmes, en se jettant amoureuxment sur le corps de cette mourante, qu'elle appelloit sa chère mere; & & il n'y avoit personne qui n'eût l'ame percée de voir un si bon naturel.

SCAPIN.

En effet, cela est touchant, & je vois bien que ce bon naturel-là vous la fit aimer.

OCTAVE.

Ah! Scapin, un barbare l'auroit aimée.

SCAPIN.

Assurément. Le moyen de s'en empêcher?

OCTAVE.

Après quelques paroles, dont je tâchai d'adoucir la douleur de cette charmante affligée, nous fortîmes de là; & demandant à Leandre ce qu'il lui sembloit de cette personne, il me répondit froidement qu'il la trouvoit assez jolie. Je fus piqué de la froideur avec laquelle il m'en parloit, & je ne voulus point lui découvrir l'effet que ses beautés avoient fait sur mon ame.

SILVESTRE à Octave.

Si vous n'abrégez ce récit, nous en voilà pour jusqu'à demain. Laissez-le moi finir en deux

[à Scapin.]

mots. Son cœur prend feu dès ce moment, il ne sçauroit plus vivre, qu'il n'aille consoler son aimable affligée. Ses fréquentes visites sont rejetées de la servante, devenue la gouvernante par le trépas de la mere. Voilà mon homme au désespoir. Il presse, supplie, conjure; point d'affaire. On lui dit que la fille, quoique sans bien, & sans appui, est de famille honnête; & qu'à moins que de l'épouser, on ne peut souffrir ses poursuites. Voilà son amour augmenté par les difficultés. Il consulte dans sa tête, agit, raisonne, balance, prend sa résolution; le voilà marié avec elle depuis trois jours.

F 2

SCA-

# 124 LES FOURBERIES DE SCAPIN,

SCAPIN.

J'entends.

SILVESTRE.

Maintenant mets avec cela le retoür imprévu du pere qu'on n'attendoit que dans deux mois, la découverte que l'oncle a faite du secret de notre mariage, & l'autre mariage qu'on veut faire de lui avec la fille que le Seigneur Geron-te a eüe d'une seconde femme qu'on dit qu'il a épousée à Tarente;

OCTAVE.

Et, par dessus tout cela, mets encore l'indigence où se trouve cette aimable personne, & l'impuissance où je me vois d'avoir de quoi la secourir.

SCAPIN.

Est ce là tout? Vous voilà bien embarrassés tous deux pour une bagatelle. C'est bien-là de quoi se tant alarmer. N'as-tu point de honte, toi, de demeurer court à si peu de chose? Que diable, te voilà grand & gros comme pere & mere, & tu ne scaurois trouver dans ta tête, for-ger dans ton esprit quelque ruse galante, quel-que honnête petit stratagème, pour ajuster vos affaires? Fi. Peste soit du butor! Je voudrois bien que l'on m'eût donné autrefois nos vieil-lards à dupper, je les aurois joués tous deux par dessous la jambe; & je n'étois pas plus grand que cela, que je me signalois déjà par cent tours d'adresse jolis.

SILVESTRE.

J'avoué que le Ciel ne m'a pas donné tes ta-lens, & que je n'ai pas l'esprit, comme toi, de me brouiller avec la justice.

OCTAVE.

Voici mon aimable Hiacinte.

\*\*\*\*\*

SCENE III.

HIACINTE, OCTAVE, SCAPIN,  
SILVESTRE.

HIACINTE.

AH! Octave, est-il vrai ce que Silvestre  
vient de dire à Nérine, que votre pere est  
de retour, & qu'il veut vous marier?

OCTAVE.

Oui, belle Hiacinte, & ces nouvelles m'ont  
donné une atteinte cruelle. Mais que vois-je?  
Vous pleurez! Pourquoi ces larmes? Me soupçon-  
nez-vous, dites-moi, de quelque infidélité, & n'é-  
tes-vous pas assurée de l'amour que j'ai pour vous?

HIACINTE.

Oui, Octave, je suis sûre que vous m'aimiez;  
mais je ne le suis pas que vous m'aimiez toujours.

OCTAVE.

Hé, peut-on vous aimer, qu'on ne vous aime  
toute sa vie?

HIACINTE.

J'ai ouï dire; Octave, que votre sexe aime  
moins long-tems que le nôtre, & que les ar-  
deurs que les hommes font voir, sont des feux  
qui s'éteignent aussi facilement qu'ils naissent.

OCTAVE.

Ah! Ma chère Hiacinte, mon cœur n'est donc  
pas fait comme celui des autres hommes, & je  
sens bien, pour moi, que je vous aimerai jus-  
qu'au tombeau.

HIACINTE.

Je veux croire que vous sentez ce que vous di-  
tes, & je ne doute point que vos paroles ne  
soient sincères; mais je crains un pouvoir qui  
combattrra dans votre cœur les tendres senti-  
mens que vous pouvez avoir pour moi. Vous  
dépendez d'un pere, qui veut vous marier à  
une autre personne; & je suis sûre que je mour-  
rai si ce malheur m'arrive.

OCTAVE.

Non, belle Hiacinte, il n'y a point de pere  
qui

126 LES FOURBERIES DE SCAPIN,

qui puisse me contraindre à vous manquer de foi, & je me résoudrai à quitter mon pays, & le jour même, s'il est besoin, plutôt qu'à vous quitter. J'ai déjà pris, sans l'avoir vûë, une aversion effroyable pour celle que l'on me destine; &, sans être cruel, je souhaiterois que la mer l'écartât d'ici pour jamais. Ne pleurez donc point, je vous prie, mon aimable Hiacinte; car vos larmes me tuënt, & je ne les puis voir sans me sentir pincer le cœur.

H I A C I N T E.

Puisque vous le voulez, je veux bien essuyer mes pleurs, & j'attendrai d'un œil constant ce qu'il plaira au Ciel de résoudre de moi.

O C T A V E.

Le Ciel nous sera favorable.

H I A C I N T E.

Il ne scauroit m'être contraire, si vous m'êtes fidèle.

O C T A V E.

Je le ferai assurément.

H I A C I N T E.

Je serai donc heureuse?

S C A P I N à part.

Elle n'est point tant forte ma foi, & je la trouve assez passable.

O C T A V E montrant Scapin.

Voici un homme qui pourroit bien, s'il le vouloit, nous être, dans tous nos besoins, d'un secours merveilleux.

S C A P I N.

J'ai fait de grands sermens de ne me mêler plus du monde; mais, si vous m'en priez bien fort tous deux, peut-être. ...

O C T A V E.

Ah! S'il ne tient qu'à te prier bien fort pour obtenir ton aide, je te conjure de tout mon cœur de prendre la conduite de notre barque.

S C A P I N à Hiacinte.

Et, vous, ne dites-vous rien?

H I A C I N T E.

Je vous conjure, à son exemple, par tout ce qui

qui vous est le plus cher au monde, de vouloir servir notre amour.

SCAPIN.

Il faut se laisser vaincre, & avoir de l'humanité. Allez, je veux m'employer pour vous.

OCTAVE.

Croi que....

SCAPIN.

[à Octave.]

[à Hiacinte.]

Chut. Allez-vous-en, vous, & foyez en repos.

\*\*\*\*\*

SCENE IV.

OCTAVE, SCAPIN, SILVESTRE.

SCAPIN à Octave.

ET vous, préparez-vous à soutenir avec fermeté l'abord de votre pere.

OCTAVE.

Je t'avouë que cet abord me fait trembler par avance, & j'ai une timidité naturelle que je ne sçauois vaincre.

SCAPIN.

Il faut portant paroître ferme au premier choc, de peur que, sur votre foiblesse, il ne prenne le piéd de vous mener comme un enfant. Là, tâchez de vous composer par étude. Un peu de hardiesse, & songez à répondre résolument sur ce qu'il pourra vous dire.

OCTAVE.

Je ferai du mieux que je pourrai.

SCAPIN.

Cà, essayons un peu, pour vous accoutumer. Répétons un peu votre rôle, & voyons si vous ferez bien. Allons. La mine résoluë, la tête haute, les regards assurés.

OCTAVE.

Comme cela?

SCAPIN.

Encore un peu davantage.

OCTAVE.

Ainsi?



123 LES FOURBERIES DE SCAPIN,

SCAPIN.

Bon. Imaginez-vous que je suis votre pere qui arrive, & répondez-moi fermement comme si c'étoit à lui-même. Comment pendird, vaurien, infame, fils indigne d'un pere comme moi, oses-tu bien paroître devant mes yeux après tes bons déportemens, apres le lâche tour que tu m'as joué pendant mon absence? Est-ce là le fruit de mes soins, maraud, est-celà le fruit de mes soins, le respect qui m'est dû, le respect que tu me conserves? Al-lons donc. Tu as l'insolence, fripon, de t'en-gager sans le consentement de ton pere, de contracter un mariage clandestin? Répon-moi, coquin, répon-moi. Voyons un peu tes belles raisons. Oh! Que diable, vous demeurez interdit.

OCTAVE.

C'est que je m'imagine que c'est mon pere que j'entends.

SCAPIN.

Hé, oui. C'est par cette raison qu'il ne faut pas être comme un innocent.

OCTAVE.

Je m'en vais prendre plus de résolution, & je répondrai fermement.

SCAPIN.

Affûrement?

OCTAVE.

Affûrement.

SILVESTRE.

Voilà votre pere qui vient.

OCTAVE.

O Ciel! Je suis perdu.

\*\*\*\*\*

SCENE V.

SCAPIN, SILVESTRE.

SCAPIN.

II O là, Oâve; demeurez, Oâve. Le voilà enfui. Quelle pauvre esbèce d'homme! Ne laissons pas d'attendre le vieillard.

SIL.

SILVESTRE.

Que lui dirai-je?

SCAPIN.

Laisse-moi dire, moi, &amp; ne fais que me suivre.

\*\*\*\*\*

SCÈNE VI.

ARGANTE, SCAPIN & SILVESTRE.  
*TRE dans le fond du théâtre.*ARGANTE *se croyant seul.*A T-on jamais ouï parler d'une action pareille  
à celle-là?SCAPIN *à Silvestre.*Il a déjà appris l'affaire, & elle lui tient si fort  
en tête que, tout seul, il en parle haut.ARGANTE *se croyant seul.*

Voilà une témérité bien grande.

SCAPIN *à Silvestre.*

Écoutons-le un peu.

ARGANTE *se croyant seul.*Je voudrais bien savoir ce qu'ils me pourront  
dire sur ce beau mariage.SCAPIN *à part.*

Nous y avons songé.

ARGANTE *se croyant seul.*

Tâcheront-ils de me nier la chose?

SCAPIN *à part.*

Non. Nous n'y pensons pas.

ARGANTE *se croyant seul.*

Ou s'ils entreprendront de l'excuser?

SCAPIN *à part.*

Celui-là se pourra faire.

ARGANTE *se croyant seul.*

Prétendront-ils m'amuser par des contes en l'air?

SCAPIN *à part.*

Peut-être.

ARGANTE *se croyant seul.*

Tous leurs discours seront inutiles.

SCAPIN *à part.*

Nous allons voir.

130 LES FOURBERIES DE SCAPIN.

ARGANTE *se croyant seul.*  
Ils ne m'en donneront point à garder.

SCAPIN *à part.*  
Ne jurons de rien.

ARGANTE *se croyant seul.*  
Je sçaurai mettre mon pendard de fils en lieu de sûreté.

SCAPIN *à part.*  
Nous y pourvions.

ARGANTE *se croyant seul.*  
Et pour le coquin de Silvestre, je le rouera de coups.

SILVESTRE *à Scapin.*  
J'étois bien étonné, s'il m'oublioit.

ARGANTE *apercevant Silvestre.*  
Ah, ah! Vous voilà donc, sage gouverneur de famille, beau directeur de jeunes gens.

SCAPIN.  
Monsieur, je suis ravi de vous voir de retour.

ARGANTE.  
[*à Silvestre.*]

Bon jour, Scapin. Vous avez suivi mes ordres vraiment d'une belle manière, & mon fils s'est comporté fort sagement pendant mon absence.

SCAPIN.  
Vous vous portez bien, à ce que je vois.

ARGANTE.  
[*à Silvestre.*]

Allez bien. Tu ne dis mot, coquin, tu ne dis mot.

SCAPIN.  
Votre voyage a-t-il été bon?

ARGANTE.  
Mon Dieu! Fort bon. Laisse-moi un peu quereller en repos.

SCAPIN.  
Vous voulez quereller?

ARGANTE.  
Oui, je veux quereller.

SCAPIN.  
Et qui, Monsieur?

AR-

ARGANTE *montrant Silvestre.*  
Ce maraud-là.

SCAPIN.

Pourquoi ?

ARGANTE.

Tu n'as pas ouï parler de ce qui s'est passé dans mon absence ?

SCAPIN.

J'ai bien ouï parler de quelque petite chose.

ARGANTE.

Comment, quelque petite chose ? Une action de cette nature !

SCAPIN.

Vous avez quelque raison.

ARGANTE.

Une hardiesse pareille à celle-là !

SCAPIN.

Cela est vrai.

ARGANTE.

Un fils qui se marie sans le consentement de son pere !

SCAPIN.

Oui, il y a quelque chose à dire à cela. Mais je serois d'avis que vous ne fîssiez point de bruit.

ARGANTE.

Je ne su's pas de cet avis, moi, & je veux faire du bruit tout mon saoul. Quoi ! Tu ne trouves pas que j'aye tous les sujets du monde d'être en colère ?

SCAPIN.

Si-fait. J'y ai d'abord été, moi, lorsque j'ai fait la chose, & je me suis intéressé pour vous, jusqu'à quereller votre fils. Demandez-lui un peu quelles belles reprimandes je lui ai faites, & comme je l'ai chapitré sur le peu de respect qu'il gardoit à un pere, dont il devoit baiser les pas. On ne peut pas lui mieux parler, quand ce seroit vous-même. Mais quoi ! Je me suis rendu à la raison, & j'ai considéré que, dans le fond, il n'a pas tant de tort qu'on pourroit croire,

132 LES FOURBERIES DE SCAPIN,

ARGANTE.

Que me viens-tu conter ? Il n'a pas tant de tort de s'aller marier de but en blanc avec une inconnue.

SCAPIN.

Que voulez-vous ? Il y a été poussé par sa destinée.

ARGANTE.

Ah, ah ! Voici une raison la plus belle du monde. On n'a plus qu'à commettre tous les crimes imaginables, tromper, voler, assassiner ; & dire pour excuse qu'on y a été poussé par sa destinée.

SCAPIN.

Mon Dieu ! Vous prenez mes paroles trop en philosophe. Je veux dire qu'il s'est trouvé fatalement engagé dans cette affaire.

ARGANTE.

Et pourquoi s'y engageoit-il ?

SCAPIN.

Voulez-vous qu'il soit aussi sage que vous ? Les jeunes gens sont jeunes, & n'ont pas toujours la prudence qu'il leur faudroit, pour ne rien faire que de raisonnable ; témoin notre Léandre, qui, malgré toutes mes leçons, malgré toutes mes remontrances, est allé faire de son côté pis encore que votre fils. Je voudrois bien sçavoir si vous-même n'avez pas été jeune, & n'avez pas dans votre tems fait des fredaines comme les autres. J'ai ouï dire, moi, que vous avez été autrefois un bon compagnon parmi les femmes, que vous faisiez de votre drôle avec les plus galantes de ce tems-là ; & que vous n'en approchiez point, que vous ne poussassiez à bout.

ARGANTE.

Cela est vrai, j'en demeure d'accord ; mais je m'en suis toujours tenu à la galanterie, & je n'ai point été jusqu'à faire ce qu'il a fait.

SCAPIN.

Que vouliez-vous qu'il fit ? Il voit une jeune personne qui lui veut du bien, car il tient de vous d'être aimé de toutes les femmes, il la trouve charmante, il lui rend des visites, lui conte des douceurs, soupire galamment, fait

le passionné. Elle se rend à sa poursuite. Il pousse sa fortune. Le voilà surpris avec elle par ses parens, qui, la force à la main, le contraignent de l'épouser.

S I L V E S T R E à part.

L'habile fourbe que voilà!

S C A P I N.

Eussiez-vous voulu qu'il se fût laissé tuer? Il vaut mieux encore être marié, qu'être mort.

A R G A N T E.

On ne m'a pas dit que l'affaire se fût ainsi passée.

S C A P I N montrant Silvestre.

Demandez-lui plutôt. Il ne vous dira pas le contraire.

A R G A N T E à Silvestre.

C'est par force qu'il a été marié?

S I L V E S T R E.

Oui, Monsieur.

S C A P I N.

Voudrais-je vous mentir?

A R G A N T E.

Il devoit donc aller tout aussitôt protester de violence chez un Notaire.

S C A P I N.

C'est ce qu'il n'a pas voulu faire.

A R G A N T E.

Cela m'auroit donné plus de facilité à rompre ce mariage.

S C A P I N.

Rompre ce mariage?

A R G A N T E.

Où.

S C A P I N.

Vous ne le romprez point.

A R G A N T E.

Je ne le romprai point?

S C A P I N.

Non.

A R G A N T E.

Quoi! Je n'aurai pas pour moi les droits de pere, & la raison de la violence qu'on a faite à mon fils.

S C A P I N.

C'est une chose dont il ne demeurera pas d'accord.



134 LES FOURBERIES DE SCAPIN,

ARGANTE.

Il n'en demeurera pas d'accord ?

SCAPIN.

Non.

ARGANTE.

Mon fils ?

SCAPIN.

Votre fils. Voulez-vous qu'il confesse qu'il ait été capable de crainte, & que ce soit par force qu'on lui ait fait faire les choses ? Il n'a garde d'aller avouer cela. Ce seroit se faire tort, & se montrer indigne d'un pere comme vous.

ARGANTE.

Je me moque de cela.

SCAPIN.

Il faut, pour son honneur & pour le vôtre, qu'il dise dans le monde que c'est de bon gré qu'il l'a épousée.

ARGANTE.

Et je veux, moi, pour mon honneur & pour le sien, qu'il dise le contraire.

SCAPIN.

Non, je suis sûr qu'il ne le fera pas.

ARGANTE.

Je l'y forcerai bien.

SCAPIN.

Il ne le fera pas, vous dis-je.

ARGANTE.

Il le fera, ou je le deshériterai.

SCAPIN.

Vous ?

ARGANTE.

Moi.

SCAPIN.

Bon.

ARGANTE.

Comment, bon ?

SCAPIN.

Vous ne le deshériteriez point.

ARGANTE.

Je ne le deshériterai point ?

SCA.

SCAPIN.

Non.

ARGANTE.

Non?

SCAPIN.

Non.

ARGANTE.

Ouais? Voici qui est plaifant. Je ne deshérite  
rai pas mon fils?

SCAPIN.

Non, vous dis-je.

ARGANTE.

Qui m'en empêchera?

SCAPIN.

Vous-même.

ARGANTE.

Moi?

SCAPIN.

Oui. Vous n'aurez pas ce cœur-là.

ARGANTE.

Je l'aurai.

SCAPIN.

Vous vous moquez.

ARGANTE.

Je ne me moque point.

SCAPIN.

La tendresse paternelle fera son office.

ARGANTE.

Elle ne fera rien.

SCAPIN.

Oui, oui.

ARGANTE.

Je vous dis que cela fera.

SCAPIN.

Bagatelles.

ARGANTE.

Il ne faut point dire, bagatelles.

SCAPIN.

Mon Dieu! Je vous connois, vous êtes bon  
naturellement.

ARGANTE.

Je ne suis point bon, &amp; je suis méchant quand

Je

# 136 LES FOURBERIES DE SCAPIN,

je veux. Finissons ce discours qui m'échauffe la

[à *Silvestre*.]

bile. Va-t-en, pendard, va-t-en me chercher mon fripon, tandis que j'irai rejoindre le Seigneur Géronte, pour lui conter ma disgrâce.

SCAPIN.

Monsieur, si je vous puis être utile en quelque chose, vous n'avez qu'à me commander.

ARGANTE.

[à part.]

Je vous remercie. Ah ! Pourquoi faut-il qu'il soit si unique, & que n'ai-je à cette heure la fille que le Ciel m'a ôtée, pour la faire mon héritière !

\*\*\*\*\*

## SCÈNE VII.

SCAPIN, SILVESTRE.

SILVESTRE.

J'Avouë que tu es un grand homme, & voilà l'affaire en bon train ; mais l'argent d'autre part nous presse pour notre subsistance, & nous avons, de tous côtés, des gens qui aboyent après nous.

SCAPIN.

Laisse-moi faire, la machine est trouvée. Je cherche seulement dans ma tête un homme qui nous soit affidé, pour jouer un personnage dont j'ai besoin. Attens. Tien-toi un peu. Enfonces ton bonnet en méchant garçon. Campe-toi sur un pied. Mets la main au côté. Fais les yeux furibonds. Marche un peu en roi de théâtre. Voilà qui est bien. Sui-moi. J'ai des secrets pour déguiser ton visage & ta voix.

SILVESTRE.

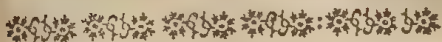
Je te conjure, au moins, de ne m'aller point brouiller avec la justice.

SCAPIN.

Va, va, nous partagerons les périls en frères ; & trois ans de galère de plus. Ou de moins, ne sont pas pour arrêter un noble cœur.

*Fin du premier Acte.*

AC



ACTE SECON D.

SCENE PREMIERE.

GERONTE, ARGANTE.

GERONTE.

OUI, sans doute, par le tems qu'il fait, nous aurons ici nos gens aujourd'hui, & un marelot qui vient de Tarente, m'a assuré qu'il avoit vû mon homme qui étoit près de s'embarquer. Mais l'arrivée de ma fille trouvera les choses mal disposées à ce que nous nous propositions, & ce que vous venez de m'apprendre de votre fils, rompt étrangement les mesures que nous avions prises ensemble.

ARGANTE.

Ne vous mettez pas en peine, je vous réponds de renverser tout cet obstacle, & j'y vais travailler de ce pas.

GERONTE.

Ma foi, Seigneur Argante, voulez-vous que je vous dise? L'éducation des enfans est une chose à quoi il faut s'attacher fortement.

ARGANTE.

Sans doute. A quel propos cela?

GERONTE.

A propos de ce que les mauvais déportemens des jeunes gens viennent le plus souvent de la mauvaise éducation que leurs peres leur donnent.

ARGANTE.

Cela arrive par fois. Mais que voulez-vous dire par là?

GERONTE.

Ce que je veux dire par là?

ARGANTE.

Oui.

GERONTE.

Que, si vous aviez, en brave pere, bien corrigé votre fils, il ne vous auroit pas joué le tour qu'il vous a fait.

AR-

138 LES FOURBERIES DE SCAPIN,

ARGANTE.

Fort bien. De sorte donc que vous avez bien mieux motigéné le vôtre ?

GERONTE.

Sans doute ; & je serois bien fâché qu'il m'eût rien fait approchant de cela.

ARGANTE.

Et si ce fils, que vous avez en brave pere si bien motigéné, avoit fait pis encore que le mien ? Hé !

GERONTE.

Comment !

ARGANTE.

Comment ?

GERONTE.

Qu'est-ce que cela veut dire ?

ARGANTE.

Cela veut dire, Seigneur Géronte, qu'il ne faut pas être si prompt à condamner la conduite des autres ; & que ceux qui veulent gloser, doivent bien regarder chez eux s'il n'y a rien qui cloche.

GERONTE.

Jé n'entends point cette énigme.

ARGANTE.

On vous l'expliquera.

GERONTE.

Est ce que vous auriez ouï dire quelque chose de mon fils ?

ARGANTE.

Cela se peut faire.

GERONTE.

Et quoi encore ?

ARGANTE.

Votre Scapin, dans mon dépôt, ne m'a dit la chose qu'en gros, & vous pourrez de lui, ou de quelqu'autre, être instruit du détail. Pour moi, je vais vite consulter un Avocat, & aviser des biais que j'ai à prendre. Jusqu'au revoir.

SCE-

\*\*\*\*

Que  
Pi  
vois  
trouve  
son pe  
peut s

\*\*\*\*

G

AH  
LEAN  
Ah!

retou  
GE  
Douc

Souffi

Douc

Quoi  
expri

Oui.  
enfer

Et qu

Tene

Com

Rega

Hé l

\*\*\*\*\*

SCENE II.

GERONTE *seul.*

Que pourroit-ce être que cette affaire-ci ?  
Pis encore que le sien ! Pour moi, je ne  
vois pas ce que l'on peut faire de pis ; & je  
trouve que se marier sans le consentement de  
son pere, est une action qui passe tout ce qu'on  
peut s'imaginer.

\*\*\*\*\*

SCENE III.

GERONTE, LEANDRE.

GERONTE.

AH ! Vous voilà.

LEANDRE *courant à Geronte pour l'embrasser.*  
Ah ! Mon pere, que j'ai de joye de vous voir de  
retour.

GERONTE *refusant d'embrasser Léandre.*  
Doucement. Parlons un peu d'affaire.

LEANDRE.

Souffrez que je vous embrasse, & que.... !

GERONTE *le repoussant encore.*

Doucement, vous dis-je.

LEANDRE.

Quoi ! Vous me refusez, mon pere, de vous  
exprimer mon transport par mes embrassemens ?

GERONTE.

Oui. Nous avons quelque chose à démêler  
ensemble.

LEANDRE.

Et quoi ?

GERONTE.

Tenez-vous, que je vous voye en face.

LEANDRE.

Comment ?

GERONTE.

Regardez-moi entre deux yeux.

LEANDRE.

Hé bien ?

GE-



140 LES FOURBERIES DE SCARIN,

GERONTE.

Qu'est-ce donc qui s'est passé ici?

LEANDRE.

Ce qui s'est passé?

GERONTE.

Oui. Qu'avez-vous fait dans mon absence?

LEANDRE.

Que voulez-vous, mon pere, que j'aye fait?

GERONTE.

Ce n'est pas moi qui veux que vous ayiez fait ;  
mais qui demande ce que c'est que vous avez  
fait.

LEANDRE.

Moi ! Je n'ai fait aucune chose dont vous ayiez  
lieu de vous plaindre.

GERONTE.

Aucune chose?

LEANDRE.

Non.

GERONTE.

Vous êtes bien résolu.

LEANDRE.

C'est que je suis sûr de mon innocence.

GERONTE.

Scapin pourtant a dit de vos nouvelles.

LEANDRE.

Scapin?

GERONTE.

Ah, ah ! Ce mot vous fait rougir.

LEANDRE.

Il vous a dit quelque chose de moi ?

GERONTE.

Ce lieu n'est pas tout-à-fait propre à vuider  
cette affaire, & nous allons l'examiner ailleurs.  
Qu'on se rende au logis ; j'y vais revenir tout-  
à-l'heure. Ah ! Traître, s'il faut que tu me  
deshonores, je te renonce pour mon fils ; & tu  
peux bien, pour jamais, te résoudre à fuir de  
ma présence.

SCÈ-

\*\*\*\*\*

## SCENE IV.

LEANDRE *seul.*

ME trahir de cette manière! Un coquin, qui doit par cent raisons être le premier à cacher les choses que je lui confie, est le premier à les aller découvrir à mon pere. Ah! Je jure le Ciel que cette trahison ne demeurera pas impunie.

\*\*\*\*\*

## SCENE V.

OCTAVE, LEANDRE, SCAPIN.

OCTAVE.

Mon cher Scapin, que ne dois-je point à tes soins! Que tu es un homme admirable; & que le Ciel m'est favorable de t'envoyer à mon secours!

LEANDRE.

Ah, ah! Vous voilà. Je suis ravi de vous trouver, Monsieur le coquin.

SCAPIN.

Monsieur, votre serviteur. C'est trop d'honneur que vous me faites.

LEANDRE *mettant l'épée à la main.*

Vous faites le méchant plaissant. Ah! Je vous apprendrai...

SCAPIN *se mettant à genoux.*

Monsieur.

OCTAVE *se mettant entre deux, pour empêcher**Leandre de frapper Scapin.*

Ah! Leandre.

LEANDRE.

Non, Octave, ne me retenez point, je vous prie.

SCAPIN *à Leandre.*

Hé, Monsieur!

OCTAVE *retenant Leandre.*

De grace.

LEANDRE *voulant frapper Scapin.*

Laissez-moi contenter mon ressentiment.

OCTA-

142 LES FOURBERIES DE SCAPIN,

OCTAVE.

Au nom de l'amitié, Léandre, ne le maltraite point.

SCAPIN.

Monsieur, que vous ai-je fait?

LEANDRE *voulant frapper Scapin.*

Ce que tu m'as fait, traître?

OCTAVE *retenant encore Léandre.*

Hé, doucement.

LEANDRE.

Non, Octave, je veux qu'il me confesse lui-même, tout-à-l'heure, la perfidie qu'il m'a faite. Oui, coquin, je sçais le trait que tu m'as joué, on vient de me l'apprendre, & tu ne croyois pas peut-être que l'on me dût révéler ce secret; mais je veux en avoir la confession de ta propre bouche, ou je vais te passer cette épée au travers du corps.

SCAPIN.

Ah! Monsieur, auriez-vous bien ce cœur-là?

LEANDRE.

Parle donc.

SCAPIN.

Je vous ai fait quelque chose, Monsieur?

LEANDRE.

Oui, coquin, & ta conscience ne te dit que trop ce que c'est.

SCAPIN.

Je vous assure que je l'ignore.

LEANDRE *s'avancant pour frapper Scapin.*  
Tu l'ignores!

OCTAVE *retenant Léandre.*

Léandre.

SCAPIN.

Hé bien; Monsieur, puisque vous le voulez, je vous confesse que j'ai bû avec mes amis ce petit quarteau de vin d'Espagne dont on vous fit présent il y a quelques jours; & que c'est moi qui fis une fente au tonneau, & répandis de l'eau autour, pour faire croire que le vin s'étoit échappé.

LEAN-

LEANDRE.

C'est toi, pendard!, qui m'as bû mon vin d'Espagne, & qui as été cause que j'ai tant querellé la servante, croyant que c'étoit elle qui m'avoit fait le tour?

SCAPIN.

Oui, Monsieur. Je vous en demande pardon.

LEANDRE.

Je suis bien aise d'apprendre cela; mais ce n'est pas l'affaire dont il est question maintenant.

SCAPIN.

Ce n'est pas cela, Monsieur?

LEANDRE.

Non. C'est une autre affaire encore qui me touche bien plus, & je veux que tu me la dises.

SCAPIN.

Monsieur, je ne me souviens pas d'avoir fait autre chose.

LEANDRE *voulant frapper Scapin.*

Tu ne veux pas parler?

SCAPIN.

Hé!

OCTAVE *retenant Léandre.*

Tout doux.

SCAPIN.

Oui, Monsieur, il est vrai qu'il y a trois semaines que vous m'envoyâtes porter le soir une petite montre à la jeune Egyptienne que vous aimez. Je revins au logis mes habits tout couverts de bouë, & le visage plein de sang, & vous dis que j'avois trouvé des voleurs qui m'avoient bien battu, & m'avoient dérobé la montre. C'étoit moi, Monsieur, qui l'avois retenuë.

LEANDRE.

C'est toi qui as retenu ma montre?

SCAPIN.

Oui, Monsieur, afin de voir quelle heure il est.

LEANDRE.

Ah, ah! j'apprends ici de jolies choses, & j'ai un serviteur fort fidèle vraiment. Mais ce n'est pas cela encore que je demande.

SCA

144 LES FOURBERIES DE SCAPIN,

SCAPIN.

Ce n'est pas cela ?

LEANDRE.

Non, infame, c'est autre chose encore que je veux que tu me confesses.

SCAPIN à part.

Peste !

LEANDRE.

Parle vite ; j'ai hâte.

SCAPIN.

Monsieur, voilà tout ce que j'ai fait.

LEANDRE voulant frapper Scapin.

Voilà tout ?

OCTAVE se mettant au devant de Léandre.  
Hé.

SCAPIN.

Hé bien, oui, Monsieur. Vous vous souvenez de ce loup-garou, il y a six mois, qui vous donna tant de coups de bâton la nuit, & vous pensa faire rompre le cou dans une cave où vous sombâtes, en fuyant.

LEANDRE.

Hé bien ?

SCAPIN.

C'étoit moi, Monsieur, qui faisois le loup-garou.

LEANDRE.

C'étoit toi, traître, qui faisois le loup-garou ?

SCAPIN.

Oui, Monsieur, seulement pour vous faire peur, & vous ôter l'envie de nous faire courir toutes les nuits, comme vous aviez de coutume.

LEANDRE.

Je sçaurai me souvenir, en tems & lieu, de tout ce que je viens d'apprendre. Mais je veux venir au fait, & que tu me confesses ce que tu as dit à mon père.

SCAPIN.

À votre père ?

LEANDRE.

Oui, fripon, à mon père.

SCAPIN.

Je ne l'ai pas seulement vu depuis son retour :  
LEAN-

LEANDRE.

Tu ne l'ai pas vû?

SCAPIN.

Non, Monsieur.

LEANDRE.

Assûrement?

SCAPIN.

Assûrement. C'est une chose que je vais vous faire dire par lui-même.

LEANDRE.

C'est de sa bouche que je tiens pourtant....

SCAPIN.

Avec votre permission, il n'a pas dit la vérité.

\*\*\*\*\*

## SCENE VI.

LEANDRE, OCTAVE, CARLE, SCAPIN.

CARLE.

Monsieur, je vous apporte une nouvelle qui est fâcheuse pour votre amour.

LEANDRE.

Comment?

CARLE.

Vos Egyptiens sont sur le point de vous enlever Zerbinette; & elle-même, les larmes aux yeux, m'a chargé de venir promptement vous dire que, si dans deux heures vous ne songez à leur porter l'argent qu'ils vous ont demandé pour elle, vous l'allez perdre pour jamais.

LEANDRE.

Dans deux heures!

CARLE.

Dans deux heures.

\*\*\*\*\*

## SCENE VII.

LEANDRE, OCTAVE, SCAPIN.

LEANDRE.

AH! Mon pauvre Scapin, j'implore ton secours.

Tome IV.

G

SCA



146 LES FOURBERIES DE SCAPIN,

SCAPIN *se levant, & passant fièrement devant Léandre.*

Ah! Mon pauvre Scapin. Je suis mon pauvre Scapin à cette heure qu'on a besoin de moi.

LEANDRE.

Va, je te pardonne tout ce que tu viens de me dire, & pis encore, si tu me l'as fait.

SCAPIN.

Non, non, ne me pardonnez rien. Passez-moi votre épée au travers du corps. Je serai ravi que vous me tuez.

LEANDRE.

Non. Je te conjure plutôt de me donner la vie, en servant mon amour.

SCAPIN.

Point, point, vous ferez mieux de me tuer.

LEANDRE.

Tu m'es trop précieux; & je te prie de vouloir employer pour moi ce génie admirable, qui vient à bout de toute chose.

SCAPIN.

Non, tuez-moi, vous dis-je.

LEANDRE.

Ah! De grace, ne songe plus à tout cela, & pense à me donner le secours que je te demande.

OCTAVE.

Scapin, il faut faire quelque chose pour lui.

SCAPIN.

Le moyen, après une avanie de la sorte?

LEANDRE.

Je te conjure d'oublier mon emportement, & de me prêter ton adresse.

OCTAVE.

Je joins mes prières aux siennes.

SCAPIN.

J'ai cette insulte-là sur le cœur.

OCTAVE.

Il faut quitter ton ressentiment.

LEANDRE.

Voudrais-tu m'abandonner, Scapin, dans la seule extrémité où se voit mon amour?

SCA-

SCAPIN.

Me venir faire , à l'improvisite , un affront  
comme celui-là !

LEANDRE.

J'ai tort, je le confesse.

SCAPIN.

Me traiter de coquin, de fripon, de pendar, d'infame !

LEANDRE.

J'en ai tous les regrets du monde.

SCAPIN.

Me vouloir passer son épée au travers du corps !

LEANDRE.

Je t'en demande pardon de tout mon cœur ;  
& , s'il ne tient qu'à me jeter à tes genoux,  
tu m'y vois, Scapin, pour te conjurer encore  
une fois de ne me point abandonner.

OCTAVE.

Ah ! Ma foi, Scapin, il se faut rendre à cela.

SCAPIN.

Levez-vous. Une autre fois ne foyez pas si prompt.

LEANDRE.

Me promets-tu de travailler pour moi ?

SCAPIN.

On y songera.

LEANDRE.

Mais tu sçais que le tems presse.

SCAPIN.

Ne vous mettez pas en peine. Combien est-ce  
qu'il vous faut ?

LEANDRE.

Cinq cens écus.

SCAPIN.

Et à vous ?

OCTAVE.

Deux cent pistoles.

SCAPIN.

[à Octave.]

Je veux tirer cet argent de vos peres. Pour ce  
qui est du vôtre, la machine est déjà toute

[à Léandre.]

trouvée ; & , quant au vôtre, bien qu'avare au

148 LES FOURBERIES DE SCAPIN,

dernier degré, il y faudra moins de façon encore ; car vous sçavez que , pour l'esprit , il n'en a pas , grace a Dieu , grande provision , & je le livre pour une espèce d'homme à qui l'on fera toujours croire tout ce que l'on voudra. Cela ne vous offense point , il ne tombe entre lui & vous aucun soupçon de ressemblance ; & vous sçavez assez l'opinion de tout le monde , qui veut qu'il ne soit votre pere que pour la forme.

LEANDRE.

Tout beau, Scapin.

SCAPIN.

Bon, bon ; on fait bien scrupule de cela. Vous moquez-vous ? Mais j'apperçois venir le pere d'Octave. Commençons par lui , puisqu'il se présente. Allez vous-en tous deux. Et, vous , avertissez votre Silvestre de venir vite jouer son rôle.

\*\*\*\*\*

S C E N E VIII.

ARGANTE, SCAPIN.

SCAPIN à part.

LE voilà qui rumine.

ARGANTE se croyant seul.

Avoir si peu de conduite & de considération ! S'aller jeter dans un engagement comme celui-là ! Ah ! Ah , jeunesse impertinente !

SCAPIN.

Monsieur, votre serviteur.

ARGANTE.

Bon jour, Scapin.

SCAPIN.

Vous rêvez à l'affaire de votre fils.

ARGANTE.

Je t'avoué que cela me donne un furieux chagrin.

SCAPIN.

Monsieur, la vie est mêlée de traverses, il est bon de s'y tenir sans cesse préparé ; & j'ai ouï dire

# COMEDIE. 149

dire il y a long-tems une parole d'un ancien  
que j'ai toujours retenue.

ARGANTE.

Quoi?

SCAPIN.

Que, pour peu qu'un pere de famille ait été  
absent de chez lui, il doit promener son esprit  
sur tous les tacheux accidens que son retour  
peut rencontrer, le figurer sa maison brûlée,  
son argent dérobé, sa femme morte, son fils  
estropié, sa fille subornée; &, ce qu'il trou-  
ve qui ne lui est point arrivé, l'imputer à bon-  
ne fortune. Pour moi, j'ai pratiqué toujours  
cette leçon dans ma petite philosophie; & je  
ne suis jamais revenu au logis, que je ne me  
sois tenu prêt à la colere de mes maîtres, aux  
reprimandes, aux injures, aux coups de pied  
au cul, aux bastonnades, aux étrivières; &, ce qui  
a manqué à m'arriver, j'en ai rendu grâces à  
mon bon destin.

ARGANTE.

Voilà qui est bien; mais ce mariage impertinent  
qui trouble celui que nous voulons faire, est  
une chose que je ne puis souffrir, & je viens  
de consulter des Avocats pour le faire casser.

SCAPIN.

Ma foi, Monsieur, si vous m'en croyez, vous  
râcherez par quelque autre voye, d'accommoder  
l'affaire. Vous sçavez ce que c'est que les procès  
en ce pays-ci, & vous allez vous enfoncer dans  
d'étranges épines.

ARGANTE.

Tu as raison, je le vois bien. Mais quelle autre  
voye?

SCAPIN.

Je pense que j'en ai trouvé une. La compas-  
sion que m'a donnée tantôt votre chagr'n, m'a  
obligé à chercher dans ma tête quelque moyen  
pour vous tirer d'inquiétude; car je ne sçauois voir  
d'honnêtes peres chagr'nés par leurs enfans,  
que cela ne m'émeuve; &, de tout tems, je

150 LES FOURBERIES DE SCAPIN,  
me suis senti pour votre personne une inclina-  
tion particulière.

A R G A N T E.

Je te suis obligé.

S C A P I N.

J'ai donc été trouver le frere de cette fille qui  
a été épousée. C'est un de ces braves de pro-  
fession, de ces gens qui font tout coups d'épée,  
qui ne parlent que d'échiner; & ne font non  
plus de conscience de tuer un homme, que  
d'avaler un verre de vin. Je l'ai mis sur ce  
mariage, lui ai fait voir quelle facilité offroit  
la raison de la violence pour le faire casser, vos  
prérogatives du nom de pere, & l'appui que  
vous donneroient auprès de la Justice & votre  
droit, & votre argent, & vos amis. Enfin, je  
l'ai tant tourné de tous les côtés, qu'il a prêté  
l'oreille aux propositions que je lui ai faites d'a-  
juster l'affaire pour quelque somme; & il don-  
nera son consentement à rompre le mariage  
pourvu que vous lui donniez de l'argent.

A R G A N T E.

Et qu'a-t-il demandé?

S C A P I N.

Oh! D'abord des choses par dessus les maisons.

A R G A N T E.

Hé, quoi?

S C A P I N.

Des choses extravagantes.

A R G A N T E.

Mais encore?

S C A P I N.

Il ne parloit pas moins que de cinq ou six cent  
pistoles.

A R G A N T E.

Cinq ou six cent sièvres quartaines qui le puis-  
sent serrer. Se moque-t-il des gens?

S C A P I N.

C'est ce que je lui ai dit. J'ai rejeté bien loin  
de pareilles propositions, & je lui ai bien fait  
entendre que vous n'étiez point une dupe,  
pour vous demander des cinq ou six cent p  
les.

les. Enfin, après plusieurs discours, voici où s'est réduit le résultat de notre conférence. Nous voilà au tems, m'a-t-il dit, que je dois partir pour l'armée, je suis après à m'équiper; & le besoin que j'ai de quelque argent me fait consentir, malgré moi, à ce qu'on me propose. Il me faut un cheval de service, & je n'en sçauois avoir un qui soit tant soit peu raisonnable, à moins de soixante pistoles.

ARGANTE.

Hé bien, pour soixante pistoles, je les donne.

SCAPIN.

Il faudra le harnois, & les pistolets; & cela ira bien à vingt pistoles encore.

ARGANTE.

Vingt pistoles & soixante, ce seroit quatre-vingt.

SCAPIN.

Justement.

ARGANTE.

C'est beaucoup; mais, soit, je consens à cela.

SCAPIN.

Il lui faut aussi un cheval pour monter son valet, qui coûtera bien trente pistoles.

ARGANTE.

Comment diantre! Qu'il se promène; il n'aura rien du tout.

SCAPIN.

Monsieur.

ARGANTE.

Non. C'est un impertinent.

SCAPIN.

Voulez-vous que son valet aille à pied?

ARGANTE.

Qu'il aille comme il lui plaira, & le maître aussi.

SCAPIN.

Mon Dieu! Monsieur, ne vous arrêtez point à peu de chose. N'allez point plaider, je vous prie; & donnez tout pour vous sauver des mains de la justice.

ARGANTE.

Hé bien, soit. Je me résous à donner encore ces trente pistoles.

G 4

SCA



152 LES FOURBERIES DE SCAPIN,

SCAPIN.

Il me faut encore, a-t-il dit, un mulet pour porter....

ARGANTE.

Oh! Qu'il aille au diable avec son mulet. C'en est trop; & nous irons devant les Juges.

SCAPIN.

De grace, Monsieur....

ARGANTE.

Non, je n'en ferai rien.

SCAPIN.

Monsieur, un petit mulet.

ARGANTE.

Je ne lui donnerois pas seulement un âne.

SCAPIN.

Considérez....

ARGANTE.

Non, j'aime mieux plaider.

SCAPIN.

Hé! Monsieur, de quoi parlez-vous là, & à quoi vous résolvez-vous? Jetez les yeux sur les détours de la Justice. Voyez combien d'appels & de degrés de juridiction, combien de procédures embarrassantes, combien d'animaux ravissans, par les griffes desquels il vous faudra passer; sergens, procureurs, avocats, greffiers, substituts, rapporteurs, juges, & leurs clercs. Il n'y a pas un de tous ces gens-là qui, pour la moindre chose, ne soit capable de donner un soufflet au meilleur droit du monde. Un sergent baillera de faux exploits, sur quoi vous serez condamné sans que vous le sachiez. Votre Procureur s'entendra avec votre partie, & vous vendra à beaux deniers comptans. Votre Avocat, gagné de même, ne se trouvera point lorsqu'on plaidera votre cause, ou dira des raisons qui ne feront que battre la campagne, & n'auront point au fait. Le Greffier délivrera par contumace des sentences & arrêts contre vous. Le clerc du rapporteur soustraira des pièces, ou le rapporteur même ne dira pas ce qu'il a vu; & quand, par les plus grandes précautions da-

mon-

mon  
ébah  
vot  
mes  
le p  
être  
der;  
pabl

A-co

Mon  
celu  
pisto  
qu'il  
deux

Deu

Où.  
A  
Allo

Fait

Je p

Ne.

Je v

Mi  
Il v  
fauc  
la p  
proc  
en f  
des  
pou  
pou  
de c  
fier

monde, vous aurez paré tout cela, vous serez ébahi que vos juges auront été sollicités contre vous, ou par des gens dévots, ou par des femmes qu'ils aimeront. Hé, Monsieur, si vous le pouvez, sauvez-vous de cet enfer-là. C'est être damné dès ce monde, que d'avoir à plaider; & la seule pensée d'un procès, seroit capable de me faire fuir jusqu'aux Indes.

A R G A N T E.

A combien est ce qu'il fait monter le mulet ?

S C A P I N.

Monsieur, pour le mulet, pour son cheval, & celui de son homme, pour le harnois & les pistolets, & pour payer quelque petite chose qu'il doit à son hôtesse, il demande en tout deux cent pistoles.

A R G A N T E.

Deux cent pistoles !

S C A P I N.

Oui.

A R G A N T E *se promenant et coléré.*

Allons, allons, nous plaiderons.

S C A P I N.

Faites réflexion.....

A R G A N T E.

Je plaiderai.

S C A P I N.

Ne vous allez point jeter.....

A R G A N T E.

Je veux plaider.

S C A P I N.

Mais, pour plaider, il vous faudra de l'argent. Il vous en faudra pour l'exploit, il vous en faudra pour le contôle, il vous en faudra pour la procuration, pour la présentation, conseils, productions, & journées du Procureur. Il vous en faudra pour les consultations & plaidoiries des Avocats, pour le droit de retirer le sac, & pour les grosses d'écritures. Il vous'en faudra pour le rapport des substituts, pour les épices de conclusion, pour l'enregistrement du greffier, façon d'appointement, sentences & arrêts,

154 LES FOURBERIES DE SCAPIN,

contrôles, signatures, & expéditions de leurs  
clercs; sans parler de tous les présens qu'il vous  
faudra faire. Donnez cet argent-là à cet hom-  
me-ci, vous voilà hors d'affaire.

ARGANTE.

Comment! Deux cent pistoles?

SCAPIN.

Oui. Vous y gagnerez. J'ai fait un petit cal-  
cul, en moi-même, de tous les frais de la Justi-  
ce; & j'ai trouvé qu'en donnant deux cent pisto-  
les à votre homme, vous en aurez de reste,  
pour le moins, cent cinquante, sans compter  
les soins, les pas, & les chagrins que vous épar-  
gnerez. Quand il n'y auroit à esluier que les  
iottises que disent, devant tout le monde, de  
méchans plaisans d'Avocats, j'aimerois mieux  
donner trois cent pistoles, que de plaider.

ARGANTE.

Je me moque de cela, & je desie les Avocats  
de rien dire de moi.

SCAPIN.

Vous ferez ce qu'il vous plaira; mais, si j'étois  
que de vous, je fuirais les procès.

ARGANTE.

Je ne donnerai pas deux cent pistoles.

SCAPIN.

Voici l'homme dont il s'agit.

\*\*\*\*\*

SCENE IX.

ARGANTE, SCAPIN, SILVESTRE  
*déguisé en spadassin.*

SILVESTRE.

Scapin, faites-moi connoître un peu cet Ar-  
gante, qui est pere d'Octave.

SCAPIN.

Pourquoi, Monsieur?

SILVESTRE.

Je viens d'apprendre qu'il veut me mettre en  
procès, & faire rompre par Justice le mariage  
de ma sœur,

SCA.

SCAPIN.

Je ne sçais pas s'il a cette pensée; mais il n'en veut point consentir aux deux cent pistoles que vous voulez, & il dit que c'est trop.

SILVESTRE.

Par la mort, par la tête, par la ventre, si je le trouve, je le veux échine, dussai-je être roué tout vif.

[Argante, pour n'être point vu, se tient en tremblant derrière Scapin.]

SCAPIN.

Monsieur, ce pere d'Octave a du cœur, & peut-être ne vous craindra-t-il point.

SILVESTRE.

Lui? Lui? Par la sang, par la tête, s'il étoit-là, je lui donneroie, tout-à-l'heure, de l'épée

[apercevant Argante.]  
dans le ventre. Qui est cet homme-là?

SCAPIN.

Ce n'est pas lui, Monsieur, ce n'est pas lui.

SILVESTRE.

N'est-ce point quelqu'un de ses amis?

SCAPIN.

Non, Monsieur, au contraire, c'est son ennemi capital.

SILVESTRE.

Son ennemi capital?

SCAPIN.

Oui.

SILVESTRE.

[à Argante.]  
Ah! Parbleu, j'en suis ravi. Vous êtes ennemi, Monsieur, de ce faquin d'Argante? Hé?

SCAPIN.

Oui, oui, je vous en réponds.

SILVESTRE secouant rudement la main  
d'Argante.

Touchez-là, Touchez. Je vous donne ma paro-

156 LES FOURBERIES DE SCAPIN,

le, & vous jure sur mon honneur, par l'épée que je porte, par tous les sermens que je pourrois faire, qu'avant la fin du jour je vous défierai de ce maraud fiefé, de ce faquin d'Argante. Reposez-vous sur moi.

SCAPIN.

Monsieur, les violences en ce pays-ci ne sont guères souffertes.

SILVESTRE.

Je me moque de tout, & je n'ai rien à perdre.

SCAPIN.

Il se tiendra sur ses gardes assurément; & il a des parens, des amis, & des domestiques, dont il se fera un secours contre votre ressentiment.

SILVESTRE.

C'est ce que je demande, morbleu, c'est ce que je demande. [*mettant l'épée à la main.*] Ah, tête! Ah, ventre! Que ne le trouvais-je à cette heure avec tout son secours! Que ne parroit-il à mes yeux au milieu de trente personnes! Que ne les vois-je fondre sur moi les armes à la main! [*se mettant en garde.*] Comment, marauds, vous avez la har lieffe de vous attaquer à moi! Allons, morbleu, tué, point de quartier. [*poussant de tous les côtés, comme s'il avoit plusieurs personnes à combattre.*] Donnons. Ferme. Pouffons. Bon pied, bon œil. Ah! Coquins, Ah! Canille, vous en voulez par là; je vous en ferai tâter votre saoul. Sortenez, marauds, soutenez. Allons. A cette botte. A cette autre. A celle-ci. A celle-là. [*se tournant du côté d'Argante & de Scapin.*] Comment, vous reculez? Pied ferme, morbleu, pied ferme.

SCAPIN.

Hé, hé, hé, Monsieur, nous n'en sommes pas.

SILVESTRE.

voilà qui vous apprendra à vous oser jouer à moi.

SCÈ.

\*\*\*\*\*

## SCENE X.

ARGANTE, SCAPIN.

SCAPIN.

II E bien, vous voyez combien de personnes tuées pour deux cent pistoles. Or ius, je vous souhaite une bonne fortune.

ARGANTE tout tremblant.

Scapin.

SCAPIN.

Plait-il?

ARGANTE.

Je me résous à donner les deux cent pistoles.

SCAPIN.

J'en suis ravi, pour l'amour de vous.

ARGANTE.

Allons le trouver, je les ai sur moi.

SCAPIN.

Vous n'avez qu'à me les donner. Il ne faut pas pour votre honneur, que vous paraissez-là, après avoir pissé ici pour autre que ce que vous êtes; & de plus, je craindrois qu'en vous faisant connoître, il n'allât s'aviser de vous demander davantage.

ARGANTE.

Oui; mais j'aurois été bien aise de voir comme je donne mon argent.

SCAPIN.

Est-ce que vous vous défiez de moi?

ARGANTE.

Non pas; mais...

SCAPIN.

Parbleu, Monsieur, je suis un fourbe, ou je suis honnête homme; c'est l'un des deux. Est-ce que je voudrois vous tromper, & que, dans tout ceci, j'ai d'autre intérêt que le vôtre, & celui de mon maître, à qui vous voulez vous allier? Si je vous suis suspect, je ne me mêle plus de rien, & vous n'avez qu'à chercher, dès cette heure, qui accommodera vos affaires.

G 7

AR.



158 LES FOURBERIES DE SCAPIN,

A R G A N T E.

Tien donc.

S C A P I N.

Non, Monsieur, ne me confiez point votre argent. Je serai bien aise que vous vous serviez de quelqu'autre.

A R G A N T E.

Mon Dieu! Tien.

S C A P I N.

Non, vous dis-je, ne vous fiez point à moi. Que sçait-on, si je ne veux point vous attraper votre argent!

A R G A N T E.

Tien, te dis-je, ne me fais point contester davantage. Mais songe à bien prendre tes sûretés avec lui.

S C A P I N.

Laissez-moi faire, il n'a pas affaire à un sot.

A R G A N T E.

Je vais t'attendre chez moi.

S C A P I N.

[*seul.*]

Je ne manquerai pas d'y aller. Et un. Je n'ai qu'à chercher l'autre. Ah! Ma foi, le voici. Il semble que le Ciel, l'un après l'autre, les amène dans mes filets.

\*\*\*\*\*

S C E N E X I.

G E R O N T E, S C A P I N.

SCAPIN *faisant semblant de ne pas voir Gêronte.*

O Ciel! O disgrâce imprévue! O misérable pere! Pauvre Gêronte, que feras-tu?

G E R O N T E *à part.*

Que dit-il là de moi, avec ce visage affligé?

S C A P I N.

N'y a-t-il personne qui puisse me dire où est le Seigneur Gêronte?

S C A P I N.

Qu'y a-t-il, Scapin?

SCA

SCAPIN *courant sur le théâtre, sans vouloir entendre, ni voir GÉRONTE.*

Où pourrai-je le rencontrer pour lui dire cette infortune?

GÉRONTE *courant après Scapin.*  
Qu'est-ce que c'est donc?

SCAPIN.

En vain je cours de tous côtés pour le pouvoir trouver.

GÉRONTE.

Me voici.

SCAPIN.

Il faut qu'il soit caché en quelque endroit qu'on ne puisse point deviner.

GÉRONTE *arrétant Scapin.*  
Holà. Es-tu aveugle, que tu ne me vois pas?

SCAPIN.

Ah! Monsieur, il n'y a pas moyen de vous rencontrer.

GÉRONTE.

Il y a une heure que je suis devant toi. Qu'est-ce que c'est donc qu'il y a?

SCAPIN.]

Monsieur.....

GÉRONTE.

Quoi?

SCAPIN.

Monsieur votre fils.....

GÉRONTE.

Hé bien, mon fils.....

SCAPIN.

Est tombé dans une disgrâce la plus étrange du monde.

GÉRONTE.

Et quelle?

SCAPIN.

Je l'ai trouvé tantôt tout triste de je ne sais quoi que vous lui avez dit, où vous m'avez mêlé assez mal à propos; &, cherchant à divertir cette tristesse, nous nous sommes allés promener sur le port. Là, entr'autres plusieurs choses, nous avons arrêté nos yeux sur une ga-  
lère

166 LES FOURBERIES DE SCAPIN,

lère turque assez bien équipée. Un jeune Turc de bonne mine, nous a invités d'y entrer, & nous a présenté la main. Nous y avons passé. Il nous a fait mille civilités, nous a donné la collation, où nous avons mangé des fruits les plus excellens qui se puissent voir, & bû du vin que nous avons trouvé le meilleur du monde.

GERONTE.

Qu'y a-t-il de si affligeant en tout cela?

SCAPIN.

Attendez, Monsieur, nous y voici. Pendant que nous mangions, il a fait mettre la galère en mer; & se voyant éloigné du port, il m'a fait mettre dans un esquif, & m'envoie vous dire que, si vous ne lui envoyez par moi tout-à-l'heure cinq cens écus, il va vous emmener votre fils à Alger.

GERONTE.

Comment, diantre, cinq cens écus!

SCAPIN.

Où, Monsieur; &, de plus, il ne m'a donné pour cela que deux heures.

GERONTE.

Ah! Le pendar d'Turc, m'affasiner de la façon!

SCAPIN.

C'est à vous, Monsieur, d'aviser promptement aux moyens de sauver des fers un fils que vous aimez avec tant de tendresse.

GERONTE.

Que diable alloit-il faire dans cette galère?

SCAPIN.

Il ne songeoit pas à ce qui est arrivé.

GERONTE.

Va-t-en, Scapin, va-t-en vite dire à ce Turc, que je vais envoyer la Justice après lui.

SCAPIN.

La Justice en pleine mer! Vous moquez-vous des gens?

GERONTE.

Que diable alloit-il faire dans cette galère?

SCA-

COMEDIE. 161

SCAPIN.

Une méchante destinée conduit quelquefois les personnes.

GERONTE.

Il faut, Scapin, il faut que tu fasses ici l'action d'un serviteur fidèle.

SCAPIN.

Quoi, Monsieur?

GERONTE.

Que tu ailles dire à ce Turc qu'il me renvoie mon fils, & que tu te mettes à sa place, jusqu'à ce que j'aye amassé la somme qu'il demande.

SCAPIN.

Hé! Monsieur, songez-vous à ce que vous dites, & vous figurez-vous que ce Turc ait si peu de sens, que d'aller recevoir un misérable comme moi, à la place de votre fils?

GERONTE.

Que diable alloit-il faire dans cette galère?

SCAPIN.

Il ne devinoit pas ce malheur. Songez, Monsieur, qu'il ne m'a donné que deux heures.

GERONTE.

Tu dis qu'il demande...

SCAPIN.

Cinq cens écus.

GERONTE.

Cinq cens écus! N'a-t-il point de conscience?

SCAPIN.

Vrayment, oui, de la conscience à un Turc!

GERONTE.

Sçait-il bien ce que c'est que cinq cens écus?

SCAPIN.

Oui, Monsieur, il sçait que c'est mil cinq cent livres.

GERONTE.

Croit-il, le traître, que mil cinq cent livres se trouvent dans le pas d'un cheval?

SCAPIN.

Ce sont des gens qui n'entendent point de raison.

GERONTE.

Mais que diable alloit-il faire dans cette galère?

SCA-

162 LES FOURBERIES DE SCAPIN,

SCAPIN.

Il est vray; mais quoi? On ne prévoyoit pas les choses. De grace, Monsieur, dépêchez.

GERONTE.

Tien, voilà la clé de mon armoire.

SCAPIN.

Bon.

GERONTE.

Tu l'ouvriras.

SCAPIN.

Fort bien.

GERONTE.

Tu trouveras une grosse clé du côté gauche, qui est celle de mon grenier.

SCAPIN.

Oui.

GERONTE.

Tu iras prendre toutes les hardes qui sont dans cette grande manne, & tu les vendras aux fripiers, pour aller racheter mon fils.

SCAPIN *en lui rendant la clé.*

Hé, Monsieur, rêvez-vous? Je n'aurois pas cent francs de tout ce que vous dites; &, de plus, vous sçavez le peu de tems qu'on m'a donné.

GERONTE.

Mais que diable alloit-il faire dans cette galère?

SCAPIN.

Oh! Que de paroles perduës! Laissez-là cette galère, & songez que le tems presse, & que vous courez risque de perdre votre fils. Hélas! Mon pauvre maître, peut-être que je ne te verrai de ma vie; & qu'à l'heure que je parle, on t'em-mène esclave en Alger. Mais le Ciel me fera témoin que j'ai fait pour toi tout ce que j'ai pû; & que, si tu manques à être racheté, il n'en faut accuser que le peu d'amitié d'un pere.

GERONTE.

Atten, Scapin, je m'en vais querir cette somme.

SCAPIN.

Dépêchez donc vite, Monsieur; je tremble que l'heure ne sonne.

GE

GERONTE.

N'est-ce pas quatre cens écus que tu dis?

SCAPIN.

Non. Cinq cens écus.

GERONTE.

Cinq cens écus!

SCAPIN.

Oui.

GERONTE.

Que diable alloit-il faire dans cette galère?

SCAPIN.

Vous avez raison; mais hâtez-vous.

GERONTE.

N'y avoit-il point d'autre promenade?

SCAPIN.

Cela est vrai; mais faites promptement.

GERONTE.

Ah! maudite galère!

SCAPIN. *à part.*

Cette galère lui tient au cœur.

GERONTE.

Tien, Scapin, je ne me souvenois pas que je viens justement de recevoir cette somme en or, & je ne croyois pas qu'elle dût m'être si-tôt ravie.  
[*Tirant sa bourse de sa poche, & la présentant à Scapin.*]

Tien. Va-t-en racheter mon fils.

SCAPIN *tendant la main.*

Oui, Monsieur.

GERONTE *retenant la bourse qu'il fait semblant de vouloir donner à Scapin.*

Mais dis à ce Turc que c'est un scélérat.

SCAPIN *tendant encore la main.*

Oui.

GERONTE *recommençant la même action.*

Un infame.

SCAPIN *tendant toujours la main.*

Oui.

GERONTE *de même.*

Un homme sans foi, un voleur.

SCAPIN.

Laissez-moi faire.

GE.



164 LES FOURBERIES DE SCAPIN,

GERONTE *de même.*

Qu'il me tire cinq cens écus contre toute sorte de droit.

SCAPIN.

Oui.

GERONTE *de même.*

Que je ne les lui donne ni à la mort, ni à la vie.

SCAPIN.

Fort bien.

GERONTE *de même.*

Et que, si jamais je l'attrape, je sçaurai me venger de lui.

SCAPIN.

Oui.

GERONTE *remettant sa bourse dans sa poche, & s'en allant:*

Va, va vite requerrir mon fils.

SCAPIN *courant après Geronte.*

Hola, Monsieur.

GERONTE.

Quoi?

SCAPIN.

Où est donc cet argent?

GERONTE.

Ne te l'ai-je pas donné?

SCAPIN.

Non vraiment; vous l'avez remis dans votre poche.

GERONTE.

Ah! C'est la douleur qui me trouble l'esprit.

SCAPIN.

Je le vois bien.

GERONTE.

Que diable alloit-il faire dans cette galère? Ah; maudite galère! Traître de Turc, à tous les diables!

SCAPIN *seul.*

Il ne peut digérer les cinq cens écus que je lui arrachè; mais il n'est pas quitte envers moi, & je veux qu'il me paye en une autre monnoye l'imposture qu'il m'a faite auprès de son fils.

SCE

N,

COMEDIE. 163

\*\*\*\*\*

orte

SCENE XII.

OCTAVE, LEANDRE, SCAPIN.

OCTAVE.

à la

HE bien, Scapin, as-tu réussi pour moi dans ton entreprise?

LEANDRE.

As-tu fait quelque chose pour tirer mon amour de la peine où il est?

SCAPIN à Octave.

Voilà deux cent pistoles que j'ai tirées de votre pere.

OCTAVE.

Ah! Que tu me donnes de joye!

SCAPIN à Léandre.

Pour vous, je n'ai pû faire rien.

LEANDRE *voulant s'en aller.*

Il faut donc que j'aïlle mourir; & je n'ai que faire de vivre, si Zerbinette m'est ôtée.

SCAPIN.

Holà, holà, tout doucement. Comme, diantre, vous allez vite!

LEANDRE *se retournant.*

Que veux-tu que je devienne?

SCAPIN.

Allez, j'ai votre affaire ici.

LEANDRE.

votre

Ah! Tu me redonnes la vie.

SCAPIN.

rit.

Mais à condition que vous me permettez, à moi, une petite vengeance contre votre pere, pour le tour qu'il m'a fait.

LEANDRE.

Tout ce que tu voudras.

SCAPIN.

Vous me le promettez devant témoin?

LEANDRE.

Oui.

SCAPIN.

Tenez, voilà cinq cens écus.

LEANDRE.

Allons-en promptement acheter celle que j'adore.

*Fin du Second Acte.*

AC.

\*\*\*:\*\*\*  
 ACTE TROISIEME.

## SCENE PREMIERE.

ZERBINETTE, HIACINTE, SCAPIN, SILVESTRE.

SILVESTRE.

OUI, vos amans ont arrêté entr'eux que vous fussiez ensemble; & nous nous acquittons de l'ordie qu'ils nous ont donné.

HIACINTE à Zerbinette.

Un tel ordre n'a rien qui ne soit fort agréable. Je reçois avec joye une compagne de la sorte; & il ne tiendra pas à moi, que l'amitié qui est entre les personnes que nous aimons, ne se répande entre nous deux.

ZERBINETTE.

J'accepte la proposition, & ne suis point personne à reculer, lorsqu'on m'attaque d'amitié.

SCAPIN.

Et lorsque c'est d'amour qu'on vous attaque?

ZERBINETTE.

Pour l'amour, c'est une autre chose; on y court un peu plus de risque, & je n'y suis pas si hardie.

SCAPIN.

Vous l'étes, que je crois, contre mon maître maintenant; & ce qu'il vient de faire pour vous, doit vous donner du cœur pour répondre comme il faut à sa passion.

ZERBINETTE.

Je ne m'y fie encore que de la bonne sorte; & ce n'est pas assez pour m'assurer entièrement, que ce qu'il vient de faire. J'ai l'humeur enjouée, & sans cesse je ris; mais, tout en riant, je suis sérieuse sur de certains chapitres, & ton maître s'abusera, s'il croit qu'il lui suffise de m'avoir achetée, pour me voir toute à lui. Il doit lui en coûter autre chose que de l'argent; &, pour répondre à son amour de la manière qu'il

qu'il souhaite, il me faut un don de sa foi, qui soit assaisonné de certaines cérémonies qu'on trouve nécessaires.

S C A P I N.

C'est-là aussi comme il l'entend. Il ne prétend à vous qu'en tout bien & en tout honneur; & je n'aurois pas été homme à me mêler de cette affaire, s'il avoit une autre pensée.

Z E R B I N E T T E.

C'est ce que je veux croire, puisque vous me le dites; mais, du côté du pere, j'y prévois des empêchemens.

S C A P I N.

Nous trouverons moyen d'accommoder les choses.

H I A C I N T E à *Zerbinette*.

La ressemblance de nos destins doit contribuer encore à faire naître notre amitié; & nous nous voyons toutes deux dans les mêmes allarmes, toutes deux exposées à la même infortune.

Z E R B I N E T T E.

Vous avez cet avantage, au moins, que vous sçavez de qui vous êtes née; & que l'appui de vos parens, que vous pouvez faire connoître, est capable d'ajuster tout, pour assurer votre bonheur, & faire donner un consentement au mariage qu'on trouve fait. Mais, pour moi, je ne reucontre aucun secours dans ce que je puis être, & l'on me voit dans un état qui n'adoucir pas les volontés d'un pere qui ne regarde que le bien.

H I A C I N T E.

Mais aussi avez-vous cet avantage, que l'on ne tente point, par un autre parti, celui que vous aimez.

Z E R B I N E T T E.

Le changement du cœur d'un amant n'est pas ce que l'on peut le plus craindre. On se peut naturellement croire assez de mérite pour garder sa conquête; & ce que je vois de plus redoutable dans ces sortes d'affaires, c'est la  
puis-

168 LES FOURBERIES DE SCAPIN,

puissance paternelle, auprès de qui tout le mérite ne sert de rien.

H I A C I N T E.

Hélas ! Pourquoi faut-il que de justes inclinations se trouvent traversées ? La douce chose que d'aimer, lorsque l'on ne voit point d'obstacle à ces aimables chaînes, dont deux cœurs se lient ensemble.

S C A P I N.

Vous vous moquez. La tranquillité, en amour, est un calme désagréable. Un bonheur tout uni nous devient ennuyeux ; il faut du haut & du bas dans la vie, & les difficultés, qui se mêlent aux choses, réveillent les ardeurs, augmentent les plaisirs.

Z E R B I N E T T E.

Mon Dieu ! Scapin, fais-nous un peu ce récit, qu'on m'a dit qui est si plaisant, du stratagème dont tu t'es avisé pour tirer de l'argent de ton vieillard avare. Tu sçais qu'on ne perd point sa peine, lorsqu'on me fait un conte ; & que je le paye assez bien, par la joye qu'on m'y voit prendre.

S C A P I N.

Voilà Silvestre qui s'en acquittera aussi bien que moi. J'ai dans la tête certaine petite vengeance dont je vais goûter le plaisir.

S I L V E S T R E.

Pourquoi, de gayeté de cœur, veux-tu chercher à t'attirer de méchantes affaires ?

S C A P I N.

Je me plais à tenter des entreprises hasardeuses.

S I L V E S T R E.

Je te l'ai déjà dit, tu quitterois le dessein que tu as, si tu m'en voulais croire.

S C A P I N.

Oui ; mais c'est moi que j'en croirai.

S I L V E S T R E,

A quoi diable te vas-tu amuser ?

S C A P I N.

De quoi diable te mets-tu en peine ?

SIL.

SILVESTRE.

C'est que je vois què, sans nécessité, tu vas courir risque de t'attirer une venue de coups de bâton.

SCAPIN.

Hé bien, c'est aux dépens de mon dos, & non pas du tien.

SILVESTRE.

Il est vray que tu es maître de tes épaules, & tu en disposeras comme il te plaira.

SCAPIN.

Ces sortes de périls ne m'ont jamais arrêté; & je hais ces cœurs pusillanimes qui, pour trop prévoir les suites des choses, n'osent rien entreprendre.

ZERBINETTE à Scapin.

Nous aurons besoin de tes soins.

SCAPIN.

Allez, je vous irai bientôt rejoindre. Il ne fera pas dit qu'impunément on m'ait mis en état de me trahir moi-même, & de découvrir des secrets qu'il étoit bon qu'on ne sçût pas.

\*\*\*\*\*

SCENE II.

GERONTE, SCAPIN.

GERONTE.

HE bien, Scapin, comment va l'affaire de mon fils?

SCAPIN.

Votre fils, Monsieur, est en lieu de sûreté; mais vous courez maintenant, vous, le péril le plus grand du monde, & je voudrois, pour beaucoup, que vous fussiez dans votre logis.

GERONTE.

Comment donc?

SCAPIN.

A l'heure que je parle, on vous cherche de toutes parts pour vous tuer.

GERONTE.

Moi?

Tome IV.

H

SCA-

SIL.



170 LES FOURBERIES DE SCAPIN,

SCAPIN.

Oui.

GERONTE.

Et qui ?

SCAPIN.

Le frère de cette personne qu'Octave a épousée. Il croit que le dessein que vous avez de mettre votre fille à la place que tient sa sœur, est ce qui pousse le plus fort à faire rompre leur mariage ; & , dans cette pensée, il a résolu hautement de décharger son désespoir sur vous ; & de vous ôter la vie pour venger son honneur. Tous ses amis, gens d'épée comme lui, vous cherchent de tous les côtés, & demandent de vos nouvelles. J'ai vu même, déjà & delà, des soldats de sa compagnie, qui interrogent ceux qu'ils trouvent, & occupent par pelotons toutes les avenues de votre maison. De sorte que vous ne sauriez aller chez vous ; vous ne sauriez faire un pas ni à droit, ni à gauche, que vous ne tombiez dans leurs mains.

GERONTE.

Que ferai-je, mon pauvre Scapin ?

SCAPIN.

Je ne sais pas, Monsieur, & voici une étrange affaire. Je tremble pour vous depuis les pieds jusqu'à la tête, &.... Attendez.

[*Scapin fait semblant d'aller voir au fond du théâtre, s'il n'y a personne.*]

GERONTE en tremblant.

Hé ?

SCAPIN revenant.

Non, non, ce n'est rien.

GERONTE.

Ne saurois-tu trouver quelque moyen pour me tirer de peine ?

SCAPIN.

J'en imagine bien un ; mais je courrois risque, moi, de me faire assommer.

GE.

GERONTE.

Hé, Scapin, montre-toi serviteur zélé. Ne m'abandonne pas, je te prie.

SCAPIN.

Te le veux bien. J'ai une tendresse pour vous, qui ne sauroit souffrir que je vous laisse sans secours.

GERONTE.

Tu en feras récompensé, je t'assûre; & je te promets cet habit-ci, quand je l'aurai un peu usé.

SCAPIN.

Attendez. Voici une affaire que j'ai trouvée fort à propos pour vous sauver. Il faut que vous vous mettiez dans ce sac; & que...

GERONTE *croiant voir quelqu'un.*

Ah !

SCAPIN.

Non, non, non, non, ce n'est personne. Il faut, dis-je, que vous vous mettiez là-dedans, & que vous vous gardiez de remuer en aucune façon. Je vous chargerai sur mon dos, comme un paquet de quelque chose; & je vous porterai ainsi, au travers de vos ennemis, jusques dans votre maison, où, quand nous serons une fois, nous pourrons nous barricader, & envoyer querir main forte contre la violence.

GERONTE.

L'invention est bonne.

SCAPIN.

[*à part.*]

La meilleure du monde. Vous allez voir. Tu me payeras l'imposition.

GERONTE.

Hé ?

SCAPIN.

Je dis que vos ennemis seront bien attrapés. Mettez-vous bien jusqu'au fond; & sur-tout prenez garde de ne vous point montrer, & de ne branler pas, quelque chose qui puisse arriver.

GERONTE.

Laisse-moi faire. Je sçaurai me tenir.

H

SCA-

## SCAPIN.

Cachez-vous. Voici un spadassin qui vous cherche.

[*en contrefaisant sa voix.*]

Quoi ! J'é n'aurai pas l'avantage de tuer ce Géronte, & quelqu'un, par charité, ne m'enseignera pas où il est ? [à Géronte, avec sa voix ordinaire.] Ne branlez pas. Cadédis, j'é le trouverai, j'é cachât-il au centre de la terre. [à Géronte, avec son ton naturel.] Ne vous montrez pas. Oh, l'homme au sac. Monsieur. J'é té vaille un louis, & m'enseigne ou put être Géronte. Vous cherchez le Seigneur Geronte ? Oui mordi, j'é le cherche. Et pour quelle affaire, Monsieur ? Pour quelle affaire ? Oui. J'é beaux, cadédis, té faire marurir sous les coups de bâton. Oh, Monsieur, les coups de bâton ne se donnent point à des gens comme lui, & ce n'est pas un homme à être traité de la sorte. Qui ? Cé fat de Géronte, cé maraud, cé vélître ? Le Seigneur Geronte, Monsieur, n'est ni fat, ni maraud, ni belître, & vous devriez, s'il vous plaît, parler d'autre façon. Comment, tu mé traites à moi, avec cette hauteur ? Je défends, comme je dois, un homme d'honneur qu'on offense. Est-ce que tu es des amis de ce Géronte ? Oui, Monsieur, j'en suis. Ah, cadédis, tu es de ses amis, à la bonne heure.

[*donnant plusieurs coups de bâton sur le sac.*]

Tien. Voilà ce que j'é té vaille pour lui.

[*criant, comme s'il recevoit les coups de bâton.*]

Ah, ah, ah, ah, ah, Monsieur ! Ah, ah ! Monsieur, tout beau. Ah ! Doucement, ah, ah, ah ! Va, porte-lui cela de ma part. Adieu. Ah ! Diable soit le garçon. Ah !

GERONTE mettant la tête hors du sac.

Ah ! Scapin, je n'en puis plus.

## SCAPIN.

Ah ! Monsieur, je suis tout moulu, & les épaules me font un mal épouvantable.

## GERONTE.

Comment ? C'est sur les miennes qu'il a frappé.

SCA-

cherche.

é Gé-

'ensei-

gnix

trou-

à Gé-

ontrez.

vail-

ironte.

i mor-

Mon.

e, ca-

vaton.

don-

n'est

Qui?

? Le.

ar, ni

vous

tu es

[fac.]

[ton.]

ah!

, ah,

ustas.

[fac.]

[ton.]

épa-

ppé.

SCA-

Nenni, Monsieur, c'étoit sur mon dos qu'il frappoit.

GÉRONTE.

Que veux-tu dire? J'ai bien senti les coups, & les sens bien encore.

SCAPIN.

Non, vous dis-je, ce n'est que le bout du bâton qui a été jusques sur vos épaules.

GÉRONTE.

Tu devois donc te retirer un peu plus loin, pour m'épargner...

SCAPIN *faisant remettre Géronte dans le sac*.  
 Prenez garde. En voici un autre qui a la mine d'un étranger. *Parti, moi courir comme une bague*, & moi ne pèdre point troyair de tout le jour si tiabie de Gironte? Cachez-vous bien. Dites un peu moi sous, monsir l'homme, s'il ve plaît, sous sçavoir point où l'est si Gironte que moi cherchir? Non, Monsieur, je ne sçais point où est Géronte. Dites-moi le sous franchement, moi li fouloir pas grande chose à lui. L'est seulement pour li donner un petite régale sur le dos, d'un douzaine de coups de bâtonne, & de trois ou quatre petites coups d'épée au trasers de son poitrine. Je vous assure, Monsieur, que je ne sçais pas où il est. Il me semble que j'i soi remuair quelque chose dans si sac. Pardonnez-moi, Monsieur. Li est assurément quelque histoire là-tens. Point du tout, Monsieur. Moi l'asoir ensie de tonner ain coup d'épée dans si sac. Ah, Monsieur, gardez-vous-en bien. Montre-le moi un peu sous, ce que c'estre là. Tout beau, Monsieur. Quement, tout beau! Vous n'avez que faire de vouloir voir ce que je porte. Et moi je le fouloir voir, moi. Vous ne le verrez point. Ah, que de badinamente. Ce sont hardes qui m'appartiennent. Montre-moi sous, te dis je. Je n'en ferai rien. Toi n'en faire rien? Non. Mûi pailler de si bâtonne dessus les épaules de toi. Je me moque de cela. Ah! Toi faire le trôle. *[donnant des coups de bâton sur le sac, & criant comme s'il les recevoit.]*

174 LES FOURBERIES DE SCAPIN,

voit.] Ah, ah, ah, ah, Monsieur, ah, ah, ah, ah! *Jusqu'au soir; l'être-là au petit leçon pour l'i apprendre à toi à parler insolentement.* Ah! Peste soit du baragouineux. Ah!

GERONTE *sortant sa tête hors du sac.*  
Ah! Je suis roué.

SCAPIN.

Ah! Je suis mort.

GERONTE.

Pourquoi diantre faut-il qu'ils frappent sur mon dos?

SCAPIN *lui remuant la tête dans le sac.*

Prenez garde, voici une demi douzaine de soldats tout ensemble. *[contrefaisant la voix de plusieurs personnes.]* Allons, tâchons à trouver ce Gêronte, cherchons par tous. N'épargnons point nos pas. Courons toute la ville. N'oublions aucun lieu. Visitions tout. Furetons de tous les côtés. Par où vont-ils? Tournons par là. Non, par ici. A gauche. A droite. Nenni. Si fais. *[à Gêronte, avec sa voix ordinaire.]* Cachez-vous bien. Ah! Camarades, voici son valet. Allons, coquin, il faut que tu nous enseignes où est ton maître. Hé, Messieurs, ne me maltraitez point. Allons, dinous où il est? Parle. Hâte-toi, expédions. Dépêche vite. Tôt. Hé, Messieurs, doucement. *[Gêronte met doucement la tête hors du sac, & aperçoit la fourberie de Scapin.]* Si tu ne nous fais trouver ton maître tout-à-l'heure, nous allons faire pleuvoir sur toi une ondée de coups de bâton. J'aime mieux souffrir toute chose, que de vous découvrir mon maître. Nous allons t'assommer. Faites tout ce qu'il vous plaira. Tu as envie d'être battu. Ah, tu en veux tâter? Voilà... Oh!

*[Comme il est prêt de frapper, Gêronte sort du sac, & Scapin s'enfuit.]*

GERONTE *seul.*

Ah! Inâme. Ah! Traître. Ah! Scélérat. C'est ainsi que tu m'assassines?

SCE.

\*\*\*\*\*

SCENE III.

ZERBINETTE, GERONTE.

ZERBINETTE *riant, sans voir GeronTE.*  
 AH, ah! Je veux prendre un peu l'air.

GERONTE *à part, sans voir Zerbinette.*  
 Tu me le payeras, je te jure.

ZERBINETTE *sans voir GeronTE.*  
 Ah, ah, ah, ah! La plaisante histoire, & la  
 bonne duppe que ce vieillard.

GERONTE.  
 Il n'y a rien de plaisant à cela, & vous n'avez  
 que faire d'en rire.

ZERBINETTE.  
 Quoi? Que voulez-vous dire, Monsieur?

GERONTE.  
 Je veux dire que vous ne devez pas vous mo-  
 quer de moi.

ZERBINETTE.  
 De vous?

GERONTE.  
 Oui.

ZERBINETTE.  
 Comment? Qui songe à se moquer de vous?

GERONTE.  
 Pourquoi venez-vous ici me rire au nez?

ZERBINETTE.  
 Cela ne vous regarde point, & je ris toute seu-  
 le d'un conte qu'on vient de me faire, le plus  
 plaisant qu'on puisse entendre. Je ne sçais  
 pas si c'est parce que je suis intéressée dans la  
 chose; mais je n'ai jamais trouvé rien de si  
 drôle qu'un tour qui vient d'être joué par un  
 fils à son pere, pour en attraper de l'argent.

GERONTE.  
 Par un fils à son pere, pour en attraper de l'ar-  
 gent?

ZERBINETTE.  
 Oui. Pour peu que vous me pressiez, vous me  
 trouverez assez disposée à vous dire l'affaire;



## 176 LES FOURBERIES DE SCAPIN.

& j'ai une démangeaison naturelle à faire part des contes que je sçais.

GERONTE.

Je vous prie de me dire cette histoire.

ZERBINETTE.

Je le veux bien. Je ne risquerai pas grand'chose à vous la dire, & c'est une aventure qui n'est pas pour être long-tems secrette. La destinée a voulu que je me trouvasse parmi une bande de ces personnes, qu'on appelle Egyptiens, & qui, rodant de province en province, se mêlent de dire la bonne fortune, & quelquefois de beaucoup d'autres choses. En arrivant dans cette ville, un jeune homme me vit, & conçut pour moi de l'amour. Dès ce moment, il s'attache à mes pas, & le voilà d'abord, comme tous les jeunes gens, qui croient qu'il n'y a qu'à parler, & qu'au moindre mot qu'ils nous disent, leurs affaires sont faites; mais il trouva une fierté qui lui fit un peu corriger ses premières pensées. Il fit connoître sa passion aux gens qui me tenoient, & il les trouva disposés à me laisser à lui, moyennant quelque somme. Mais le mal de l'affaire étoit, que mon amant se trouvoit dans l'état où l'on voit très-souvent la plupart des fils de famille, c'est-à-dire, qu'il étoit un peu dénué d'argent; il a un pere, qui, quoique riche, est un avaricieux fiéffé, le plus vilain homme du monde. Attendez. Ne me sçaurois-je souvenir de son nom? Ah! Aidez-moi un peu. Ne pouvez-vous me nommer quelqu'un de cette ville qui soit connu pour être avare au dernier point?

GERONTE.

Non,

ZERBINETTE.

Il y a à son nom du ron .. ronte. Or... Oronte. Non. Gé .. Geronte; oui Geronte justement; voilà mon vilain, je l'ai trouvé, c'est ce ladre-là que je dis. Pour venir à notre conte, nos gens ont voulu aujourd'hui partir de cette ville; & mon amant m'alloit perdre saute d'argent,

gent, si pour en tirer de son pere, il n'avoit trouvé du secours dans l'industrie d'un serviteur qu'il a. Pour le nom du serviteur, je le sça s à merveille. Il s'appelle Scapin; c'est un homme incomparable, & il mérite toutes les louanges qu'on peut donner.

GERONTE à part.

Ah, coquin que tu es!

ZERBINETTE.

Voici le stratagème dont il s'est servi pour attraper sa duppe. Ah, ah, ah, ah! Je ne saurois m'en souvenir, que je ne rie de tout mon cœur. Ah, ah, ah! Il est allé trouver ce chien d'avare. Ah, ah, ah! & il lui a dit, qu'en se promenant sur le port avec son fils, hi, hi, ils avoient vu une galère turque, où on les avoit invités d'entrer, qu'un jeune turc leur y avoit donné la collation; ah! que, tandis qu'ils mangeoient, on avoit mis la galère en mer; & que le turc l'avoit renvoyé lui seul à terre dans un esquip, avec ordre de dire au pere de son maître, qu'il emmenoit son fils en Alger, s'il ne lui envoyoit tout-à-l'heure cinq cens écus. Ah, ah, ah! Voilà mon ladre, mon vilain, dans de furieuses angoisses; & la tendresse qu'il a pour son fils fait un combat étrange avec son avarice. Cinq cens écus qu'on lui demande, sont justement cinq cent coups de poignard qu'on lui donne. Ah, ah, ah! Il ne peut se résoudre à tirer cette somme de ses entrailles; & la peine qu'il souffre lui fait trouver cent moyens ridicules pour ravoit son fils. Ah, ah, ah! Il veut envoyer la justice en mer après la galère du turc. Ah, ah, ah! Il sollicite son valet de s'aller offrir à tenir la place de son fils, jusqu'à ce qu'il ait amassé l'argent qu'il n'a pas envie de donner. Ah, ah, ah! Il abandonne, pour faire les cinq cens écus, quatre ou cinq vieux habits qui n'en valent pas trente. Ah, ah, ah! Le valet lui fait comprendre à tous coups l'impertinence de ses propositions, & chaque réflexion est douloureusement accompagnée d'un,

H s

Mais

178 LES FOURBERIES DE SCAPIN,

Mais que diable alloit-il faire dans cette galère? Ah, maudite galère! Traître de turc! Enfin après plusieurs détours, après avoir long-tems gémi & soupiré... Mais il me semble que vous ne riez point de mon conte. Qu'en dites-vous?

G É R O N T E.

Je dis que le jeune homme est un pandard, un insolent, qui sera puni par son pere, du tour qu'il lui a fait; que l'Egyptienne est une malavisée, une impertinente, de dire des injures à un homme d'honneur qui sçaura lui apprendre à venir ici débaucher les enfans de famille, & que le valet est un scélérat, qui sera par Géronte envoyé au gibet avant qu'il soit demain.

\*\*\*\*\*

S C E N E IV.

ZERBINETTE, SILVESTRE.

SILVESTRE.

Où est-ce donc que vous vous échapez? Sçavez-vous bien que vous venez de parler là au pere de votre amant?

ZERBINETTE.

Je viens de m'en douter, & je me suis adressée à lui-même, sans y penser, pour lui conter son histoire.

SILVESTRE.

Comment son histoire?

ZERBINETTE.

Oui. J'étois toute remplie du conte, & je brâlois de le redire. Mais qu'importe? Tant pis pour lui. Je ne vois pas que les choses, pour nous, en puissent être ni pis, ni mieux.

SILVESTRE.

Vous aviez grande envie de babiller; & c'est avoir bien de la langue, que de ne pouvoir se taire de ses propres affaires.

ZERBINETTE.

N'auroit-il pas appris cela de quelqu'autre?

SCÈ-

\*\*\*\*\*

## SCENE V.

ARGANTE, ZERBINETTE,  
SILVESTRE.ARGANTE.  
Hôlà, Silvestre.SILVESTRE à Zerbinette.  
Rentrez dans la maison. Voilà mon maître qui m'appelle.

\*\*\*\*\*

## SCENE VI.

ARGANTE, SILVESTRE.

ARGANTE.

V Ous vous êtes donc accordés, coquin, vous vous êtes accordés, Scapin, vous, &amp; mon fils, pour me fourber; &amp; vous croyez que je l'endure?

SILVESTRE.

Ma foi, Monsieur, si Scapin vous fourbe, je m'en lave les mains; &amp; vous assure que je n'y trempe en aucune façon.

ARGANTE.

Nous verrons cette affaire, pendard, nous verrons cette affaire; &amp; je ne prétends pas qu'on me fasse passer la plume par le bec.

\*\*\*\*\*

## SCENE VII.

GERONTE, ARGANTE, SILVESTRE.

GERONTE.

A H! Seigneur Argante, vous me voyez accablé de disgrâce.

ARGANTE.

Vous me voyez aussi dans un accablement horrible.

H.

G.

180 LES FOURBERIES DE SCAPIN;

GERONTE.

Le pendard de Scapin, par une fourberie, m'a attrapé cinq cens écus.

ARGANTE.

Le même pendard de Scapin, par une fourberie aussi, m'a attrapé deux cent pistoles.

GERONTE.

Il ne s'est pas contenté de m'attraper cinq cens écus, il m'a traité d'une manière que j'ai honte de dire. Mais il me la payera.

ARGANTE.

Je veux qu'il me fasse raison de la pièce, qu'il m'a jouée.

GERONTE.

Et je prétends faire de lui une vengeance exemplaire.

SILVESTRE à part.

Plaise au Ciel que, dans tout ceci, je n'aye point ma part!

GERONTE.

Mais ce n'est pas encore tout, Seigneur Argante, & un malheur nous est toujours l'avant-coureur d'un autre. Je me réjouissois aujourd'hui de l'espérance d'avoir ma fille, dont je faisois toute ma consolation; & je viens d'apprendre de mon homme qu'elle est partie il y a long-tems de Tarente, & qu'on y croit qu'elle a péri dans le vaisseau où elle s'embarqua.

ARGANTE.

Mais pourquoi, s'il vous plaît, la tenir à Tarente, & ne vous être pas donné la joye de l'avoir avec vous?

GERONTE.

J'ai eu mes raisons pour cela; & des intérêts de famille m'ont obligé jusqu'ici à tenir fort secret ce second mariage. Mais que vois-je?

SCE.

\*\*\*\*\*

SCENE VIII.

ARGANTE, GERONTE, NERINE,  
SILVESTRE.

GERONTE.

AH! Te voilà, Nérine.

NERINE *se jettant aux genoux de Gêronte.*  
Ah! Seigneur Pandolphe, que.

GERONTE.

Appelle-moi Gêronte, & ne te fers plus de ce nom. Les raisons ont cessé qui m'avoient obligé à le prendre parmi vous à Tarente.

NERINE.

Las! Que ce changement de nom nous a causé de troubles & d'inquiétudes dans les soins que nous avons pris de vous venir chercher ici!

GERONTE.

Où est ma fille & sa mere?

NERINE.

Votre fille, Monsieur n'est pas loin d'ici; mais avant que de vous la faire voir, il faut je vous demande pardon de l'avoir mariée, dans l'abandonnement ou, faute de vous rencontrer, je me suis trouvée avec elle.

GERONTE.

Ma fille mariée?

NERINE.

Oui, Monsieur.

GERONTE.

Et avec qui?

NERINE.

Avec un jeune homme nommé Oreste, fils d'un certain Seigneur Argante.

GERONTE.

O Ciel!

ARGANTE.

Quelle rencontre!

GERONTE.

Mène-nous, mène-nous promptement où elle est.



182 LES FOURBERIES DE SCAPIN,

NERINE.

Vous n'avez qu'à entrer dans ce logis.

GERONTE.

Passe devant. Suivez moi, suivez-moi, Seigneur Argante.

SILVESTRE *seul*.

Voilà une aventure qui est tout-à-fait surprenante.

\*\*\*\*\*

SCENE IX.

SCAPIN, SILVESTRE.

SCAPIN.

HE bien Silvestre, que font nos gens ?

SILVESTRE.

J'ai deux avis à te donner. L'un, que l'affaire d'Octave est accommodée. Notre Hiacinte s'est trouvée la fille du Seigneur Geronie ; & le hazard a fait, ce que la prudence des peres avoit délibéré. L'autre avis, c'est que les deux vieillards font contre toi des menaces épouvantables ; & sur tout le Seigneur Geronie.

SCAPIN.

Cela n'est rien. Les menaces ne m'ont jamais fait mal ; & ce sont des nuées qui passent bien loin sur nos têtes.

SILVESTRE.

Frien garde à toi. Les fils se pourroient bien raccommoder avec les peres, & toi demeurer dans la nasse.

SCAPIN.

Laisse-moi faire, je trouverai moyen d'appaiser leur courroux, &c. ....

SILVESTRE.

Retire-toi, les voilà qui sortent.

\*\*\*\*\*

## S C E N E X.

GERONTE, ARGANTE, HIACINTE,  
ZERBINETTE, NERINE, SILVESTRE.

G E R O N T E.

A Llons, ma fille, venez chez moi. Ma joye  
auroit été parfaite, si j'y avois pû voir vo-  
tre mere avec vous.

A R G A N T E.

Voici Octave tout à propos.

\*\*\*\*\*

## S C E N E XI.

ARGANTE, GERONTE, OCTAVE,  
HIACINTE, ZERBINETTE,  
NERINE, SILVESTRE.

A R G A N T E.

Venez, mon fils, venez vous réjouir avec  
nous de l'heureuse aventure de votre maria-  
ge. Le Ciel...

O C T A V E.

Non, mon pere, toutes vos propositions de  
mariage ne serviront de rien. Je dois lever le  
masque avec vous, & l'on vous a dit mon en-  
gagement.

A R G A N T E.

Oui. Mais tu ne sçais pas...

O C T A V E.

Je sçais tout ce qu'il faut sçavoir.

A R G A N T E.

Je te veux dire que la fille du Seigneur Gé-  
ronte...

O C T A V E.

La fille du Seigneur GeronTE ne me fera jamais  
de rien.

G E R O N T E.

C'est elle...

O C T A V E à GeronTE.

Non, Monsieur, je vous demande pardon, mes  
résolutions sont prises.

SIL

184 LES FOURBERIES DE SCAPIN,

S I L V E S T R E à Octave.

Ecoutez...

O C T A V E.

Non. Tai-toi. Je n'écoute rien.

A R G A N T E à Octave.

Ta femme...

O C T A V E.

Non, vous dis-je, mon pere, je mourrai plutôt que de quitter mon aimable Hiacinte. Oai, vous avez beau faire, [*Traversant le théâtre pour se mettre à côté d'Hiacinte.*] la voilà celle à qui ma foi est engagée; je l'aimerai toute ma vie, & je ne veux point d'autre femme.

A R G A N T E.

Hé bien, c'est elle qu'on te donne. Quel diable d'étourdi qui suit toujours la pointe!

H I A C I N T E montrant Geronte.

Oai, Octave, voilà mon pere que j'ai trouvé, & nous nous voyons hors de peine.

G E R O N T E.

Allons chez moi, nous serons mieux qu'ici pour nous entretenir.

H I A C I N T E montrant Zerbiette.

Ah! Mon pere, je vous demande par grace, que je ne sois point séparée de l'aimable personne que vous voyez. Elle a un mérite, qui vous fera concevoir de l'estime pour elle quand il sera connu de vous.

G E R O N T E.

Tu veux que je tienne chez moi une personne qui est aimée de ton frere, & qui m'a dit tantôt au nez mille sottises de moi-même?

Z E R B I N E T T E.

Monsieur, je vous prie de m'excuser. Je n'aurois pas parlé de la sorte, si j'avois su que c'étoit vous, & je ne vous connoissois que de réputation?

G E R O N T E.

Comment, que de réputation?

H I A C I N T E.

Mon pere, la passion que mon frere a pour elle n'a rien de criminel, & je répons de sa vertu.

GE.

Voilà  
que je  
inconn

\*\*\*\*\*

AR  
DE  
2

MO  
bien.  
me d  
nête  
bée à  
qu'ils  
trouv

Hélas  
je pe

Votre

Oui,  
peuv

OC  
\*\*\*\*

AR  
OC

AR

## GERONTE.

Voilà qui est fort bien. Ne voudroit-on point que je mariasse mon fils avec elle? Une fille inconnue, qui fait le métier de coureuse.

\*\*\*\*\*

## SCENE XII.

ARGANTE, GERONTE, LEANDRE,  
OCTAVE, HIACINTE,  
ZERBINETTE, NERINE,  
SILVESTRE.

## LEANDRE.

M On pere, ne vous plaignez point que j'aime une inconnue, sans naissance & sans bien. Ceux de qui je l'ai rachetée, viennent de me découvrir qu'elle est de cette ville, & d'honnête famille, que ce sont eux qui l'y ont dérobée à l'âge de quatre ans; & voici un brasselet qu'ils m'ont donné, qui pourra nous aider à trouver ses parens.

## ARGANTE.

Hélas! A voir ce brasselet, c'est ma fille que je perdis à l'âge que vous dites.

## GERONTE.

Votre fille?

## ARGANTE.

Oui, ce l'est; & j'y vois tous les traits qui m'en peuvent rendre assuré. Ma chère fille.

## HIACINTE.

O Ciel! Que d'aventures extraordinaires!

\*\*\*\*\*

## SCENE XIII.

ARGANTE, GERONTE, LEANDRE,  
OCTAVE, HIACINTE, ZERBINETTE,  
NERINE, SILVESTRE, CARLE.

## CARLE.

A H! Messieurs, il vient d'arriver un accident étrange.

GE-

186 LES FOURBERIES DE SCAPIN,

GERONTE.

Quoi ?

CARLE.

Le pauvre Scapin. . .

GERONTE.

C'est un coquin que je veux faire pendre.

CARLE.

Hélas ! Monsieur, vous ne ferez pas en peine de cela. En passant contre un bâtiment, il lui est tombé sur la tête un marteau de tailleur de pierre, qui lui a brisé l'os, & déconvert toute la cervelle. Il se meurt, & il a prié qu'on l'apportât ici pour vous pouvoir parler avant que de mourir.

ARGANTE.

Où est-il ?

CARLE.

Le voilà.

\*\*\*\*\*

SCENE DERNIERE.

ARGANTE, GERONTE, LEANDRE, OCTAVE, HIRAGINTE, ZERBINETTE, NERINE, SCAPIN, SILVESTRE, CARLE.

SCAPIN apporté par deux hommes, & la tête entourée de linges, comme s'il avoit été blessé.

AH, ah ! Messieurs, vous me voyez. . . Ah ! Vous me voyez dans un étrange état. . . Ah ! Je n'ai pas voulu mourir, sans venir demander pardon à toutes les personnes que je puis avoir offensées. Ah ! Oui, Messieurs, avant que de rendre le dernier soupir, je vous conjure de tout mon cœur, de vouloir me pardonner tout ce que je puis vous avoir fait, & principalement le Seigneur Argante, & le Seigneur Géronte. Ah !

AR.

## ARGANTE

Pour moi, je te pardonne; va, meurs en repos.

SCAPIN à Geronte.

C'est vous, Monsieur, que j'ai le plus offensé  
par les coups de bâton que...

GERONTE.

Ne parle point davantage, je te pardonne aussi.

SCAPIN.

C'a été une témérité bien grande à moi, que  
les coups de bâton que je...

GERONTE.

Laissons cela.

SCAPIN.

J'ai, en mourant, une douleur inconcevable des  
coups de bâton que...

GERONTE.

Mon Dieu! Tai-tor.

SCAPIN.

Les malheureux coups de bâton que je vous...

GERONTE.

Tai-toi, te dis-je, j'oublie tout.

SCAPIN.

Hélas, quelle bonté! Mais est-ce de bon cœur,  
Monsieur, que vous me pardonnez ces coups  
de bâton que...

GERONTE.

Hé, oui. Ne parlons plus de rien; je te par-  
donne tout, voilà qui est fait.

SCAPIN.

Ah! Monsieur, je me sens tout soulagé depuis  
cette parole.

GERONTE.

Oui; mais je te pardonne à la charge que tu  
mourras.

SCAPIN.

Comment, Monsieur?

GE.



188 LES FOURBERIES DE SCAPIN.

GERONTE.

Je me dédis de ma parole, si tu réchappes.

SCAPIN.

Ah ! Ah ! Voilà mes foiblesses qui me reprennent.

ARGANTE.

Seigneur Geronte, en faveur de notre joye, il faut lui pardonner sans condition.

GERONTE.

Soit.

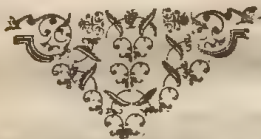
ARGANTE.

Allons souper ensemble, pour mieux goûter notre plaisir.

S.C.A.P.I.N.

Et moi, qu'on me porte au bout de la table, en attendant que je meure.

F I N.



ent.  
, il  
ûter  
ble 2<sup>e</sup>

PSICHÈ,  
TRAGI-COMEDIE,  
ET BALLET.

\*\*\*\*\*

## A V E R T I S S E M E N T.

C Et ouvrage n'est pas tout d'une même main. Le carnaval approchoit, & les ordres pres- sans du Roy, qui vouloit en voir plusieurs re- présentations avant le carême, obligèrent Mo- liere à avoir recours à d'autres personnes. Il n'y a de lui que le plan & la disposition du su- jet, les vers qui se récitent dans le prologue, le premier acte, la première scene du second acte, & la première scene d u troisiéme. Le reste de la pièce est de Pierre Corneille, qui y a em- ployé une quinzaine de jours. Les paroles qui se chantent en musique, sont de Quinault, à la réserve de la plainte Italienne.



\*\*\*\*\*

A C T E U R S.

ACTEURS DU PROLOGUE.

FLORE.

VERTUMNE, Dieu des jardins.

PALEMON, Dieu des eaux.

VE'NUS.

L'AMOUR.

E'GIALE, } Graces.

PHAENE, }

NYMPHES de la suite de Flore, chantantes.

DRYADES & SYLVAINS de la suite de

Vertumne, dansans.

SYLVAINS chantans.

DIEUX DES FLEUVES de la suite de

Palémon, dansans.

DIEUX DES FLEUVES chantans.

NAYADES.

AMOURS de la suite de Vénus, dansans.

ACTEURS DE LA TRAGI-COMEDIE.

JUPITER.

VE'NUS.

L'AMOUR.

ZE'PHIRE.

E'GIALE, } Graces.

PHAENE }

LE ROI, pere de Pſiché,

PSICHE.

AGLAURE, } Soeurs de Pſiché.

CIDIPPE,

CLEOME'NE, } Princes, amans de Pſiché.

AGENOR,

LYCAS, Capitaine des Gardes.

DEUX AMOURS.

LE DIEU D'UN FLEUVE.

Suite du Roi.

**ACTEURS DES INTERMEDES.****PREMIER INTERMEDE.**

FEMME défolée, chantante.  
 DEUX HOMMES affligés, chantans.  
 HOMMES affligés, }  
 FEMMES défolées, } danfans.

**SECOND INTERMEDE.**

VULCAIN.  
 CYCLOPES danfans.  
 FE'ES danfantes.

**TROISIEME INTERMEDE.**

UN ZEPHIRE chantant.  
 DEUX AMOURS chantans.  
 ZEPHIRS danfans.  
 AMOURS danfans.

**QUATRIEME INTERMEDE.**

FURIES danfantes.  
 LUTINS faisant des sauts pétilleux.

**CINQUIEME INTERMEDE.**

**NOCES DE L'AMOUR ET DE PSICHE.**  
**APOLLON.**

LES MUSE'S, chantantes.  
 ARTS travestis en bergers galans, danfans.  
**BACCHUS.**  
 SILENE.  
 DEUX SATYRES chantans.  
 DEUX SATYRES voltigeans.  
 EGYPANS danfans.  
 MENADES danfantes.

**MOME.**

POLICHINELLES danfans.  
 MATASSIN'S danfans.

**MARS.**

GUERRIERS portant des enseignes.  
 GUERRIERS portant des piques.  
 GUERRIERS portant des masses & des  
 boucliers.

**CHOEUR** des Divinités célestes.

E S.

HE:

fans:

s.

des

PSI-





PROLOGUE DE PSICHÉ.

J. Ponce delin. et fecit, 1740.



**PSICHÉ,**  
**TRAGI-COMEDIE ET BALLET.**



**PROLOGUE.**

*Le théâtre représente, sur le devant, un lieu champêtre, & la mer dans le fond.*

**SCENE PREMIERE.**

**FLORE, VERTUMNE, PALEMÓN,  
 NYMPHES DE FLORE, DRYA-  
 DES, SILVAINS, FLEU-  
 VES, NATADES.**

*On voit des nuages suspendus en l'air qui, en descendant, roulent, s'ouvrent, s'étendent; & répandus dans toute la largeur du théâtre, laissent voir VENUS & L'AMOUR accompagnés de six AMOURS, & à leurs côtés, EGIALE & PHAENE.*

**FLORE.**

**C**E n'est plus le tems de la guerre;  
 Le plus puissant des Rois  
 Interrompt ses exploits,  
 Pour donner la paix à la terre.  
 Descendez, mere des Amours,  
 Venez nous donner de beaux jours.

**CHOEUR** des divinités de la terre & des eaux.

Nous goûtons une paix profonde,  
 Les plus doux jeux sont ici bas;  
 On doit ce repos plein d'appas  
 Au plus grand Roi du monde.  
 Descendez, mere des Amours,  
 Venez nous donner de beaux jours.

*Tome IV.*

**I**

**PRE.**

## PREMIERE ENTRE'E DE BALLET.

*Les Dryades, les Sylvains, les Dieux des fleuves  
& les Nayades se réunissent & dansent à  
l'honneur de Vénus.*

## V E R T U M N E.

Rendez-vous, beautés cruelles,  
Soupirez à votre tour.

## P A L E M O N.

Voici la reine des belles,  
Qui vient inspirer l'amour.

## V E R T U M N E.

Un bel objet toujours sévère  
Ne se fait jamais bien aimer.

## P A L E M O N.

C'est la beauté qui commence de plaire,  
Mais la douceur achève de charmer.

## T O U S D E U X E N S E M B L E.

C'est la beauté qui commence de plaire,  
Mais la douceur achève de charmer.

## V E R T U M N E.

Souffrons tous qu'Amour nous blesse;  
Languissons, puisqu'il le faut.

## P A L E M O N.

Que sert un cœur sans tendresse?  
Est-il un plus grand défaut?

## V E R T U M N E.

Un bel objet toujours sévère  
Ne se fait jamais bien aimer.

## P A L E M O N.

C'est la beauté qui commence de plaire,  
Mais la douceur achève de charmer.

## T O U S D E U X E N S E M B L E.

C'est la beauté qui commence de plaire;  
Mais la douceur achève de charmer.

## F L O R E.

Est-on sage,  
Dans le bel âge,  
Est-on sage  
De n'aimer pas?  
Que, sans cesse,  
L'on se presse

TRAGI-COMEDIE, & BALLET. 195

De goûter les plaisirs ici-bas.

La sagesse

De la jeunesse,

C'est de sçavoir jouir de ses appas.

II. ENTRÉE DE BALLET.

*Les Divinités de la terre & des eaux mêlent leurs  
danfes au chant de Flore.*

FLORE.

L'Amour charme

Ceux qu'il désanne ;

L'Amour charme,

Cédons-lui tous.

Notre peine

Seroit vaine

De vouloir résister à ses coups ;

Quelque chaîne

Qu'un amant prenne,

La liberté n'a rien qui soit si doux.

CHOEUR *des Divinités de la terre & des eaux.*

Nous goûtons une paix profonde,

Les plus doux jeux sont ici-bas ;

On doit ce repos plein d'appas

Au plus grand Roi du monde.

Descendez, mere des Amours,

Venez nous donner de beaux jours.

III. ENTRE'E DE BALLET.

*Les Dryades, les Sylvains, les Dieux des fleurs,  
& les Nayades, voyant approcher Vénus,  
continuent d'exprimer, par leurs danfes, la joye  
que leur inspire sa présence.*

VÉNUS *dans sa machine.*

Cessez, cessez pour moi tous vos chants d'algresse,

De si rares honneurs ne m'appartiennent pas ;

Et l'hommage qu'ici votre bonté m'adresse,

Doit être réservé pour de plus doux appas.

C'est une trop vieille méthode

De me venir faire sa cour,

Toutes les choses ont leur tour,

Et Vénus n'est plus à la mode.

Il est d'autres attraits naissans,  
 Où l'on va porter ses encens;  
 Pliché, Pliché la belle, aujourd'hui tient ma place,  
 Déjà tout l'univers s'empresse à l'adorer,  
 Et c'est trop que, dans ma disgrâce,  
 Je trouve encor quelqu'un qui me daigne honorer.  
 On ne balance point entre nos deux mérites,  
 A quitter mon parti tout s'est licentié,  
 Et, du nombreux amas de Graces favorites  
 Dont je traînois par tout les soins & l'amitié,  
 Il ne m'en est resté que deux des plus petites,  
 Qui m'accompagnent par pitié.  
 Souffrez que ces demeures sombres  
 Prêtent leur solitude aux troubles de mon cœur,  
 Et me laissez, parmi leurs ombres,  
 Cacher ma honre & ma douleur.  
*Flora & les autres Déités se retirent; & Vé-*  
*nus avec sa suite sort de sa machine.*

\*\*\*\*\*

## S C E N E II.

*VENUS descendue sur la terre, L'AMOUR,*  
*EGIALE, PHAENE, AMOURS.*

E G I A L E.

Nous ne savons, Déesse, comment faire,  
 Dans ce chagrin qu'on voit vous accabler,  
 Notre respect veut se taire,  
 Notre zèle veut parler.

V E N U S.

Parlez; mais, si vos soins aspirent à me plaire,  
 Laissez tous vos conseils pour une autre saison;  
 Et ne parlez de ma colére,  
 Que pour dire que j'ai raison.  
 C'étoit-là, c'étoit-là la plus sensible offense,  
 Que ma Divinité pût jamais recevoir;  
 Mais j'en aurai la vengeance,  
 Si les Dieux ont du pouvoir.

P H A E N E.

Vous avez plus que nous de clartés, de sagesse,  
 Pour juger ce qui peut être digne de vous;  
 Mais, pour moi, j'aurois crû qu'une grande Déesse  
 Devroit moins se mettre en courroux.

VE-

TRAGI-COMEDIE, & BALLET. 197

V E N U S.

Et c'est-là la raison de ce courroux extrême.  
Plus mon rang a d'éclat, plus l'affront est sanglant;  
Et, si je n'étois pas dans ce degré-suprême,  
Le dépit de mon cœur seroit moins violent.  
Moi, la fille du Dieu qui lance le tonnerre,

Mère du Dieu qui fait aimer,

Moi, les plus doux souhaits du Ciel & de la Terre,  
Et qui ne suis venue au jour que pour charmer,

Moi, qui, par tout ce qui respire,

AI vu de tant de vœux encenser mes autels  
Et qui, de la beauté, par des droits immortels  
AI tenu de tout tems le souverain empire,  
Moi, dont les yeux ont mis deux grandes Déités  
Au point de me céder le prix de la plus belle  
Je me vois ma victoire & mes droits disputés

Par une chetive mortelle?

Le ridicule excès d'un fol emêtement,  
Va jusqu'à m'opposer une petite fille?  
Sur ses traits & les miens j'essayerai constamment

Un téméraire jugement,

Et, du haut des Cieux, où je brille,  
J'entendrai prononcer aux mortels prévenus,  
Elle est plus belle que Vénus?

E G I A L E.

Voilà comme l'on fait; c'est le stile des hommes,  
Ils sont impertinens dans leurs comparaisons.

P H A E N E.

Ils ne sçauroient louer, dans le siècle où nous  
sommes,

Qu'ils n'outragent les plus-grands noms.

V E N U S.

Ah! Que de ces trois mots la rigueur insolente  
Venge bien Junon & Pallas,

Et console leurs cœurs de la gloire éclatante  
Que la fameuse pomme acquit à mes appas!

Je les vois s'applaudir de mon inquiétude,  
Affecter à toute heure un ris malicieux,  
Et, d'un fixe regard, chercher avec étude

Ma confusion dans mes yeux.

Leur triomphante joye, au fort d'un tel outrage,  
Semble me venir dire, insultant mon courroux,



Vante, vante, Vénus, les traits de ton visage,  
 Au jugement d'un seul tu l'emportas sur nous,  
 Mais, par le jugement de tous,  
 Une simple mortelle a sur toi l'avantage.  
 Ah! Ce coup-là m'achève, il me perce le cœur,  
 Je n'en puis plus souffrir les rigueurs sans égales;  
 Et c'est trop de surcroît à ma vive douleur,  
 Que le plaisir de mes rivales.  
 Mon fils, si j'eus jamais sur toi quelque crédit,  
 Et si jamais je te fus chère,  
 Si tu portes un cœur à sentir le dépit  
 Qui trouble le cœur d'une mère  
 Qui si tendrement te chérit,  
 Employe, employe ici l'effort de ta puissance  
 A soutenir mes intérêts;  
 Et fais à Pſiché, par tes traits,  
 Sentir les traits de ma vengeance.  
 Pour rendre son cœur malheureux,  
 Pren celui de tes traits le plus propre à me plaire,  
 Le plus empoisonné de ceux  
 Que tu lances dans ta colère.  
 Du plus bas, du plus vil, du plus affreux mortel,  
 Fais que, jusqu'à la rage, elle soit enflammée;  
 Et qu'elle ait à souffrir le supplice cruel  
 D'aimer, & n'être point aimée.

## L' A M O U R.

Dans le monde on n'entend que plaintes de  
 l'amour;  
 On m'impute par tout mille fautes commises,  
 Et vous ne croiriez point le mal & les sottises.  
 Que l'on dit de moi chaque jour.  
 Si pour servir votre colère....

## V E N U S.

Va, ne résiste point aux souhaits de ta mère;  
 N'applique tes raisonnemens  
 Qu'à chercher les plus prompts momens  
 De faire un sacrifice à ma gloire outragée.  
 Pars, pour toute réponse à mes empressemens;  
 Et ne me revois point que je ne sois vengée.

[*L'Amour s'envole.*]

*Fin du Prologue.*

ge ,  
ls ,

ur ,  
es ;

it ,

nce.

ire ,.

tel ,  
ée ;

de

ses ,  
tiles.

ere ;

as

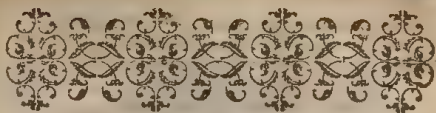
ens ;  
éc.

PSI-



PSICHÉ.

*J. Ponce delin. et fecit, 1740.*



# PSICHE,

TRAGI-COMEDIE & BALLET.

\*\*\*\*\*

## ACTE PREMIER.

*Le Théâtre représente le Palais du Roi.*

SCENE PREMIERE.

AGLAURE, CIDIPPE.

AGLAURE.

**I**L est des maux, ma sœur, que le silence aigrir,  
Laissons, laissons parler mon chagrin & le  
vôtre;

Et de nos cœurs, l'un à l'autre,  
Exhalons le cuisant dépit.

Nous nous voyons sœurs d'infortune;

Et la vôtre & la mienne ont un si grand rapport,

Que nous pouvons mêler toutes les deux en une,

Et, dans notre juste transport,

Murmurer, à plainte commune,

Des cruautés de notre sort.

Quelle fatalité secrète,

Ma sœur, foumet tout l'univers

Aux attraits de notre cadette;

Et, de tant de Princes divers

Qu'en ces lieux, la fortune jette,

N'en présenté aucun à nos fers?

Quoi! Voir de toutes parts, pour lui rendre  
les armes,

Les cœurs se précipiter,

Et passer devant nos charmes,

Sans s'y vouloir arrêter?

Quel sort ont nos yeux en partage,

I 4.

Et :

Et qu'est-ce qu'ils ont fait aux Dieux  
 De ne jouir d'aucun hommage,  
 Parmi tous ces tributs de soupirs glorieux  
 Dont le superbe avantage  
 Fait triompher d'autres yeux ?  
 Est-il pour nous, ma sœur, de plus rude disgrâce,  
 Que de voir tous les cœurs mépriser nos appas ;  
 Et l'heureuse Psiché jouir avec audace  
 D'une foule d'amans attachés à ses pas ?

## C I D I P P E.

Ah ! Ma sœur, c'est une aventure  
 A faire perdre la raison ;  
 Et tous les maux de la nature  
 Ne sont rien en comparaison.

## A G L A U R E.

Pour moi, j'en suis souvent jusqu'à verser des  
 larmes.  
 Tout plaisir, tout repos, par-là m'est arraché ;  
 Contre un pareil malheur ma constance est sans  
 armes,  
 Toujours à ce chagrin mon esprit attaché  
 Me tient devant les yeux la honte de nos charmes,  
 Et le triomphe de Psiché.  
 La nuit, il m'en repasse une idée éternelle  
 Qui sur toute chose prévaut,  
 Rien ne me peut chasser cette image cruelle ;  
 Et, dès qu'un doux sommeil me vient délivrer  
 d'elle,  
 Dans mon esprit, aussi-tôt,  
 Quelque songe la rappelle.  
 Qui me réveille en sursaut.

## C I D I P P E.

Ma sœur, voilà mon martyre.  
 Dans vos discours je me voi ;  
 Et vous venez-là de dire  
 Tout ce qui se passe en moi.

## A G L A U R E.

Mais encor, raisonnons un peu sur cette affaire.  
 Quels charmes si puissans en elle sont éparés ?  
 Et par où, dites-moi, du grand secret de plaire,  
 L'honneur est-il acquis à ses moindres regards ?  
 Que.

Que voit-on dans sa personne,  
 Pour inspirer tant d'ardeurs ?  
 Quel droit de beauté lui donne  
 L'empire de tous les cœurs ?  
 Elle a quelques attrait, quelque éclat de jeu-  
 nesse,  
 On en tombe d'accord, je n'en disconviens pas ;  
 Mais lui cède-t-on fort pour quelque peu d'ai-  
 nesse,  
 Et se voit-on sans appas ?  
 Est-on d'une figure à faire qu'on se raille ?  
 N'a-t-on point quelques traits, & quelques a-  
 grémens,  
 Quelque teint, quelques yeux, quelque air &  
 quelque taille  
 A-pouvoir dans nos fers jeter quelques amans ?  
 Ma sœur, faites-moi la grâce  
 De me parler franchement.  
 Suis-je faite d'un air, à votre jugement,  
 Que mon mérite au sien doive céder la place ;  
 Et, dans quelque ajustement,  
 Trouvez-vous qu'elle m'efface ?

C I D I P P E.

Qui ? Vous, ma sœur ? Nullement.  
 Hier à la chasse, près d'elle,  
 Je vous regardai long-tems,  
 Et, sans vous donner d'encens,  
 Vous me parûtes plus belle.  
 Mais, moi, dites, ma sœur, sans me vouloir flater,  
 Sont-ce des visions que je me mets en tête,  
 Quand je me crois taillée à pouvoir mériter  
 La gloire de quelque conquête ?

A G L A U R E.

Vous, ma sœur ? Vous avez, sans nul déguisement,  
 Tout ce qui peut causer une amoureuse flamme.  
 Vos moindres actions brillent d'un agrément  
 Dont je me sens toucher l'ame ;  
 Et je serois votre amant,  
 Si j'étois autre que femme.

C I D I P P E.

D'où vient donc qu'on la voit l'emporter sur  
 nous deux,



Qu'à ses premiers regards les cœurs rendent les  
armes;

Et que, d'aucun tribut de soupirs & de vœux,  
On ne fait honneur à nos charmes?

A G L A U R E.

Toutes les dames, d'une voix,  
Trouvent ses attraits peu de chose;  
Et, du nombre d'amans qu'elle tient sous ses loix,  
Ma sœur, j'ai découvert la cause.

C I D I P P E.

Pour moi, je la devine; & l'on doit présumer  
Qu'il faut que là-dessous soit caché du mystère.

Ce secret de tout enflammer  
N'est point de la nature un effet ordinaire,  
L'art de la Thessalie entre dans cette affaire;  
Et quelque main a sçu, sans doute, lui former  
Un charme pour se faire aimer.

A G L A U R E.

Sur un plus fort appui ma croyance se fonde;  
Et le charme qu'elle a pour attirer les cœurs,  
C'est un air, en tout tems, défaimé de rigueurs,  
Des regards caressans que la bouche seconde,  
Un souris, chargé de douceurs,  
Qui tend les bras à tout le monde,  
Et ne vous promet que faveurs.

Notre gloire n'est plus aujourd'hui conservée;  
Et l'on n'est plus au tems de ces nobles fiertés,  
Qui, par un digne essai d'illustres cruautés,  
Vouloient voir d'un amant la constance éprouvée.  
De tout ce noble orgueil, qui nous s'étoit si bien,  
On est bien descendu dans le siècle où nous  
sommes,

Et l'on en est réduite à n'espérer plus rien,  
A moins que l'on se jette à la tête des hommes.

C I D I P P E.

Oui, voilà le secret de l'affaire; & je voi  
Que vous le prenez mieux que moi.

C'est pour nous attacher à trop de bienfiance,  
Qu'aucun amant, ma sœur, à nous ne veut venir;  
Et nous voulons trop soutenir

L'honneur de notre sexe, & de notre naissance.  
Les hommes maintenant aiment ce qui leur rit,

L'es-

TRAGI-COMEDIE, & BALLET. 203

L'efpoir, plus que l'amour, est ce qui les attire;  
Et c'est par-là que Pſiché nous ravit  
Tous les amans qu'on voit sous son empire.  
Suivons, suivons l'exemple, ajustons-nous au  
tems.

Abaisſons-nous, ma ſœur, à faire des avances;  
Et ne ménageons plus de tristes bienſéances  
Qui nous ôtent les fruits du plus beau de nos ans.

A G L A U R E.

J'approuve la penſée, & nous avons matière  
D'en faire l'épreuve première  
Aux deux Princes qui ſont les derniers arrivés.  
Ils ſont charmans, ma ſœur; & leur perſonne  
entiére

Me.... Les avez-vous obſervés?

C I D I P P E.

Ah! Ma ſœur, ils ſont faits tous deux d'une  
manière,

Que mon ame.... Ce ſont deux Princes achevés.

A G L A U R E.

Je trouve qu'on pourroit rechercher leur ten-  
drefſe,

Sans ſe faire deshonneur.

C I D I P P E.

Je trouve que, ſans honte, une belle Princeſſe  
Leur pourroit donner ſon cœur,

A G L A U R E.

Les voici tous deux; & j'admire

Leur air & leur ajustement.

C I D I P P E.

Ils ne démentent nullement

Tout ce que nous venons de dire.

\*\*\*\*\*

S C E N E II.

CLEOMENE, AGENOR, AGLAU-  
RE, CIDIPPE.

A G L A U R E.

D'Où vient, Princees, d'où vient que vous  
fuyez ainſi?

Prenez-vous l'épouvante en nous voyant paroître?

I 6

CLEO-

C L E O M E N E.

On nous faisoit croire qu'ici  
La Princesse Psiché, Madame, pourroit être.

A G L A U R E.

Tous ces lieux n'ont-ils rien d'agréable pour vous,  
Si vous ne les voyez ornés de sa présence?

A G E N O R.

Ces lieux peuvent avoir des charmes assez doux;  
Mais nous cherchons Psiché dans notre im-  
patience.

C I D I P P E.

Quelque chose de bien pressant  
Vous doit, à la chercher, pousser tous deux,  
sans doute.

C L E O M E N E.

Le motif est assez puissant,  
Puisque notre fortune, enfin, en dépend toute.

A G L A U R E.

Ce seroit trop à nous, que de nous informer  
Du secret que ces mots nous peuvent enfermer.

C L E O M E N E.

Nous ne prétendons point en faire de mystère,  
Aussi bien, malgré nous, paroîtroit-il au jour;  
Et le secret ne dure guère,  
Madame, quand c'est de l'amour.

C I D I P P E.

Sans aller plus avant, Princes, cela veut dire,  
Que vous aimez Psiché tous deux.

A G E N O R.

Tous deux soumis à son empire,  
Nous allons, de concert, lui découvrir nos feux.

A G L A U R E.

C'est une nouveauté, sans doute, assez bizarre,  
Que deux rivaux si bien unis.

C L E O M E N E.

Il est vrai que la chose est rare;  
Mais non pas impossible à deux parfaits amis.

C I D I P P E.

Est-ce que dans ces lieux il n'est qu'elle de belle,  
Et n'y trouvez-vous point à séparer vos vœux?

A G L A U R E.

TRAGI-COMEDIE, & BALLET. 205

A G L A U R E.

Parmi l'éclat du sang, vos yeux n'ont-ils vu qu'elle  
A pouvoir mériter vos feux ?

C L E O M E N E.

Est-ce que l'on consulte au moment qu'on  
s'enflamme ?

Choisit-on qui l'on veut aimer ?

Et, pour donner toute son ame,

Regarde-t-on quel droit on a de nous charmer ?

A G E N O R.

Sans qu'on ait le pouvoir d'élire,

On suit, dans une telle ardeur,

Quelque chose qui nous attire ;

Et, lorsque l'amour touche un cœur,

On n'a point de raison à dire.

A G L A U R E.

En vérité, je plains les fâcheux embarras

Où je vois que vos cœurs se mettent.

Vous aimez un objet dont les rians appas

Mélèront des chagrins à l'espoir qu'ils vous jet-  
tent ;

Et son cœur ne vous tiendra pas

Tout ce que ses yeux vous promettent.

C I D I P P E.

L'espoir qui vous appelle au rang de ses amans,

Trouvera du mécompte aux douceurs qu'elle étale ;

Et c'est pour essuyer de très-fâcheux momens

Què les soudains retours de son ame inégale.

A G L A U R E.

Un clair discernement de ce que vous valez

Nous fait plaindre le sort où cet amour vous guide ;

Et vous pouvez trouver, tous deux, si vous voulez,

Avec autant d'attraits, une ame plus solide.

C I D I P P E.

Par un choix plus doux de moitié

Vous pouvez de l'amour sauver votre amitié ;

Et l'on voit, en vous deux, un mérite si rare,

Qu'un tendre avis veut bien prévenir, par pitié.

Ce que votre cœur se prépare.

C L E O M E N E.

Cet avis généreux fait, pour nous, éclater

Des bontés qui nous touchent l'ame ;

I 7

Mais

Mais le Ciel nous réduit à ce malheur, Madame,  
De ne pouvoir en profiter.

AGENOR.

Votre illustre pitié veut en vain nous distraire  
D'un amour dont tous deux nous redoutons l'effet;  
Ce que notre amitié, Madame, n'a pas fait,  
Il n'est rien qui le puisse faire.

CIDIPPE.

Il faut que le pouvoir de Psiché.... La voici.

\*\*\*\*\*

### S C E N E III.

PSICHE, CIDIPPE, AGLAURE,  
CLEOMENE, AGENOR.

CIDIPPE.

Venez jouir, ma sœur, de ce qu'on vous  
apprête.

AGLAURE.

Préparez vos attraits à recevoir ici  
Le triomphe nouveau d'une illustre conquête.

CIDIPPE.

Ces Princes ont tous deux si bien senti vos coups,  
Qu'à vous le découvrir, leur bouche se dispose.

PSICHE.

Du sujet qui les tient si rêveurs parmi nous,  
Je ne me croyois pas la cause;  
Et j'aurois crû toute autre chose,  
En les voyant parler à vous.

AGLAURE.

N'ayant ni beauté, ni naissance  
A pouvoir mériter leur amour & leurs soins,  
Ils nous favorisent au moins  
De l'honneur de la confiance.

CLEOMENE à Psiché.

L'aveu qu'il nous faut faire à vos divins appas,  
Est sans doute, Madame, un aveu téméraire;  
Mais tant de cœurs, près du trépas,  
Sont, par de tels aveux, forcés à vous déplaire,  
Que vous êtes réduite à ne les punir pas  
Des foudres de votre colère.

Vous

TRAGI-COMEDIE, & BALLET. 207

Vous voyez en nous deux amis  
 Qu'un doux rapport d'humeurs sçut joindre des  
 l'enfance;  
 Et ces tendres liens se sont vûs affermis  
 Par cent combats d'estime & de reconnoissance.  
 Du destin ennemi les assauts rigoureux,  
 Les mépris de la mort & l'aspect des supplices,  
 Par d'illustres éclats de mutuels offices,  
 Ont de notre amitié signalé les beaux nœuds;  
 Mais, à quelques essais qu'elle se soit trouvée,  
 Son grand triomphe est en ce jour,  
 Et rien ne fait tant voir sa constance éprouvée,  
 Que de se conserver au milieu de l'amour.  
 Oui, malgré tant d'appas, son illustre constance,  
 Aux loix qu'elle nous fait, a soumis tous nos  
 vœux;

Elle vient, d'une douce & pleine déférence,  
 Remettre à votre choix le succès de nos feux,  
 Et, pour donner un poids à notre concurrence  
 Qui, des raisons d'Etat, entraîne la balance  
 Sur le choix de l'un de nous deux,  
 Cette même amitié s'offre, sans répugnance,  
 D'unir nos deux Etats au sort du plus heureux.

A G E N O R.

Oui, de ces deux Etats, Madame,  
 Que sous votre heureux choix nous nous offrons  
 d'unir,

Nous voulons faire à notre fiâme :

Un secours pour vous obtenir.

Ce que, pour ce bonheur, près du Roi votre pere,

Nous nous sacrifions tous deux,

N'a rien de difficile à nos cœurs amoureux;

Et c'est au plus heureux faire un don nécessaire

D'un pouvoir dont le malheureux,

Madame, n'aura plus affaire.

P S I C H É.

Le choix que vous m'offrez, Princes, montre,  
 à mes yeux,

De quoi remplir les vœux de l'ame la plus fière;

Et vous me le parez tous deux d'une manière,

Qu'on ne peut rien offrir qui soit plus précieux,

Vos feux, votre amitié, votre vertu suprême,

Tous :



Tout me relève en vous l'offre de votre foi ;  
Et j'y vois un mérite à s'opposer lui-même  
A ce que vous voulez de moi.  
Ce n'est pas à mon cœur qu'il faut que je défère  
Pour entrer sous de tels liens ;  
Ma main, pour le donner, attend l'ordre d'un  
pere,  
Et mes sœurs ont des droits qui vont devant les  
miens.  
Mais, si l'on me rendoit sur mes vœux absoluë,  
Vous y pourriez avoir trop de part à la fois ;  
Et toute mon estime, entre vous suspenduë,  
Ne pourroit sur aucun laisser tomber mon choix.  
A l'ardeur de votre poursuite,  
Je répondrois assez de mes vœux les plus doux ;  
Mais c'est, parmi tant de mérite,  
Trop que deux cœurs pour moi, trop peu qu'un  
cœur pour vous.  
De mes plus doux souhaits j'aurois l'ame gênée,  
A l'effort de votre amitié ;  
Et j'y vois l'un de vous prendre une destinée  
A me faire trop de pitié.  
Oui, Princes, à tous ceux dont l'amour suit le  
vôtre,  
Je vous préférerois tous deux avec ardeur ;  
Mais je n'aurois jamais le cœur  
De pouvoir préférer l'un de vous deux à l'autre.  
A celui que je choisirois,  
Ma tendresse feroit un trop grand sacrifice ;  
Et je m'imputerois à barbare injustice,  
Le tort qu'à l'autre je ferois.  
Oui, tous deux vous brillez de trop de grandeur  
d'ame,  
Pour en faire aucun malheureux ;  
Et vous devez chercher dans l'amoureuse flamme  
Le moyen d'être heureux tous deux.  
Si votre cœur me considère  
Assez, pour me souffrir de disposer de vous,  
J'ai deux sœurs capables de plaire,  
Qui peuvent bien vous faire un destin assez doux ;  
Et l'amitié me rend leur personne assez chère,  
Pour vous souhaiter leurs époux.

CLEO-

C L E O M E N E.

Un cœur dont l'amour est extrême  
Peut-il bien consentir, hélas,  
D'être donné par ce qu'il aime !  
Sur nos deux cœurs, Madame, à vos divins appas  
Nous donnons un pouvoir suprême,  
Disposez-en pour le trépas ;  
Mais, pour un autre que vous-même,  
Ayez cette bonté de n'en disposer pas.

A G E N O R.

Aux Princesses, Madame, on feroit trop d'outrage ;  
Et c'est, pour leurs attraits, un indigne partage  
Que les restes d'une autre ardeur.  
Il faut d'un premier feu la pureté fidèle,  
Pour aspirer à cet honneur  
Où votre bonté nous appelle ;  
Et chacune mérite un cœur  
Qui n'ait soupiré que pour elle.

A G L A U R E.

Il me semble, sans nul courroux,  
Qu'avant que de vous en défendre,  
Princes, vous deviez bien attendre  
Qu'on se fût expliqué sur vous.  
Nous croyez-vous un cœur si facile & si tendre ?  
Et, lorsqu'on parle ici de vous donner à nous,  
Sçavez-vous si l'on veut vous prendre ?

C I D I P P E.

Je pense que l'on a d'assez hauts sentimens  
Pour refuser un cœur qu'il faut qu'on sollicite,  
Et qu'on ne veut devoir qu'à son propre mérite.  
La conquête de ses amans.

P S I C H E.

J'ai crû pour vous, mes cœurs, une gloire assez  
grande,  
Si la possession d'un mérite si haut...

\*\*\*\*\*

S C E N E I V.

PSICHE, AGLAURE, CIDIPPE,  
CLEOMENE, AGENOR, LYCAS.

LYCAS à Psiché.

AH! Madame.

PSI

P S I C H E.

Qu'as-tu?

L Y C A S.

Le Roi...

P S I C H E'.

Quoi?

L Y C A S.

Vous demande.

P S I C H E'.

De ce trouble si grand que faut-il que j'attende?

L Y C A S.

Vous ne le sçavez que trop tôt.

P S I C H E'.

Hélas ! Que pour le Roi tu me donnes à craindre !

L Y C A S.

Ne craignez que pour vous , c'est vous que  
l'on doit plaindre.

P S I C H E'.

C'est pour louer le Ciel, & me voir hors d'effroi,  
De sçavoir que je n'aye à craindre que pour moi.  
Mais appren-moi, Lycas, le sujet qui te touche.

L Y C A S.

Souffrez que j'obéisse à qui m'envoie ici,  
Madame; & qu'on vous laisse apprendre de sa  
bouche

Ce qui peut m'affliger ainsi.

P S I C H E'.

Allons sçavoir sur quoi l'on craint tant ma foi-  
blesse.

\*\*\*\*\*

## S C E N E V.

AGLAURE, CIDIPPE, LYCAS.

A G L A U R E.

S I ton ordre n'est pas jusqu'à nous étendu,  
Dis-nous quel grand malheur nous couvre ta  
tristesse.

L Y C A S.

Hélas ! Ce grand malheur dans la cour répandu,  
Voyez-

TRAGI-COMEDIE, & BALLET. 211

Voyez-le vous-même, Princesse,  
Dans l'oracle qu'au Roi les destins ont rendu.  
Voici ses propres mots, que la douleur, Madame,  
A gravés au fond de mon ame.

*Que l'on ne-pense nullement  
A vouloir de Psiché conclure l'hyménée ;  
Mais qu'au sommet d'un mont elle soit promptement  
En pompe funèbre menée ;  
Et que, de tous abandonnée,  
Pour époux elle attende en ces lieux constamment  
Un monstre, dont on a la vûë empoisonnée,  
Un serpent qui répand son venin en tous lieux,  
Et trouble dans sa rage & la Terre & les Cieux.*

Après un arrêt si sévère,  
Je vous quitte ; & vous laisse à juger, entre vous,  
Si, par de plus cruels & plus sensibles coups,  
Tous les Dieux nous pouvoient expliquer leur  
colère.

\*\*\*\*\*

S C E N E VI.

AGLAURE, CIDIPPE.

CIDIPPE.

MA sœur, que sentez-vous à ce soudain mal-  
heur,

Où nous voyons Pliché par les destins plongée ?

AGLAURE.

Mais vous, que sentez-vous ma sœur ?

CIDIPPE.

A ne vous point mentir, je sens que, dans  
mon cœur,

Je n'en suis pas trop affligée.

AGLAURE.

Moi, je sens quelque chose au mien

Qui ressemble assez à la joye.

Allons. Le destin nous envoie

Un mal que nous pouvons regarder comme  
un bien.

*Fin du premier Acte.*

PRE-

PREMIER INTERMEDE.

*La scène est changée en des rochers affreux; & fait voir dans l'éloignement une effroyable solitude. C'est dans ce désert que Psiché doit être exposée pour obéir à l'oracle. Une troupe de personnes affligées y viennent déplorer sa disgrâce.*

FEMMES désolées, HOMMES affligés chantans,  
Et dansans.

UNE FEMME désolée.

D Eh, piangéte al pianto mio,  
Sassi duri, antiche selve,  
Lagrimate fonti, e belue,  
D'un bel volto il fato rio.

1. HOMME affligé.

Ahi dolore!

2. HOMME affligé.

Ahi martire!

1. HOMME affligé.

Cruda morte,

FEMME désolée, & 2. HOMMES affligés.

Empia sorte,

Les deux HOMMES affligés.

Che condanni à morir tanta beltà,

TOUS TROIS ENSEMBLE.

Cieli, stelle! Ahi crudeltà!

UNE FEMME désolée.

Rispondete a miei lamenti,

Antri cavi, ascosi rupi,

Deh ridite, fondi cupi,

Del mio duolo i mesti accenti.

1. HOMME affligé.

Ahi dolore!

2. HOMME affligé.

Ahi martire!

1. HOMME affligé.

Cru la morte,

FEMME, désolée, & 2. HOMMES affligés.

Empia sorte,

TRAGI-COMEDIE, & BALLET. 213

*Les deux HOMMES affligés.*

Che' condanni à morir tanta beltà.

TOUS TROIS ENSEMBLE.

Cieli, stelle! Ahi crudeltà?

2. HOMME affligé.

Com'esser puo frà voi, ò Numi eterni,

Chi voglia estinta una beltà innocente?

Ahi! Che tanto rigor, Cielo inclemente,

Vince di crudeltà gli stessi inferni.

1. HOMME affligé.

Nume fiero!

2. HOMME affligé.

Dio severo!

*Les deux HOMMES affligés.*

Perche tanto rigor

Contro' innocente cor?

Ahi, sentenza inudita,

Dar morta à la beltà, ch'altrui da vita!

\*\*\*\*\*

ENTRÉE DE BALLET.

*Six hommes affligés, & six femmes désolées, expriment, en dansant, leur douleur par leurs attitudes.*

UNE FEMME désolée.

A Hi ch'indarno si tarda,

Non resiste à gli Dei mortale affetto,

Alto impero ne sforza,

Ove commanda il Ciel, l'Uvom cede à sforza.

1. HOMME affligé.

Ahi dolore!

2. HOMME affligé.

Ahi martire!

1. HOMME affligé.

Cruda, morte,

FEMME désolée, & 2. HOMMES affligés.

Empia sorte,

*Les deux HOMMES affligés.*

Che condanni à morir tanta beltà.

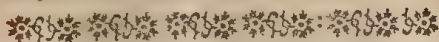
TOUS TROIS ENSEMBLE.

Cieli, stelle! Ahi crudeltà!

*Fin du premier Intermede.*

AC.





## A C T E S E C O N D.

## S C E N E P R E M I E R E.

LE ROI, PSICHE', AGLAURE, CLIPPE, LTCAS, Suite.

P S I C H E'.

**D**E vos larmes, Seigneur, la source m'est  
bien chère;  
Mais c'est trop aux bontés que vous avez  
pour moi,  
Que de laisser régner les tendresses de pere  
Jusques dans les yeux d'un grand Roi.  
Ce qu'on vous voit ici donner à la nature,  
Au rang que vous tenez, Seigneur, fait trop d'in-  
jure;  
Et j'en dois refuser les touchantes faveurs.  
Laissez-moins, sur votre sagesse,  
Prendre d'empire à vos douleurs;  
Et cessez d'honorer mon destin par des pleurs  
Qui, dans le cœur d'un Roi, montrent de la  
foiblesse.

L E R O I.

Ah! Ma fille, à ces pleurs laisse mes yeux ouverts,  
Mon deuil est raisonnable, encor qu'il soit ex-  
trême;  
Et, lorsque pour toujours on perd ce que je perds,  
La sagesse, croi-moi, peut pleurer elle-même.  
En vain l'orgueil du diadème  
Veut qu'on soit insensible à ces cruels revers,  
En vain, de la raison, les secours sont offerts  
Pour vouloir d'un œil sec voir mourir ce qu'on  
aime,  
L'effort en est barbare aux yeux de l'univers;  
Et c'est brutalité plus que vertu suprême.  
Je ne veux point, dans cette adversité,  
Parer mon cœur d'insensibilité,  
Et cacher l'ennui qui me touche;  
Je renonce à la vanité

De

TRAGI-COMEDIE, & BALLET. 215

De cette dureté farouche,  
Que l'on appelle fermeté;  
Et, de quelque façon qu'on nomme  
Cette vive douleur dont je ressens les coups,  
je veux bien l'étaler, ma fille, aux yeux de tous,  
Et, dans le cœur d'un Roi, montrer le cœur  
d'un homme.

P S I C H E.

Je ne mérite pas cette grande douleur.  
Opposez, opposez un peu de résistance.  
Aux droits qu'elle prend sur un cœur  
Dont mille événemens ont marqué la puissance.  
Quoi ? Faut-il que, pour moi, vous renon-  
ciez, Seigneur,  
A cette royale constance  
Dont vous avez fait voir, dans les coups du  
malheur,  
Une fameuse expérience ?

L E R O I.

La constance est facile en mille occasions.  
Toutes les révolutions  
Où nous peut exposer la fortune inhumaine,  
La perte des grandeurs, les persécutions,  
Le poison de l'envie, & les traits de la haine,  
N'ont rien que ne puissent, sans peine,  
Braver les résolutions  
D'une ame où la raison est un peu souveraine.  
Mais ce qui porte des rigueurs  
A faire succomber les cœurs  
Sous le poids des douleurs amères,  
Ce sont, ce sont les rudes traits  
De ces fatalités sévères,  
Qui nous enlèvent pour jamais  
Les personnes qui nous sont chères.  
La raison, contre de tels coups,  
N'offre point d'armes secourables;  
Et voilà, des Dieux en courroux,  
Les foudres les plus redoutables  
Qui se puissent lancer sur nous.

P S I C H E.

Seigneur, une douceur ici vous est offerte.  
Votre hymen a reçu plus d'un présent des Dieux;  
Et

Er, par une faveur ouverte,  
 Ils ne vous ôtent rien, en m'ôtant à vos yeux,  
 Dont ils n'ayent pris soin de réparer la perte.  
 Ils vous reste de quoi consoler vos douleurs;  
 Et cette loi du Ciel, que vous nommez cruelle,  
 Dans les deux Princesses mes sœurs,  
 Laisse à l'amitié paternelle  
 Où placer toutes ses douceurs.

## L E R O I.

Ah! De mes maux soulagement frivole!  
 Rien, rien ne s'offre à moi qui de toi me console.  
 C'est sur mes déplaisirs que j'ai les yeux ouverts;  
 Et, dans un destin si funeste,  
 Je regarde ce que je perds,  
 Et ne vois point ce qui me reste.

## P S I C H E'.

Vous sçavez mieux que moi qu'aux volontés  
 des Dieux,  
 Seigneur, il faut régler les nôtres;  
 Et je ne puis vous dire, en ces tristes adieux,  
 Que ce que beaucoup mieux vous pouvez dire  
 aux autres.

Ces Dieux sont maîtres souverains  
 Des présents qu'ils daignent nous faire,  
 Ils ne les laissent dans nos mains  
 Qu'autant de tems qu'il peut leur plaire;  
 Lorsqu'ils viennent les retirer,  
 On n'a nul droit de murmurer  
 Des graces que leur main ne veut plus nous  
 rendre.

Seigneur, je suis un don qu'ils ont fait à vos vœux,  
 Et quand, par cet arrêt, ils veulent me reprendre,  
 Ils ne vous ôtent rien que vous ne teniez d'eux,  
 Et c'est, sans murmurer, que vous devez me  
 rendre.

## L E R O I.

Ah! Cherche un meilleur fondement  
 Aux consolations que ton cœur me présente;  
 Et, de la fausseté de ce raisonnement,  
 Ne fais point un accablement  
 A cette douleur si cuisante,  
 Dont je souffre ici le tourment.

Crois-

TRAGI-COMEDIE; & BALLET. 217

Crois-tu là me donner une raison puissante,  
Pour ne me plaindre point de cet arrêt des Cieux?

Et, dans le procédé des Dieux,  
Dont tu veux que je me contente,  
Une rigueur assassinate

Ne paroît-elle pas aux yeux?

Voi l'état où ces Dieux me forcent à te rendre,  
Et l'autre où te regat mon cœur infortuné;

Tu connoîtras par là qu'ils me viennent reprendre  
Bien plus que ce qu'ils m'ont donné.

Je reçus d'eux en toi, ma fille,

Un présent que mon cœur ne leur demandoit pas;

J'y trouvois alors peu d'appas,

Et leur en vis, sans joye, accroître ma famille.

Mais mon cœur, ainsi que mes yeux,

S'est fait de ce présent une douce habitude;

J'ai mis quinze ans de soins, de veilles & d'étude,

A me le rendre précieux;

Je l'ai paré de l'aimable richesse

De mille brillantes vertus;

En lui j'ai renfermé, par des loins assidus,

Tous les plus beaux trésors que fournit la sagesse;

A lui, j'ai de mon ame attaché la tendresse;

J'en ai fait de ce cœur le charme & l'allégresse,

La consolation de mes sens abbattus,

Le doux espoir de ma vieillesse;

Ils m'ôtent tout cela, ces Dieux,

Et tu veux que je n'aye aucun sujet de plainte,

Sur cet affreux arrêt dont je lousfre l'atteindre?

Ah! Leur pouvoir se jouë avec trop de rigueur

Des tendresses de notre cœur.

Pour m'ôter leur présent, leur falloît-il attendre

Que j'en eusse fait tout mon bien?

Ou plutôt, s'ils avoient dessein de le reprendre,

N'eût-il pas été mieux de ne me donner rien?

P S I C H E'.

Seigneur, redoutez la colére

De ces Dieux contre qui vous osez éclater.

L E R O I.

Après ce coup, que peuvent-ils me faire?

Ils m'ont mis en état de ne rien redouter.

Tome IV.

K

PSI-

Crois-

## P S I C H E'.

Ah! Seigneur, je tremble des crimes  
Que je vous fais commettre, & je dois me haïr.

## L E R O I.

Ah! Qu'ils souffrent du moins mes plaintes légitimes.

Ce m'est assez d'effort que de leur obéir;  
Ce doit leur être assez que mon cœur t'abandonne  
Au barbare respect qu'il faut qu'on ait pour eux,  
Sans prétendre gêner la douleur que me donne  
L'épouvantable arrêt d'un sort si rigoureux.  
Mon juste désespoir ne sauroit se contraindre,  
Je veux, je veux garder ma douleur à jamais;  
Je veux sentir toujours la perte que je fais,  
De la rigueur du Ciel je veux toujours me plaindre,

Je veux, jusqu'au trépas, incessamment pleurer  
Ce que tout l'univers ne peut me réparer.

## P S I C H E'.

Ah! De grace, Seigneur, épargnez ma foiblesse,

J'ai besoin de constance en l'état où je suis;  
Ne fortifiez point l'excès de mes ennuis  
Des larmes de votre tendresse.

Seuls, ils sont assez forts; & c'est trop, pour  
mon cœur,

De mon destin & de votre douleur.

## L E R O I.

Oui, je dois t'épargner mon deuil inconsolable.  
Voici l'instant fatal de m'arracher de toi;  
Mais comment prononcer ce mot épouvantable?  
Il le faut toutefois, le Ciel m'en fait la loi;

Une rigueur inévitable

M'oblige à te laisser en ce funeste lieu.

Adieu, je vais... Adieu.

TRAGI-COMEDIE, & BALLET. 219

\*\*\*\*\*

S C E N E II.

PSICHE', AGLAURE, CIDIPPE.

PSICHE'.

Suivez le Roi, mes larmes, vous effrayez ses larmes,

Vous adoucierez ses douleurs;

Et vous l'accablerez d'allarmes

Si vous vous exposez encore à mes malheurs.

Conservez-lui ce qui lui reste;

Le serpent que j'attends peut vous être funeste,

Vous envelopper dans mon sort;

Et me porter en vous une seconde mort.

Le Ciel m'a seule condamnée

A son haleine empoisonnée,

Rien ne sauroit me secourir;

Et je n'ai pas besoin d'exemple pour mourir.

AGLAURE.

Ne nous enviez pas ce cruel avantage

De confondre nos pleurs avec vos déplaîsirs,

De mêler nos soupirs à vos derniers soupis;

D'une tendre amitié souffrez ce dernier gage.

PSICHE'.

C'est vous perdre inutilement.

CIDIPPE.

C'est en votre faveur espérer un miracle,

Où vous accompagner jusques au monument.

PSICHE'.

Que peut-on se promettre après un tel oracle?

AGLAURE.

Un oracle jamais n'est sans obscurité;

On l'entend d'autant moins, que mieux on croit l'entendre;

Et peut-être, après tout, n'en devez-vous attendre

Que gloire & que félicité.

Laissez-nous voir, ma sœur, par une digne issue,

Cette frayeur mortelle heureusement déçue;

Où mourir, du moins, avec vous,

Si le Ciel à nos vœux ne se montre plus doux.

PSICHE'.

Ma sœur, écoutez-mieux la voix de la nature,

K 2

Qui

SCE.



Qui vous appelle auprès du Roi.

Vous m'aimez trop; le devoir en murmure,

Vous en sçavez l'indispensable loi,

Un pere vous doit être encor plus cher que moi.

Rendez-vous toutes deux l'appui de sa vieillesse,

Vous lui devez chacune un gendre & des neveux;

Mille rois, à l'envi, vous gardent leur tendresse,

Mille rois, à l'envi, vous offriront leurs vœux.

L'oracle me veut sente; &, seule aussi, je veux

Mourir, si je puis, sans foiblesse,

Ou ne vous avoir pas pour témoins toutes deux

Dè ce que, malgré moi, la nature m'en laisse.

A G L A U R E.

Partager vos malheurs; c'est vous importuner?

C I D I P P E.

J'ose dire un peu plus, ma sœur, c'est vous déplaire?

P S I C H E.

Non. Mais, enfin, c'est me gêner;

Et peut-être du Ciel redoubler la colère.

A G L A U R E.

Vous le voulez, & nous partons.

Daigne ce même Ciel, plus juste & moins sévère,

Vous envoyer le sort que nous vous souhaitons,

Et que notre amitié sincère

En dépit de l'oracle, & malgré vous, espère.

P S I C H E.

Adieu. C'est un espoir, ma sœur, & des souhaits,

Qu'aucun des Dieux ne remplira jamais.

\*\*\*\*\*

### S C E N E III.

P S I C H E' seule.

ENfin, seule, & toute à moi-même,

Je puis envisager cet affreux changement

Qui, du haut d'une gloire extrême,

Me précipite au monument.

Cette gloire étoit sans seconde;

L'éclat s'en répandoit jusqu'aux deux bouts du monde,

Tout ce qu'il a de rois sembloient faits pour m'aimer,

Tous

TRAGI-COMEDIE, & BALLET. 221

Tous leurs sujets, me prenant pour Déesse,  
 Commençoient à m'accoutumer  
 Aux encens qu'ils m'offroient sans cesse;  
 Leurs soupirs me suivoient, sans qu'il m'en  
 coûtât rien;  
 Mon ame restoit libre en captivant tant d'ames;  
 Et j'étois, parmi tant de flâmes,  
 Reine de tous les cœurs, & maîtresse du mien.  
 O Ciel! M'aurez-vous fait un crime  
 De cette insensibilité?  
 Déployez-vous sur moi tant de sévérité,  
 Pous n'avoir à leurs vœux rendu que de l'estime?  
 Si vous m'imposiez cette loi,  
 Qu'il fallût faire un choix pour ne pas vous dé-  
 plaire,  
 Puisque je ne pouvois le faire,  
 Que ne le faisiez-vous pour moi?  
 Que ne m'inspiriez-vous ce qu'inspire à tant d'au-  
 tres  
 Le mérite, l'amour, &.... Mais que vois-je ici?

\*\*\*\*\*

SCENE IV.

CLEOMENE, AGENOR, PSICHE.

CLEOMENE.

Deux amis, deux rivaux, dont l'unique souci  
 Est d'exposer leurs jours pour conserver les  
 vôtres.

PSICHE.

Puis-je vous écouter, quand j'ai chassé deux  
 sœurs?

Princes, contre le Ciel pensez-vous me défendre?  
 Vous livrer au serpent qu'ici je dois attendre,  
 Ce n'est qu'un désespoir qui sied mal aux grands  
 cœurs;

Et mourir, alors que je meurs,  
 C'est accabler une ame tendre  
 Qui n'a que trop de ses douleurs.

AGENOR.

Un serpent n'est pas invincible;  
 Cadmus, qui n'aimoit rien, défit celui de Mars.

K 3

Nous

Nous aimons, & l'amour ſait rendre tout poſſible  
 Au cœur qui ſuit ſes étendards,  
 A la main dont lui-même il conduit tous les dards.  
 P S I C H E.

Voulez-vous qu'il vous ſerve en faveur d'une in-  
 grate,

Que tous ſes traits n'ont pû toucher,  
 Qu'il domte ſa vengeance au moment qu'elle  
 éclate,

Et vous aide à m'en arracher?

Quand même vous m'auriez ſervie,

Quand vous m'auriez rendu la vie,

Quel fruit eſpérez-vous de qui ne peut aimer?

C L E O M E N E.

Ce n'eſt point par l'eſpoir d'un ſi charmant ſalaire  
 Que nous nous ſentons animer;

Nous ne cherchons qu'à ſatisfaire  
 Aux devoirs d'un amour qui n'oſe préſumer

Que jamais, quoi qu'il puiſſe faire,  
 Il ſoit capable de vous plaire,

Et digne de vous enflammer.

Vivez, belle Princeſſe, & vivez pour un autre;  
 Nous le verrons d'un œil jaloux,

Nous en mourrons; mais d'un trépas plus doux  
 Que ſ'il nous falloit voir le vôtre;

Et, ſi nous ne mourons, en vous ſauvant le jour,  
 Quelque amour qu'à nos yeux vous préfériez  
 au nôtre,

Nous voulons bien mourir de douleur & d'amour.

P S I C H E.

Vivez, Princes, vivez; & de ma deſtinée  
 Ne ſongez plus à rompre, ou partager la loi;  
 Jecrois vous l'avoir dit, le Ciel ne veut que moi,  
 Le Ciel m'a ſeule condamnée.

Je penſe ouïr déjà les mortels ſiffemens  
 De ſon miniſtre qui s'approche,

Ma frayeur me le peint, me l'offre à tous momens;  
 Et, maîtreſſe qu'elle eſt de tous mes ſentimens,

Elle me le figure au haut de cette roche.

J'en tombe de foibleſſe; & mon cœur abbatu  
 Ne ſoutient plus qu'à peine un reſte de vertu.

Adieu. Princes, fuyez, qu'il ne vous empoiſonne.

AGE.

TRAGI-COMEDIE, & BALLET. 223

A G E N O R.

Rien ne s'offre à nos yeux encor qui les étonne;  
 Et, quand vous vous peignez un si proche trépas,  
 Si la force vous abandonne,  
 Nous avons des cœurs & des bras  
 Que l'espoir n'abandonne pas.  
 Peut-être qu'un rival a dicté cet oracle,  
 Que l'or a fait parler celui qui l'a rendu;  
 Ce ne seroit pas un miracle  
 Que, pour un Dieu muet, un homme eût ré-  
 pondu;  
 Et, dans tous les climats, on n'a que trop  
 d'exemples  
 Qu'il est, ainsi qu'ailleurs, des méchans dans  
 les Temples.

C L E O M E N E.

Laissez-nous opposer, au lâche ravisseur  
 A qui le sacrilège indignement vous livre,  
 Un amour qu'a le Ciel choisi pour défenseur  
 De la seule beauté pour qui nous voulons vivre.  
 Si nous n'osons prétendre à sa possession,  
 Du moins, en son péril, permettez-nous de suivre.  
 L'ardeur & les devoirs de notre passion.

P S I C H E'.

Portez-les à d'autres moi-mêmes,  
 Princes, portez-les à mes sœurs  
 Ces devoirs, ces ardeurs extrêmes  
 Dont pour moi sont remplis vos cœurs;  
 Vivez pour elles, quand je meurs;  
 Plaignez de mon destin les funestes rigueurs,  
 Sans leur donner en vous de nouvelles matières,  
 Ce sont mes volontés dernières;  
 Et l'on a reçu, de tout tems,  
 Pour souveraines loix, les ordres des mourans.

C L E O M E N E.

Princesse...

P S I C H E'.

Encore un coup, Prince, vivez pour elles.  
 Tant que vous m'aimerez, vous devez m'obéir;  
 Ne me réduisez pas à vouloir vous haïr,  
 Et vous regarder en rebelles,  
 A force de m'être fidèles.

Allez, laissez-moi seule expirer en ce lieu,  
 Où je n'ai plus de voix que pour vous dire, adieu.  
 Mais je sens qu'on m'enlève, & l'air m'ouvre  
 une route,  
 D'où vous n'entendrez plus cette mourante voix.  
 Adieu, Princes, adieu pour la dernière fois,  
 Voyez si, de mon sort, vous pouvez être en doute.  
*[Psiché est enlevée en l'air par deux Zéphirs.]*

## A G E N O R.

Nous la perdons de vûe. Allons tous deux chercher  
 Sur le faite de ce rocher,  
 Prince, les moyens de la suivre.

## C L E O M E N E.

Allons y chercher ceux de ne lui point survivre.

\*\*\*\*\*

## S C E N E V.

*L' A M O U R en l'air.*

Allez mourir, rivaux d'un Dieu jaloux,  
 Dont vous méritez le courroux  
 Pour avoir eu le cœur sensible aux mêmes char-  
 mes;  
 Et toi, forge, Vulcain, mille brillans attraits  
 Pour orner un palais,  
 Où l'Amour, de Psiché, veut essuyer les larmes,  
 Et lui rendre les armes.

*Fin du second Acte.*

\*\*\*\*\*

## II. I N T E R M E D E.

*La scène se charge en une cour magnifique, ornée  
 de colonnes de lapis, enrichies de figures d'or,  
 qui forment un palais pompeux & brillant, que  
 l'Amour destine pour Psiché.*

VULCAIN, CYCLOPES, FÉES.

VULCAIN.

Dépêchez, préparez ces lieux  
 Pour le plus aimable des Dieux;

Que

TRAGI-COMEDIE, & BALLET. 225

Que chacun pour lui s'intéresse,  
N'oubliez rien des soins qu'il faut.

Quand l'Amour presse,  
On n'a jamais fait assez-tôt.

L'Amour ne veut point qu'on diffère,

Travaillez, hâtez-vous,

Frappez, redoublez vos coups;

Que l'ardeur de lui plaise,

Fasse vos soins les plus doux.

\*\*\*\*\*

ENTREE DE BALLET.

*Les Cyclopes achèvent en cadence de grands vases  
d'or que des Fées leur apportent.*

VULCAIN.

Servez bien un Dieu si charmant,  
Il se plaît dans l'empressement;

Que chacun pour lui s'intéresse,  
N'oubliez rien des soins qu'il faut.

Quand l'Amour presse,  
On n'a jamais fait assez-tôt.

L'Amour ne veut point qu'on diffère,

Travaillez, hâtez-vous,

Frappez, redoublez vos coups;

Que l'ardeur de lui plaise,

Fasse vos soins les plus doux.

\*\*\*\*\*

II. ENTREE DE BALLET.

*Les Cyclopes & les Fées placent en cadence les  
vases d'or qui doivent être de nouveaux orne-  
mens du palais de l'Amour.*

*Fin du second-Intermède.*

ES.

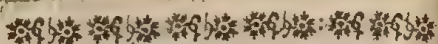
x;

Que

K 3

AG





## ACTE TROISIEME.

## SCENE PREMIERE.

L'AMOUR, ZEPHIRE.

ZEPHIRE.

OUI, je me suis galamment acquitté  
De la commission que vous m'avez donnée;  
Et, du haut du rocher, je l'ai, cette  
beauté,  
Par le milieu des airs, doucement amenée  
Dans ce beau palais enchanté,  
Où vous pouvez, en liberté,  
Disposer de sa destinée.

Mais vous me surprenez par ce grand changement  
Qu'en votre personne vous faites;  
Cette taille, ces traits, & cet ajustement  
Cachent tout-à-fait qui vous êtes;  
Et je donne aux plus fins à pouvoir, en ce jour,  
Vous reconnoître pour l'Amour.

L'AMOUR.

Aussi ne veux-je pas qu'on puisse me connoître.  
Je ne veux, à Pſiché, découvrir que mon cœur,  
Rien que les beaux transports de cette vive ardeur  
Que ses doux charmes y font naître;  
Et, pour en exprimer l'amoureuse langueur,  
Et cacher ce que je puis être  
Aux yeux qui m'imposent des loix,  
J'ai pris la forme que tu vois.

ZEPHIRE.

En tout, vous êtes un grand maître,  
C'est ici que je le connois.  
Sous des déguisemens de diverse nature,  
On a vu les Dieux amoureux  
Chercher à soulager cette douce blessure  
Que reçoivent les cœurs de vos traits pleins de  
feux;  
Mais, en bon sens, vous l'emportez sur eux;  
Et voilà la bonne figure  
Pour avoir un succès heureux

TRAGI-COMEDIE, & BALLET. 227

Près de l'aimable sexe où l'on porte ses vœux,  
 Qui, de ces formes-là l'assistance est bien forte;  
 Et, sans parler ni de rang, ni d'esprit,  
 Qui peut trouver moyen d'être fait de la sorte,  
 Ne soupire guère à crédit.

L' A M O U R.

J'ai résolu, mon cher Zéphire,  
 De demeurer ainsi toujours;  
 Et l'on ne peut le trouver à redire  
 A l'ainé de tous les Amours.  
 Il est tems de sortir de cette longue enfance  
 Qui fatigue ma patience,  
 Il est tems désormais que je devienne grand.

Z E P H I R E.

Fort bien. Vous ne pouvez mieux faire;  
 Et vous entrez dans un mystère  
 Qui ne demande rien d'enfant.

L' A M O U R.

Ce changement, sans doute, irritera ma mere.

Z E P H I R E

Je prévois là-dessus quelque peu de colère.

Bien que les disputes des ans

Né doivent point régner parmi les immortelles,

Votre mere Vénus est de l'humeur des belles

Qui n'aiment point de grands enfans.

Mais où je la trouve outragée,

C'est dans le procédé que l'on vous voit tenir;

Et c'est l'avoir étrangement vengée,

Que d'aimer la beauté qu'elle vouloit punir.

Cette haine, où ses vœux prétendent que réponde

La puissance d'un fils que redoutent les Dieux...

L' A M O U R.

Laissons cela, Zéphire, & me dis si tes yeux

Ne trouvent pas Piché la plus belle du monde.

Est-il rien sur la Terre, est-il rien dans les Cieux,

Qui puisse lui ravir le titre glorieux

De beauté sans seconde?

Mais je la vois, mon cher Zéphire,

Qui demeure surprise à l'éclat de ces lieux.

Z E P H I R E.

Vous pouvez vous montrer pour finir son martyre,

Lui découvrir son destin glorieux;

Et vous dire, entre vous, tout ce que peuvent dire  
 Les soupirs, la Bouche & les yeux.  
 En confident discret, je sçais ce qu'il faut faire  
 Pour ne pas interrompre un amoureux mystère.

\*\*\*\*\*

## S C E N E II.

P S I C H E *seule.*

O U suis-je? Et dans un lieu, que je croyois  
 barbare,

Quelle sçavante main a bâti ce palais

Que l'art, que la nature pare

De l'assemblage le plus rare

Que l'œil puisse admirer jamais?

Tout rit, tout brille, tout éclate

Dans ces jardins, dans ces appartemens,

Dont les pompeux ameublemens

N'ont rien qui n'enchanter & ne flatte;

Et, de quelque côté que tournent mes frayeurs,

Je ne vois, sous mes pas, que de l'or ou des fleurs.

Le Ciel auroit-il fait cet amas de merveilles

Pour la demeure d'un serpent?

Et, lorsque, par leur vûë, il amuse & suspend

De mon destin jaloux les rigueurs sans pareilles,

Veut-il montrer qu'il s'en repent?

Non, non, c'est de sa haine, en cruautés féconde,

Le plus noir, le plus rude trait

Qui, par une rigueur nouvelle & sans seconde,

N'étale ce choix qu'elle a fait

De ce qu'a de plus beau le monde,

Qu'afin que je le quitte avec plus de regret.

Que mon espoir est ridicule,

S'il croit par-là soulager mes douleurs!

Tout autant de momens que ma mort se recule,

Sont autant de nouveaux malheurs;

Plus elle tarde, & plus de fois je meurs.

Ne me fais plus languir, vien prendre ta victime,

Monstre, qui dois me déchirer.

Veux-tu que je te cherche, & faut-il que j'anime

Tes fureurs à me dévorer?

Si le Ciel veut ma mort, si ma vie est un crime,

Ds

TRAGI-COMEDIE, & BALLET. 229

De ce peu qui m'en reste ose enfin t'emparer ;  
Je suis lasse de murmurer  
Contre un châtimement légitime,  
Je suis lasse de soupirer,  
Vien, que j'achève d'expirer.

\*\*\*\*\*

S C E N E III.

L'AMOUR, PSICHE, ZEPHIRE.

L'AMOUR.

Le voilà ce serpent, ce monstre impitoyable,  
Qu'un oracle étonnant pour vous a préparé ;  
Et qui n'est pas, peut-être, à tel point effroyable,  
Que vous vous l'êtes figuré.

PSICHE.

Vous, Seigneur, vous seriez ce-monstre dont  
L'oracle

A menacé mes tristes jours,

Vous qui semblez plutôt un Dieu, qui, par miracle,  
Daigne venir lui-même à mon secours ?

L'AMOUR.

Quel besoin de secours au milieu d'un empire,  
Où tout ce qui respire

N'attend que vos regards pour en prendre la loi ;  
Où vous n'avez à craindre autre monstre que moi ?

PSICHE.

Qu'un monstre tel que vous inspire peu de crainte ;  
Et que, s'il a quelque poison,

Une ame auroit peu de raison

De hazarder la moindre plainte

Contre une favorable atteinte,

Dont tout le cœur craindrait la guérison !

A peine je vous vois, que mes frayeurs cessées

Laisent évanouir l'image du trépas ;

Et que je sens couler dans mes veines glacées

Un je ne sçais quel feu que je ne connois pas.

J'ai senti de l'estime & de la complaisance,

De l'amitié, de la reconnoissance ;

De la compassion les chagrins innocens

M'en ont fait sentir la puissance ;

Mais je n'ai point encor senti ce que je sens.

X 7

Je ne sçais ce que c'est; mais je sçais qu'il me  
 charme,  
 Que je n'en conçois point d'alarme.  
 Plus j'ai les yeux sur vous, plus je m'en sens  
 charmer;  
 Tout ce que j'ai senti n'agissoit point de même;  
 Et je dirois que je vous aime,  
 Seigneur, si je sçavois ce que c'est que d'aimer.  
 Ne les détournez point ces yeux qui m'empoisonnent,  
 Ces yeux tendres, ces yeux perçans, mais amoureux,  
 Qui semblent partager le trouble qu'ils me donnent.  
 Hélas! Plus ils sont dangereux;  
 Plus je me plais à m'attacher sur eux.  
 Par quel ordre du Ciel, que je ne puis comprendre,  
 Vous dis-je, plus que je ne dois,  
 Moi, de qui la pudeur devoit du moins attendre  
 Que vous m'expliquassiez le trouble où je vous  
 vois?  
 Vous soupirez, Seigneur, ainsi que je soupire,  
 Vos sens, comme les miens, paroissent interdits,  
 C'est à moi de m'en taire, à vous de me le dire,  
 Et cependant c'est moi qui vous le dis.

## L'AMOUR.

Vous avez eu, Pâché, l'ame toujours si dure,  
 Qu'il ne faut pas vous étonner  
 Si, pour en réparer l'injure,  
 L'Amour en ce moment se paye avec usure  
 De ceux qu'elle a dû lui donner.  
 Ce moment est venu qu'il faut que votre bouche  
 Exhale des soupirs si longtems retenus;  
 Et qu'en vous arrachant à cette humeur farouche,  
 Un amas de transports aussi doux qu'inconnus,  
 Aussi sensiblement, tout à la fois vous touche,  
 Qu'ils ont dû vous toucher durant tant de beaux  
 jours  
 Dont cette ame insensible a profané le cours.

## P S I C H E.

N'aimer point, c'est donc un grand crime?

L'A.

TRAGI-COMEDIE, & BALLET. 231.

L' A M O U R.

En souffrez-vous un rude châtimement ?

P S I C H E.

C'est punir assez doucement.

L' A M O U R.

C'est lui choisir sa peine légitime ;  
Et se faire justice, en ce glorieux jour,  
D'un manquement d'amour, par un excès d'a-  
mour.

P S I C H E.

Que n'ai-je été plutôt punie !

J'y mets le bonheur de ma vie.

Je devrois en rougir, ou le dire plus bas ;

Mais le supplice a trop d'appas.

Permettez que, tout hant, je le die & redie ;

Je le dirois cent fois, & n'en rougirois pas.

Ce n'est point moi qui parle ; & de votre présence

L'empire surprenant, l'aimable violence,

Dès que je veux parler, s'empare de ma voix.

C'est en vain qu'en secret ma pudeur s'en offense,

Que le sexe & la bienséance

Osent me faire d'autres loix ;

Vos yeux de ma réponse eux-mêmes font le choix,

Et ma bouche, asservie à leur toute-puissance,

Ne me consulte plus sur ce que je me dois.

L' A M O U R.

Croyez, belle Psiché, croyez ce qu'ils vous disent,

Ces yeux, qui ne sont point jaloux,

Qu'à l'envi les vôtres m'instruisent

De tout ce qui se passe en vous.

Croyez-en ce cœur qui soupire,

Et qui, tant que le vôtre y voudra repartir,

Vous dira bien plus d'un soupir,

Que cent regards ne peuvent dire.

C'est le langage le plus doux ;

C'est le plus fort, c'est le plus sûr de tous.

P S I C H E.

L'intelligence en étoit dûë

A nos cœurs, pour les rendre également contents.

J'ai soupiré, vous m'avez entenduë ;

Vous soupirez, je vous entends.

Mais ne me laissez plus en doute,

Sei.



Seigneur, & dites-moi si, par la même route,  
Après moi, le Zéphire ici vous a rendu ;

Pour me dire ce que j'écoute.

Quand j'y suis arrivée, étiez-vous attendu ?  
Et, quand vous lui parlez, êtes-vous entendu ?

L' A M O U R.

J'ai dans ce doux climat un souverain empire,  
Comme vous l'avez sur mon cœur ;

L'Amour m'est favorable, & c'est en sa faveur,  
Qu'à mes ordres Eole a soumis le Zéphire.

C'est l'Amour qui, pour voir mes feux récom-  
pensés,

Lui-même a dicté cet oracle

Par qui vos beaux jours menacés

D'une foule d'amans se font débarrassés ;

Et qui m'a délivré de l'éternel obstacle

De tant de soupirs empressés

Qui ne méritoient pas de vous être adressés.

Ne me demandez point quelle est cette province,

Ni le nom de son Prince,

Vous le sçavez quand il en fera tems.

Je veux vous acquérir ; mais c'est par mes services,

Par des soins assidus, & par des vœux constans,

Par les amoureux sacrifices

De tout ce que je suis,

De tout ce que je puis,

Sans que l'éclat d'un rang pour moi vous sollicite,

Sans que de mon pouvoir je me fasse un mérite ;

Et, bien que souverain dans cet heureux séjour,

Je ne vous veux, Pâché, devoir qu'à mon amour.

Venez-en admirer avec moi les merveilles,

Princesse, & préparez vos yeux & vos oreilles

A ce qu'il a d'enchantemens ;

Vous y verrez des bois & des prairies.

Contester sur leurs agrémens

Avec l'or & les pierres,

Vous n'entendrez que des concerts charmans ;

De cent beautés vous y ferez servie ;

Qui vous adoreront sans vous porter envie,

Et brigueront, à tous momens,

D'une ame soumise & ravie,

L'honneur de vos commandemens.

TRAGI-COMEDIE, & BALLET. 233

P S I C H E'.

Mes volontés suivent les vôtres,  
 Je n'en sçauois-plus avoir d'autres;  
 Mais votre oracle, enfin, vient de me séparer  
 De deux sœurs, & du Roi mon pere,  
 Que mon trépas imaginaire  
 Réduit tous trois à me pleurer.  
 Pour dissiper l'erreur dont leur ame accablée  
 De mortels déplaisirs se voit pour moi comblée,  
 Souffrez que mes sœurs soient témoins  
 Et de ma gloire & de vos soins.  
 Prêtez-leur, comme à moi, les ailes du Zéphire,  
 Qui leur puissent de votre empire,  
 Ainsi qu'à moi, faciliter l'accès;  
 Faites-leur voir en quel lieu je respire,  
 Faites leur, de ma perte, admirer le succès.

L' A M O U R.

Vous ne me donnez pas, Psiché, toute votre ame,  
 Ce tendre souvenir d'un pere & de deux sœurs,  
 Me vole une part des douceurs  
 Que je veux toutes pour ma flâme.  
 N'ayez d'yeux que pour moi, qui n'en ai que  
 pour vous;  
 Ne songez qu'à m'aimer, ne songez qu'à me plaire;  
 Et, quand de tels foudris osent vous en distraire.....

P S I C H E'.

Des tendresses du sang peut-on être jaloux?

L' A M O U R.

Je le suis, ma Psiché, de toute la nature.  
 Les rayons du soleil vous haïssent trop souvent;  
 Vos cheveux souffrent trop les caresses du vent,  
 Dès qu'il les frète, j'en murmure;  
 L'air même que vous respirez,  
 Avec trop de plaisir passe par votre bouche;  
 Votre habit de trop près vous touche;  
 Et, si-tôt que vous soupirez,  
 Je ne sçais quoi, qui m'effarouche,  
 Craint, parmi vos soupirs, des soupirs égarés.  
 Mais vous voulez vos sœurs; allez, partez, Zéphire,  
 Psiché le veut, je ne l'en puis dédire.

[Zéphire s'envole.]

SCÈ

\*\*\*\*\*

## S C E N E I V.

L'AMOUR, PSICHE.

L'AMOUR.

Quand vous leur ferez voir ce bienheureux  
séjour,

De ses trésors faites-leur cent largesses,  
Prodiguez-leur caresses sur caresses;

Et du sang, s'il se peut, épuisez les tendresses,  
Pour vous rendre toute à l'amour.

Je n'y mêlerai point d'importune présence,  
Mais ne leur faites pas de si longs entretiens;  
Vous ne sçauriez pour eux avoir de complaisance,  
Que vous ne dérobiez aux miens.

P S I C H E.

Votre amour me fait une grace,  
Dont je n'abuserai jamais.

L'AMOUR.

Allons voir cependant ces jardins, ce palais,  
Où vous ne verrez rien que votre éclat n'efface.  
Et vous, petits Amours, & vous, jeunes Zéphirs,  
Qui, pour ames, n'avez que de tendres soupirs,  
Montrez tous à l'envi ce qu'à voir ma Princesse  
Vous avez senti d'allégresse.

*Fin du troisième Acte.*

\*\*\*\*\*

## III. INTERMEDE.

L'AMOUR, PSICHE,

Un ZEPHIR chantant, deux AMOURS  
chantans, Troupe d'AMOURS & de  
ZEPHIRS dansans.

## ENTREE DE BALLET.

Les Amours & les Zéphirs, pour obéir à l'Amour,  
marquent par leurs danses, la joye qu'ils ont de  
voir Psiché.

UN ZEPHIR.

Aimable jeunesse,  
Suivez la tendresse;

Joi-

Joignez aux beaux jours  
La douceur des amours.  
C'est pour vous surprendre,  
Qu'on vous fait entendre  
Qu'il faut éviter leurs soupirs,  
Et craindre leurs desirs;  
Laissez-vous apprendre  
Quels sont leurs plaisirs.

LES DEUX AMOURS ENSEMBLE.

Chacun est obligé d'aimer  
A son tour;  
Et plus on a de quoi charmer,  
Plus on doit à l'amour.

I. A M O U R.

Un cœur jeune & tendre  
Est obligé de se rendre;  
Il n'a point à prendre  
De fâcheux détours.

LES DEUX AMOURS ENSEMBLE.

Chacun est obligé d'aimer  
A son tour.

Et plus on a de quoi charmer,  
Plus on doit à l'amour.

2. A M O U R.

Pourquoi se défendre?  
Que sert-il d'attendre?  
Quand on perd un jour,  
On le perd sans retour.

LES DEUX AMOURS ENSEMBLE.

Chacun est obligé d'aimer  
A son tour;

Et plus on a de quoi charmer,  
Plus on doit à l'amour.

\*\*\*\*\*

## II. ENTREE DE BALLET.

*Les deux Troupes d'Amours & de Zéphirs re-  
commencent leurs danses.*

LE ZEPHIR.

L'Amour a des charmes,  
Rendons-lui les armes;

Ses

Joi-

Ses soins & ses pleurs  
 Ne sont pas sans douceurs.  
 Un cœur, pour le suivre,  
 A cent maux se livre.  
 Il faut, pour goûter ses appas,  
 Languir jusqu'au trépas;  
 Mais ce n'est pas vivre  
 Que de n'aimer pas.

## LES DEUX AMOURS ENSEMBLE

S'il faut des soins & des travaux

En aimant,

On est payé de mille maux

Par un heureux moment.

## 1. A M O U R.

On craint, on espère,

Il faut du mystère;

Mais on n'obtient guère

De bien sans tourment.

## LES DEUX AMOURS ENSEMBLE

S'il faut des soins & des travaux

En aimant,

On est payé de mille maux

Par un heureux moment.

## 2. A M O U R.

Que peut-on mieux faire,

Qu'aimer & que plaie?

C'est un soin charmant,

Que l'emploi d'un amant.

## LES DEUX AMOURS ENSEMBLE

S'il faut des soins & des travaux

En aimant,

On est payé de mille maux

Par un heureux moment.

*Fin du troisième-Intermède.*





ACTE QUATRIEME.

*Le théâtre représente un jardin superbe & charmant. On y voit des berceaux de verdure soutenus par des thermes d'or, décorés par des vases d'Orangers, & par des arbres chargés de toutes sortes de fruits. Le milieu du théâtre est rempli des fleurs les plus belles & les plus rares. On découvre dans l'enfoncement plusieurs dômes de rocailles, ornés de coquillages, de fontaines & de statues; & toute cette vûe se termine par un magnifique palais.*

SCENE PREMIERE.

AGLAURE, CIDIPPE.

AGLAURE.

**J**E n'en puis plus, ma sœur, j'ai vû trop de merveilles,

L'avenir aura peine à les bien concevoir;  
Le soleil qui voit tout, & qui nous fait  
tout voir,

N'en a vû jamais de pareilles.

Elles me chagrinent l'esprit;

Et ce brillant palais, ce pompeux équipage,

Font un odieux étalage

Qui m'accable de honte autant que de dépit.

Que la fortune indignement nous traite;

Et que sa largesse indiscrète

Prodigue avenglement, épuise, unit d'efforts,

Pour faire de tant de trésors

Le partage d'une cadette!

CIDIPPE.

J'entre dans tous vos sentimens,

J'ai les mêmes chagrins; &, dans ces lieux  
charmans,

Tout ce qui vous déplaît, me blesse;

Tout ce que vous prenez pour un mortel affront,

Comme vous m'accable, & me laisse

L'amertume dans l'ame, & la rougeur au front.

AGLAU-



## A G L A U R E.

Non, ma sœur, il n'est point de reines  
 Qui, dans leur propre Etat, parlent en souveraines  
 Comme Pſiché parle en ces lieux.  
 On l'y voit obéie avec exactitude;  
 Et de ses volontés une amoureuse étude  
 Les cherche jusques dans ses yeux,  
 Mille beautés s'empresſent autour d'elle,  
 Et ſembloit dire à nos regards jaloux,  
 Quels que ſoient nos attraits, elle eſt enco-  
 plus belle,  
 Et nous, qui la ſervons, le ſommes plus que vous.  
 Elle prononce, on exécute;  
 Aucun ne s'en défend, aucun ne s'en rebute.  
 Flore, qui s'attache à ſes pas,  
 Répand à pleines mains, autour de ſa perſonne,  
 Ce qu'elle a de plus doux appas;  
 Zéphire vole aux ordres qu'elle donne;  
 Et ſon amante & lui, s'en laiſſant trop charmer,  
 Quittent, pour la ſervir, les ſoins de s'entr'aimer.

## C I D I P P E.

Elle a des Dieux à ſon ſervice,  
 Elle aura bientôt des autels;  
 Et nous ne cominandons qu'à de chetifs mortels,  
 De qui l'audace & le caprice  
 Contre nous, à toute heure, en ſecret ſévoltés,  
 Oppoſent à nos volontés  
 Ou le murmure, ou l'artifice.

## A G L A U R E.

C'étoit peu que, dans notre cour,  
 Tant de cœurs, à l'envi, nous l'euffent préférée;  
 Ce n'étoit pas aſſez que, de nuit & de jour,  
 D'une foule d'amans elle y fût adorée;  
 Quand nous nous conſolions de la voir au tombeau  
 Par l'ordre imprévu d'un oracle,  
 Elle a voulu de ſon deſtin nouveau  
 Faire, en notre préſence, éclater le miracle,  
 Et choiſi nos yeux pour témoins  
 De ce qu'au fond du cœur, nous ſouhaitions  
 Le moins.

## C I D I P P E.

Ce qui le plus me deſeſpère,

C'est

# TRAGI-COMEDIE, & BALLET. 239

C'est cet amant parfait & si digne de plaire  
Qui se captive sous ses loix.

Quand nous pourrions choisir entre tous les me-  
narques,

En est-il un de tant de rois,

Qui porte de si nobles marques?

Se voir du bien par de-là ses souhaits,

N'est souvent qu'un bonheur qui fait des miséra-  
bles,

Il n'est ni train pompeux, ni superbes palais

Qui n'ouvrent quelque porte à des maux incurra-  
bles;

Mais avoir un amant d'un mérite achevé,

Et s'en voir chèrement aimée,

C'est un bonheur si haut, si relevé

Que sa grandeur ne peut être exprimée.

AGLAURE.

N'en parlons plus, ma sœur, nous en mour-  
rions d'ennui.

Songez plutôt à la vengeance;

Et trouvons le moyen de rompre entre elle & lui.

Cette adorable intelligence.

La voici. J'ai des coups tout prêts à lui porter,

Qu'elle aura peine d'éviter.

\*\*\*\*\*

## SCENE II

PSICHE, AGLAURE, GIDIPPE.

PSICHE.

JE viens vous dire adieu, mon amant vous  
renvoie;

Et ne sauroit plus endurer

Que vous lui retranchiez un moment de la joye

Qu'il prend de se voir seul à me considérer.

Dans un simple regard, dans la moindre parole,

Son amour trouve des douceurs

Qu'en faveur du sang je lui vole,

Quand je les partage à des sœurs.

AGLAURE.

La jalousie est assez fine;

Et ces délicats sentimens

Mé-

C'est

Méritent bien qu'on s'imagine  
 Que celui qui, pour vous, a ces empressemens,  
 Passe le commun des amans.  
 Je vous en parle ainsi, faute de le connoître.  
 Vous ignorez son nom, & ceux dont il tient l'être,  
 Nos esprits en sont allarmés.  
 Je le tiens un grand Prince, & d'un pouvoir su-  
 prême  
 Bien au-delà du diadème;  
 Ses trésors, sous vos pas, confusément semés  
 Ont de quoi faire honte à l'abondance même;  
 Vous l'aimez autant qu'il vous aime;  
 Il vous charme, & vous le charmez;  
 Votre félicité, ma sœur, seroit extrême,  
 Si vous sçaviez qui vous aimez.

## P S I C H E.

Que m'importe ! J'en suis aimée.  
 Plus il me voit, plus je lui plais;  
 Il n'est point de plaisirs dont l'ame soit charmée,  
 Qui ne préviennent mes souhaits;  
 Et je vois mal de quoi la vôtre est alarmée,  
 Quand tout me sert dans ce palais.

## A G L A U R E.

Qu'importe qu'ici tout vous serve,  
 Si toujours cet amant vous cache ce qu'il est ?  
 Nous ne nous allarmons que pour votre intérêt.  
 En vain tout vous y rit, en vain tout vous y plaît,  
 Le véritable amour ne fait point de réserve;  
 Et qui s'obstine à se cacher,  
 Sent quelque chose en soi qu'on lui peut re-  
 proche.  
 Si cet amant devient volage,  
 Car souvent, en amour, le change est assez doux;  
 Et, j'ose le dire entre nous,  
 Pour grand que soit l'éclat dont brille ce visage,  
 Il en peut être ailleurs d'aussi belles que vous;  
 Si, dis-je, un autre objet sous d'autres loix  
 s'engage,  
 Si, dans l'état où je vous voi,  
 Seule en ses mains, & sans défense,  
 Il va jusqu'à la violence,

TRAGI-COMEDIE, & BALLET. 241

Sur qui vous vengera le Roi,  
Ou de ce changement, ou de cette insolence?  
P S I C H E'.

Ma sœur, vous me faites trembler.  
Juste Ciel! Pourrois-je être assez infortunée....

C I D I P P E.  
Que sçait-on si déjà les noeuds de l'hyménée....  
P S I C H E'.

N'achevez pas, ce seroit m'accabler.  
A G L A U R E.

Je n'ai plus qu'un mot à vous dire.  
Ce Prince qui vous aime, & qui commande  
aux vents,  
Qui nous donne pour charmes ailes du Zéphire,  
Et de nouveaux plaisirs vous comble à tous mo-

mens,  
Quand il rompt à vos yeux l'ordre de la nature,  
Peut-être à tant d'amour mêle un peu d'im-  
posture;

Peut-être ce palais n'est qu'un enchantement;  
Et ces lambris dorés, ces amas de richesses  
Dont il achète vos tendresses,  
Dès qu'il sera lassé de souffrir vos caresses,  
Dispareroient en un moment.

Vous sçavez, comme nous, ce que peuvent les  
charmes.

P S I C H E'.  
Que je sens à mon tour de cruelles allarmes!  
A G L A U R E.

Notre amitié ne veut que votre bien.

P S I C H E'.  
Adieu, mes sœurs, finissons l'entretien,  
J'aime, & je crains qu'on ne s'impatiente.  
Partez; & demain, si je puis,

Vous me verrez, ou plus contente,  
Ou dans l'accablement des plus mortels ennuis.  
A G L A U R E.

Nous allons dire au Roi quelle nouvelle gloire,  
Quel excès de bonheur le Ciel répand sur vous.  
C I D I P P E.

Nous allons lui conter d'un changement si doux  
La surprenante & merveilleuse histoire.

Tom. IV.

L

PSI-

## P S I C H E.

Ne l'inquiétez point, ma sœur, de vos soupçons;  
Et, quand vous lui peindrez un si charmant empire...

## A G L A U R E.

Nous savons toutes deux ce qu'il faut taire ou dire;

Et n'avons pas besoin, sur ce point, de leçons.

[*Un nuage descend, qui enveloppe les deux sœurs de Psiché; Zéphire les enlève dans les airs.*]

\*\*\*\*\*

## S C E N E III.

## L'AMOUR, P S I C H E.

## L'AMOUR.

Enfin, vous êtes seule, & je puis vous redire,  
Sans avoir pour témoins vos importunes sœurs,  
Ce que des yeux si beaux ont pris sur moi d'em-  
pire,

Et quel excès ont les douceurs

Qu'une sincère ardeur inspire,

Si-tôt qu'elle assemble deux cœurs.

Je puis vous expliquer de mon ame ravie

Les amoureux empressements;

Et vous jurer qu'à vous seule asservie

Elle n'a pour objet de ses ravissements,

Que de voir cette ardeur de même ardeur suivie,  
Ne concevoir plus d'autre envie

Que de régler mes vœux sur vos desirs;

Et, de ce qui vous plaît, faire tous mes plaisirs.

Mais d'où vient qu'un triste nuage

Semble offusquer l'éclat de ces beaux yeux?

Vous manque-t-il quelque chose en ces lieux?

Des vœux qu'on vous y rend dédaignez-vous  
L'hommage?

## P S I C H E.

Non, Seigneur.

## L'AMOUR.

Qu'est-ce donc? Et d'où vient mon malheur?  
J'entends moins de soupirs d'amour, que de  
douleurs;

Je

TRAGI-COMEDIE, & BALLET. 243

Je vois de votre teint les roses amorties

Marquer un déplaisir secret;

Vos sœurs à peine sont parties,

Que vous soupirez de regret.

Ah! Pûché, de deux cœurs quand l'ardeur est  
la même,

Ont-ils des soupirs différens?

Et, quand on aime bien, & qu'on voit ce qu'on  
aime,

Peut-on songer à des parens?

P S I C H É.

Ce n'est point là ce qui m'afflige.

L' A M O U R.

Est-ce l'absence d'un rival,

Et d'un rival aimé, qui fait qu'on me néglige?

P S I C H É.

Dans un cœur tout à vous que vous pénétrez mal,

Je vous aime; Seigneur, & mon amour s'irrite

De l'indigne soupçon que vous avez formé.

Vous ne connoissez pas quel est votre mérite,

Si vous craignez de n'être pas aimé.

Je vous aime; &, depuis que j'ai vû la lumière,

Je me suis montrée assez fière

Pour dédaigner les vœux de plus d'un Roi;

Et, s'il vous faut ouvrir mon ame toute entière,

Je n'ai trouvé que vous qui fûr digne de moi.

Cependant j'ai quelque tristesse

Qu'en vain je voudrois vous cacher;

Un noir chagrin se mêle à toute ma tendresse,

Dont je ne la puis détacher.

Ne m'en demandez point la cause,

Peut-être, la sçachant, voudrez-vous m'en punir;

Et, si j'ose aspirer encore à quelque chose,

Je suis sûre du moins de ne point l'obtenir.

L' A M O U R.

Et ne craignez-vous point qu'à mon tour je m'ir-  
rite

Que vous connoissiez mal quel est votre mérite,

Ou feigniez de ne pas sçavoir

Quel est sur moi votre absolu pouvoir?

Ah! Si vous en doutez, soyez desabusée,

Parlez.

L 2

PSI-



P S I C H E'.

J'aurai l'affront de me voir refusée.

L' A M O U R.

Prenez en ma faveur de meilleurs sentimens,

L'expérience en est aisée;

Parlez, tout se tient prêt à vos commandemens.

Si, pour m'en croire, il vous faut des sermens,

J'en jure vos beaux yeux, ces maîtres de mon ame,

Ces divins auteurs de ma flâme;

Et, si ce n'est assez d'en jurer vos beaux yeux,

J'en jure par le styx, comme jurent les Dieux.

P S I C H E'.

J'ose craindre un peu moins après cette assurance.

Seigneur, je vois ici la pompe &amp; l'abondance,

Je vous adore, &amp; vous m'aimez,

Mon cœur en est ravi, mes sens en sont charmés;

Mais, parmi ce bonheur suprême,

J'ai le malheur de ne sçavoir qui j'aime.

Dissipez cet aveuglement,

Et faites-moi connoître un si parfait amant.

L' A M O U R.

Pêché, que venez-vous de dire?

P S I C H E'.

Que c'est le bonheur où j'aspire,

Et, si vous ne me l'accordez...

L' A M O U R.

Je l'ai juré, je n'en suis plus le maître;

Mais vous ne sçavez pas ce que vous demandez.

Laissez-moi mon secret. Si je me fais connoître,

Je vous perds, &amp; vous me perdez.

Le seul remède est de vous en dédire.

P S I C H E'.

C'est là sur vous mon souverain empire?

L' A M O U R.

Vous pouvez tout, &amp; je suis tout à vous.

Mais, si nos feux vous semblent doux,

Ne mettez point d'obstacle à leur charmante  
suite;

Ne me forcez point à la fuite;

C'est le moindre malheur qui nous puisse arriver

D'un souhait qui vous a séduite.

PSI-

TRAGI-COMEDIE, & BALLET. 245

P S I C H E'.

Seigneur, vous voulez m'éprouver;  
Mais je sçais ce que j'en dois croire.  
De grâce, apprenez-moi tout l'excès de ma gloire;  
Et ne me cachez plus pour quel illustre choix  
J'ai rejeté les vœux de tant de Rois.

L' A M O U R.

Le voulez-vous?

P S I C H E'.

Souffrez que je vous en conjure.

L' A M O U R.

Si vous sçaviez, Psiché, la cruelle aventure  
Que par-là vous vous attirez. . .

P S I C H E'.

Seigneur, vous me désespérez.

L' A M O U R.

Pensez-y bien, je puis encor me taire.

P S I C H E'.

Faites-vous des sermens pour n'y point satisfaire?

L' A M O U R.

Hé bien, je suis le Dieu le plus puissant des Dieux,  
Absolu sur la Terre, absolu dans les Cieux;  
Dans les eaux, dans les airs, mon pouvoir est  
suprême;

En un mot je suis l'Amour même,  
Qui de mes propres traits m'étois blessé pour vous;  
Et, sans la violence, hélas! que vous me faites,  
Et qui vient de changer mon amour en courroux,

Vous m'alliez avoir pour époux.

Vos volontés sont satisfaites,

Vous avez sçû qui vous aimiez,

Vous connoissez l'amant que vous charmiez,

Psiché, voyez où vous en êtes.

Vous me forcez vous-même à vous quitter,

Vous me forcez vous-même à vous ôter

Tout l'effet de votre victoire.

Peut-être vos beaux yeux ne me reverront plus.

Ce palais, ces jardins, avec moi, disparus,

Vont faire évanouir votre naissante gloire;

Vous n'avez pas voulu m'en croire;

Et, pour tout fruit de ce doute éclairci.

Le destin, sous qui le Ciel tremble,

L 3

Plus

PSI.

Plus fort que mon amour, que tous les D'eux  
ensemble,

Vous va montrer sa haine, & me chasse d'ici.

[L'Amour s'envole, & le jardin s'évanouit.]

\*\*\*\*\*

#### S C E N E IV.

*Le théâtre représente un désert, & les bords sa-  
vages d'un fleuve.*

**PSICHE, LE DIEU DU FLEUVE**  
*assis sur un amas de roseaux, & appuyé sur une urne.*

#### P S I C H E.

Cruel destin ! Funeste inquiétude !  
Fatale curiosité !

Qu'avez-vous fait, affreuse solitude,  
De toute ma félicité ?

J'aimois un Dieu, j'en étois adorée,  
Mon bonheur redoubloit de moment en moment ;

Et je me vois seule, éplorée,  
Au milieu d'un désert, où, pour accablement,  
Et confuse, & désespérée,

Je sens croître l'amour, quand j'ai perdu l'amant.

Le souvenir m'en charme & m'empoisonne,  
Sa douceur tyrannise un cœur infortuné

Qu'aux plus cuisans chagrins ma flamme a con-  
damné.

O Ciel ! Quand l'Amour m'abandonne,  
Pourquoi me laisse-t-il l'amour qu'il m'a donné ?  
Source de tous les biens inépuisable & pure,

Maître des hommes & des Dieux,  
Cher auteur des maux que j'endure,  
Etes-vous pour jamais disparu de mes yeux ?

Je vous en ai banni moi-même ;  
Dans un excès d'amour, dans un bonheur extrême,  
D'un indigne soupçon mon cœur s'est allarmé ;  
Cœur ingrat, tu n'avois qu'un feu mal allumé,  
Et l'on ne peut vouloir, du moment que l'on aime,  
Que ce que veut l'objet aimé.

Mourons, c'est le parti qui seul me reste à suivre,  
Après la perte que je fais,

Pour qui, grands Dieux, voudrois-je vivre,  
Et

TRAGI-COMEDIE, & BALLET. 247

Et pour qui former des souhaits?  
 Fleuve, de qui les eaux baignent ces tristes sables,  
 Enféveli mon crime dans tes flots;  
 Et, pour finir des maux si déplorables,  
 Laisse-moi, dans ton lit, assurer mon repos.

LE DIEU DU FLEUVE.

Ton trépas souilleroit mes ondes,  
 Pîché, le Ciel te le défend;  
 Et peut-être qu'après des douleurs si profondes,  
 Un autre sort t'attend.  
 Fui plutôt de Vénus l'implacable colére.  
 Je la vois qui te cherche & qui te veut punir;  
 L'amour du fils a fait la haine de la mère,  
 Fui, j'en saurai la retenir.

PSICHE.

J'attends ses fureurs vengeresses;  
 Qu'auront-elles pour moi qui ne me soit trop  
 doux?  
 Qui cherche le trépas, ne craint Dieux, ni Déeses,  
 Et peut braver tout leur courroux.

\*\*\*\*\*

SCENE V.

VENUS, PSICHE, LE DIEU DU FLEUVE.

V E N U S.

O Rgueilleuse Psiché, vous m'osez donc attendre,  
 Après m'avoir sur terre enlevé mes honneurs,  
 Après que vos traits suborneurs  
 Ont reçu les encens qu'aux miens seuls on doit  
 rendre?  
 J'ai vu mes Temples désertés,  
 J'ai vu tous les mortels, séduits par vos beautés,  
 Idolâtrer en vous la beauté souveraine,  
 Vous offrir des respects jusqu'alors inconnus,  
 Et ne se mettre pas en peine  
 S'il étoit une autre Vénus;  
 Et je vous vois encor l'audace  
 De n'en pas redouter les justes châtimens,  
 Et de me regarder en face,  
 Comme si c'étoit peu que mes ressentimens?

## P S I C H E.

Si de quelques mortels on m'a vûe adorée,  
Est-ce un crime pour moi d'avoir eu des appas,  
Dont leur ame inconsidérée

Laissoit charmer des yeux qui ne vous voyoient pas?

Je suis ce que le Ciel m'a faite,  
Je n'ai que les beautés qu'il m'a voulu prêter;  
Si les vœux qu'on m'offroit vous ont mal satisfaites,

Pour forcer tous les cœurs à vous les reporter,  
Vous n'aviez qu'à vous présenter,  
Qu'à ne leur cacher plus cette beauté parfaite  
Qui, pour les rendre à leur devoir,  
Pour se faire adorer, n'a qu'à se faire voir.

## V E N U S.

Il falloit vous en mieux défendre.  
Ces respects, ces encens se doivent refuser;  
Et, pour les mieux desabufer,  
Il falloit, à leurs yeux, vous-même me les rendre.  
Vous avez aimé cette erreur  
Pour qui vous ne deviez avoir que de l'horreur;  
Vous avez bien fait plus. Votre humeur arrogante,  
Sur le mépris de mille Rois,  
Jusques aux Cieux, a porté de son choix  
L'ambition extravagante.

## P S I C H E.

J'aurois porté mon choix, Déesse, jusqu'aux Cieux?

## V E N U S.

Votre insolence est sans seconde.  
Dédaigner tous les Rois du monde,  
N'est-ce pas aspirer aux Dieux?

## P S I C H E.

Si l'Amour pour eux tous m'avoit endurci l'ame,  
Et me réservoir toute à lui,  
En puis-je être coupable? & faut-il qu'aujourd'hui,  
Pour prix d'une si belle âme,  
Vous vouliez m'accabler d'un éternel ennui?

## V E N U S.

Pfiché, vous deviez mieux connoître  
Qui vous étiez, & quel étoit ce Dieu.

TRAGI-COMEDIE, & BALLET. 249

PSICHE.

Et m'en a-t-il donné ni le tems, ni le lieu,  
Lui qui de tout mon cœur d'abord s'est rendu  
maître ?

VENUS.

Tout votre cœur s'en est laissé charmer,  
Et vous l'avez aimé dès qu'il vous a dit, j'aime.

PSICHE.

Pouvois-je n'aimer pas le Dieu qui fait aimer,  
Et qui me parloit pour lui-même ?  
C'est votre fils, vous sçavez son pouvoir,  
Vous en connoissez le mérite.

VENUS.

Oui, c'est mon fils; mais un fils qui m'irrite,  
Un fils qui me rend mal ce qu'il sçait me devoir,  
Un fils qui fait qu'on m'abandonne,

Et qui, pour mieux flater ses indignes amours,  
Depuis que vous l'aimez, ne blesse plus personne  
Qui vienne à mes autels implorer mon secours.

Vous m'en avez fait un rebelle,  
On m'en verra vengée, & hautement, sur vous ;  
Et je vous apprendrai s'il faut qu'une mortelle

Souffre qu'un Dieu soupire à ses genoux.  
Suivez-moi; vous verrez, par votre expérience,

A quelle folle confiance  
Vous portoit cette ambition.  
Venez, & préparez autant de patience,  
Qu'on vous voit de présomption.

*Fin du quatrième Acte.*

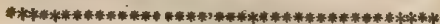






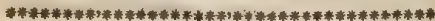
## IV. INTERMEDE.

*LA scène représente les enfers. On y voit une mer toute de feu, dont les flots sont dans une perpétuelle agitation. Cette mer effroyable est bornée par des ruines enflammées; & au milieu de ses flots agités, au travers d'une gueule affreuse, paroît le palais infernal de Pluton.*



## I. ENTRE'E DE BALLET.

*DES Furies se réjouissent d'avoir allumé la rage dans l'ame de la plus douce des Divinités.*



## II. ENTRE'E DE BALLET.

*DES Lutins, faisant des sauts périlleux, se mêlent avec les Furies, & essayent d'épouvanter Psiché; mais les charmes de sa beauté obligent les Furies & les Lutins à se retirer.*

*Fin du quatrième Intermede.*



ACTE CINQUIEME.

*Psiché passe dans une barque, & paroît avec la  
boîte qu'elle a été demander à Proserpine  
de la pari de Vénus.*

SCENE PREMIERE.

PSICHÉ.

**E**FFROYABLES replis des ondes infernales,  
Noirs palais, où Mégère & ses sœurs font  
leur cour,

Eternels ennemis du jour  
Parmi vos Ixions, & parmi vos Tantales,  
Parmi tant de tourmens qui n'ont point d'inter-  
valles,

Est-il dans votre affreux séjour  
Quelques peines qui soient égales  
Aux travaux où Vénus condamne mon amour ?  
Elle n'en peut être assouvie ;

Et, depuis qu'à ses loix je me trouve asservie,  
Depuis qu'elle me livre à ses ressentimens,

Il m'a fallu, dans ces cruels momens,  
Plus d'une ame, & plus d'une vie,  
Pour remplir ses commandemens.

Je souffrirois tout avec joye,  
Si, parmi les rigueurs que sa haine déploie,  
Mes yeux pouvoient revoir, ne fût-ce qu'un  
moment,

Ce cher, cet adorable amant.  
Je n'ose le nommer ; ma bouche criminelle  
D'avoir trop exigé de lui,

S'en est renduë indigne ; & , dans ce dur ennui,  
La souffrance la plus mortelle  
Dont m'accable, à toute heure, un renaissant  
trépas,

Est celle de ne le voir pas.  
Si son courroux duroit encore,  
Jamais aucun malheur n'approcheroit du mien ;  
Mais s'il avoit pitié d'une ame qui l'adore,  
Quoi qu'il fallût souffrir, je ne souffrirois rien.

Oui, Destins, s'il calmoit cette juste colère,  
 Tous mes malheurs seroient finis;  
 Pour me rendre insensible aux fureurs de la mere,  
 Il ne faut qu'un regard du fils.  
 Je n'en veux plus douter, il partage ma peine,  
 Il voit ce que je souffre, & souffre comme moi;  
 Tout ce que j'endure le gêne,  
 Lui-même il s'en impose une amoureuse loi.  
 En dépit de Vénus, en dépit de mon crime,  
 C'est lui qui me soutient, c'est lui qui me ranime  
 Au milieu des périls où l'on me fait courir;  
 Il garde la tendresse où son feu le convie,  
 Et prend soin de me rendre une nouvelle vie,  
 Chaque fois qu'il me faut mourir.  
 Mais que me veulent ces deux ombres,  
 Qu'à travers le faux jour de ces demeures sombres,  
 J'entrevois s'avancer vers moi?

\*\*\*\*\*

## SCENE II.

*PSICHE, CLEOMENE, AGENOR.*

*P S I C H E.*

*C* Léoméne, Agénor, est-ce vous que je voi?  
 Qui vous a ravi la lumière?

*C L E O M E N E.*

La plus juste douleur, qui d'un beau désespoir  
 Nous eût pû fournir la matière;  
 Cette pompe funèbre, où du fort le plus noir  
 Vous attendiez la rigueur la plus fière,  
 L'injustice la plus entière.

*A G E N O R.*

Sur ce même rocher, où le Ciel en courroux  
 Vous promettoit, au lieu d'époux,  
 Un serpent, dont soudain vous seriez dévorée,  
 Nous tenions la main préparée  
 A repousser sa rage, ou mourir avec vous.  
 Vous le sçavez, Princesse; & lorsqu'à notre vûe,  
 Par le milieu des airs vous êtes disparue,  
 Du haut de ce rocher, pour suivre vos beautés,  
 On plutôt pour goûter cette amoureuse joye  
 D'offrir pour vous au monstre une première proye,  
 D'a-

TRAGI-COMEDIE, & BALLET. 253

D'amour & de douleur l'un & l'autre emportés,  
Nous nous sommes précipités.

C L E O M E N E.

Heureusement déçûs au sens de votre oracle,  
Nous en avons ici reconnu le miracle;  
Et scû que le serpent prêt à vous dévorer,  
Etoit le Dieu qui fait qu'on aime;  
Et qui, tout Dieu qu'il est, vous adorant lui-même,

Ne pouvoit endurer  
Qu'un mortel, comme nous, osât vous adorer.

A G E N O R.

Pour prix de vous avoir suivie,  
Nous jouissons ici d'un trépas assez doux.  
Qu'avions-nous affaire de vie,  
Si nous ne pouvions être à vous?

Nous revoyons ici vos charmes,  
Qu'aucun des deux là-haut n'auroit revûs jamais.  
Heureux, si nous voyons la moindre de vos larmes  
Honorer des malheurs que vous nous avez faits.

P S I C H E.

Puis-je avoir des larmes de reste,  
Après qu'on a porté les miens au dernier point?  
Unissons nos soupirs dans un sort si funeste,  
Les soupirs ne s'épuisent point;

Mais vous soupireziez, Princes, pour une ingrate.  
Vous n'avez point voulu survivre à mes malheurs;  
Et, quelque douleur qui m'abbatte,  
Ce n'est point pour vous que je meurs.

C L E O M E N E.

L'avons-nous mérité, nous, dont toute la flamme  
N'a fait que vous laisser du récit de nos maux?

P S I C H E.

Vous pouviez mériter, Princes, toute mon ame,  
Si vous n'eussiez été rivaux;  
Ces qualités incomparables,

Qui de l'un & de l'autre accompagnoient les vœux,  
Vous rendoient tous deux trop aimables,  
Pour mépriser aucun des deux.

A G E N O R.

Vous avez pu, sans être injuste, ni cruelle,  
L 7 Nous

Nous refuser un cœur réservé pour un Dieu.  
Mais revoyez Vénus. Le Destin nous rappelle,  
Et nous force à vous dire adieu.

P S I C H E'.

Ne vous donne-t-il point le loisir de me dire  
Quel est ici votre séjour?

C L E O M E N E.

Dans des bois toujours verts, où d'amour on respire.

Aussi tôt qu'on est mort d'amour,  
D'amour on y revit, d'amour on y soupire,  
Sous les plus douces loix de son heureux empire;  
Et l'éternelle nuit n'ose en chasser le jour

Que lui-même il attire

Sur nos fantômes qu'il inspire,  
Et dont, aux enfers même, il se fait une cour.

A G E N O R.

Vos envieuses sœurs, après nous descenduës,  
Pour vous perdre, se sont perduës;

Et l'une &amp; l'autre, tour à tour,

Pour le prix d'un conseil qui leur coûte la vie,

A côté d'Ixion, à côté de Tiryë,

Souffre tantôt la rouë, &amp; tantôt le vautour.

L'Amour par les Zéphirs s'est fait prompte justice

De leur envenimée &amp; jalouse malice;

Ces ministres aîlés de son juste courroux,

Sous couleur de les rendre encore auprès de vous,

Ont plongé l'une &amp; l'autre au fond d'un précipice,

Où le spectacle affreux de leurs corps déchirés,

N'étaie que le moindre &amp; le premier supplice

De ces conseils dont l'artifice

Fait les maux dont vous soupirez.

P S I C H E'.

Que je les plains!

C L E O M E N E.

Vous êtes seule à plaindre.

Mais nous demeurons trop à vous entretenir:  
Adieu. Puissions-nous vivre en votre souvenir!  
Puissiez-vous, & bien-tôt, n'avoir plus rien à  
craindre!

Puisse, & bien-tôt, l'Amour vous enlever aux  
Cieux,

Vous

Vous y mettre à côté des Dieux;  
Et, rallumant un feu qui ne se puisse éteindre,  
Affranchir à jamais l'éclat de vos beaux yeux,  
D'augmenter le jour en ces lieux!

\*\*\*\*\*

SCENE III.

PSICHE *seule.*

Pauvres amans! Leur amour dure encore;  
Tout morts qu'ils sont, l'un & l'autre m'adore,  
Moi, dont la dureté reçut si mal leurs vœux,  
Tu n'en fais pas ainsi, toi qui seul m'as ravie,  
Amant, que j'aime encor cent fois plus que ma vie,  
Et qui brises de si beaux nœuds.  
Ne me fui plus, & souffre que j'espère  
Que tu pourras un jour rabaisser l'œil sur moi;  
Qu'à force de souffrir j'aurai de quoi te plaire,  
De quoi me rengager ta foi.  
Mais ce que j'ai souffert m'a trop défigurée,  
Pour rappeler un tel espoir;  
L'œil abbattu, triste, désespérée,  
Languissante & décolorée,  
De quoi puis-je me prévaloir;  
Si, par quelque miracle impossible à prévoir,  
Ma beauté qui t'a plu ne se voit réparée?  
Je porte ici de quoi la réparer.  
Ce trésor de beauté divine,  
Qu'en mes mains, pour Vénus, a remis Proserpine,  
Enferme des appas dont je puis m'emparer;  
Et l'éclat en doit être extrême,  
Puisque Vénus, la beauté même,  
Les demande pour se parer.  
En dérober un peu seroit-ce un si grand crime?  
Pour plaire aux yeux d'un Dieu qui s'est fait  
mon amant,  
Pour regagner son cœur & finir mon tourment,  
Tout n'est-il pas trop légitime?  
Ouvrons. Quelles vapeurs m'offusquent le cerveau,  
Et que vois-je sortir de cette boîte ouverte?  
Amour, si ta pitié ne s'oppose à ma perte,  
Pour ne revivre plus, je descends au tombeau,  
[*Psiché s'évanouit.*]

SCE-



\*\*\*\*\*

## S C E N E IV.

L'AMOUR, PSICHE évanouie.

L'AMOUR.

Votre péril, Psiché, dissipe ma colère,  
Ou plutôt de mes feux l'ardeur n'a point cessé;  
Et, bien qu'au dernier point vous m'ayez lût  
déplaire,

je ne me suis intéressé

Que contre celle de ma mere.

J'ai vû tous vos travaux, j'ai suivi vos malheurs,  
Mes soupirs ont par-tout accompagné vos pleurs;  
Tournez les yeux vers moi, je suis encor le même.  
Quoi! Je dis & redis tout haut que je vous aime,  
Et vous ne dites point, Psiché, que vous m'aimez?  
Est-ce que pour jamais vos beaux yeux sont  
fermés,

Qu'à jamais la clarté leur vient d'être ravie?

O mort, devois-tu prendre un dard si criminel?

Et, sans aucun respect pour mon être éternel,

Attenter à ma propre vie?

Combien de fois, ingrata Dêité,

Ai-je grossi ton noir empire,

Par les mépris & par la cruauté

D'une orgueilleuse ou farouche beauté?

Combien même, s'il le faut dire,

T'ai-je immolé de fidèles amans

A force de ravissemens?

Va, je ne blesserai plus d'ames,

Je ne percerai plus de cœurs

Qu'avec des dards trempés aux divines liqueurs,

Qui nourrissent du Ciel les immortelles flâmes;

Et n'en lancerai plus que pour faire à tes yeux

Aurant d'ainans, autant de Dieux.

Et vous, impitoyable mere,

Qui la forcez à m'arracher

Tout ce que j'avois de plus cher,

Craignez à votre tour l'effet de ma colère.

Vous me voulez faire la loi,

Vous qu'on voit si souvent la recevoir de moi?

Vous,

TRAGI-COMEDIE, & BALLET. 257.

Vous, qui portez un cœur sensible comme un  
autre,  
Vous enviez au mien les délices du vôtre?  
Mais, dans ce même cœur, j'enfoncerai des coups  
Qui ne seront suivis que de chagrins jaloux;  
Je vous accablerai de honteuses surprises;  
Et choisirai, par-tout, à vos vœux les plus doux  
Des Adonis & des Anchises;  
Qui n'auront que haine pour vous.

\*\*\*\*\*

S C E N E V.

VENUS, L'AMOUR, PSICHE évanouie.

V E N U S.

LA menace est respectueuse;  
Et d'un enfant, qui fait le révolté,  
La colère présomptueuse....

L' A M O U R.

Je ne suis plus enfant, & je l'ai trop été;  
Et ma colère est juste autant qu'impétueuse.

V E N U S.

L'impétuosité s'en devoit retenir;  
Et vous pourriez vous souvenir  
Que vous me devez la naissance.

L' A M O U R.

Et vous pourriez n'oublier pas  
Que vous avez un cœur & des appas  
Qui relèvent de ma puissance;  
Que mon arc, de la vôtre, est l'unique soutien;  
Que, sans mes traits, elle n'est rien;  
Et que, si les cœurs les plus braves,  
En triomphe, par vous, se sont laissés traîner,  
Vous n'avez jamais fait d'esclaves,  
Que ceux qu'il m'a plu d'enchaîner?  
Ne me vantez donc plus ces droits de la naissance  
Qui tyrannissent mes desirs;  
Et, si vous ne voulez perdre mille soupirs,  
Songez, en me voyant, à la reconnaissance,  
Vous, qui tenez de ma puissance  
Et votre gloire & vos plaisirs.

VE.

## V E N U S.

Comment l'avez-vous défenduë,  
 Cette gloire dont vous parlez?  
 Comment me l'avez-vous renduë?  
 Et, quand vous avez vû mes autels désolés,  
     Mes Temples violés,  
     Mes honneurs ravalés,  
 Si vous avez pris part à tant d'ignominie,  
     Comment en a-t-on vû punie  
     Pſiché qui me les a volés?  
 Je vous ai commandé de la rendre charmée  
     Du plus vil de tous les mortels,  
 Qui ne daignât répondre à son ame enflammée  
     Que par des rebuts éternels,  
     Par les mépris les plus cruels;  
     Et vous-même l'avez aimée!  
 Vous avez contre moi séduit des immortels;  
 C'est pour vous qu'à mes yeux les Zéphirs l'ont  
     cachée,  
     Qu'Apollon même suborné,  
 Par un oracle adroitement tourné,  
     Me l'avoit si bien arrachée  
     Que, si sa curiosité,  
     Par une aveugle défiance,  
     Ne l'eût renduë à ma vengeance,  
 Elle échappoit à mon cœur irrité.  
 Voyez l'état où votre amour l'a mise,  
 Votre Pſiché; son ame va partir,  
 Voyez; &, si la vôtre en est encore éprise,  
     Recevez son dernier soupir.  
 Menacez, bravez-moi, cependant qu'elle expire,  
     Tant d'insolence vous sied bien;  
 Et je dois endurer, quoiqu'il vous plaise dire,  
     Moi qui, sans vos traits, ne puis rien.

## L' A M O U R.

Vous ne pouvez que trop, Déesse impitoyable,  
 Le Destin l'abandonne à tout votre courroux;  
     Mais soyez moins inexorable  
 Aux prières, aux pleurs d'un fils à vos genoux.  
 Ce doit vous être un spectacle assez doux  
     De voir d'un œil Pſiché mourante,  
 Et de l'autre ce fils, d'une voix suppliante,

Ne

TRAGI-COMEDIE, & BALLET. 259

Ne vouloir plus tenir son bonheur que de vous.  
Rendez-moi ma Pſiché, rendez-lui tous ſes  
charmes,

Rendez-là, D'effe, à mes larmes;  
Rendez à mon amour, rendez à ma douleur  
Le charme de mes yeux, & le choix de mon cœur.

V E N U S.

Quelque amour que Pſiché vous donne,  
De ſes malheurs par moi n'attendez pas la fin;  
Si le Deſtin me l'abandonne,  
Je l'abandonne à ſon deſtin.

Ne m'importunez plus; & dans cette infortune,  
Laiſſez-la, ſans Vénus, triompher ou périr.

L' A M O U R.

Hélas! Si je vous importune,  
Je ne le ferois pas, ſi je pouvois mourir.

V E N U S.

Cette douleur n'eſt pas commune,  
Qui force un immortel à ſouhaiter la mort.

L' A M O U R.

Voyez, par ſon excès, ſi mon amour eſt fort.  
Ne lui ferez-vous grace aucune?

V E N U S.

Je vous l'avouë, il me touche le cœur,  
Votre amour; il déſarme, il fléchit marigueur,  
Votre Pſiché reverra la lumière.

L' A M O U R.

Que je vous vais par tout faire donner d'encens?

V E N U S.

Oui, vous la reverrez dans ſa beauté première;  
Mais de vos vœux reconnoiſſans

Je veux la déference entière.

Je veux qu'un vrai reſpect laiſſe à mon amitié  
Vous choiſir une autre moitié.

L' A M O U R.

Et moi, je ne veux plus de grace,

Je reprends toute mon audace,

Je veux Pſiché, je veux ſa foi,

Je veux qu'elle revive, & revive pour moi;

Et tiens indifférent que votre haine laiſſe,

En faveur d'une autre ſe paſſe.

Jupiter qui paroît va juger, entre nous,

De

De mes emportemens & de votre courroux.  
 Après quelques éclairs & des roulemens de ton-  
 nerre, Jupiter paroît en l'air sur son aigle,  
 & descend sur terre.

\*\*\*\*\*

# SCENE DERNIERE.

JUPITER, VENUS, L'AMOUR,  
 P S I C H E évanouie.

## L'AMOUR.

Vous, à qui seul tout est possible,  
 Père des Dieux, souverain des mortels,  
 Fléchissez la rigueur d'une mere inflexible  
 Qui, sans moi, n'auroit point d'autels.  
 J'ai pleuré, j'ai prié, je soupire, menace,  
 Et perds menaces & soupirs.

Elle ne veut pas voir que de mes déplaisirs  
 Dépend du monde entier l'heureuse, ou triste face,  
 Et que, si Pſiché perd le jour,

Si Pſiché n'est à moi, je ne suis plus l'Amour;  
 Qui, je romprai mon arc, je briserai mes flèches,  
 J'éteindrai jusqu'à mon flambeau,

Je laisserai languir la nature au tombeau;  
 Ou, si je daigne aux cœurs faire encor quel-  
 ques brèches

Avec ces pointes d'or qui me font obéir,  
 Je vous blesserai tous là-haut pour des mortelles,  
 Et ne décocherai sur elles

Que des traits émoussés qui forcent à haïr,  
 Et qui ne font que des rebelles,  
 Des ingrates, & des cruelles.

Par quelle tyrannique loi

Tiendrai-je à vous servir mes armés toujours  
 prêtes;

Et vous ferai-je à tous conquêtes sur conquêtes,  
 Si vous me défendez d'en faire une pour moi?

J U P I T E R à Venus.

Ma fille, sois-lui moins sévère,

Tu tiens de sa Pſiché le destin en tes mains,  
 La Parque, au moindre mot, va suivre ta colère;  
 Parle, & laisse-toi vaincre aux tendresses de mere,

Qu

TRAGI-COMEDIE, & BALLET. 261

On redoute un courroux que moi-même je crains,  
VeuX-tu donner le monde en proye  
A la haine, au désordre, à la confusion;  
Et d'un Dieu d'union,  
D'un Dieu de douceurs & de joye,  
Faire un Dieu d'amertume & de division?  
Considère ce que nous sommes;  
Et si les passions doivent nous dominer,  
Plus la vengeance a de quoi plaire aux hommes,  
Plus il sied bien aux Dieux de pardonner.

V E N U S.

Je pardonne à ce fils rebelle;  
Mais voulez-vous qu'il me soit reproché,  
Qu'une misérable mortelle,  
L'objet de mon courroux, l'orgueilleuse Psiché,  
Sous ombre qu'elle est un peu belle,  
Par un hymen, dont je rougis,  
Souille mon alliance, & le lit de mon fils?

J U P I T E R.

Hé bien, je la fais immortelle,  
Afin d'y rendre tout égal.

V E N U S.

Je n'ai plus de mépris, ni de haine pour elle,  
Et l'admetts à l'honneur de ce nœud conjugal.  
Psiché, reprenez la lumière,  
Pour ne la reperdre jamais.  
Jupiter a fait votre paix;  
Et je quitte cette humeur fière  
Qui s'opposoit à vos souhaits.

P S I C H E' sortant de son évanouissement.

C'est donc vous, ô grande Déesse,  
Qui redonnez la vie à ce cœur innocent?

V E N U S.

Jupiter vous fait grace, & ma colère cesse.  
Vivez, Vénus l'ordonne; aimez, elle y consent.

P S I C H E' à l'Amour.

Je vous revois enfin, cher objet de ma flamme!

L' A M O U R à Psiché.

Je vous possède enfin, délices de mon ame!

J U P I T E R.

Venez, amans, venez aux Cieux  
Achever un si grand & si digne hyménée.

Vient.



Viens-y, belle Psiché, changer de destinée,  
Vien prendre place au rang des Dieux.

*Fin du cinquième Acte.*

~~~~~

## V. I N T E R M E D E.

*Le théâtre représente le Ciel. Le palais de Jupiter descend, & laisse voir dans l'éloignement, par trois suites de perspective, les autres palais des Dieux du Ciel les plus puissans. Un nuage sort du théâtre, sur lequel l'Amour & Psiché se placent, & sont enlevés par un second nuage, qui vient en descendant se joindre au premier. Jupiter & Vénus se croisent en l'air, dans leurs machines, & se rangent près de l'Amour & de Psiché.*

*Les Divinités qui avoient été partagées entre Vénus & son fils, se réunissent en les voyant d'accord ; & toutes ensemble par des concerts, des chants, & des danses, célèbrent la fête des noces de l'Amour & de Psiché.*

JUPITER, VENUS, L'AMOUR, PSICHÉ,  
CHOEUR DES DIVINITE'S CELESTES.

APOLLON, LES MUSES, LES ARTS travestis en Bergers.

BACCHUS, SILENE, SATYRES, EGYPANS,  
MENADES.

MOME, POLICHINELLES, MATASSINS.

MARS, TROUPE DE GUERRIERS.

### A P O L L O N.

U Nissons-nous, troupe immortelle ;  
Le Dieu d'amour devient heureux amant,  
Et Vénus a repris sa douceur naturelle  
En faveur d'un fils si charmant ;  
Il va goûter en paix, après un long tourment,  
Une félicité qui doit être éternelle.

CHOEUR DES DIVINITE'S CELESTES.

Célébrons ce grand jour,  
Célébrons tous une fête si belle ;

*Que*

TRAGI-COMEDIE, & BALLET. 263

Que nos chants en tous lieux en portent la nouvelle,

Qu'ils fassent retentir le céleste séjour.

Chantons, répétons tour à tour,

Qu'il n'est point d'ame si cruelle,

Qui, tôt ou tard, ne se rende à l'Amour.

BACCHUS.

Si, quelquefois,

Suivant nos douces loix,

La raison se perd & s'oublie,

Ce que le vin nous cause de folie

Commence & finit en un jour;

Mais quand un cœur est enyvré d'amour,

Souvent c'est pour toute la vie.

MOÏSE.

Je cherche à médire,

Sur la Terre & dans les Cieux;

Je soumets à ma satire

Les plus grands des Dieux.

Il n'est dans l'univers que l'Amour qui m'étonne,

Il est le seul que j'épargne aujourd'hui;

Il n'appartient qu'à lui

De n'épargner personne.

MARS.

Mes plus fiers ennemis vaincus ou pleins d'effroi,

Ont vu toujours ma valeur triomphante;

L'Amour est le seul qui se vante

D'avoir pu triompher de moi.

CHOEUR DES DIVINITÉS CELESTES.

Chantons les plaisirs charmans

Des heureux amans;

Que tout le Ciel s'empresse

A leur faire sa cour;

Célébrons ce beau jour

Par mille doux chants d'allégresse,

Célébrons ce beau jour

Par mille doux chants pleins d'amour.

PRE-

\*\*\*\*\*  
PREMIERE ENTRE'E DE BALLET.

## SUITE D'APOLLON.

*Danse des Arts travestis en bergers.*

## APOLLON.

LE Dieu qui nous engage  
 A lui faire la cour  
 Défend qu'on soit trop sage.  
 Les plaisirs ont leur tour,  
 C'est leur plus doux usage,  
 Que de finir les soins du jour.  
 La nuit est le partage  
 Des jeux & de l'amour.

Ce seroit grand dommage  
 Qu'en ce charmant séjour  
 On eût un cœur sauvage.  
 Les plaisirs ont leur tour,  
 C'est leur plus doux usage,  
 Que de finir les soins du jour.  
 La nuit est le partage  
 Des jeux & de l'amour.

## DEUX MUSSES.

GArdiez-vous, beautés sévères,  
 Les Amours sont trop d'affaires;  
 Craignez toujours de vous laisser charmer.  
 Quand il faut que l'on soupire,  
 Tout le mal n'est pas de s'enflammer;  
 Le martyre  
 De le dire,  
 Coûte plus cent fois que d'aimer.

On ne peut aimer sans peines,  
 Il est peu de douces chaînes,  
 A tout moment on se sent allarmer;  
 Quand il faut que l'on soupire,  
 Tout le mal n'est pas de s'enflammer;  
 Le martyre  
 De le dire  
 Coûte plus cent fois que d'aimer.

II. ENTRE'E DE BALLET.

SUITE DE BACCHUS.

*Danse des Ménades & des Egyptiens.*

BACCHUS.

A dmirons le jus de la treille;  
Qu'il est puissant, qu'il a d'attraits!  
Il sert aux douceurs de la paix,  
Et dans la guerre il fait merveille;  
Mais, sur tout-pour les amours,  
Le vin est d'un grand secours.

SILENE *monté sur un âne.*

Bacchus veut qu'on boive à longs traits;  
On ne se plaint jamais  
sous son heureux empire;  
Tout le jour on n'y fait que rire;  
Et la nuit on y dort en paix.

Ce Dieu rend nos vœux satisfaits,  
Que sa cour a d'attraits!  
Chantons-y bien la gloire.  
Tout le jour on n'y fait que boire;  
Et la nuit on y dort en paix.

SILENE & DEUX SATYRES *ensemble.*

Voulez-vous des douceurs parfaites?  
Ne les cherchez qu'au fond des pots.

1. SATYRE.

Les grandeurs sont sujettes  
A mille peines secrètes.

2. SATYRE.

L'Amour fait perdre le repos.

TOUS TROIS ENSEMBLE.

Voulez-vous des douceurs parfaites?  
Ne les cherchez qu'au fond des pots.

1. SATYRE.

C'est-là que sont les ris, les jeux, les chansonnettes.

2. SATYRE.

C'est dans le vin qu'on trouve les bons mots.

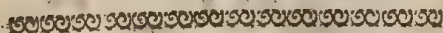
*Fin.*

M

TOUS

TOUS TROIS ENSEMBLE.

Voulez-vous des douceurs parfaites?  
Ne les cherchez qu'au fond des pots.



## III. ENTREE DE BALLET.

*Deux autres Satyres enlèvent Silène de dessus son âne, qui leur sert à voltiger, & à former des jeux agréables & surprenans.*



## IV. ENTREE DE BALLET.

SUITE DE MOME.

*Danse de Polichinelles, & de Marassins.*

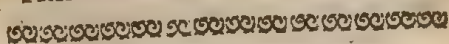
MOME.

Folâtrons, divertissons-nous,  
Raillons, nous ne saurions mieux faire,  
La raillerie est nécessaire  
Dans les jeux les plus doux.

Sans la douceur que l'on goûte à médire,  
On trouve peu de plaisirs sans ennui;  
Rien n'est si plaisant que de rire,  
Quand on rit aux dépens d'autrui.

Plaisantons, ne pardonnons rien,  
Rions, rien n'est plus à la mode;  
On court péril d'être incommode,  
En disant trop de bien.

Sans la douceur que l'on goûte à médire,  
On trouve peu de plaisirs sans ennui;  
Rien n'est si plaisant que de rire,  
Quand on rit aux dépens d'autrui.



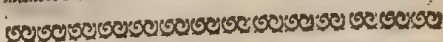
V. ENTRE'E DE BALLET.

SUITE DE MARS.

MARS.

L Aissons en paix toute la terre,  
Cherchons de doux amusemens;  
Parmi les jeux les plus charmans,  
Mêlons l'image de la guerre.

*Quatre guerriers portant des masses & des boucliers, quatre autres armés de piques, & quatre autres avec des drapeaux, sont en dansant une manière d'exercice.*



VI. & dernière ENTRE'E DE BALLET.

*Les quatre troupes différentes de la suite d'Apollon, de Bacchus, de Mome & de Mars, s'unissent & se mêlent ensemble.*

CHOEUR DES DIVINITE'S CELESTES.

C Hantons les plaisirs charmans  
Des heureux amans;  
Répondez-nous, trompettes,  
Timbales & tambours,  
Accordez-vous toujours  
Avec le doux son des musettes;  
Accordez-vous toujours  
Avec le doux chant des amours.

*Fin du cinquième Intermede.*





## NOMS DES PERSONNES QUI ONT

Recité, dansé & chanté dans *Psiché*,

Tragi-Comédie, &amp; Ballet.

## DANS LE PROLOGUE.

Flore, *Mademoiselle Hilaire.*Vertumne, *le Sieur de la Grille.*Sylvains dansans, *les Sieurs Chicanneau, la Pierre, Favier, Magny.*Dryades dansantes, *les Sieurs de Lorge, Bonnard, Chauveau, Favre.*Palemon, *le Sieur Gaye.*Dieux des fleuves, dansans, *les Sieurs Beau-champ, Mayeu, Desbrosses, & Saint André cadet.*Nayades dansantes, *les Sieurs l'Eslang, Arnal, Favier le cadet, & Foignard le cadet.*

Chœur des Divinités chantantes de la terre &amp; des eaux. ....

Vénus, *Mademoiselle de Brie.*Les deux Graces, *Mesdemoiselles la Thorillière, & du Croisy.*L'Amour, *le Sieur la Thorillière le fils.*

Six Amours. ....

## DANS LA TRAGI-COMEDIE.

L'Amour, *le Sieur Baron.*Psiché, *Mademoiselle Molière.*Les deux sœurs de Psiché, *Mesdemoiselles Marotte & Beauval.*Le Roi, *le Sieur la Thorillière.*Lycas, *le Sieur Châteauneuf.*Les deux amans de Psiché, *les Sieurs Hubert & la Grange.*Vénus, *Mademoiselle de Brie.*Un Fleuve, *le Sieur de Brie.*Jupiter, *le Sieur du Croisy.*Zéphire, *le Sieur Molière.*

Suite du Roi ...

TRAGI-COMÉDIE, & BALLET. 269

DANS LE BALLET.

PREMIER INTERMEDE.

Femme défolée *Mademoiselle Hilaire.*

Hommes affligés, *les Sieurs Morel, & Langeais.*

Hommes affligés dansans, *les Sieurs Dolivet, le Chantre, Saint André l'aîné, & Saint André le cadet, la Montagne, & Foignard l'aîné.*

Femmes affligées dansantes, *les Sieurs Bonnard, Foubert, Dolivet le fils, Isaac, Vaignard l'aîné, & Girard.*

DEUXIEME INTERMEDE.

Vulcain, *le Sieur.....*

Cyclopes dansans, *les Sieurs Beauchamp, Chicanneau, Mayeu, la Pierre, Favier, Desbrosses, Foubert, & Saint André le cadet.*

Fées dansantes, *les Sieurs Noblet, Magny, de Lorge, Lestarg, la Montagne, Foignard l'aîné, & Foignard le cadet, Vaignard l'aîné.*

TROISIEME INTERMEDE.

Zéphire chantant, *le Sieur Fannoz.*

Deux Amours chantans, *les Sieurs Renier, & Pierrot.*

Zéphirs dansans, *les Sieurs Bouteville, des Aïrs, Artus, Vaignard le cadet, Germain, Pécourt, du Mirail, & Lestang le jeune.*

Amours dansans, *le Chevalier Pol, les Sieurs Rouillant, Thibaut, la Montagne, Dolivet fils, Daluzeau, Virrou, & la Thorillière.*

QUATRIEME INTERMEDE.

Furies dansantes, *les Sieurs Beauchamp, Hidieu, Chicanneau, Mayeu, Desbrosses, Magny, Foignard le cadet, Foubert, Lestang, Favier l'aîné, & Saint André le cadet.*

Lutins faisant des sauts périlleux, *les Sieurs Cobus, Maurice, Poulet, & Petit-Jean.*

## CINQUIEME INTERMEDE.

Apollon, *le Sieur Langeais.*

Arts, travestis en bergers, dansans, *les Sieurs Beauchamp, Chicanneau, la Pierre, Favier l'aîné, Magny, Noblet, Desbroses, Lestang, Foignard l'aîné, & Foignard le cadet.*

Deux Muses chantantes, *Mesdemoiselles Hilaire, & Desfonteaux.*

Bacchus, *le Sieur Gaye.*

Ménides dansans, *les Sieurs Isaac, Payfan, Foubert, Dolivet fils, Bretau, & Duforges.*

Egypans dansans, *les Sieurs Dolivet, Hidieu, le Chantre, Royer, Saint André l'aîné, & Saint André le cadet.*

Silène, *le Sieur Blondel.*

Satyres chantans, *les Sieurs la Grille & Bernard.*

Satyres voltigeurs, *les Sieurs de Meniglaïse, & de Vieux-amant.*

Mome, *le Sieur Morel.*

Matassins dansans, *les Sieurs de Lorge, Bonnard, Arnal, Favier cadet, Goyer, & Bureau.*

Polichinelles dansans, *les Sieurs Manceau, Girard, la Vallée, Favre, le Febvre, & la Montagne.*

Mars, *le Sieur Estival.*

Conducteur de la suite de Mars, *le Sieur Rebel.*

Suivans de Mars dansans.

Guerriers avec des drapeaux, *les Sieurs Beauchamp, Mayeu, la Pierre, & Favier.*

Guerriers armés de piques, *les Sieurs Noblet, Chicanneau, Magny, & Lestang.*

Guerriers portant des masses, & des boucliers, *les Sieurs Camet, la Haye, le Duc, & du Buisson.*

Chœur des Divinités Célestes. ....

F I N.

LES  
FEMMES  
SCAVANTES,  
<sup>3</sup>  
COMEDIE.

\*\*\*\*\*

## A C T E U R S.

CHRISALE, bourgeois.

PHILAMINTE, femme de Chrisale.

ARMANDE, } filles de Chrisale &amp; de Phila-

HENRIETTE, } laminte.

ARISTE, frère de Chrisale.

BELISE, sœur de Chrisale.

CLITANDRE, amant d'Henriette.

TRISSOTIN, bel esprit.

VADIUS, sçavant.

MARTINE, servante.

L'ÉPINE, valet de Chrisale.

JULIEN, valet de Vadius.

UN NOTAIRE.

*La scène est à Paris, dans la maison de Chrisale.*

LES

\*\*\*\*

Phi.



Cal.

LES.





LES FEMMES SÇAVANTES.

*J. Punt delin. et fecit 1740*



# LES FEMMES

## SCAVANTES,

### COMEDIE.

\*\*\*\*\*

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ARMANDE, HENRIETTE.

ARMANDE.

**Q**UOI ! Le beau nom de fille est un titre,  
ma sœur,  
Dont vous voulez quitter la charmante  
douceur ;

Et de vous marier vous osez faire fête ?  
Ce vulgaire dessein vous peut monter en tête ?

HENRIETTE.

Oui, ma sœur.

ARMANDE.

Ah ! Ce oui se peut-il supporter ;  
Et, sans un mal de cœur, sçauroit on l'écouter ?

HENRIETTE.

Qu'a donc le mariage en-soi qui vous oblige,  
Ma sœur. ....

ARMANDE.

Ah ! Mon Dieu ! Fi.

HENRIETTE.

Comment ?

ARMANDE.

Ah ! Fi, vous dis-je.

M.

Ne

274 LES FEMMES SCAVANTES,

Ne concevez-vous point ce que, dès qu'on l'entend,

Un tel mot à l'esprit offre de dégoûtant,  
De quelle étrange image on est par lui blessée,  
Sur quelle sale vûë il traîne la pensée?  
N'en frissonnez vous point? & pouvez-vous, ma  
sœur,

Aux suites de ce mot résoudre votre cœur?

HENRIETTE.

Les suites de ce mot, quand je les envisage,  
Me font voir un mari, des enfans, un ménage;  
Et je ne vois rien là; si j'en puis raisonner,  
Qui blesse la pensée, & fasse frissonner.

ARMANDE.

De tels attachemens, ô Ciel! sont pour vous  
plaire.

HENRIETTE.

Et qu'est-ce qu'à mon âge on a de mieux à faire,  
Que d'attacher à soi, par le titre d'époux,  
Un homme qui vous aime & soit aimé de vous;  
Et, de cette union de tendresse suivie,  
Se faire les douceurs d'une innocente vie?  
Ce nœud bien assorti n'a-t-il pas des appas?

ARMANDE.

Mon Dieu! Que votre esprit est d'un étage bas!  
Que vous jouez au monde un petit personnage  
De vous claquemurer aux choses du ménage;  
Et de n'entrevoir point de plaisirs plus touchans,  
Qu'un idole d'époux & des marmots d'enfans!  
Laissez aux gens grossiers, aux personnes vulgaires,  
Les bas amusemens de ces sortes d'affaires.  
A de plus hauts objets élevez vos desirs,  
Songez à prendre un goût des plus nobles plaisirs;  
Et, traitant de mépris les sens & la matière,  
A l'esprit, com me nous, donnez-vous toute en-  
tière.

Vous avez notre mère en exemple à vos yeux,  
Que du nom de sçavante on honore en tous lieux;  
Tâchez, ainsi que moi, de vous montrer sa fille,  
Aspirez aux clartés qui sont dans la famille,  
Et vous rendez sensible aux charmantes douceurs  
Que l'amour de l'étude épanche dans les cœurs.

Loin

Loin d'être aux loix d'un homme en esclave asservie,

Mariez-vous, ma sœur, à la philosophie  
Qui nous monte au-dessus de tout le genre-hu-  
main;

Et donne à la raison l'empire souverain,  
Soumettant à les loix la partie animale  
Dont l'appétit grossier aux bêtes nous ravale.  
Ce sont là les beaux feux, les doux attachemens  
Qui doivent de la vie occuper les momens;  
Et les soins où je vois tant de femmes sensibles,  
Me paroissent aux yeux des pauvretés horribles.

HENRIETTE.

Le Ciel, dont nous voyons que l'ordre est tout-  
puissant,

Pour d'effrénés emplois nous fabrique en naissant;

Et tout esprit n'est pas composé d'une étoffe,  
Qui se trouve taillée à faire un philosophe.

Si le vôtre est né propre aux élévations

Où montent des sçavans les spéculations,

Le mien est fait, ma sœur, pour aller terre à terre;

Et dans les petits soins son foible se resserre.

Ne troublons point du Ciel les justes réglemens,

Et de nos deux instincts suivons les mouvemens.

Habitez, par l'effort d'un grand & beau génie,

Les hautes régions de la philosophie;

Tandis que mon esprit, se tenant ici bas,

Goûtera de l'hymen les terrestres appas.

Ainsi, dans nos desseins, l'une à l'autre contraire;

Nous sçaurons toutes deux imiter notre mere;

Vous, du côté de l'ame & des nobles desirs,

Moi, du côté des sens & des grossiers plaisirs;

Vous, aux productions d'esprit & de lumière,

Moi, dans celles, ma sœur, qui sont de la matière.

ARMANDE

Quand sur une personne on prétend se régler,

C'est par les beaux côtés qu'il lui faut ressembler;

Et ce n'est point du tout là prendre pour modèle,

Ma sœur, que de tousser & de cracher comme elle.

HENRIETTE.

Mais vous ne seriez pas ce dont vous vous vantez,

Si ma mere n'eût eu que de ces beaux côtés:

M

Et

276 LES FEMMES SCAVANTES;

Et bien vous prend, ma sœur, que son noble génie  
N'ait pas vaqué toujours à la philosophie.  
De grace, souffrez-moi, par un peu de bonté,  
Des bassesses à qui vous devez la clarté;  
Et ne supprimez point, voulant qu'on vous se-  
conde,

Quelque petit sçavant qui veut venir au monde;

ARMANDE.

Je vois que votre esprit ne peut être guéri  
Du fol entêtement de vous faire un mari;  
Mais sçachons, s'il vous plaît, qui vous son-  
gez à prendre?

Votre visée au moins n'est pas mise à Clitandre?

HENRIETTE.

Et par quelle raison n'y seroit-elle pas?  
Manque-t-il de mérite? Est-ce un choix qui  
soit bas?

ARMANDE.

Non; mais c'est un dessein qui seroit malhonnête  
Que de vouloir d'une autre enlever la conquête;  
Et ce n'est pas un fait dans le monde ignoré,  
Que Clitandre ait pour moi hautement soupiré.

HENRIETTE.

Oui; mais tous ces soupirs, chez vous, sont  
choses vaines,

Et vous ne tombez point aux bassesses humaines;  
Votre esprit à l'hymen renonce pour toujours,  
Et la philosophie a toutes vos amours.

Ainsi, n'ayant au cœur nul dessein pour Clitandre,  
Que vous importe-t-il qu'on y puisse prétendre?

ARMANDE.

Cet empire que tient la raison sur les sens,  
Ne fait pas renoncer aux douceurs des encens;  
Et l'on peut, pour époux, refuser un mérite,  
Que, pour adorateur, on veut bien à sa suite.

HENRIETTE.

Je n'ai pas empêché qu'à vos perfections  
Il n'ait continué ses adorations;  
Et j'en ai fait que prendre, au refus de votre ame,  
Ce qu'est venu m'offrir l'hommage de sa flâme.

ARMANDE.

Mais, à l'offre des vœux d'un amant dépité,

Trompé.



Trouvez-vous, je vous prie, entière sûreté ?  
Croyez vous pour vos yeux la passion bien forte,  
Et qu'en son cœur, pour moi, toute flâme  
Soit morte ?

HENRIETTE.

Il me le dit, ma sœur; &, pour moi, je le croi.

ARMANDE.

Ne soyez pas, ma sœur, d'une si bonne foi;  
Et croyez, quand il dit qu'il me quitte & vous  
a me,

Qu'il n'y songe pas bien, & se trompe lui-même.

HENRIETTE.

Je ne sçais; mais enfin, si c'est votre plaisir,  
Il nous est bien aisé de nous en éclaircir.  
Je l'apperois qui vient; &, sur cette matière,  
Il pourra nous donner une pleine lumière.

\*\*\*\*\*

SCÈNE II.

CLITANDRE, ARMANDE, HENRIETTE.

HENRIETTE.

Pour me tirer d'un doute où me jette ma sœur,  
Entre elle & moi, Clitandre, expliquez  
votre cœur,

Découvrez-en le fond; & nous daignez apprendre  
Qui de nous à vos vœux est en droit de prétendre.

ARMANDE.

Non, non, je ne veux point à votre passion  
Imposer la rigueur d'une explication;  
Je ménage les gens, & sçais comme embarrasse  
Le contraignant effort de ces aveux en face.

CLITANDRE.

Non, Madame, mon cœur qui dissimule peu,  
Ne sent nulle contrainte à faire un libre aveu.  
Dans aucun embarras un tel pas ne me jette;  
Et j'avouerai tout haut d'une ame franche & nette,  
Que les tendres liens où je suis arrêté,

[montrant Henriette.]

Mon amour & mes vœux sont tout de ce côté.  
Qu'à nulle émotion cet aveu ne vous porte:

M.

Vous.



278 LES FEMMES SCAVANTES,

Vous avez bien voulu les choses de la sorte.  
 Vos attraits m'avoient pris, & mes tendres soupîrs  
 Vous ont assez prouvé l'ardeur de mes desîrs.  
 Mon cœur vous consacroit une flâme immortelle;  
 Mais vos yeux n'ont pas crû leur conquête assez

belle,  
 J'ai souffert sous leur joug cent mépris différens,  
 Ils régnoient sur mon ame en superbes tyrans;  
 Et je me suis cherché, lassé de tant de peines,  
 Des vainqueurs plus humîns, & de moins ru-

des chaînes. *[montrant Henriette.]*

Je les ai rencontrés, Madame, dans ces yeux,  
 Et leurs traits à jamais me seront précieux;  
 D'un regard pitoyable ils ont séché mes larmes,  
 Et n'ont pas dédaigné le rebut de vos charmes.  
 De si rares bontés m'ont si bien sçu toucher,  
 Qu'il n'est rien qui me puisse à mes fers arracher;  
 Et j'ose maintenant vous conjurer, Madame,  
 De ne vouloir tenter nul effort sur ma flâme,  
 De ne point essayer de rappeler un cœur  
 Résolu de mouîr dans cette douce ardeur.

A R M A N D E.

Hé! Qui vous dit, Monsieur, que l'on ait cette  
 envie,

Et que de vous enfin si fort on se soucie?  
 Je vous trouve plaisant de vous le figurer;  
 Et bien impertinent de me le déclarer.

H E N R I E T T E.

Hé, doucement, ma sœur. Où donc est la morale  
 Qui sçait si bien régir la partie animale,  
 Et retenir la bride aux efforts du courroux?

A R M A N D E.

Mais, vous qu' m'en parlez, où la pratiquez-vous,  
 De répondre à l'amour que l'on vous fait paroître,  
 Sans le congé de ceux qui vous ont donné l'être?  
 Sçachez que le devoir vous soumet à leurs loix,  
 Qu'il ne vous est permis d'aimer que par leur

choix,  
 Qu'ils ont sur votre cœur l'autorité suprême;  
 Et qu'il est criminel d'en disposer vous-même.

H E N -

HENRIETTE.

Je rends grace aux bontés que vous me faites voir,  
De m'enseigner si bien les choses du devoir.  
Mon cœur sur vos leçons veut régler sa conduite;  
Et, pour vous faire voir, ma sœur, que j'en profite,  
Clitandre, prenez soin d'appuyer votre amour  
De l'agrément de ceux dont j'ai reçu le jour.  
Faites-vous sur mes vœux un pouvoir légitime,  
Et me donnez moyen de vous aimer sans crime.

CLITANDRE

J'y vais de tous mes soins travailler hautement;  
Et j'attendois de vous ce doux consentement.

ARMANDE.

Vous triomphez, ma sœur, & faites une mine  
A vous imaginer que cela me chagrine.

HENRIETTE.

Moi, ma sœur, point du tout. Je sçais que  
sur vos sens

Les droits de la raison sont toujours tout-puissans;  
Et que, par les leçons qu'on prend dans la sagesse,  
Vous êtes au-dessus d'une telle foiblesse.

Loin de vous soupçonner d'aucun chagrin, je croi  
Qu'ici vous daignerez vous employer pour moi,

Appuyer sa demande; &, de votre suffrage,

Presser l'heureux moment de notre mariage.

Je vous en sollicite; &, pour y travailler.

ARMANDE.

Votre petit esprit se mêle de railler;

Et d'un cœur qu'on vous jette on vous voit  
toute fière.

HENRIETTE.

Tout jeté qu'est ce cœur, il ne vous déplaît guère;

Et, si vos yeux sur moi le pouvoient ramasser,

Ils prendroient aisément le soin de se baisser.

ARMANDE.

A répondre à cela je ne daigne descendre;

Et ce sont sots discours qu'il ne faut pas entendre.

HENRIETTE.

C'est fort bien fait à vous; & vous nous faites voir

Des modérations qu'on ne peut concevoir.

\*\*\*\*\*

## S C E N E III.

CLITANDRE, HENRIETTE.

HENRIETTE.

VOTRE sincère aveu ne l'a pas peu surprise.

CLITANDRE.

Elle mérite assez une telle franchise ;  
 Et toutes les hauteurs de sa folle fierté  
 Sont dignes, tout au moins, de ma sincérité.  
 Mais, puisqu'il m'est permis, je vais à votre pere,  
 Madame : . . .

HENRIETTE.

Le plus sûr est de gagner ma mere.  
 Mon pere est d'une humeur à consentir à tout,  
 Mais il met peu de poids aux choses qu'il résout ;  
 Il a reçu du Ciel certaine bonté d'ame  
 Qui le foumet d'abord à ce que veut sa femme ;  
 C'est elle qui gouverne ; &c, d'un ton absolu,  
 Elle ditte pour loi ce qu'elle a résolu.  
 Je voudrois bien vous voir pour elle, & pour  
 ma tante,  
 Une ame, je l'avoue, un peu plus complaisante,  
 Un esprit, qui, flétant les visions du leur,  
 Vous pût de leur estime attirer la chaleur.

CLITANDRE.

Mon cœur n'a jamais pû, tant il est né sincère,  
 Même, dans votre sœur, flater leur caractère ;  
 Et les femmes docteurs ne sont point de mon  
 goût.

Je consens qu'une femme ait des clartés de tout ;  
 Mais je ne lui veux point la passion choquante  
 De se rendre sçavante afin d'être sçavante ;  
 Et j'aime que souvent, aux questions qu'on fait,  
 Elle sçache ignorer les choses qu'elle sçait ;  
 De son étude enfin je veux qu'elle se cache,  
 Et qu'elle ait du sçavoir sans vouloir qu'on le  
 sçache,

Sans citer les auteurs, sans dire de grands mots,  
 Et clouer de l'esprit à ses moindres propos.  
 Je respecte beaucoup Madame votre mere ;

Mais

Mais je ne puis du tout approuver sa chimère ;  
 Et me rendre l'écho des choses qu'elle dit,  
 Aux encens qu'elle donne à son héros d'esprit.  
 Son Monsieur Trissotin me chagrine, m'assomme ;  
 Et j'enrage de voir qu'elle estime un tel homme,  
 Qu'elle nous mette au rang des grands & beaux  
 esprits

Un benêt, dont par-tout on siffle les écrits ;  
 Un pédant dont on voit la plume libérale  
 D'officieux papiers fournir toute la halle.

H E N R I E T T E.

Ses écrits, ses discours, tout m'en semble en-  
 nuyeux ;

Et je me trouve assez votre goût & vos yeux.  
 Mais, comme sur ma mère il a grande puissance,  
 Vous devez vous forcer à quelque complaisance.  
 Un amant fait sa cour où s'attache son cœur,  
 Il veut de tout le monde y gagner la faveur ;  
 Et, pour n'avoir personne à sa flâme contraire,  
 Jusqu'au chien du logis il s'efforce de plaire.

C L I T A N D R E.

Oui, vous avez raison ; mais Monsieur Trissotin  
 M'inspire au fond de l'ame un dominant chagrin.  
 Je ne puis consentir, pour gagner ses suffrages,  
 A me deshonor en prisant ses ouvrages ;  
 C'est par eux qu'à mes yeux il a d'abord paru,  
 Et je le connoissois avant que l'avoir vu.  
 Je vis dans le fatras des écrits qu'il nous donne,  
 Ce qu'étale en tous lieux sa pédante personne,  
 La constante hauteur de sa présomption,  
 Cette intrépidité de bonne opinion,  
 Cet indolent état de confiance extrême,  
 Qui le rend en tout tems si content de soi-même,  
 Qui fait qu'à son mérite incessamment il rit,  
 Qu'il se sçait si bon gré de tout ce qu'il écrit ;  
 Et qu'il ne voudroit pas changer sa renommée  
 Contre tous les honneurs d'un Général d'armée.

H E N R I E T T E.

C'est avoir de bons yeux, que de voir tout cela.

C L I T A N D R E.

Jusques à sa figure encor la chose alla,  
 Et je vis par les vers qu'à la tête il nous jette,

D.

De quel air il falloit que fût fait le poëte;  
Et j'en avo s si bien deviné tous les traits,  
Que, rencontrant un homme un jour dans le  
palais,

Je gageai que c'étoit Triffotin en personne,  
Et je vis qu'en effet la gageure étoit bonne.

HENRIETTE.

Quel conte !

CLITANDRE.

Non, je dis la chose comme elle est.  
Mais je vois votre tante. Agréez, s'il vous plaît,  
Que mon cœur lui déclare ici notre mystère,  
Et gagne sa faveur auprès de voire mere.

\*\*\*\*\*

#### SCENE IV.

BELISE, CLITANDRE.

CLITANDRE.

Souffrez, pour vous parler, Madame, qu'un  
amant

Prene l'occasion de cet heureux moment,  
Et se découvre à vous de la sincère flâme. . .

BELISE.

Ah ! Tout beau. Gardez-vous de m'ouvrir trop  
votre ame.

Si je vous ai sçu mettre au rang de mes amis,  
Contentez vous des yeux pour vos seuls tru-  
chemens;

Et ne m'expliquez point, par un autre langage,  
Des desirs qui chez moi passent pour un outrage.  
Aimez-moi, soupirez, brûlez pour mes appas;  
Mais qu'il me soit permis de ne le sçavoir pas.  
Je puis fermer les yeux sur vos flâmes secretes,  
Tant que vous vous tiendrez aux muëts in-  
terprètes;

Mais si la bouche vient à s'en vouloir mêler,  
Pour jamais de ma vûë il vous faut exiler.

CLITANDRE.

Des projets de mon cœur ne prenez point d'al-  
larne.

Hen-

Henriette, Madame, est l'objet qui me charme;  
Et je viens ardemment conjurer vos bontés  
De seconder l'amour que j'ai pour ses beautés.

BELISE.

Ah! Certes, le détour est d'esprit, je l'avoue.  
Ce subtil faux-fuyant mérite qu'on le loue;  
Et, dans tous les romans où j'ai jetté les yeux,  
Je n'ai rien rencontré de plus ingénieux.

CLITANDRE.

Ceci n'est point du tout un trait d'esprit, Ma-  
dame,

Et c'est un pur aveu de ce que j'ai dans l'ame.  
Les Cieux, par les liens d'une immuable ardeur,  
Aux beautés d'Henriette ont attaché mon cœur;  
Henriette me tient sous son aimable empire,  
Et l'hymen d'Henriette est le bien où j'aspire.  
Vous y pouvez beaucoup; & tout ce que je veux,  
C'est que vous y daigniez favoriser mes vœux.

BELISE.

Je vois où doucement veut aller la demande,  
Et je çais sous ce nom ce qu'il faut que j'entende.  
La figure est adroite, & pour n'en point sortir,  
Aux choses que mon cœur m'offre à vous repartir,  
Je dirai qu'Henriette à l'hymen est rebelle;  
Et que, sans rien prétendre, il faut brûler pour  
elle.

CLITANDRE.

Hé, Madame, à quoi bon un pareil embarras;  
Et pourquoi voulez-vous penser ce qui n'est pas?

BELISE.

Mon Dieu! Point de façons. Cessez de vous dé-  
fendre

De ce que vos regards m'ont souvent fait en-  
tendre.

Il suffit que l'on est contente du détour  
Dont s'est adroitement avisé voire amour;  
Et que, sous la figure où le respect l'engage,  
On veut bien se résoudre à souffrir son hommage,  
Pourvu que ses transports, par l'honneur éclairés,  
N'offrent à mes autels que des vœux épurés.

CLITANDRE.



284. LES FEMMES SCAVANTES,

CLITANDRE.

Mais....

BELISE.

Adieu. Pour ce coup, ceci doit vous suffire;  
Et je vous-ai plus dit que je ne voulois dire.

CLITANDRE.

Mais votre erreur....

BELISE.

Laissez. Je rougis maintenant;  
Et ma pudeur s'est fait un effort surprenant.

CLITANDRE.

Je veux être pendu, si je vous aime; & sage....

BELISE.

Non, non, je ne veux rien entendre davantage.

\*\*\*\*\*

S C E N E V.

CLITANDRE *seul*.

D'ianitre soit de la folle avec ses visions!  
A-t-on rien vû d'égal à ses préventions?  
Allons commettre un autre au soin que l'on me  
donne;  
Et prenons le secours d'une sage personne.

*Fin du premier Acte.*





ACTE SECOND.

SCENE PREMIERE.

ARISTE *quittant Clitandre , & lui parlant encore.*

OUI, je vous porterai la réponse au plutôt ;  
J'appuyurai, presserai, ferai tout ce qu'il faut.

Qu'un amant, pour un mot, a de choses à dire ;  
Et qu'impatiemment il veut ce qu'il désire !  
Jamais. . .



SCENE II.

CHRISALE, ARISTE.

ARISTE.

AH ! Dieu vous gard', mon frere.

CHRISALE.

Et vous aussi,

Mon frere.

ARISTE.

Sçavez-vous ce qui m'amène ici ?

CHRISALE.

Non ; mais, si vous voulez, je suis prêt à l'apprendre.

ARISTE.

Depuis assez longtems vous connoissez Clitandre ?

CHRISALE.

Sans doute ; & je le vois qui fréquente chez nous.

ARISTE.

En quelle estime est-il, mon frere, auprès de vous ?

CHRISALE.

D'homme d'honneur, d'esprit, de cœur, & de conduite ;

Et je vois peu de gens qui soient de son mérite.

ARIS.

286 LES FEMMES SCAVANTES,

ARISTE.

Certain désir qu'il a, conduit ici mes pas;  
Et je me réjouis que vous en fassiez cas.

CHRISALE.

Je connus feu son pere en mon voyage à Rome.

ARISTE.

Fort bien.

CHRISALE.

C'étoit, mon frere, un fort bon gentilhomme.

ARISTE.

On le dit.

CHRISALE.

Nous n'avions alors que vingt-huit ans,  
Et nous étions, ma foi, tous deux de verdgalans.

ARISTE.

Je le crois.

CHRISALE.

Nous donnions chez les dames romaines;  
Et tout le monde, là, parloit de nos fredaines;  
Nous faisions des jaloux.

ARISTE.

Voilà qui va des mieux.  
Mais venons au sujet qui m'amène en ces lieux.

\*\*\*\*\*

SCENE III.

BELISE entrant doucement, & écoutant,  
CHRISALE, ARISTE.

ARISTE.

Clitandre auprès de vous me fait son interprète,  
Et son cœur est épris des graces d'Henriette.

CHRISALE.

Quoi? De ma fille?

ARISTE.

Oui. Clitandre en est charmé;  
Et je ne vis jamais amant plus enflammé.

BELISE à Ariste.

Non, non, je vous entends. Vous ignorez  
l'histoire;

Et l'affaire n'est pas ce que vous pouvez croire.

ARIS-

ARISTE.

Comment, ma sœur?

BELISE.

Clitandre abuse vos esprits;

Et c'est d'un autre objet que son cœur est épris.

ARISTE.

Vous raillez. Ce n'est pas Henriette qu'il aime?

BELISE.

Non, j'en suis assurée.

ARISTE.

Il me l'a dit lui-même.

BELISE.

Hé, oui.

ARISTE.

Vous me voyez, ma sœur, chargé par lui  
D'en faire la demande à son pere aujourd'hui.

BELISE.

Fort bien.

ARISTE.

Et son amour même m'a fait instance  
De presser les momens d'une telle alliance.

BELISE.

Encor mieux. On ne peut tromper plus ga-  
lamment.Henriette, entre nous, est un amusement,  
Un voile ingénieux, un prétexte, mon frere,  
A couvrir d'autres feux dont je sçais le mystère;  
Et je veux bien, tous deux, vous mettre hors  
d'erreur.

ARISTE.

Mais, puisqu'il vous sçavez tant de choses, ma sœur,  
Dites-nous, s'il vous plaît, cet autre objet  
qu'il aime?

BELISE.

Vous le voulez sçavoir?

ARISTE.

Oui. Quoi?

BELISE.

Moi.

ARISTE.

Vous?

ES

B E L I S E.

Moi-même.

A R I S T E.

Hai, ma sœur!

B E L I S E.

Qu'est-ce donc que veut dire ce, hai?  
 Et qu'a de surprenant le discours que je fai?  
 On est faite d'un air, je pense, à pouvoir dire  
 Qu'on n'a pas pour un cœur soumis à son empire;  
 Et Dorante, Damis, Cléonte, & Lcidas,  
 Peuvent bien faire voir qu'on a quelques appas.

A R I S T E.

Ces gens vous aiment?

B E L I S E.

Oui, de toute leur puissance.

A R I S T E.

Ils vous l'on dit?

B E L I S E.

Aucun n'a pris cette licence;  
 Ils m'ont sçû révéler si fort jusqu'à ce jour,  
 Qu'ils ne m'ont jamais dit un mot de leur amour.  
 Mais, pour m'offrir leur cœur, & vouer leur  
 service,

Les muets truchemens ont tous fait leur office.

A R I S T E.

On ne voit presque point céans venir Damis.

B E L I S E.

C'est pour me faire voir un respect plus soumis.

A R I S T E.

De mots piquans, par-tout, Dorante vous outrage.

B E L I S E.

Ce sont emportemens d'une jalouse rage.

A R I S T E.

Cléonte &amp; Lcidas ont pris femme tous deux.

B E L I S E.

C'est par un désespoir où j'ai réduit leurs feux,

A R I S T E.

Ma foi, ma chère sœur, vision toute claire.

C H R I S A L E. à *Bélise*.

De ces chimères-là vous devez vous défaire.

B E L I S E.

Ah! Chimères! Ce sont des chimères, dit-on.

Chi.

ES,

i-même.

ce, hai?  
je fai?

oir dire  
empire;  
las,  
s appas.

naissance.

cence;  
our,  
amour.  
er leur

office.

Damis.

fournis.

outrage.

e.

deux.

rs feux,

aire.

aire.

dit-on.  
Chi.

COMEDIE. 1289

Chimères, moi! Vrayment, chimères est soit bon!  
Je me réjouis fort de chimères, mes freres;  
Et je ne sçavois pas que j'eusse des chimères.

\*\*\*\*\*

SCENE IV.

CHRISALE, ARISTE.

CHRISALE.  
Notre sœur est folle, oui.

ARISTE.

Cela croit tous les jours.

Mais, encore une fois, reprenons le discours.  
Clitandre vous demande Henriette pour femme,  
Voyez quelle réponse on doit faire à sa flamme.

CHRISALE.

Faut-il le demander? J'y consens de bon cœur,  
Et tiens son alliance à singulier honneur.

ARISTE.

Vous sçavez que de bien il n'a pas l'abondance,  
Que ..

CHRISALE.

C'est un intérêt qui n'est pas d'importance;  
Il est riche en vertu, cela vaut des trésors,  
Et puis son pere & moi n'étions qu'un en deux corps.

ARISTE.

Parlons à votre femme; & voyons à la rendre  
Favorable....

CHRISALE.

Il suffit, je l'accepte pour gendre.

ARISTE.

Où; mais pour appuyer votre consentement,  
Mon frere, il n'est pas mal d'avoir son agrément.  
Allons....

CHRISALE.

Vous moquez-vous? Il n'est pas nécessaire.  
Je réponds de ma femme, & prends sur moi l'as-  
faire.

ARISTE.

Mais....

Tom. IV.

N

CHRI.



290. LES FEMMES SCAVANTES,

CHRISALE.

Laissez faire, d s-je, & n'appréhendez pas.  
Je la vais disposer aux choses de ce pas.

ARISTE.

Soit. Je vais là-dessus fonder votre Henriette,  
Et reviendrai sçavoir.

CHRISALE.

C'est une affaire faite ;  
Et je vais à ma femme en parler sans délai.

\*\*\*\*\*

SCÈNE V.

CHRISALE, MARTINE.

MARTINE.

ME voilà bien chanceuse ! Hélas ! L'an dit  
bien vray,

Qui veut noyer son chien, l'accuse de la rage ;  
Et service d'autrui n'est pas un héritage.

CHRISALE.

Qu'est-ce donc ? Qu'avez-vous, Martine ?

MARTINE.

Ce que j'ai ?

CHRISALE.

Oui.

MARTINE.

J'ai que l'an me donne aujourd'hui mon congé,  
Monsieur.

CHRISALE.

Votre congé ?

MARTINE.

Oui. Madame me chasse.

CHRISALE.

Je n'entends pas cela, Comment ?

MARTINE.

An me menace,

Si je ne sors d'ici, de me bailler cent coups.

CHRISALE.

Non, vous demeurerez, je suis content de vous.  
Ma femme bien souvent a la tête un peu chaude ;  
Et je ne veux pas moi. . .

SCE

\*\*\*\*\*

SCENE VI.

PHILAMINTE, BELISE, CHRISALE, MARTINE.

PHILAMINTE *apercevant Martine.*

Quoi ! Je vous vois, maraude ?

Vite, sortez, friponne, allons, quittez ces lieux ;  
Et ne vous présentez jamais devant mes yeux.

CHRISALE.

Tout doux.

PHILAMINTE.

Non, c'en est fait.

CHRISALE.

Hé ?

PHILAMINTE.

Je veux qu'elle sorte.

CHRISALE.

Mais qu'a-t-elle commis, pour vouloir de la  
sorte....

PHILAMINTE.

Quoi ! Vous la soutenez ?

CHRISALE.

En aucune façon.

PHILAMINTE.

Prenez-vous son parti contre moi ?

CHRISALE.

Mon Dieu ! Non.

Je ne fais seulement que demander son crime.

PHILAMINTE.

Suis-je pour la chasser sans cause légitime ?

CHRISALE.

Je ne dis pas cela ; mais il faut, de nos gens....

PHILAMINTE.

Non, elle sortira, vous dis-je, de céans.

CHRISALE.

Hé bien, oui. Vous dit-on quelque chose là-  
contre ?

PHILAMINTE.

Je ne veux point d'obstacle aux désirs que je  
montre ;

N 2

CHAI-

292 LES FEMMES SCAVANTES,

CHRISALE.

D'accord.

PHILAMINTE.

Et vous devez, en raisonnable époux,  
Etre pour moi contre elle, & prendre mon  
courage.

CHRISALE.

[*Se tournant vers Martine.*]

Aussi fais-je. Oui, ma femme avec raison vous  
chasse,

Coquine; & votre crime est indigne de grace.

MARTINE.

Qu'est-ce donc que j'ai fait?

CHRISALE *bas*.

Ma foi, je ne sçais pas.

PHILAMINTE.

Elle est d'humeur encore à n'en faire aucun cas.

CHRISALE.

A-t-elle, pour donner matière à votre haine,  
Cassé quelque miroir, ou quelque porcelaine?

PHILAMINTE.

Voudrois-je la chasser, & vous figurez-vous  
Que, pour si peu de chose, on se mette en  
courage?

CHRISALE.

[*à Martine.*] [*à Philaminte.*]

Qu'est-ce à dire? L'affaire est donc considérable?

PHILAMINTE.

Sans doute. Me voit-on femme déraisonnable?

CHRISALE.

Est-ce qu'elle a laissé, d'un esprit négligent,  
Dérober quelque aiguière, ou quelque plat  
d'argent?

PHILAMINTE.

Cela ne seroit rien.

CHRISALE *à Martine.*

[*à Philaminte.*] Oh, oh! Peste, la belle!

Quoi! L'avez-vous surprise à n'être pas fidèle?

PHILAMINTE.

C'est pis que tout cela,

CHR

CHRISALE.

Pis que tout cela?

PHILAMINTE.

Pis.

CHRISALE.

[à Martine.] [à Philaminte.]

Comment diantre, friponne ! Hé ! A-t-elle commis...

PHILAMINTE.

Elle a, d'une insolence à nulle autre pareille,  
Après trente leçons, insulté mon oreille,  
Par l'impropriété d'un mot sauvage & bas  
Qu'en termes décisifs condamne Vaugelas.

CHRISALE.

Est-ce là....

PHILAMINTE.

Quoi ! Toujours, malgré nos remontrances,  
Heurter le fondement de toutes les sciences,  
La grammaire, qui sçait régenter jusqu'aux Rois,  
Et les fait, la main haute, obéir à ses loix.

CHRISALE.

Du plus grand des forfaits je la croyois coupable.

PHILAMINTE.

Quoi ? Vous ne trouvez pas ce crime impardonnable ?

CHRISALE.

Si fait.

PHILAMINTE.

Je voudrois bien que vous l'excusassiez.

CHRISALE.

Je n'ai garde.

BELISE.

Il est vray que ce sont des pitiés.  
Toute construction est par elle détruite ;  
Et des loix du langage on l'a cent fois instruite.

MARTINE.

Tout ce que vous prêchez est je crois bel & bon ;  
Mais je ne sçaurois, moi, parler votre jargon.

PHILAMINTE.

L'impudente ! Appeller un jargon le langage  
Fondé sur la raison & sur le bel usage !

N. 2

MAR.

294 LES FEMMES SCAVANTES,

MARTINE.

Quand on se fait entendre, on parle toujours bien;  
Et tous vos biaux dictons ne servent pas de rien.

PHILAMINTE.

Hé bien? Ne voilà pas encore de son stile?  
*Ne servent pas de rien!*

BELISE.

O cervelle indocile!

Faut-il qu'avec des soins qu'on prend incessamment,

On ne te puisse apprendre à parler congruement?  
De *pas*, mis avec *rien*, tu fais la récidue,  
Et c'est, comme on t'a dit, trop d'une négative.

MARTINE.

Mon Dieu! je n'avons pas étugué comme vous,  
Et je parlous tout droit comme on parle cheux  
NOUS.

PHILAMINTE.

Ah! Peut-on y tenir!

BELISE.

Quel solécisme horrible!

PHILAMINTE.

En voilà pour tuër une oreille sensible.

BELISE.

Ton esprit, je l'avoué, est bien matériel.  
*Je*, n'est qu'un singulier, *avons*, est pluriel.  
Veux-tu toute ta vie offenser la grammaire?

MARTINE.

Qui parle d'offenser grand'mere, ni grand-pere?

PHILAMINTE.

O Ciel!

BELISE.

Grammaire est prise à contre-sens par toi;  
Et je t'ai dit déjà d'où vient ce mot.

MARTINE.

Ma foi,  
Qu'il vienne de Chaillot, d'Anteuil, ou de Pon-  
toise,

Cela ne me fait rien.

BELISE.

Quelle ame villageoise!  
La grammaire, du verbe & du nominatif,

Comme

Comme de l'adjectif avec le substantif,  
Nous enseigne les loix.

MARTINE.

J'ai, Madame, à vous dire,  
Que je ne connois point ces gens-là.

PHILAMINTE.

Quel martyre!

BELISE.

Ce sont les noms des mois, & l'on doit regarder  
En quoi c'est qu'il les faut faire ensemble accorder.

MARTINE.

Qu'ils s'accordent entr'eux, ou se gourment, qu'  
importe?

PHILAMINTE à Belise.

Hé, mon Dieu! Finissez un discours de la sorte.

[A Chrsale.]

Vous ne voulez pas, vous, me la faire sortir?

CHRISALE.

[à part.]

Si fait. A son caprice il me faut consentir.

Va, ne l'irrite point; retire-toi, Martine.

PHILAMINTE.

Comment! Vous avez peur d'offenser la coquine?

Vous lui parlez d'un ton tout-à-fait obligeant?

CHRISALE.

[d'un ton ferme.] [bas, d'un ton plus doux.]

Moi? Point. Allons, sortez. Va-t-en, ma pauvre enfant.

\*\*\*\*\*

SCENE VII.

PHILAMINTE, CHRISALE, BELISE.

CHRISALE.

Vous êtes satisfaite, & la voilà partie;

Mais je n'approuve point une telle sortie,

C'est une fille propre aux choses qu'elle fait,

Et vous me la chassez pour un maigre sujet.

PHILAMINTE.

Vous voulez que toujours je l'aye à mon service,

Pour mettre incessamment mon oreille au sup-

plice;

Pour rompre toute loi d'usage & de raison,



296 LES FEMMES SCAVANTES.

Par un barbare amas de vices d'oraïson,  
De mots estropiés, cousus par intervalles,  
De proverbestraînés dans les ruisseaux des halles ?

B E L I S E.

Il est vray que l'on suë à souffrir ses discours,  
Elle y met Vaugelas en pièces tous les jours;  
Et les moindres défauts de ce grossier génie,  
Sont ou le pléonasmé, ou la cacophonie.

C H R I S A L E.

Qu'importe qu'elle manque aux loix de Vaugelas,  
Pourvu qu'à-la cuisine elle ne manque pas ?  
J'aime bien mieux, pour moi, qu'en épluchant  
ses herbes, T H I M A L I E.

Elle accommode mal les noms avec les verbes,  
Et re lise cent fois un bas & méchant mot,  
Que de brûler ma viande, ou saler trop mon pot.  
Je vis de bonne soupe, & non de beau langage.  
Vaugelas n'apprend point à bien faire un potage;  
Et Malherbe & Balzac, si sçavans en beaux mots,  
En cuisine, peut-être, auroient été des fots.

P H I L A M I N T E.

Què ce discours grossier terriblement assomme;  
Et quelle indignité pour ce qui s'appelle homme,  
D'être baissé sans cesse aux soins matériels;  
Au-lieu de se hausser vers les spirituels !  
Le corps, cette guenille, est-il d'une importance,  
D'un prix à mériter seulement qu'on y pense ?  
Et ne devons-nous pas laisser cela bien loin ?

C H R I S A L E.

Oui, mon corps est moi-même, & j'en veux  
prendre soin; L A M I N T E.  
Guenille, si l'on veut, ma guenille m'est chère.

B E L I S E.

Le corps avec l'esprit, fait figure, mon fiere;  
Mais, si vous en croyez tout le monde sçavant,  
L'esprit doit sur le corps prendre le pas devant;  
Et notre plus grand soin, notre première instance,  
Doit être à le nourrir du suc de la science.

C H R I S A L E.

Ma foi, si vous songez à nourrir votre esprit,  
C'est de viande bien creuse, à ce que chacun dit;  
Et

Et vous n'avez nul soin, nulle sollicitude,  
Pour....

PHILAMINTE.

Ah! *Sollicitude*, à mon oreille est rude,  
Il put étrangement son ancienneté.

BELTSE.

Il est vray que le mot est bien collet-monté.

CHRISALE.

Voulez-vous que je dise? Il faut qu'enfin j'éclate,  
Que je lève le masque, & décharge ma rate.  
De folles on vous traite, & j'ai fort sur le cœur....

PHILAMINTE.

Comment donc?

CHRISALE à *Belise*.

C'est à vous que je parle, ma sœur.

Le moindre solécisme en parlant vous irrite;  
Mais vous en faites, vous, d'étranges en conduite.  
Vos livres éternels ne me contentent pas,  
Et, hors un gros Plutarque à mettre mes rabats,  
Vous devriez brûler tout ce meuble inutile,  
Et laisser la science aux docteurs de la ville;  
M'ôter, pour faire bien, du grenier de céans  
Cette longue lunette à faire peur aux gens,  
Et cent brimborions dont l'aspect importune;  
Ne point aller chercher ce qu'on fait dans la lune,  
Et vous mêler un peu de ce qu'on fait chez vous,  
Où nous voyons aller tout sans dessus dessous.  
Il n'est pas bien honnête, & pour beaucoup de  
causes,

Qu'une femme étudie, & sache tant de choses,  
Former aux bonnes mœurs l'esprit de ses enfans,  
Faire aller son ménage, avoir l'œil sur ses gens,  
Et régler la dépense avec économie,  
Doit être son étude & sa philosophie.  
Nos peres sur ce point étoient gens bien sensés,  
Qui disoient qu'une femme en sçait toujours  
assez,

Quand la capacité de son esprit se hausse  
A connoître un pourpoint d'avec un haut de  
chausse.

Les leurs ne lisoient point, mais elles vivoient  
bien.

Nous ne lisons point leurs

293 LES FEMMES SCAVANTES;

Leurs ménages étoient tout leur docte entretien ;  
Et leurs livres , un dé , du fil , & des aiguilles ,  
Dont elles travailloient au trousseau de leurs  
filles.

Les femmes d'à présent sont bien loin de ces  
mœurs ,

Elles veulent écrire , & devenir auteurs ;  
Nulle science n'est pour elles trop profonde ,  
Et céans , beaucoup plus qu'en aucun lieu du  
monde ,

Les secrets les plus hauts s'y laissent concevoir ;  
Et l'on sçait tout chez moi , hors ce qu'il faut  
sçavoir.

On y sçait comme vont lune , étoile polaire ,  
Vénus , Saturne & Mars , dont je n'ai point affaire ;  
Et , dans ce vain sçavoir qu'on va chercher si loin ,  
On ne sçait comme va mon pot dont j'ai besoin .  
Mes gens à la science aspirent pour vous plaire ,  
Et tous ne font rien moins que ce qu'ils ont à  
faire.

Raisonner est l'emploi de toute ma maison ;  
Et le raisonnement en bannit la raison .

L'un me brûle mon rôti en lisant quelque histoire ,  
L'autre rêve à des vers quand je demande à boire ;  
Enfin je vois par eux votre exemple suivi ,  
Et j'ai des serviteurs , & ne suis point servi .  
Une pauvre servante au moins m'étoit restée ,  
Qui de ce mauvais air n'étoit point infectée ;  
Et voilà qu'on la chasse avec un grand fracas ,  
A cause qu'elle manque à parler Vaugelas .  
Je vous le dis , ma sœur , tout ce train-là me  
blesse ,

Car c'est , comme j'ai dit , à vous que je m'a-  
dresse .

Je n'aime point céans tous vos gens à latin ,  
Et principalement ce Monsieur Tristotin ,  
C'est lui qui dans des vers vous a timpanisées ,  
Tous les propos qu'il tient sont des billevesées ,  
On cherche ce qu'il dit après qu'il a parlé ;  
Et je lui crois , pour moi , le timbre un peu fêlé .

PHILAMINTE.

Quelle bassesse , ô Ciel , & d'ame , & de langage ?

BE.

## B E L I S E.

Est-il de petits corps un plus lourd assemblage,  
 Un esprit composé d'atômes plus bourgeois ?  
 Et de ce même sang se peut-il que je sois ?  
 Je me veux mal de mort d'être de votre race ;  
 Et, de confusion, j'abandonne la place.

\*\*\*\*\*

## S C E N E V I I I.

*PHILAMINTE, CHRISALE.*

*PHILAMINTE.*

Avez-vous à lâcher encore quelque trait ?

*CHRISALE.*

Moi ? Non. Ne parlons plus de querelle, c'est fait.  
 Discourons d'autre affaire. A votre fille aînée  
 On voit quelque dégoût pour les nœuds d'hy-  
 menée.

C'est une philosophe enfin, je n'en dis rien ;  
 Elle est bien gouvernée, & vous faites fort bien ;  
 Mais de toute autre humeur se trouve sa cadette,  
 Et je crois qu'il est bon de pouvoir Henriette,  
 De choisir un mari.

*PHILAMINTE.*

C'est à quoi j'ai songé ;

Et je veux vous ouvrir l'intention que j'ai.

Ce Monsieur Trissotin, dont on nous fait un  
 crime,

Et qui n'a pas l'honneur d'être dans votre estime,  
 Est celui que je prends pour l'époux qu'il lui faut ;  
 Et je sçais mieux que vous juger de ce qu'il vaut.

La contestation est ici superflue ;

Et de tout point chez moi l'affaire est résolue.

Au moins, ne dites mot du choix de cet époux ;

Je veux à votre fille en parler avant vous.

J'ai des raisons à faire approuver ma conduite ;

Et je connoîtrai bien si vous l'aurez instruite.

\*\*\*\*\*

SCENE IX.

ARISTE, CHRISALE.

ARISTE.

HE bien? La femme sort, mon frere; & je vois bien

Que vous venez d'avoir ensemble un entretien.

CHRISALE.

Oui.

ARISTE.

Quel est le succès? Aurons-nous Henriette?  
A-t-elle consenti? L'affaire est-elle faite?

CHRISALE.

Pas tout-à-fait encor.

ARISTE.

Refuse-t-elle?

CHRISALE.

Non.

ARISTE.

Est-ce qu'elle balance?

CHRISALE.

En aucune façon.

ARISTE.

Quoi donc?

CHRISALE.

C'est que pour gendre elle m'offre un autre homme.

ARISTE.

Un autre homme pour gendre!

CHRISALE.

Un autre.

ARISTE.

Qui se nomme?

CHRISALE.

Monsieur Trissotin.

ARISTE.

Quoi! Ce Monsieur Trissotin....

CHRISALE.

Oui, qui parle toujours de vers & de latin.

ARISTE.

A R I S T E.

Vous l'avez accepté?

C H R I S A L E.

Moi! Point. A Dieu ne plaise.

A R I S T E.

Qu'avez-vous répondu?

C H R I S A L E.

Rien; &amp; je suis bien aise

De n'avoir point parlé, pour ne m'engager pas.

A R I S T E.

La raison est fort belle, & c'est faire un grand pas.  
Avez-vous sçu du moins lui proposer Clirandre?

C H R I S A L E.

Non; car, comme j'ai vû qu'on parloit d'autre  
gendre,

J'ai crû qu'il étoit mieux de ne m'avancer point.

A R I S T E.

Certes votre prudence est rare au dernier point.  
N'avez-vous point de honte avec votre mollesse?  
Et se peut-il qu'un homme ait assez de foiblesse  
Pour laisser à sa femme un pouvoir absolu,  
Et n'oser attaquer ce qu'elle a résolu?

C H R I S A L E.

Mon Dieu! Vous en parlez, mon frere, bien  
à l'aise;

Et vous ne sçavez pas comme le bruit me pèse.

J'aime fort le repos, la paix &amp; la douceur.

Et ma femme est terrible avecque son humeur.

Du nom de philosophe elle fait grand mystère,

Mais elle n'en est pas pour cela moins colére;

Et sa morale, faite à mépriser le bien,

Sur l'aigreur de sa bile opère comme rien.

Pour peu que l'on s'oppose à ce que veut sa tête,

On en a pour huit jours d'effroyable tempête,

Elle me fait trembler dès qu'elle prend son ton,

Je ne sçais où me mettre, &amp; c'est un vray dra-

gon;

Et cependant, avec toute sa diablerie,

Il faut que je l'appelle &amp; mon cœur &amp; ma mie.

N 7.

ARIS-



# 302 LES FEMMES SCAVANTES,

A R I S T E.

Allez, c'est se moquer. Votre femme, entre nous,  
Est, par vos lâchetés, souveraine sur vous.  
Son pouvoir n'est fondé que sur votre foiblesse,  
C'est de vous qu'elle prend le titre de maîtresse,  
Vous-même à ses hauteurs vous vous abandonnez,  
Et vous faites mener en bête par le nez.

Quoi ? Vous ne pouvez pas, voyant comme  
on vous nomme,

Vous résoudre une fois à vouloir être un homme,  
A faire condescendre une femme à vos vœux ;  
Et prendre assez de cœur pour dire un, je le  
veux ?

Vous laisserez, sans honte, immoler votre fille  
Aux folles visions qui tiennent la famille ;  
Et de tout votre bien revêtir un nigaud,  
Pour six mots de latin qu'il leur fait sonner haut,  
Un pédant, qu'à tout coup votre femme apos-  
trophe

Du nom de bel esprit, & de grand philosophe,  
D'homme qu'en vers galans jamais on n'égalait,  
Et qui n'est, comme on sçait, rien moins que  
tout cela ?

Allez, encore un coup, c'est une moquerie,  
Et votre lâcheté mérite qu'on en rie.

C H R I S A L E.

Oui, vous avez raison, & je vois que j'ai tort.  
Allons, il faut enfin montrer un cœur plus fort,  
Mon frere.

A R I S T E.

C'est bien dit.

C H R I S A L E.

C'est une chose infame  
Que d'être si soumis au pouvoir d'une femme.

A R I S T E.

Fort bien.

C H R I S A L E.

De ma douceur elle a trop profité.

A R I S T E.

Il est vrai.

CHRI-

COMEDIE.

303

CHRISALE.

Trop jouï de ma facilité.

ARISTE.

Sans doute.

CHRISALE.

Et je lui veux faire aujourd'hui connoître  
Que ma fille est ma fille, & que j'en suis le  
maître,

Pour lui prendre un mari qui soit selon mes vœux.

ARISTE.

Vous voilà raisonnable, & comme je vous veux.

CHRISALE.

Vous êtes pour Clitandre, & sçavez sa demeure;  
Faites-le moi venir, mon frere, tout-à-l'heure.

ARISTE.

J'y cours tout de ce pas.

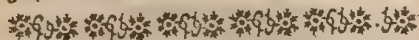
CHRISALE.

C'est souffrir trop long-tems;

Et je m'en vais être homme à la barbe des gens.

*Fin du second Acte.*





ACTE TROISIEME.

SCENE PREMIERE.

PHILAMINTE, ARMANDE,  
BELISE, TRISSOTIN, L'EPINE.

PHILAMINTE.

A H! Mettons-nous ici pour écouter à l'aïse  
Ces vers que mot à mot il est besoin qu'on  
péfe.

ARMANDE.

Je brûle de les voir.

BELISE.

Et l'on s'en meurt chez nous.

PHILAMINTE à Trissotin.

Ce sont charmes pour moi, que ce qui part de  
vous.

ARMANDE.

Ce m'est une douceur à nulle autre pareille.

BELISE.

Ce sont repas friands qu'on donne à mon oreille.

PHILAMINTE.

Ne faites point languir de si pressans desirs.

ARMANDE.

Dépêchez.

BELISE.

Faites tôt, & hâtez nos plaisirs.

PHILAMINTE.

A notre impatience offrez votre épigramme.

TRISSOTIN à Philaminte.

Hélas! C'est un enfant tout nouveau né, Madame.  
Son sort assurément a lieu de vous toucher;  
Et c'est dans votre cour que j'en viens d'accou-  
cher.

PHILAMINTE.

Pour me le rendre cher il suffit de son pere.

TRISSOTIN.

Votre approbation lui peut servir de mere.

BELISE.

Qu'il a d'esprit!

\*\*\*\*\*

SCENE II.

HENRIETTE, PHILAMINTE, BELISE,  
ARMANDE, TRISSOTIN, L'EPINE.

PHILAMINTE à Henriette qui veut se retirer.

Holà. Pourquoi donc fuyez-vous?

HENRIETTE.

C'est de peur de troubler un entretien si doux.

PHILAMINTE.

Approchez; & venez, de toutes vos oreilles,  
Prendre part au plaisir d'entendre des merveilles.

HENRIETTE.

Je sçais peu les beautés de tout ce qu'on écrit,  
Et ce n'est pas mon fait que les choses d'esprit.

PHILAMINTE.

Il n'importe. Aussi-bien ai-je à vous dire ensuite  
Un secret, dont il faut que vous soyez instruite.

TRISSOTIN à Henriette.

Les sciences n'ont rien qui vous puisse enflammer,  
Et vous ne vous piquez que de sçavoir charmer.

HENRIETTE.

Aussi peu l'un que l'autre; & je n'ai nulle  
envie....

BELISE.

Ah! Songeons à l'enfant nouveau né, je vous prie.

PHILAMINTE à l'Epine.

Allons, petit garçon, vite, de quoi s'asseoir.

[L'Epine se laisse tomber.]

Voyez l'impertinent! Est-ce que l'on doit cheoir,  
Après avoir appris l'équilibre des choses?

BELISE.

De ta chute, ignorant, ne vois-tu pas les causes?

Et qu'elle vient d'avoir, du point fixe, écarté  
Ce que nous appellons centre de gravité?

L'EPINE.

Je m'en suis aperçû, Madame, étant par terre.

PHILAMINTE à l'Epine qui sort.

Le lourdaut!

TRISSOTIN.

Bien lui prend de n'être pas de verre.

AR-

306 LES FEMMES SCAVANTES,

ARMANDE.

Ah! De l'esprit par-tout!

BELISE.

Cela ne tarit pas.

[*Ils s'asséent.*] PHILAMINTE.

Servez-nous promptement votre aimable repas.

TRISSOTIN.

Pour cette grande faim qu'à mes yeux on expose,

Un plat seul de huit vers me semble peu de chose;

Et je pense qu'ici je ne ferai pas mal

De joindre à l'épigramme, ou bien au madrigal,

Le ragoût d'un sonnet qui, chez une Princesse

A passé pour avoir quelque délicatesse.

Il est de sel Attique assaisonné par tout,

Et vous le trouverez, je crois, d'assez bon goût.

ARMANDE.

Ah! Je n'en doute point.

PHILAMINTE.

Donnons vite audience.

BELISE *interrompant Trissotin, chaque fois qu'il se dispose à lire.*

Je sens d'aise mon cœur tressaillir par avance.

J'aime la poésie avec entêtement.

Et sur-tout quand les vers sont tournés galamment.

PHILAMINTE.

Si nous parlons toujours, il ne pourra rien dire.

TRISSOTIN.

SO...

BELISE *à Henriette.*

Silence, ma nièce.

ARMANDE.

Ah! Laissez-le donc lire.

TRISSOTIN.

SONNET A LA PRINCESSE URANIE  
SUR SA BIEVRE.

*V*otre prudence est endormie  
De traiter magnifiquement,  
Et de loger superbement  
Votre plus cruelle ennemie.

BE.

BELISE.

Ah! Le joli début!

ARMANDE.

Qu'il a le tour-galant!

PHILAMINTE.

Lui seul, des vers aisés, possède le talent.

ARMANDE.

A prudence endormie, il faut rendre les armes.

BELISE.

Loger son ennemie, est pour moi plein de charmes.

PHILAMINTE.

J'aime superbement & magnifiquement;

Ces deux adverbess joints sont admirablement.

BELISE.

Prêtons l'oreille au reste.

TRISSOTIN.

*Votre prudence est endormie*

*De traiter magnifiquement,*

*Et de loger superbement.*

*Votre plus cruelle ennemie.*

ARMANDE.

Prudence endormie!

BELISE.

Loger son ennemie!

PHILAMINTE.

Superbement & magnifiquement!

TRISSOTIN.

*Faites-la sortir, quoiqu'on die,*

*De votre riche appartement,*

*Où cette ingrate insolément.*

*Attaque votre belle vie.*

BELISE.

Ah! Tout doux. Laissez-moi, de grace, respirer.

ARMANDE.

Donnez-nous, s'il vous plaît, le loisir d'admirer.

PHILAMINTE.

On se sent, à ces vers, jusques au fond de l'ame,

Couler je ne sçais quoi qui fait que l'on se pâme.

ARMANDE.

*Faites-la sortir, quoiqu'on die,*

*De votre riche appartement.*

Que.



308 .LES FEMMES SCAVANTES,

Que riche appartement est là joliment dit;  
Et que la métaphore est mise avec esprit!

PHILAMINTE.

*Faites la sortir, quoiqu'on die.*

Ah! Que ce, *quoiqu'on die*, est d'un goût admirable!

C'est, à mon sentiment, un endroit impayable.

ARMANDE.

De *quoiqu'on die* aussi mon cœur est amoureux.

BELISE.

Je suis de votre avis, *quoiqu'on die* est heureux.

ARMANDE.

Je voudrois l'avoir fait.

BELISE.

Il vaut toute une pièce.

PHILAMINTE.

Mais en comprend-on bien, comme moi, la finesse?

ARMANDE & BELISE.

Oh, oh!

PHILAMINTE.

*Faites-la sortir, quoiqu'on die.*

Que de la fièvre on prenne ici les intérêts,

N'ayez aucun égard, moquez-vous des caquets.

*Faites la sortir, quoiqu'on die,*

*Quoiqu'on die, quoiqu'on die.*

Ce *quoiqu'on die* en dit beaucoup plus qu'il ne semble.

Je ne sçais pas, pour moi, si chacun me ressemble;  
Mais j'entends la-dessous un million de mots.

BELISE.

Il est vray qu'il d plus de choses qu'il n'est gros.

PHILAMINTE à Trissotin

Mais, quand vous avez fait ce charmant *quoiqu'on die*,

Avez-vous compris, vous, toute son énergie?  
Songiez-vous bien vous même à tout ce qu'il nous dit;

Et pensiez-vous, alors, y mettre tant d'esprit?

TRISSOTIN.

Hai, hai.

AR.

ARMANDE.

J'ai fort aussi l'ingrate dans la tête,  
 Cette ingrate de fièvre, injuste, mal-honnête  
 Qui traite mal les gens qui la logent chez eux.

PHILAMINTE.

Enfin, les quatrains sont admirables tous deux  
 Venons-en promptement aux tiercets, je vous prie.

ARMANDE.

Ah! S'il vous plaît, encore une fois *quoiqu'on die.*

TRISSOTIN.

*Faites-la sortir, quoiqu'on die,*

PHILAMINTE, ARMANDE, & BELISE.  
*Quoiqu'on die!*

TRISSOTIN.

*De votre riche appartement,*

PHILAMINTE, ARMANDE, & BELISE.  
*Riche appartement!*

TRISSOTIN.

*Où-cette ingrate insolemment*

PHILAMINTE, ARMANDE, & BELISE.  
*Cette ingrate de fièvre.*

TRISSOTIN.

*Attaque votre belle vie.*

PHILAMINTE.  
*Votre belle vie!*

ARMANDE &amp; BELISE.

Ah!

TRISSOTIN.

*Quoi! Sans respecter votre rang,*

*Elle se prend à votre sang,*

PHILAMINTE, ARMANDE, & BELISE.  
 Ah!

TRISSOTIN.

*Et nuit & jour vous fait outrage?*

*Si vous la conduisez aux bains,*

*Sans la marchander davantage,*

*Noyez-la de vos propres mains.*

PHILAMINTE.

On n'en peut plus.

BELISE.

On pâme.

AR-

AR-

310 LES FEMMES SCAVANTES,

ARMANDE.

On se meurt de plaisir.

PHILAMINTE.

De mille doux frissons vous vous sentez saisir.

ARMANDE.

*Si vous la conduisez aux bains,*

BELISE.

*Sans la marchander davantage,*

PHILAMINTE.

*Noyez-la de vos propres mains.*

*De vos propres mains là, noyez-la dans les bains.*

ARMANDE.

Chaque pas dans vos vers rencontre un trait  
charmant.

BELISE.

Par-tout on s'y promène avec ravissement.

PHILAMINTE.

On n'y sçauroit marcher que sur de belles choses.

ARMANDE.

Ce sont pet'is chemins tout parsemés de roses.

TRISSOTIN.

Le sonnet donc vous semble....

PHILAMINTE.

Admirable, nouveau,

Et personne jamais n'a rien fait de si beau.

BELISE à Henriette.

Quoi! Sans émotion pendant cette lecture?

Vous faites-là, ma nièce, une étrange figure.

HENRIETTE.

Chacun fait ici bas la figure qu'il peut,

Ma tante; &c, bel esprit, il ne l'est pas qui veut.

TRISSOTIN.

Peut-être que mes vers importunent Madame.

HENRIETTE.

Point. Je n'écoute pas.

PHILAMINTE.

Ah! Voyons l'épigramme.

TRISSOTIN.

SUR UN CAROSSE DE COULEUR AMARANTE,  
donné à une Dame de ses amies.

PHILAMINTE.

Ses titres ont toujours quelque chose de rare.

AR.

ARMANDE.

A cent beaux traits d'esprit leur nouveauté pré-  
pare.

TRISSOTIN.

*L'Amour si chèrement m'a rendu son lien,*

BELISE, ARMANDE, & PHILAMINTE.  
Ah!

TRISSOTIN.

*Qu'il m'en coûte déjà la moitié de mon bien;*

*Et, quand tu vois ce beau carosse,*

*Où tant d'or se relève en bosse*

*Qu'il étonne tout le pays,*

*Et fait pompeusement triompher ma Lays,*

PHILAMINTE.

Ah! *Ma Lays!* Voilà de l'érudition.

BELISE.

L'enveloppe est jolie, & vaut un million.

TRISSOTIN.

*Et, quand tu vois ce beau carosse,*

*Où tant d'or se relève en bosse*

*Qu'il étonne tout le pays,*

*Et fait pompeusement triompher ma Lays,*

*Ne dis plus qu'il est amarante,*

*Dis plutôt qu'il est de ma rente.*

ARMANDE.

Oh, oh, oh! Celui-là ne s'attend point du tout.

PHILAMINTE.

On n'a que lui qui puisse écrire de ce goût.

BELISE.

*Ne dis plus qu'il est amarante,*

*Dis plutôt qu'il est de ma rente.*

Voilà qui se décline, *ma rente, de ma rente, à  
ma rente.*

PHILAMINTE.

Je ne sçais, du moment que je vous ai connu,

Si, sur votre sujet, j'eus l'esprit prévenu;

Mais j'admire par-tout vos vers & votre prose.

TRISSOTIN à Philaminte.

Si vous vouliez de vous nous montrer quelque  
chose,

A notre tour aussi nous pourrions admirer.

PHI-

# 312 LES FEMMES SCAVANTES,

PHILAMINTE.

Je n'ai rien fait en vers; mais j'ai lieu d'espérer  
Que je pourrai bientôt vous montrer en amie,  
Huit chapitres du plan de notre académie.  
Platon s'est au projet simplement arrêté,  
Quand de sa république il a fait le traité;  
Mais à l'effet entier je veux pousser l'idée  
Que j'ai sur le papier en prose accommodée;  
Car enfin je me sens un étrange dépit  
Du tort que l'on nous fait du côté de l'esprit;  
Et je veux nous venger, toutes tant que nous  
sommes,  
De cette indigne classe où nous rangent les  
hommes,

De borner nos talens à des futilités,  
Et nous fermer la porte aux sublimes clartés.

ARMANDE.

C'est faire à notre sexe une trop grande offense,  
De n'entendre l'effort de notre intelligence  
Qu'à juger d'une juppe & de l'air d'un manteau,  
Ou des beautés d'un point, ou d'un brocard  
nouveau.

BELISE.

Il faut se relever de ce honteux partage,  
Et mettre hautement notre esprit hors de page.

TRISSOTIN.

Pour les Dames on sçait mon respect en tous  
lieux;  
Et, si je rends hommage aux brillans de leurs  
yeux,  
De leur esprit aussi j'honore les lumières.

PHILAMINTE.

Le sexe aussi vous rend just. ce en ces matières;  
Mais nous voulons montrer à de certains esprits  
Dont l'orgueilleux sçavoir nous traite avec mépris,  
Que de science aussi les femmes sont meublées,  
Qu'on peut faire, comme eux, de doctes assem-  
blées,

Conduites en cela par des ordres meilleurs;  
Qu'on y veut réunir ce qu'on sépare ailleurs,  
Mêler le beau langage, & les hautes sciences,  
Découvrir la nature en mille expériences;

Et,

Et,

Faire

Je m

Pour

Epic

Je m

Mais

Et j

De

J'ai

Il m

Et d

On

Et p

Pour

Et j

Je n

Mais

Nou

Gra

La

Et

Mai

Et

Et, sur les questions qu'on pourra proposer,  
Faire entrer chaque secte, & n'en point épouler.

TRISSOTIN.

Je m'attache pour l'ordre au périparétisme.

PHILAMINTE.

Pour les abstractions j'aime le platonisme.

ARMANDE.

Epicure me plaît, & ses dogmes sont forts.

BELISE.

Je m'accommode assez, pour moi, des petits  
corps;

Mais le vuide à souffrir me semble difficile.

Et je goûte bien mieux la matière subtile.

TRISSOTIN.

Descartes, pour l'aiman, donne fort dans mon  
sens.

ARMANDE.

J'aime ses tourbillons.

PHILAMINTE.

Moi, ses mondes tombans.

ARMANDE.

Il me tarde de voir notre assemblée ouverte,

Et de nous signaler par quelque découverte.

TRISSOTIN.

On en attend beaucoup de vos vives clartés,

Et pour vous la nature a peu d'obscurités.

PHILAMINTE.

Pour moi, sans me flater, j'en ai déjà fait une,

Et j'ai vu clairement des hommes dans la lune.

BELISE.

Je n'ai point encor vu d'hommes, comme je  
crois;

Mais j'ai vu des clochers tout comme je vous  
vois.

ARMANDE.

Nous approfondirons, ainsi que la physique,  
Grammaire, histoire, vers, morale, & politique.

PHILAMINTE.

La morale a des traits dont mon cœur est épris,

Et c'étoit autrefois l'amour des grands esprits;

Mais aux Stoïciens je donne l'avantage,

Et je ne trouve rien de si beau que leur sagei.

Tome IV.

O

AR-

Et,



# 314 LES FEMMES SCAVANTES,

A R M A N D E.

Pour la langue, on verra dans peu nos réglemens,  
Et nous y prétendons faire des remuemens.  
Par une antipathie ou juste, ou naturelle,  
Nous avons pris chacune une haine mortelle  
Pour un nombre de mots, soit ou verbes, ou  
noms,

Que mutuellement nous nous abandonnons;  
Contr'eux nous préparons de mortelles sentences,  
Et nous devons ouvrir nos doctes conférences  
Par les proscriptions de tous ces mots divers,  
Dont nous voulons purger & la prose & les vers.

P H I L A M I N T E.

Mais le plus beau projet de notre académie,  
Une entreprise noble, & dont je suis ravie,  
Un dessein plein de gloire, & qui sera vanté  
Chez tous les beaux esprits de la postérité,  
C'est le retranchement de ces syllabes fales,  
Qui, dans les plus beaux mots, produisent des  
scandales;

Ces jouëts éternels des sots de tous les tems;  
Ces fades lieux communs de nos méchans  
plaisans;

Ces sources d'un amas d'équivoques infames  
Dont on vient faire insulte à la pudeur des  
femmes.

T R I S S O T I N.

Voilà certainement d'admirables projets.

B E L I S E.

Vous verrez nos statuts quand ils seront tous faits.

T R I S S O T I N.

Ils ne scauroient manquer d'être tous beaux &  
sages.

A R M A N D E.

Nous ferons par nos loix les juges des ouvrages;  
Par nos loix, prose & vers, tout nous sera soumis,  
Nul n'aura de l'esprit, hors nous & nos amis.  
Nous chercherons par-tout à trouver à redire;  
Et ne verrons que nous qui sachent bien écrire.

SCE.

# COMEDIE. 315

\*\*\*\*\*

## SCENE III.

TRISSOTIN, PHILAMINTE, BELISE,  
ARMANDE, HENRIETTE, L'EPINE.

L'EPINE à Trissotin.

Monsieur, un homme est là qui veut parler  
à vous,

Il est vêtu de noir, & parle d'un ton doux,

[ils se levent.] TRISSOTIN.

C'est cet ami sçavant qui m'a fait tant d'instance  
De lui donner l'honneur de votre connoissance.

PHILAMINTE.

Pour le faire venir, vous avez tout crédit.

\*\*\*\*\*

## SCENE IV.

PHILAMINTE, BELISE, ARMANDE,  
HENRIETTE.

PHILAMINTE à Armande & à Belise.

Faisons bien les honneurs au moins de notre  
esprit.

[à Henriette qui veut sortir.]

Holà. Je vous ai dit, en paroles bien claires,  
Que j'ai besoin de vous.

HENRIETTE.

Mais pour quelles affaires?

PHILAMINTE.

Venez, on va dans peu vous les faire sçavoir.

\*\*\*\*\*

## SCENE V.

PHILAMINTE, BELISE, ARMANDE,  
HENRIETTE, VADIUS,  
TRISSOTIN.

TRISSOTIN présentant Vadius.

Voici l'homme qui meurt du désir de vous  
voir;

310 LES FEMMES SCAVANTES ,

En vous le produisant, je ne crains point le blâme  
D'avoir admis chez vous un profane, Madame.  
Il peut tenir son coin parmi de beaux esprits.

PHILAMINTE.  
La main qui le présente en dit assez le prix.

TRISSOTIN.

Il a des vieux auteurs la pleine intelligence;  
Et sçait du grec, Madame, autant qu'homme  
de France.

PHILAMINTE à Bélise.

Du grec! O Ciel! Du grec! il sçait du grec,  
ma sœur!

BELISE à Armande.

Ah! Ma nièce, du grec!

ARMANDE.

Du grec! Quelle douceur!

PHILAMINTE.

Quoi! Monsieur sçait du grec? Ah! Permettez,  
de grace,

Que, pour l'amour du grec, Monsieur, on vous  
embrasse.

[Vadius embrasse aussi Bélise & Armande.]

HENRIETTE à Vadius qui veut aussi l'embrasser.

Excusez-moi, Monsieur, je n'entends pas le grec.  
[ils s'assèyent.]

PHILAMINTE.

J'ai pour les livres grecs un merveilleux respect.

VADIUS.

Je crains d'être fâcheux, par l'ardeur qui m'engage  
A vous rendre aujourd'hui, Madame, mon  
hommage;

Et j'aurai pû troubler quelque docte entretien.

PHILAMINTE.

Monsieur, avec du grec, on ne peut gâter rien.

TRISSOTIN.

Au reste, il fait merveille en vers, ainsi qu'en  
prose;

Et pourroit, s'il vouloit, vous montrer quelque  
chose.

VADIUS.

Le défaut des auteurs, dans leurs productions,  
C'est d'en tyranniser les conversations,

et

so

D'être

D'être au palais , au cours , aux ruelles , aux  
tables ,  
De leurs vers fatigans lecteurs infatigables.  
Pour moi , je ne vois rien de plus sot à mon sens ;  
Qu'un auteur qui par-tout va gueuser des encens ;  
Qui , des premiers venus saisissant les oreilles ,  
En fait , le plus souvent , les martyrs de ses veilles.  
On ne m'a jamais vû ce fol entêtement ;  
Et , d'un grec , là-dessus , je suis le sentiment ,  
Qui , par un dogme exprès , défend à tous ses  
sages

L'indigne empressement de lire leurs ouvrages.  
Voici de petits vers pour de jeunes amans ,  
Sur quoi je voudrois bien avoir vos sentimens.

TRISSOTIN.

Vos vers ont des beautés que n'ont point tous  
les autres.

VADIUS.

Les graces & Vénus régneront dans tous les vôtres.

TRISSOTIN.

Vous avez le tour libre , & le beau choix des mots.

VADIUS.

On voit par-tout chez vous l'*isthos* & le *pathos*.

TRISSOTIN.

Nous avons vû de vous des églogues , d'un stile  
Qui passe en doux attrait Théocrite & Virgile.

VADIUS.

Vos odes ont un air noble , galant & doux ,  
Qui laisse de bien loin votre Horace après vous.

TRISSOTIN.

Est-il rien d'amoureux comme vos chansonnettes ?

VADIUS.

Peut-on voir rien d'égal aux sonnets que vous  
faites ?

TRISSOTIN.

Rien qui soit plus charmant que vos petits  
rondeaux ?

VADIUS.

Rien de si plein d'esprit que tous vos madrigaux ?

TRISSOTIN.

Aux ballades sur-tout vous êtes admirable.

318 LES FEMMES SCAVANTES,

V A D I U S.

Et dans les bouts-rimés je vous trouve adorable,

TRISSOTIN.

Si la France pouvoit connoître votre prix,

V A D I U S.

si le siècle rendoit justice aux beaux esprits,

TRISSOTIN.

En carosse doré vous iriez par les rues.

V A D I U S.

On verroit le public vous dresser des statues.

[à Trissotin.]

Hom. C'est une ballade, & je veux que tout net  
Vous m'en...

TRISSOTIN à Vadius.

Avez-vous vu certain petit sonnet

Sur la fièvre qui tient la Princesse Uranie?

V A D I U S.

Oui. Hier il me fut lu dans une compagnie.

TRISSOTIN.

Vous en sçavez l'auteur?

V A D I U S.

Non; mais je sçais fort bien,

Qu'à ne le point flater, son sonnet ne vaut rien.

TRISSOTIN.

Beaucoup de gens pourtant le trouvent admirable.

V A D I U S.

Cela n'empêche pas qu'il ne soit misérable;

Et, si vous l'avez vu, vous serez de mon goût.

TRISSOTIN.

Je sçais que là-dessus je n'en suis point du tout;

Et que d'un tel sonnet peu de gens sont capables.

V A D I U S.

Me préserve le Ciel d'en faire de semblables.

TRISSOTIN.

Je soutiens qu'on ne peut en faire de meilleur;

Et ma grande raison est que j'en suis l'auteur.

V A D I U S.

Vous?

TRISSOTIN.

Moi.

V A D I U S.

Je ne sçais donc comment se fit l'affaire.

TRIS-

TRISSOTIN.

C'est qu'on fut malheureux de ne pouvoir vous  
plaître.

VADIUS.

Il faut qu'en écoutant, j'aie eu l'esprit distrait;  
Ou bien que le lecteur m'ait gâté le sonnet.  
Mais laissons ce discours, & voyons ma ballade.

TRISSOTIN.

La ballade, à mon goût, est une chose fade;  
Ce n'en est plus la mode, elle sent son vieux temps.

VADIUS.

La ballade pourtant charme beaucoup de gens.

TRISSOTIN.

Cela n'empêche pas qu'elle ne me déplaîse.

VADIUS.

Elle n'en reste pas pour cela plus mauvaise.

TRISSOTIN.

Elle a pour les pédans de merveilleux appas.

VADIUS.

Cependant nous voyons qu'elle ne vous plaît pas.

TRISSOTIN.

Vous donnez fortement vos qualités aux autres.

[Ils se lèvent tous.]

VADIUS.

Fort impertinemment vous me jetez les vôtres.

TRISSOTIN.

Allez, petit grimaud, barbouilleur de papier.

VADIUS.

Allez, rimeur de bal'e, opprobre du métier.

TRISSOTIN.

Allez, frippier d'écrits, impudent plagiaire.

VADIUS.

Allez, cuisire...

PHILAMINTE.

Hé, Messieurs, que prétendez-vous faire?

TRISSOTIN à Vadius.

Va, va restituer tous les honteux larcins

Que réclament sur toi les grecs & les latins.

VADIUS.

Va, va-t-en faire amende honorable au parnasse,

D'avoir fait à tes vers estropier Horace.



320 LES FEMMES SCAVANTES,

TRISSOTIN.

Souvien-toi de ton livre, & de son peu de bruit.

VADIUS.

Et toi, de ton libraire à l'hôpital réduit.

TRISSOTIN.

Ma gloire est établie, en vain tu la déchires.

VADIUS.

Oui, oui, je te renvoie à l'auteur des satyres.

TRISSOTIN.

Je t'y renvoie aussi.

VADIUS.

J'ai le contentement

Qu'on voit qu'il m'a traité plus honorablement.

Il me donne en passant une atteinte légère

Parmi plusieurs auteurs qu'au palais on révere;

Mais jamais dans ses vers il ne te laisse en paix;

Et l'on t'y voit par-tout être en butte à ses traits.

TRISSOTIN.

C'est par là que j'y tiens un rang plus honorable.

Il te met dans la foule ainsi qu'un misérable;

Il croit que c'est assez d'un coup pour t'accabler;

Et ne t'a jamais fait l'honneur de redoubler.

Mais il m'attaque à part comme un noble adversaire

Sur qui tout son effort lui semble nécessaire;

Et ses coups, contre moi redoublés en tous lieux,

Montrent qu'il ne se croit jamais victorieux.

VADIUS.

Ma plume t'apprendra quel homme je puis être.

TRISSOTIN.

Et la mienne sçaura te faire voir ton maître.

VADIUS.

Je te défie en vers, prose, grec & latin.

TRISSOTIN.

Hé bien, nous nous verrons seul à seul chez  
Barbin.

SCE-

COMEDIE. 321

\*\*\*\*\*

SCENE VI.

TRISSOTIN, PHILAMINTE, ARMANDE,  
BELISE, HENRIETTE.

TRISSOTIN.

A Mon emportement ne donnez aucun blâme;  
C'est votre jugement que je défends, Ma-  
dame,

Dans le sonnet qu'il a l'audace d'attaquer.

PHILAMINTE.

A vous remettre bien, je me veux appliquer;  
Mais parlons d'autre affaire. Approchez, Henriette.  
Depuis assez long-tems mon ame s'inquiète  
De ce qu'aucun esprit en vous ne se fait voir;  
Mais je trouve un moyen de vous en faire avoir.

HENRIETTE.

C'est prendre un soin pour moi qui n'est pas  
nécessaire.

Les doctes entretiens ne sont point mon affaire,  
J'aime à vivre aisément; & dans tout ce qu'on  
dit,

Il faut se trop peiner pour avoir de l'esprit;  
C'est une ambition que je n'ai point en tête.  
Je me trouve fort bien, ma mere, d'être bête;  
Et j'aime mieux n'avoir que de communs propos,  
Que de me tourmenter pour dire de beaux mots.

PHILAMINTE.

Oui; mais j'y suis blessée, & ce n'est pas mon  
compte

De souffrir dans mon sang une pareille honte.  
La beauté du visage est un frêle ornement,  
Une fleur passagère, un éclat d'un moment,  
Et qui n'est attaché qu'à la simple épiderme;  
Mais celle de l'esprit est inhérente & ferme.  
J'ai donc cherché long-tems un biais de vous  
donner

La beauté que les ans ne peuvent moissonner,  
De faire entrer chez vous le désir des sciences,  
De vous insinuer les belles connoissances,  
Et la pensée enfin où mes vœux ont soupiré,

O

C'est

322 LES FEMMES SCAVANTES,

C'est d'attacher à vous un homme plein d'esprit;  
[montrant Trissotin.]

Et cet homme est Monsieur, que je vous détermine  
A voir comme l'époux que mon choix vous  
destine.

HENRIETTE.

Moi, ma mere?

PHILAMINTE.

Oui, vous. Faites la sotte un peu.

BELISE à Trissotin.

Je vous entends. Vos yeux demandent mon aveu,  
Pour engager ailleurs un cœur que je possède.  
Allez, je le veux bien. A ce nœud je vous cède;  
C'est un hymen qui fait votre établissement.

TRISSOTIN à Henriette.

Je ne sçais que vous dire, en mon ravissement,  
Madame; & cet hymen dont je vois qu'on  
m'honore,

Me met....

HENRIETTE.

Tout beau, Monsieur, il n'est pas fait encore;  
Ne vous pressez pas tant.

PHILAMINTE.

Comme vous répondez ?  
Sçavez-vous bien que si... Suffit. Vous m'en-  
tendez.

[à Trissotin.]

Elle se rendra sage. Allons, laissons-la faire.

\*\*\*\*\*

SCENE VII.

HENRIETTE, ARMANDE.

ARMANDE.

ON voit briller pour vous les soins de notre  
mere;

Et son choix ne pouvoit d'un plus illustre  
époux...

HENRIETTE.

Si le choix est si beau, que ne le prenez-vous?

ARMANDE.

C'est à vous, non à moi, que la main est donnée,

HEN-

HENRIETTE.

Je vous le cède tout, comme à ma sœur aînée.

ARMANDE.

Si l'hymen, comme à vous, me paroïssoit  
charmant,

J'accepterois votre offre avec ravissement.

HENRIETTE.

Si j'avois, comme vous, les pédans dans la tête,

Je pourrois le trouver un parti fort honnête.

ARMANDE.

Cependant, bien qu'ici nos goûts soient différens,

Nous devons obéir, ma sœur, à nos parens.

Une mere a sur nous une entière puissance;

Et vous croyez envain, par votre résistance...

\*\*\*\*\*

## SCENE VIII.

CHRISALE, ARISTE, CLITAN-  
DRE, HENRIETTE, ARMANDE.

CHRISALE à Henriette, lui présentant  
Clitandre.

Alors, ma fille, il faut approuver mon dessein.  
Otez ce gand. Touchez à Monsieur dans la  
main;

Et le considérez désormais dans votre ame  
En un homme dont je veux que vous soyiez la  
femme.

ARMANDE.

De ce côté, ma sœur, vos pauchans sont fort  
grands.

HENRIETTE.

Il nous faut obéir, ma sœur, à nos parens;

Un pere a sur nos vœux une entière puissance.

ARMANDE.

Une mere a sa part à notre obéissance.

CHRISALE.

Qu'est-ce à dire?

ARMANDE.

Je dis que j'appréhende fort

Qu'ici ma mere & vous ne soyiez pas d'accord;

Et c'est un autre époux...

O S

CHRI-

324 LES FEMMES SCAVANTES,

CHRISALE.

Taisez-vous, perronelle,  
Allez philosopher tout le saoul avec elle,  
Et de mes actions ne vous mêlez en rien.  
Dites-lui ma pensée; & l'avertissez bien  
Qu'elle ne vienne pas m'échauffer les oreilles;  
Allons vite.

\*\*\*\*\*

SCENE IX.

CHRISALE, ARISTE, HENRIETTE,  
CLITANDRE.

ARISTE.

Fort bien. Vous faites des merveilles.

CLITANDRE.

Quel transport! Quelle joye! Ah! Que mon  
fort est doux!

CHRISALE à Clitandre.

Allons, prenez sa main, & passez devant nous;  
Menez-là dans sa chambre. Ah! Les douces  
caresses!

[à Ariste.]

Tenez, mon cœur s'émeut à toutes ces tendresses,  
Cela ragaillardit tout-à-fait mes vieux jours;  
Et je me ressouviens de mes jeunes amours.

*Fin du troisieme Acte.*





ACTE QUATRIEME.

SCENE PREMIERE.

PHILAMINTE, ARMANDE.

ARMANDE.

OUI, rien n'a retenu son esprit en balance,  
Elle a fait vanité de son obéissance,  
Son cœur, pour se livrer, à peine de-  
vant moi,

S'est-il donné le tems d'en recevoir la loi;  
Et sembloit suivre moins les volontés d'un pere,  
Qu'affecter de braver les ordres d'une mere.

PHILAMINTE.

Je lui montrerai bien aux loix de qui des deux  
Les droits de la raison soumettent tous ses vœux;  
Et qui doit gouverner, ou sa mere, ou son pere,  
Ou l'esprit, ou le corps, la forme, ou la matière.

ARMANDE.

On vous en devoit bien, au moins, un compliment;  
Et ce petit Monsieur en use étrangement  
De vouloir, malgré vous, devenir votre gendre.

PHILAMINTE.

Il n'en est pas encore où son cœur peut prétendre;  
Je le trouvois bien fait, & j'aimois vos amours;  
Mais, dans ses procédés, il m'a déplû toujours.  
Il sçait que, Dieu merci, je me mêle d'écrire;  
Et jamais il ne m'a prié de lui rien lire.

\*\*\*\*\*

SCENE II.

CLITANDRE *entrant doucement, & s'outant sans se montrer*, ARMANDE, PHILAMINTE.

ARMANDE.

JE ne souffrirois point, si j'étois que de vous,  
Que jamais d'Henriette il pût être l'époux.  
On me feroit grand tort d'avoir quelque pensée  
Que là-dessus je parle en fille intéressée;  
Et que le lâche tour que l'on voit qu'il me fait,  
O 7 Jette



326 LES FEMMES SCAVANTES,

Jettes au fond de mon cœur quelque dépit secret.  
Contre de pareils coups, l'ame se fortifie  
Du solide secours de la philosophie,  
Et par elle on se peut mettre au dessus de tout;  
Mais, vous traiter ainsi, c'est vous pousser à bout.  
Il est de votre honneur d'être à ses vœux con-  
traire;

Et c'est un homme, enfin, qui ne doit point  
vous plaire.

Jamais je n'ai connu, discourant entre nous,  
Qu'il eût au fond du cœur de l'estime pour vous.

PHILAMINTE.

Petit sot!

ARMANDE.

Quelque bruit que votre gloire fasse,  
Toujours à vous louer il a paru de glace.

PHILAMINTE.

Le brutal!

ARMANDE.

Et vingt fois, comme ouvrages nouveaux,  
J'ai là des vers de vous qu'il n'a point trouvés  
beaux.

PHILAMINTE.

L'impertinent!

ARMANDE.

Souvent nous en étions aux prises;  
Et vous ne croiriez point de combien de sot-  
tises....

CLITANDRE à Armande.

Hé! Doucement, de grace. Un peu de charité,  
Madame, ou, tout au moins, un peu d'hon-  
nêteté.

Quel mal vous ai-je fait? Et quelle est mon  
offense

Pour armer contre moi toute votre éloquence,  
Pour vouloir me détruire, & prendre tant de soin  
De me rendre odieux aux gens dont j'ai besoin?  
Parlez, dites, d'où vient ce courroux effroyable?  
Je veux bien que Madame en soit juge équitable.

ARMANDE.

Si j'avois le courroux dont on veut m'accuser,  
Je trouverois assez de quoi l'autoriser,

Vous

Vous en seriez trop digne ; & les premières flâmes  
S'établissent des droits si sacrés sur les ames,  
Qu'il faut perdre fortune, & renoncer au jour,  
Plûtôt que de brûler des feux d'un autre amour.  
Au changement de vœux nulle horreur ne s'égale ;  
Et tout cœur infidèle est un monstre en morale.

## CLITANDRE.

Appellez-vous, Madame, une infidélité  
Ce que m'a de votre ame ordonné la fierté ?  
Je ne fais qu'obéir aux loix qu'elle m'impose ;  
Et, si je vous offense, elle seule en est cause.  
Vos charmes ont d'abord possédé tout mon cœur,  
Il a brûlé deux ans d'une constante ardeur ;  
Il n'est soins empressés, devoirs, respects, services  
Dont il ne vous ait fait d'amonreux sacrifices.  
Tous mes feux, tous mes soins, ne peuvent rien  
sur vous,

Je vous trouve contraire à mes vœux les plus doux,  
Ce que vous refusez, je l'offre au choix d'une  
autre ;

Voyez. Est-ce, Madame, ou ma faute, ou la vôtre ?  
Mon cœur court-il au change, ou si vous l'y  
poussez,

Est-ce moi qui vous quitte, ou vous qui me  
chassez ?

## ARMANDE.

Appellez-vous, Monsieur, être à vos vœux contraire  
Que de leur arracher ce qu'ils ont de vulgaire ;  
Et vouloir les réduire à cette pureté,  
Où du parfait amour consiste la beauté ?

Vous ne sçauriez pour moi tenir votre pensée  
Du commerce des sens nette & débarrassée ;  
Et vous ne goûtez point, dans ses plus doux appas,  
Cette union des cœurs, où les corps n'entrent pas.  
Vous ne pouvez aimer que d'un amour grossier,  
Qu'avec tout l'attirail des nœuds de la matière ;  
Et, pour nourrir les feux que chez vous on produit,  
Il faut un mariage, & tout ce qui s'ensuit.

Ah ! Quel étrange amour ; & que les belles ames  
Sont bien loin de brûler de ces terrestres flâmes !  
Les sens n'ont point de part à toutes leurs ardeurs,  
Et ce beau feu ne veut marier que les cœurs.

COM.

328 LES FEMMES SCAVANTES,

Comme une chose indigne, il laisse là le reste;  
C'est un feu pur & net comme le feu céleste,  
On ne pousse avec lui que d'honnêtes soupirs,  
Et l'on ne panche point vers les sales désirs.  
Rien d'impur ne se mêle au but qu'on se propose,  
On aime pour aimer, & non pour autre chose,  
Ce n'est qu'à l'esprit seul que vont tous les transports;

Et l'on ne s'apperçoit jamais qu'on ait un corps.

CLITANDRE.

Pour moi, par un malheur, je m'apperçois,  
Madame,

Que j'ai, ne vous déplaît, un corps tout  
comme une ame;

Je sens qu'il y tient trop pour le laisser à part;  
De ces détachemens je ne connois point l'art,  
Le Ciel m'a dénié cette philosophie;

Et mon ame & mon corps marchent de compagnie.

Il n'est rien de plus beau, comme vous avez dit,  
Que ces vœux épurés qui ne vont qu'à l'esprit,  
Ces unions de cœurs, & ces tendres pensées,  
Du commerce des sens si bien débarrassées;  
Mais ces amours pour moi sont trop subtilisés,  
Je suis un peu grossier, comme vous m'accusez;  
J'aime avec tout moi-même, & l'amour qu'on  
me donne,

En veut, je le confesse, à toute la personne.  
Ce n'est pas-là matière à de grands châtimens;  
Et, sans faire de tort à vos beaux sentimens,  
Je vois que dans le monde on suit fort ma  
méthode,

Et que le mariage est assez à la mode,  
Passe pour un lien assez honnête & doux,  
Pour avoir désiré de me voir votre époux,  
Sans que la liberté d'une telle pensée  
Ait dû vous donner lieu d'en paroître offensée.

ARMANDE.

Hé bien, Monsieur, hé bien, puisque, sans  
m'écouter,

Vos sentimens brutaux veulent se contenter,  
Puisque, pour vous réduire à des ardeurs fidèles,

Il faut des nœuds de chair, des chaines corporelles,  
Si ma mere le veut, je résous mon esprit  
A consentir pour vous à ce dont il s'agit.

CLITANDRE.

Il n'est plus tems, Madame, une autre a pris  
la place;

Et par un tel retour j'aurois mauvaise grace  
De maltraiter l'azyle, & blesser les bontés,  
Où je me suis sauvé de toutes vos fiertés.

PHILAMINTE.

Mais enfin, comptez-vous, Monsieur, sur mon  
suffrage,

Quand vous vous promettez cet autre mariage;  
Et, dans vos visions, sçavez-vous, s'il vous plaît,  
Que j'ai pour Henriette un autre époux tout prêt?

CLITANDRE.

Hé, Madame, voyez votre choix, je vous prie,  
Exposez-moi, de grace, à moins d'ignominie;  
Et ne me rangez pas à l'indigne destin  
De me voir le rival de Monsieur Trissotin.  
L'amour des beaux esprits, qui chez vous m'est  
contraire,

Ne pouvoit m'opposer un moins noble adversaire.  
Il en est, & plusieurs, que, pour le bel esprit,  
Le mauvais goût du siècle a sçu mettre en crédit;  
Mais Monsieur Trissotin n'a pû duper personne,  
Et chacun rend justice aux écrits qu'il nous donne.  
Hors céans, on le prise en tous lieux ce qu'il vaut;  
Et ce qui m'a vingt fois fait tomber de mon haut,  
C'est de vous voir au Ciel élever des fornettes  
Que vous desavoueriez, si vous les aviez faites.

PHILAMINTE.

Si vous jugez de lui tout autrement que nous,  
C'est que nous le voyons par d'autres yeux que  
vous.

\*\*\*\*\*

## S C È N E III.

TRISSOTIN, PHILAMINTE,  
ARMANDE, CLITANDRE.

TRISSOTIN à *Philaminte*.

JE viens vous annoncer une grande nouvelle.  
Nous l'avons en dormant, Madame, échappé  
belle.

Un monde près de nous a passé tout du long,  
Est chû tout au travers de notre tourbillon;  
Et, s'il eût en chemin rencontré notre terre,  
Elle eût été brisée en morceaux comme verre.

PHILAMINTE.

Remettons ce discours pour une autre saison,  
Monsieur n'y trouveroit ni rime, ni raison;  
Il fait profession de chérir l'ignorance,  
Et de haïr, sur-tout, l'esprit & la science.

CLITANDRE.

Cette vérité veut quelque adoucissement.  
Je m'explique, Madame; & je hais seulement  
La science & l'esprit qui gâtent les personnes,  
Ce sont choses, de soi, qui sont belles & bonnes;  
Mais j'aimerois mieux être au rang des ignorans,  
Que de me voir sçavant comme certaines gens.

TRISSOTIN.

Pour moi, je ne tiens pas, quelque effet qu'on  
suppose,

Que la science soit pour gâter quelque chose.

CLITANDRE.

Et c'est mon sentiment qu'en faits, comme en  
propos,

La science est sujette à faire de grands sots.

TRISSOTIN.

Le paradoxe est fort.

CLITANDRE.

Sans être fort habile,

La preuve m'en feroit, je pense, assez facile.  
Si les raisons manquoient, je suis sûr qu'en tout cas  
Les exemples fameux ne me manqueroient pas.

TRIS-

TRISSOTIN.

Vous en pourriez citer qui ne concluroient guère.

CLITANDRE.

Je n'irois pas bien loin pour trouver mon affaire.

TRISSOTIN.

Pour moi, je ne vois pas ces exemples fameux.

CLITANDRE.

Moi, je les vois si bien qu'ils me crévent les yeux.

TRISSOTIN.

J'ai crû jusques ici que c'étoit l'ignorance  
Qui faisoit les grands fots, & non pas la science.

CLITANDRE.

Vous avez crû fort mal; & je vous suis garant  
Qu'un sot sçavant est sot plus qu'un sot ignorant.

TRISSOTIN.

Le sentiment commun est contre vos max mes,  
Puisqu'ignorant & sot sont termes synonymes.

CLITANDRE.

Si vous le voulez prendre aux usages du mot,  
L'alliance est plus forte entre pédant & sot.

TRISSOTIN.

La sottise, dans l'un, se fait voir toute pure.

CLITANDRE.

Et l'étude, dans l'autre, ajoute à la nature.

TRISSOTIN.

Le sçavoir garde en soi son mérite éminent.

CLITANDRE.

Le sçavoir, dans un fat, devient impertinent.

TRISSOTIN.

Il faut que l'ignorance ait pour vous de grands  
charmes,

Puisque pour elle ainsi vous prenez tant les armes.

CLITANDRE.

Si pour moi l'ignorance a des charmes bien  
grands,

C'est depuis qu'à mes yeux s'offrent certains  
sçavans.

TRISSOTIN.

Ces certains sçavans là peuvent, à les connoître,  
Valoir certaines gens que nous voyons paroître.

CLI-



# 332 LES FEMMES SCAVANTES,

CLITANDRE.

Qui, si l'on s'en rapporte à ces certains sçavans;  
Mais on n'en convient pas chez ces certains gens.

PHILAMINTE à Clitandre.

Il me semble, Monsieur. ....

CLITANDRE.

Hé, Madame, de grace.  
Monsieur est assez fort, sans qu'à son aide on passe,  
Je n'ai déjà que trop d'un si rude assaillant;  
Et, si je me défends, ce n'est qu'en reculant.

ARMANDE.

Mais l'offensante aigreur de chaque répartie,  
Dont vous. ....

CLITANDRE.

Autre second? Je quitte la partie.

PHILAMINTE.

On souffre aux entretiens ces sortes de combats,  
Pourvu qu'à la personne on ne s'attaque pas.

CLITANDRE.

Hé, mon Dieu, tout cela n'a rien dont il s'of-  
fense,

Il entend raillerie autant qu'homme de France;  
Et de bien d'autres traits il s'est senti piquer,  
Sans que jamais sa gloire ait fait que s'en moquer.

TRISSOTIN.

Je ne m'étonne pas, au combat que j'essaye,  
De voir prendre à Monsieur la thèse qu'il appuye;  
Il est fort enfoncé dans la cour, c'est tout dit.  
La cour, comme l'on sçait, ne tient pas pour  
l'esprit,

Elle a quelque intérêt d'appuyer l'ignorance;  
Et c'est, en courtisan, qu'il en prend la défense.

CLITANDRE.

Vous en voulez beaucoup à cette pauvre cour;  
Et son malheur est grand de voir que, chaque  
jour,

Vous autres beaux esprits vous déclamez con-  
tre elle,

Que de tous vos chagrins vous lui fassiez querelle,  
Et, sur son méchant goût lui faisant son procès,  
N'accusiez que lui seul de vos méchans succès.

Permettez-moi, Monsieur Trissotin, de vous dire,

Avec

Avec tout le respect que votre nom m'inspire,  
Que vous feriez fort bien, vos confreres & vous,  
De parler de la cour d'un ton un peu plus doux;  
Qu'à le bien prendre au fond, elle n'est pas si bête  
Que vous autres messieurs vous vous mettez en

tête;  
Qu'elle a du sens commun pour le connoître à  
tout;

Que chez elle on se peut former quelque bon  
goût;

Et que l'esprit du monde y vaut, sans flatterie,  
Tout le sçavoir obscur de la pédanterie.

TRISSOTIN.

De son bon goût, Monsieur, nous voyons des  
effets.

CLITANDRE.

Où voyez-vous, Monsieur, qu'elle l'ait si mauvais?

TRISSOTIN.

Ce que je vois, Monsieur? C'est que pour la  
science

Rafius & Baldus font honneur à la France;  
Et que tout leur mérite exposé fort au jour,  
N'attire point les yeux & les dons de la cour.

CLITANDRE.

Je vois votre chagrin, & que, par modestie,  
Vous ne vous mettez point, Monsieur, de la  
partie;

Et pour ne vous point mettre aussi dans le propos,  
Que font-ils pour l'Etat vos habiles héros?

Qu'est-ce que leurs écrits lui rendent de service,  
Pour accuser la cour d'une horrible injustice;

Et se plaindre en tous lieux que sur leurs doc-  
tres noms

Elle manque à verser la faveur de ses dons?  
Leur sçavoir à la France est beaucoup nécessaire;

Et des livres qu'ils font la cour a bien affaire.  
Il semble à trois gredins, dans leur petit cerveau,

Que pour être imprimés, & reliés en veau,  
Les voilà dans l'Etat d'importantes personnes;

Qu'avec leur plume ils font les destins des cou-  
ronnes;

Qu'au moindre petit bruit de leurs productions,

# 334 LES FEMMES SCAVANTES,

Ils doivent voir chez eux voler les pensions;  
Que sur eux l'univers a la vûë attachée;  
Que par-tout de leur nom la gloire est épanchée;  
Et qu'en science ils sont des prodiges fameux,  
Pour sçavoir ce qu'ont dit les autres avant eux,  
Pour avoir eu trente ans des yeux & des oreilles,  
Pour avoir employé neuf ou dix mille veilles.  
A se bien barbouiller de grec & de latin,  
Et se charger l'esprit d'un ténébreux butin  
De tous les vieux fatras qui traînent dans les  
livres.

Gens, qui de leur sçavoir paroissent toujours  
yvres,

Riches, pour tout mérite, en babil importun,  
Inhabiles à tout, vuides de sens commun;  
Et pleins d'un ridicule & d'une impertinence  
A décrier par-tout l'esprit & la science.

PHILAMINTE.

Votre chaleur est grande; & cet emportement  
De la nature en vous marque le mouvement.  
C'est le nom de rival qui dans votre ame excite....

\*\*\*\*\*

## SCÈNE IV.

TRISSOTIN, PHILAMINTE, CLITANDRE, ARMANDE, JULIEN.

JULIEN.

LE sçavant qui tantôt vous a rendu visite,  
Et de qui j'ai l'honneur d'être l'humble valet,  
Madame, vous exhorte à lire ce billet.

PHILAMINTE.

Quelque important que soit ce qu'on veut que  
je lise,

Apprenez, mon ami, que c'est une sottise  
De se venir jeter au travers d'un discours;  
Et qu'aux gens d'un logis il faut avoir recours,  
Afin de s'introduire en valet qui sçait vivre.

JULIEN.

Je noterai cela, Madame, dans mon livre.

PHILAMINTE.

TRISSOTIN s'est vanté, Madame, qu'il épouse-  
roit votre fille. Je vous donne avis que Je  
phi

philosophie n'en veut qu'à vos richesses, & que  
vous ferez bien de ne point conclure ce mariage,  
que vous n'ayiez vu le poëme que je compose con-  
tre lui. En attendant cette peinture où je prétends  
vous le dépeindre de toutes ses couleurs, je vous  
envoie Horace, Virgil, Térence & Catulle, où  
vous verrez notés en marge tous les endroits qu'il  
a pillés.

Voilà, sur cet hymen que je me suis promis,  
Un mérite attaqué de beaucoup d'ennemis;  
Et ce déchainement aujourd'hui me convie,  
A faire une action qui confonde l'envie,  
Qui lui fasse sentir que l'effort qu'elle fait,  
De ce qu'elle veut rompre, aura pressé l'effet.

[à Julien.]

Reportez tout cela sur l'heure à votre maître;  
Et lui dites qu'afin de lui faire connoître  
Quel grand état je fais de ses nobles avis,  
Et comme je les crois dignes d'être suivis,

[montrant Trissotin.]

Dès ce soir, à Monsieur, je marierai ma fille.

\*\*\*\*\*

S C E N E V.

PHILAMINTE, ARMANDE, CLITANDRE.

PHILAMINTE à Clitandre.

Vous, Monsieur, comme ami de toute la famille,  
A signer leur contrat vous pourrez assister;  
Et je vous y veux bien, de ma part, inviter.  
Armande, prenez soin d'envoyer au notaire,  
Et d'aller avertir votre sœur de l'affaire.

ARMANDE.

Pour avertir ma sœur, il n'en est pas besoin,  
Et Monsieur que voilà, saura prendre le soin  
De courir lui porter bientôt cette nouvelle,  
Et disposer son cœur à vous être rebelle.

PHILAMINTE.

Nous verrons qui sur elle aura plus de pouvoir,  
Et si je la saurai réduire à son devoir.

SCE

\*\*\*\*\*

## S C E N E VI.

ARMANDE, CLITANDRE.

ARMANDE.

J'Ai grand regret, Monsieur, de voir qu'à vos  
visées,  
Les choses ne soient pas tout-à-fait disposées.

CLITANDRE.

Je m'en vais travailler, Madame, avec ardeur,  
A ne vous point laisser ce grand regret au cœur.

ARMANDE.

J'ai peur que votre effort n'ait pas trop bonne issue.

CLITANDRE.

Peut-être verrez-vous votre crainte déçue.

ARMANDE.

Je le souhaite ainsi.

CLITANDRE.

J'en suis persuadé ;  
Et que de votre appui je serai secondé.

ARMANDE.

Oui, j'e vais vous servir de toute ma puissance.

CLITANDRE.

Et ce service est sûr de ma reconnoissance.

\*\*\*\*\*

## S C E N E VII.

CHRISALE, ARISTE, HENRIETTE, CLITANDRE.

CLITANDRE.

SAns votre appui, Monsieur, je serai malheureux.  
Madame votre femme a rejeté mes vœux ;  
Et son cœur prévenu veut Trissotin pour gendre.

CHRISALE.

Mais quelle fantaisie a-t-elle donc pû prendre ?  
Pourquoi diantre vouloir ce Monsieur Trissotin ?

ARISTE.

C'est par l'honneur qu'il a de rimer à latin,  
Qu'il a sur son rival emporté l'avantage.

CLITANDRE.

CLITANDRE.

Elle veut dès ce soir faire ce mariage.

CHRISALE.

Dès ce soir?

CLITANDRE.

Dès ce soir.

CHRISALE.

Et dès ce soir je veux,  
Pour la contrequarrer, vous marier vous deux.

CLITANDRE.

Pour dresser le contrat, elle envoie au Notaire.

CHRISALE.

Et je vais le querir pour celui qu'il doit faire.

CLITANDRE *montrant Henriette.*

Et Madame doit être instruite par sa sœur,  
De l'hymen où l'on veut qu'elle apprête son cœur.

CHRISALE.

Et moi, je lui commande, avec pleine puissance,  
De préparer sa main à cette autre alliance.

Ah! Je leur ferai voir, si, pour donner la loi,  
Il est dans ma maison d'autre maître que moi.

[à Henriette.]

Nous allons revenir, songez à nous attendre.

Allons, suivez mes pas, mon frère, & vous,  
mon gendre.

HENRIETTE à Ariste.

Hélas! Dans cette humeur conservez-le toujours.

ARISTE.

J'emploierai toute chose à servir vos amours.

\*\*\*\*\*

## SCENE VIII.

HENRIETTE, CLITANDRE.

CLITANDRE.

Quelque secours puissant qu'on promette à  
ma flamme,

Mon plus solide espoir, c'est votre cœur, Ma-  
dame.

HENRIETTE.

Pour mon cœur, vous pouvez vous assurer de lui.

Tome IV.

P

CLI-



338 LES FEMMES SCAVANTES ,

CLITANDRE.

Je ne puis qu'être heureux, quand j'aurai son appui.

HENRIETTE.

Vous voyez à quels nœuds on prétend le contraindre.

CLITANDRE.

Tant qu'il sera pour moi, je ne vois rien à craindre.

HENRIETTE.

Jevais tout essayer pour nos vœux les plus doux ;  
Et, si tous mes efforts ne me donnent à vous,  
Il est une retraite où notre ame se donne,  
Qui m'empêchera d'être à toute autre personne.

CLITANDRE.

Veuille le juste Ciel me garder en ce jour  
De recevoir de vous cette preuve d'amour !

*Fin du quatrième Acte.*





## ACTE CINQUIEME.

## SCENE PREMIERE.

HENRIETTE, TRISSOTIN.

HENRIETTE.

**C**EST sur le mariage où ma mere s'apprête,  
Que j'ai voulu, Monsieur, vous parler  
tête à tête;

Et j'ai crû, dans le trouble où je vois la maison,  
Que je pourrois vous faire écouter la raison.  
Je sçais qu'avec mes vœux vous me jugez capable  
De vous porter en dot un bien considérable;  
Mais l'argent, dont on voit tant de gens faire cas,  
Pour un vray philosophe a d'indignes appas;  
Et le mépris du bien & des grandeurs involes,  
Ne doit point éclater dans vos seules paroles.

TRISSOTIN.

Aussi n'est-ce point-là ce qui me charme en vous;  
Et vos brillans attraits, vos yeux perçans & doux,  
Votre grace & votre air sont les biens, les richesses,  
Qui vous ont attiré mes vœux & mes tendresses;  
C'est de ces seuls trésors que je suis amoureux.

HENRIETTE.

Je suis fort redevable à vos feux généreux.  
Cet obligeant amour a de quoi me confondre;  
Et j'ai regret, Monsieur, de n'y pouvoir répondre.  
Je vous estime autant qu'on sçauroit estimer;  
Mais je trouve un obstacle à vous pouvoir aimer.  
Un cœur, vous le sçavez, à deux ne sçauroit être;  
Et je sens que du mien Clitandre s'est fait maître.  
Je sçais qu'il a bien moins de mérite que vous,  
Que j'ai de méchans yeux pour le choix d'un  
époux,

Que par cent beaux talens vous devriez me plaire,  
Je vois bien que j'ai tort, mais je n'y puis que faire;  
Et tout ce que sur moi peut le raisonnement;  
C'est de me vouloir mal d'un tel aveuglement.

TRISSOTIN.

Le don de votre main, où l'on me fait prétendre

340 LES FEMMES SCAVANTES,

Me livrera ce cœur que possède Clitandre;  
Et, par mille doux soins, j'ai lieu de présumer  
Que je pourrai trouver l'art de me faire aimer.

HENRIETTE.

Non; à ses premiers vœux mon ame est attachée,  
Et ne peut de vos soins, Monsieur, être touchée.  
Avec vous librement j'ose ici m'expliquer;  
Et mon aveu n'a rien qui vous doive choquer.  
Cette amoureuse ardeur qui dans les cœurs

s'excite,  
N'est point, comme l'on sçait, un effet du  
mérite,

Le caprice y prend part; &, quand quelqu'un  
nous plaît,

Souvent nous avons peine à dire pourquoi c'est.  
Si l'on aime, Monsieur, par choix & par sa-  
gesse,

Vous auriez tout mon cœur & toute ma tendresse;  
Mais on voit que l'amour se gouverne autrement.  
Laissez-moi, je vous prie, à mon aveuglement;  
Et ne vous servez point de cette violence  
Que, pour vous, on veut faire à mon obéissance.  
Quand on est honnête homme, on ne veut rien  
devoir

A ce que des parens ont sur nous de pouvoir;  
On répugne à se faire immoler ce qu'on aime;  
Et l'on veut n'obtenir un cœur que de lui-même.  
Ne poussez point ma mere à vouloir, par son choix,  
Exercer sur mes vœux la rigueur de ses droits.  
Otez-moi votre amour; & portez à quelqu'autre  
Les hommages d'un cœur aussi cher que le vôtre.

TRISSOTIN.

Le moyen que ce cœur puisse vous contenter?  
Imposez-lui des loix qu'il puisse exécuter.  
De ne vous point aimer peut-il être capable,  
A moins que vous cessiez, Madame, d'être ai-  
mable,  
Et d'étaler aux yeux les célestes appas...

HENRIETTE.

Hé, Monsieur, laissons-là ce galimathias.  
Vous avez tant d'Iris, de Philis, d'Amarantes  
Que

COMÉDIE. 341

Que par tout dans vos vers vous peignez si  
charmantes;

Et pour qui vous jurez tant d'amoureuse ardeur ..

TRISSOTIN.

C'est mon esprit qui parle, & ce n'est pas mon  
cœur.

D'elles on ne me voit amoureux qu'en poëte;  
Mais j'aime tout de bon l'adorable Henriette.

HENRIETTE.

Hé, de grace, Monsieur...

TRISSOTIN.

Si c'est vous offenser,

Mon offense envers vous n'est pas prête à cesser.

Cette ardeur jusqu'ici de vos yeux ignorée,

Vous consacre des vœux d'éternelle durée,

Rien n'en peut arrêter les aimables transports;

Et, bien que vos beautés condamnent mes efforts,

Je ne puis refuser le secours d'une mère

Qui prétend couronner une âme si chère;

Et, pourvû que j'obtienne, un bonheur si  
charmant,

Pourvû que je vous aye, il n'importe comment.

HENRIETTE.

Mais sçavez-vous qu'on risque un peu plus qu'on  
ne pense,

A vouloir sur un cœur user de violence?

Qu'il ne fait pas bien sûr, à vous le trancher net,

D'épouser une fille en dépit qu'elle en ait;

Et qu'elle peut aller, en se voyant contraindre,

A des ressentimens que le mari doit craindre?

TRISSOTIN.

Un tel discours n'a rien dont je sois altéré;

A tous événemens le sage est préparé.

Guéri, par la raison, des foiblesses vulgaires,

Il se met au-dessus de ces sortes d'affaires;

Et n'a garde de prendre aucune ombre d'ennui,

De tout ce qui n'est pas pour dépendre de lui.

HENRIETTE.

En vérité, Monsieur, je suis de vous ravie;

Et je ne pensois pas que la philosophie

Fût si belle qu'elle est, d'instruire ainsi les gens

A porter constamment de pareils accidens.

Cette fermeté d'ame, à vous si singulière,  
Méri e qu'on lui donne une illustre matière,  
Est digne de trouver qui prenne avec amour  
Les soins continuels de la mettre en son jour;  
Et comme, à d-re vray, je n'oserois me croire  
Bien propre à lui donner tout l'éclat de sa gloire,  
Je le laisse à quelqu'autre; & vous jure, entre nous,  
Que je renonce au bien de vous voir mon époux.

TRISSOTIN *en sortant.*

Nous allons voir bientôt comment ira l'affaire;  
Et l'on a là-dedans fait venir le Notaire.

\*\*\*\*\*

## SCENE II.

CHRISALE, CLITANDRE, HENRIETTE, MARTINE.

CHRISALE.

AH! Ma fille, je su's bien-aisé de vous voir.  
Allons, venez vous en faire votre devoir,  
Et soumettre vos vœux aux volontés d'un pere.  
Je veux, je veux apprendre à vivre à votre mere;  
Et, pour la mieux braver, vo'là, malgré ses dents,  
Martine que j'amène, & rétablis céans.

HENRIETTE.

Vos résolutions sont dignes de louange.  
Gardez que cette humeur, mon pere, ne vous  
change,

Soyez ferme à vouloir ce que vous souhaitez,  
Et ne vous laissez point séduire à vos bontés.  
Ne vous relâchez pas; & faites bien en sorte  
D'empêcher que sur vous ma mere ne l'emporte.

CHRISALE.

Comment? Me prenez-vous ici pour un benêt?

HENRIETTE.

M'en préserve le Ciel!

CHRISALE.

Suis-je un fat, s'il vous plaît?

HENRIETTE.

Je ne dis pas cela.

CHRISALE.

CHRISALE.

Me croit-on incapable

Des fermes sentimens d'un homme raisonnable?

HENRIETTE.

Non, mon pere.

CHRISALE.

Est-ce donc qu'à l'âge où je me voi,  
Je n'aurois pas l'esprit d'être maître chez moi?

HENRIETTE.

Si fait.

CHRISALE.

Et que j'aurois cette foiblesse d'ame,  
De me laisser mener par le nez à ma femme?

HENRIETTE.

Hé, non, mon pere.

CHRISALE.

Ouais! Qu'est ce donc que ceci?

Je vous trouve plaisante à me parler ainsi.

HENRIETTE.

Si je vous ai choqué, ce n'est pas mon envie.

CHRISALE.

Ma volonté céans doit être en tout suivie.

HENRIETTE.

Fort bien, mon pere.

CHRISALE.

Aucun, hors moi, dans la maison  
N'a droit de commander.

HENRIETTE.

Oui, vous avez raison.

CHRISALE.

C'est moi qui tiens le rang de chef de la famille.

HENRIETTE.

D'accord.

CHRISALE.

C'est moi qui dois disposer de ma fille.

HENRIETTE.

Hé, oui.

CHRISALE.

Le Ciel me donne un plein pouvoir sur vous.

HENRIETTE.

Qui vous dit le contraire?



344 LES FEMMES SCAVANTES,

CHRISALE.

Et, pour prendre un époux,  
Je vous ferai bien voir que c'est à votre pere  
Qu'il vous faut obéir, non pas à votre mere.

HENRIETTE.

Hélas ! Vous fûtes-là les plus doux de mes vœux ;  
Veuillez être obéi, c'est tout ce que je veux.

CHRISALE.

Nous verrons si ma femme à mes desirs rebelle...

CLITANDRE.

La voici qui conduit le notaire avec elle.

CHRISALE.

Secondez-moi bien tous.

MARTINE.

Laissez-moi. J'aurai soin  
De vous encourager, s'il en est de besoin.

\*\*\*\*\*

SCENE IIL

PHILAMINTE, BELISE, ARMANDE,  
DE, TRISSOTIN, UN NOTAIRE,  
CHRISALE, CLITANDRE,  
HENRIETTE, MARTINE.

PHILAMINTE au Notaire.

Vous ne sçauriez changer votre fille sauvage ;  
Et nous faire un contrat qui soit en beau  
langage ?

LE NOTAIRE.

Notre fille est très-bon ; & je serois un sot ,  
Madame, de vouloir y changer un seul mot.

BELISE.

Ah ! Quelle barbarie au milieu de la France !  
Mais au moins en faveur, Monsieur, de la science,  
Veuillez au lieu d'écus, de livres & de francs,  
Nous exprimer la dot en mines & talens ;  
Et datter par les mots d'ides & de calendes.

LE NOTAIRE.

Moi ? Si j'allois, Madame, accorder vos demandes,  
Je me ferois siffler de tous mes compagnons.

PHI-

# COMEDIE.

345

PHILAMINTE.

De cette barbarie en vain nous nous plaignons.  
Allons, Monsieur, prenez la table pour écrire.  
[apercevant Martine.]  
Ah, ah! Cette impudente ose enor se produire?  
Pourquoi donc, s'il vous plaît, la ramener chez  
moi?

CHRISALE.

Tantôt avec loisir on vous dira pourquoi.  
Nous avons maintenant autre chose à conclure.

LE NOTAIRE.

Procédons au contrat. Où donc est la future?

PHILAMINTE.

Celle que je marie est la cadette.

LE NOTAIRE.

Bon.

CHRISALE montrant Henriette.

Oui, la voilà, Monsieur; Henriette est son nom.

LE NOTAIRE.

Fort bien. Et le futur?

PHILAMINTE montrant Trissotin.

L'époux que je lui donne,

Est Monsieur.

CHRISALE montrant Clitandre.

Et celui, moi, qu'en propre personne,  
Je prétends qu'elle épouse, est Monsieur.

LE NOTAIRE.

Deux époux!

C'est trop pour la coutume.

PHILAMINTE au Notaire.

Où vous arrêtez-vous?

Mettez, mettez Monsieur Trissotin pour mon  
gendre.

CHRISALE.

Pour mon gendre, mettez, mettez Monsieur  
Clitandre.

LE NOTAIRE.

Mettez-vous d'accord; &, d'un jugement mûr,  
Voyez à convenir entre vous du futur.

PHILAMINTE.

Suivez, suivez, Monsieur, le choix où je m'arrête.

P 5

CHRISALE.

346 LES FEMMES SCAVANTES,

CHRISALE.

Faites, faites, Monsieur les choses à ma tête.

LE NOTAIRE.

Dites-moi donc à qui j'obéirai des deux?

PHILAMINTE à *Chrisale*.

Quoi donc? Vous combattrez les choses que je veux?

CHRISALE.

Je ne sçaurois souffrir qu'on ne cherche ma fille, Que pour l'amour du bien qu'on voit dans ma famille.

PHILAMINTE.

Vrayment à votre bien on songe bien ici, Et c'est-là, pour un sage, un fort digne souci.

CHRISALE.

Enfin, pour son époux, j'ai fait choix de Clitandre.

PHILAMINTE.

[*montrant Trissotin.*]

Et moi pour son époux, voici qui je veux prendre. Mon choix sera suivi; c'est un point résolu.

CHRISALE.

Ouais! Vous le prenez-là d'un ton bien absolu?

MARTINE.

Ce n'est point à la femme à prescrire; & je sommes

Pour céder le dessus en toute chose aux hommes.

CHRISALE.

C'est bien dit.

MARTINE.

Mon congé cent fois me fût-il hôte, La poule ne doit point chanter devant le coq.

CHRISALE.

Sans doute.

MARTINE.

Et nous voyons que d'un homme on se gausse, Quand sa femme, chez lui, porte le haut-de-chausse.

CHRISALE.

Il est vrai.

MARTINE.

Si j'avois un mari, je le dis, Je voudrois qu'il se fît le maître du logis.

Je

Je ne l'aimerois point, s'il faisoit le jocrisse;  
Et, si je contessois contre lui par caprice,  
Si je parlois trop haut, je trouverois fort bon  
Qu'avec quelques soufflets il rabaisât mon ton.

CHRISALE.

C'est parler comme il faut.

MARTINE.

Mon sieur est raisonnable

De vouloir pour sa fille un mari convenable:

CHRISALE.

Oui.

MARTINE.

Par quelle raison, jeune, & bien fait qu'il est,  
Lui refuser Clitandre? Et pourquoi, s'il vous plaît,  
Lui bailler un sçavant, qui sans cesse épilogue?  
Il lui faut un mari, non pas un pédagogue;  
Et, ne voulant sçavoir le grais, ni le latin,  
Elle n'a pas besoin de Monsieur Triflotin.

CHRISALE.

Fort bien.

PHILAMINTE.

Il faut souffrir qu'elle jase à son aise.

MARTINE.

Les sçavans ne sont bons que pour prêcher en  
chaise;

Et, pour mon mari, moi, mille fois je l'ai dit,  
Je ne voudrois jamais prendre un homme d'esprit.  
L'esprit n'est point du tout ce qu'il faut en  
ménage.

Les livres quadreront mal avec le mariage;

Et je veux, si jamais on engage ma foi,  
Un mari qui n'ait point d'autre livre que moi,  
Qui ne sçache A, né B, n'en déplaîsse à Madame;  
Et ne soit, en un mot, docteur que pour sa femme.

PHILAMINTE à Chrifale.

Est-ce fait? Et, sans trouble, ai-je assez écouté  
Votre digne interprète?

CHRISALE.

Elle a dit vérité.

PHILAMINTE.

Et moi, pour trancher court toute cette dispute,  
Il faut qu'absolument mon désir s'exécute.

P 6

[mon-

348 LES FEMMES SCAVANTES,

[*montrant Trissotin.*]

Henriette & Monsieur seront joints de ce pas,  
Je l'ai dit, je le veux, ne me répliquez pas;  
Et, si votre parole à Clitandre est donnée,  
Offrez-lui le parti d'épouser son aînée.

CHRISALE.

Voilà dans cette affaire un accommodement.

[*à Henriette & à Clitandre.*]

Voyez; y donnez-vous votre consentement?

HENRIETTE.

Hé, mon père!

CLITANDRE *à Chrisale.*

Hé, Monsieur!

BELISE.

On pourroit bien lui faire-

Des propositions qui pourroient mieux lui plaire;  
Mais nous établissons une espèce d'amour  
Qui doit être épuré comme l'astre du jour;  
La substance qui pense y peut être reçue,  
Mais nous en bannissons la substance étendue.

\*\*\*\*\*

SCENE IV.

ARISTE, CHRISALE, PHILAMINTE,  
TE, BELISE, HENRIETTE, AR-  
MANDE, TRISSOTIN, UN NO-  
TAIRE, CLITANDRE, MARTINE.

ARISTE.

J'ai regret de troubler un mystère joyeux,  
Parle chagrin qu'il faut que j'apporte en ces  
lieux.  
Ces deux lettres me font porteur de deux nou-  
velles

Dont j'ai senti pour vous les atteintes cruelles;  
[*à Philaminte.*]

L'une, pour vous, me vient de votre Procureur.  
[*à Chrisale.*]

L'autre, pour vous, me vient de Lyon.

PHILAMINTE.

Quel malheur,  
Digne de nous troubler, pourroit-on nous écrire?  
ARIS-

## ARISTE.

Cette lettre en contient un que vous pouvez lire.

## PHILAMINTE.

*M* Adame, j'ai prié Monsieur votre frere de vous rendre cette lettre, qui vous dira ce que je n'ai osé vous aller dire. La grande négligence que vous avez pour vos affaires, a été cause que le clerc de votre rapporteur ne m'a point averti, & vous avez perdu absolument votre procès que vous deviez gagner.

## CHRISALE à Philaminte.

Votre procès perdu!

## PHILAMINTE à Chrisale.

Vous vous troublez beaucoup, Mon cœur n'est point du tout ébranlé de ce coup. Faites, faites paroître une aine moins commune. A braver, comme moi, les traits de la fortune.

*Le peu de soin que vous avez, vous coûte quarante mille écus; & c'est à payer cette somme, avec les dépens, que vous êtes condamnée par arrêt de la Cour.*

Condamnée? Ah! Ce mot est choquant, & n'est fait que pour les criminels.

## ARISTE.

Il a tort en effet;

Et vous vous êtes là justement recriée.

Il devoit avoir mis que vous êtes priée

Par l'arrêt de la Cour, de payer au plutôt

Quarante mille écus, & les dépens qu'il faut.

## PHILAMINTE.

Voyons l'autre.

## CHRISALE.

*M*onsieur, l'amitié qui me lie à Monsieur votre frere, me fait prendre intérêt à tout ce qui vous touche. Je sçais que vous avez mis votre bien entre les mains d'Argante & de Damon, & je vous donne avis qu'en même jour ils ont fait tous deux banqueroute.

O Ciel! Tout-à-la fois, perdre ainsi tout son bien!



350 LES FEMMES SCAVANTES,

PHILAMINTE à *Chrisale*.

Ah ! Quel honteux transport ! Fi. Tout cela n'est rien.

Il n'est pour le vray sage aucun revers funeste ;  
Et, perdant toute chose, à soi-même il se reste.

Achevons noire affaire, & quittez votre ennui ;  
[montrant *Trissotin*.]

Son bien nous peut suffire & pour nous & pour lui.

TRISSOTIN.

Non, Madame, cessez de presser cette affaire.  
Je vois qu'à cet hymen tout le monde est contraire ;

Et mon dessein n'est point de contraindre les gens.

PHILAMINTE.

Cette réflexion vous vient en peu de tems ;  
Elle suit de bien près, Monsieur, notre disgrâce.

TRISSOTIN.

De tant de résistance à la fin je me lasse.  
J'aime mieux renoncer à tout cet embarras ;  
Et ne veux point d'un cœur qui ne se donne pas.

PHILAMINTE.

Je vois, je vois de vous, non pas pour votre gloire,  
Ce que jusques ici j'ai refusé de croire.

TRISSOTIN.

Vous pouvez voir de moi tout ce que vous voudrez,  
Et je regarde peu comment vous le prendrez ;  
Mais je ne suis pas homme à souffrir l'infamie  
Des refus offensans qu'il faut qu'ici j'essuye.  
Je vaudrais bien que de moi l'on fît plus de cas ;  
Et je baïsse les mains à qui ne me veut pas.

\*\*\*\*\*

SCENE DERNIERE.

ARISTE, CHRISALE, PHILAMINTE, BELISE, ARMANDE, HENRIETTE, CLITANDRE, UN NOTAIRE, MARTINE.

PHILAMINTE.

Qu'il a bien découvert son ame mercénaire !  
Et que peu philosophe est ce qu'il vient de faire !

## CLITANDRE.

Je ne me vante point de l'être; mais enfin  
 Je m'attache, Madame, à tout votre destin;  
 Et j'ose vous offrir, avec que ma personne,  
 Ce qu'on sça't que de bien la fortune me donne.

## PHILAMINTE.

Vous me charmez, Monsieur, par ce trait généreux;  
 Et je veux couronner vos desirs amoureux.  
 Oui, j'accorde Henriette à l'ardeur empressée...

## HENRIETTE.

Non, ma mere, je change à présent de pensée.  
 Souffrez que je résiste à votre volonté.

## CLITANDRE.

Quoi! Vous vous opposez à ma félicité?  
 Et lorsqu'à mon amour je vois chacun se  
 rendre....

## HENRIETTE.

Je sçais le peu de bien que vous avez, Clitandre;  
 Et je vous ai toujours souhaité pour époux,  
 Lorsqu'en satisfaisant à mes vœux les plus doux,  
 J'ai vu que mon hymen ajustoit vos affaires;  
 Mais, lorsqu'on nous avons les destins si contraires,  
 Je vous chéris assez dans cette extrémité,  
 Pour ne vous charger point de notre adversité.

## CLITANDRE.

Tout destin avec vous me peut être agréable;  
 Tout destin me seroit sans vous insupportable.

## HENRIETTE.

L'amour, dans son transport, parle toujours ainsi.  
 Des retours importuns évitons le souci.  
 Rien n'étant l'ardeur de ce nœud qui nous lie,  
 Que les fâcheux besoins des choses de la vie;  
 Et l'on en vient souvent à s'accuser tous deux  
 De tous les noirs chagrins qui suivent de tels feux.

## ARISTE à Henriette.

N'est-ce que le motif que nous venons d'en-  
 tendre,

Qui vous fait résister à l'hymen de Clitandre?

## HENRIETTE.

Sans cela, vous verriez tout mon cœur y courir;  
 Et je ne suis sa main, que pour le trop chérir

ARIS-

# 352 LES FEMMES SCAVANTES.

A R I S T E.

Laissez-vous donc lier par des chaînes si belles.  
Je ne vous ai porté que de fausses nouvelles ;  
Et c'est un stratagème, un surprenant secours  
Que j'ai voulu tenter pour servir vos amours ;  
Pour détromper ma sœur ; & lui faire connoître  
Ce que son philosophe à l'essai pouvoir être.

C H R I S A L E.

Le Ciel en soit loué !

P H I L A M I N T E.

J'en'ai la joye au cœur,  
Par le chagrin qu'aura ce fâche déserteur.  
Voilà le châtiment de sa basse avarice,  
De voir qu'avec éclat cet hymen s'accomplisse.

C H R I S A L E à Clitandre.

Je le sçavois bien, moi, que vous l'épouseriez.

A R M A N D E à Philaminte.

Ainsi donc à leurs vœux vous me sacrifiez ?

P H I L A M I N T E.

Ce ne sera point vous que je leur sacrifie ;  
Et vous avez l'appui de la philosophie,  
Pour voir d'un œil content couronner leur ardeur.

B E L I S E.

Qu'il prenne garde au moins que je suis dans  
son cœur.

Par un prompt désespoir souvent on se marie,  
Qu'on s'en repent après tout le tems de sa vie.

C H R I S A L E au Notaire.

Allons, Monsieur, suivez l'ordre que j'ai prescrit ;  
Et faites le contrat ainsi que je l'ai dit.

F I N.



LA  
COMTESSE  
D'ESCARBAGNAS,  
COMEDIE.

\*\*\*\*\*

## A C T E U R S.

LA COMTESSE D'ESCARBAGNAS.

LE COMTE, fils de la Comtesse d'Escarbagnas.

LE VICOMTE, amant de Julie.

JULIE, amante du Vicomte.

MONSIEUR TIBAUDIER, conseiller;  
amant de la Comtesse.MONSIEUR HARPIN, receveur des tail-  
les, autre amant de la Comtesse.MONSIEUR BOBINET, précepteur de  
Monsieur le Comte.

ANDRÉ E, suivante de la Comtesse.

JEANNOT, valet de Monsieur Tibaudier.

CRIQUET, valet de la Comtesse.

*La scene est à Angoulême.*

\*\*\*

A S.  
rba-

ler

tail-

de

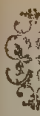
er.

LA





*J. Pons delin. et fecit 1740.*

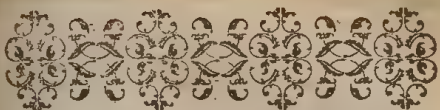


L  
I

\*\*\*  
A

H  
C'e  
De

Je  
de  
che  
m'  
Co  
plu  
là,  
qu  
tou  
lu  
pie  
tra  
de  
co  
ave



LA COMTESSE  
D'ESCARBAGNAS,  
COMEDIE.

\*\*\*\*\*

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

JULIE, LE VICOMTE.

LE VICOMTE.

**H**E quoi, Madame, vous êtes déjà ici ?

JULIE.

Où. Vous en devriez rougir de honte,  
C'éstante; & il n'est guère honnête à un amant  
De venir le dernier au rendez-vous.

LE VICOMTE.

Je fero's ici il y a une heure, s'il n'y avoit po'nt  
de fâcheux au monde, & j'ai été arrêté en  
chemin par un vieux importun de qualité, qui  
m'a demandé tout exprès des nouvelles de la  
Cour, pour trouver moyen de m'en dire des  
plus extravagantes qu'on puisse débiter; & c'est  
là, comme vous sçavez, le fléau des petites villes,  
que ces grands nouvellistes qui cherchent par-  
tout où répandre les contes qu'ils ramassent. Ce-  
lui-ci m'a montré d'abord deux feuilles de pa-  
pier, pleines jusques aux bords d'un grand fa-  
tras de balivernes, qui viennent, m'a-t-il dit,  
de l'endroit le plus sûr du monde. Ensuite,  
comme d'une chose fort curieuse, il m'a fait  
avec grand mystère une fatigante lecture de  
tous

toutes les méchantes plaisanteries de la gazette de Hollande, dont il épouse les intérêts. Il tient que la France est battue en ruine par la plume de cet écrivain, & qu'il ne faut que ce bel esprit pour défaire toutes nos troupes, & de là s'est jetté à corps perdu dans le raisonnement du Ministère, dont il remarque tous les défauts, & d'où j'ai crû qu'il ne sortiroit point. A l'entendre parler, il sçait les secrets du cabinet, mieux que ceux qui les font. La politique de l'Etat lui laisse voir tous ses desseins; & elle ne fait pas un pas, dont il ne pénètre les intentions. Il nous apprend les ressorts cachés de tout ce qui se fait, nous découvre les vûes de la prudence de nos voisins, & remuë, à sa fantaisie, toutes les affaires de l'Europe. Ses intelligences même s'étendent jusques en Afrique, & en Asie; & il est informé de tout ce qui s'agit dans le conseil d'en haut du Prêtre-Jean, & du grand Mogel.

JULIE.

Vous parez votre excuse du mieux que vous pouvez, afin de la rendre agréable, & faire qu'elle soit plus aisément reçue.

LE VICOMTE.

C'est là, belle Julie, la véritable cause de mon retardement; & si je voulois y donner une excuse galante, je n'aurois qu'à vous dire que le rendez-vous que vous voulez prendre peut autoriser la paresse dont vous me querellez; que m'engager à faire l'amant de la maîtresse du logis, c'est me mettre en état de craindre de me trouver ici le premier, que, cette seinte où je me force n'étant que pour vous plaire, j'ai lieu de ne vouloir en souffrir la contrainte que devant les yeux qui s'en divertissent, que j'évite le tête à tête avec cette Comtesse ridicule dont vous m'embarrassez; &, en un mot, que, ne venant ici que pour vous, j'ai toutes les raisons du monde d'attendre que vous y soyez.

JULIE.

Nous sçavons bien que vous ne manquerez jamais

mais d'esprit, pour donner de belles couleurs aux fautes que vous pouvez faire. Cependant, si vous étiez venu une demie-heure plutôt, nous aurions profité de tous ces momens, car j'ai trouvé en arrivant que la Comtesse étoit sortie; & je ne doute point qu'elle ne soit allée par la ville se faire honneur de la comédie que vous me donnez sous son nom.

## LE VICOMTE.

Mais tout de bon, Madame, quand voulez-vous mettre fin à cette contrainte, & me faire moins acheter le bonheur de vous voir?

## JULIE.

Quand nos parens pourront être d'accord, ce que je n'ose espérer. Vous sçavez, comme moi, que les démêlés de nos deux familles ne nous permettent point de nous voir autre part; & que mes freres, non plus que votre pere, ne sont pas assez raisonnables pour souffrir notre attachement.

## LE VICOMTE.

Mais pourquoi ne pas mieux jouir du rendez-vous que leur inimitié nous laisse. & me contraindre à perdre, en une sorte feinte, les momens que j'ai près de vous?

## JULIE.

Pour mieux cacher notre amour; & puis, à vous dire la vérité, cette feinte, dont vous parlez, m'est une comédie fort agréable; & je ne sçais si celle que vous nous donnez aujourd'hui me divertira davantage. Notre Comtesse d'Escarbagnas, avec son perpétuel entêtement de qualité, est un aussi bon personnage qu'on en puisse mettre sur le théâtre. Le petit voyage qu'elle a fait à Paris, la ramène dans Angoulême plus achevée qu'elle n'étoit. L'approche de l'air de la Cour a donné à son ridicule de nouveaux agrémens; & sa sottise tous les jours ne fait que croître & embellir.

## LE VICOMTE.

Oui; mais vous ne considérez pas que le jeu qui vous divertit tient mon cœur au supplice.

& qu'on n'est point capable de se jouer long-tems, lorsqu'on a dans l'esprit une passion aussi sérieuse que celle que je sens pour vous. Il est cruel, belle Julie, que cet amusement dérobe à mon amour un tems qu'il voudroit employer à vous expliquer son ardeur; &, cette nuit, j'ai fait là-dessus quelques vers que je ne puis m'empêcher de vous réciter, sans que vous me le demandiez, tant la demangeaison de dire ses ouvrages est un vice attaché à la qualité de poète.

C'est trop long-tems, Iris, me mettre à la torture.

Iris, comme vous le voyez, est mis là pour Julie.

C'est trop long-tems, Iris me mettre à la torture;

Et, si je suis vos loix, je les blâme tout bas  
De me forcer à taire un tourment que j'endure,  
Pour déclarer un mal que je ne ressens pas.

Faut-il que vos beaux yeux, à qui je rends  
les armes,

Veuillent se divertir de mes tristes soupirs?  
Et n'est-ce pas assez de souffrir pour vos  
charmes,

Sans me faire souffrir encor pour vos plaisirs?

C'en est trop à la fois que ce double martyre;  
Et ce qu'il me faut taire, & ce qu'il me faut dire,  
Exerce sur mon cœur pareille cruauté.

L'amour le met en feu, la contrainte le tue;  
Et, si par la pitié vous n'êtes combattue,  
Je meurs & de la feinte & de la vérité.

JULIE.

Je vois que vous vous faites là bien plus mal traité que vous n'êtes; mais c'est une licence que prennent messieurs les poètes, de mentir de gayerie de cœur, & de donner à leurs maîtresses des cruautés qu'elles n'ont pas, pour s'accommoder aux pensées qui leur peuvent venir. Cependant je serai bien aise que vous me donniez ces vers par écrit.

LL



## LE VICOMTE.

C'est assez de vous les avoir dits, & je dois en demeurer là. Il est permis d'être par fois assez fou pour faire des vers, mais non pour vouloir qu'ils soient vus.

## JULIE.

C'est en vain que vous vous retranchez sur une fausse modestie, on sçait dans le monde que vous avez de l'esprit; & je ne vois pas la raison qui vous oblige à cacher les vôtres.

## LE VICOMTE.

Mon Dieu! Madame, marchons là-dessus, s'il vous plaît, avec beaucoup de retenue; il est dangereux dans le monde de se mêler d'avoir de l'esprit. Il y a là-dedans un certain ridicule qu'il est facile d'attraper, & nous avons de nos amis qui me font craindre leur exemple.

## JULIE.

Mon Dieu! Cléante, vous avez beau dire, je vois avec tout cela que vous mourez d'envie de me les donner; & je vous embarrasserois, si je faisois semblant de ne m'en pas soucier.

## LE VICOMTE.

Moi, Madame? Vous vous moquez, & je ne suis pas si poète que vous pourriez croire pour... Mais voici votre Madame la Comtesse d'Escarbagnas. Je sors par l'autre porte pour ne la point trouver; & vais disposer tout mon monde au divertissement que je vous ai promis.

\*\*\*\*\*

## SCENE II.

LA COMTESSE, JULIE, ANDREE  
& CRIQUE T dans le fond du théâtre.

## LA COMTESSE.

AH! Mon Dieu! Madame, vous voilà toute seule! Quelle pitié est-ce-là? Toute seule! Il me sembleroit que mes gens m'avoient dit, que le Vicomte étoit ici.

## JULIE.

Il est vrai qu'il y est venu; mais c'est assez pour



360 LA COMT. D'ESCARBAGNAS,

pour lui de sçavoir que vous n'y étiez pas, pour l'obliger à sortir.

LA COMTESSE.

Comment! il vous a vûe?

JULIE.

Qui.

LA COMTESSE.

Et il ne vous a rien dit?

JULIE.

Non, Madame; & il a voulu témoigner par là qu'il est tout entier à vos charmes.

LA COMTESSE.

Vrayment, je le veux quereller de cette action. Quelque amour que l'on ait pour moi, j'aime que ceux qui m'aiment, rendent ce qu'ils doivent au sexe; & je ne suis point de l'humeur de ces femmes injustes, qui s'applaudissent des incivilités que leurs amans font aux autres belles.

JULIE.

Il ne faut point, Madame, que vous soyiez surprise de son procédé. L'amour que vous lui donnez éclate dans toutes ses actions, & l'empêche d'avoir des yeux que pour vous.

LA COMTESSE.

Je crois être en état de pouvoir faire naître une passion assez forte, & je me trouve pour cela assez de beauté, de jeunesse, & de qualité, Dieu merci; mais cela n'empêche pas qu'avec ce que j'inspire, on ne puisse garder de l'honnêteté, & de la complaisance pour les autres. [*apercevant Criguet.*] Que faites-vous donc là, laquais? Est-ce qu'il n'y a pas une antichambre où se tenir, pour venir quand on vous appelle? Cela est étrange qu'on ne puisse avoir en province un laquais qui sçache son monde. A qui est-ce donc que je parle? Voulez-vous vous en aller là dehors, petit fripon?

SCE-

\*\*\*\*\*

## SCÈNE III.

LA COMTESSE, JULIE, ANDRÉE.

LA COMTESSE à *Andrée*.  
Fille, approchez.

ANDRÉE.

Que vous plaît-il, Madame?

LA COMTESSE.

Otez-moi mes coëffes. Doucement donc, maladroite, comme vous me saboulez la tête avec vos-mains pesantes.

ANDRÉE.

Je fais, Madame, le plus doucement que je puis.

LA COMTESSE.

Oui; mais le plus doucement que vous pouvez est fort rudement pour ma tête, &amp; vous me l'avez déboîtée. Tenez encore ce manchon, ne laissez point traîner tout cela, &amp; portez-le dans ma garderobe. Hé bien, où va-t-elle, où va-t-elle, que veut-elle faire, cet oïson bridé?

ANDRÉE.

Je veux, Madame, comme vous m'avez dit, porter cela aux garderober.

LA COMTESSE.

Ah! Mon Dieu! L'impertinente! [*à Julie.*]  
Je vous demande pardon, Madame. [*à Andrée.*]  
Je vous ai dit ma garderobe, grosse bête, c'est-à-dire, où sont mes habits.

ANDRÉE.

Est-ce, Madame, qu'à la cour une armoire s'appelle une garderobe?

LA COMTESSE.

Oui, butoride; on appelle ainsi le lieu où l'on met les habits.

ANDRÉE.

Je m'en ressouviendrai, Madame, aussi bien que de votre grenier, qu'il faut appeller garde-meuble.

Tome IV.

Q

SCÈ-

\*\*\*\*\*

## SCENE IV.

LA COMTESSE, JULIE.

LA COMTESSE.

Quelle peine il faut prendre pour instruire ces animaux là!

JULIE.

Je les trouve bienheureux, Madame, d'être sous votre discipline.

LA COMTESSE.

C'est une fille de ma mere nourrice que j'ai mise à la chambre, & elle est toute neuve encore.

JULIE.

Cela est d'une belle ame, Madame; & il est glorieux de faire ainsi des créatures.

LA COMTESSE.

Allons des sièges. Holà, laquais, laquais, laquais. En vérité voilà qui est violent, de ne pouvoir pas avoir un laquais pour donner des sièges. Filles, laquais, laquais, filles, quelqu'un. Je pense que tous mes gens sont morts, & que nous serons contraints de nous donner des sièges nous-mêmes.

\*\*\*\*\*

## SCENE V.

LA COMTESSE, JULIE, ANDRÉE.

ANDRÉE.

Que voulez-vous, Madame?

LA COMTESSE.

Il se faut bien égofiller avec vous autres.

ANDRÉE.

J'enfermois votre manchon, & vos coëffes dans votre armoi. . . . dis-je, dans votre garde-robe.

LA COMTESSE.

Appellez-moi ce petit fripon de laquais.

ANDRÉE.

Holà, Criquet.

LA

LA COMTESSE.

Laissez-là votre Criquet, bouvière; & appelez, laquais.

ANDRÉE.

Laquais donc, & non pas Criquet, venez parler à Madame. Je pense qu'il est sourd, Criq.... Laquais, laquais.

\*\*\*\*\*

SCENE VI.

LA COMTESSE, JULIE, ANDRÉE, CRIQUET.

CRICQUET.

Plait-il?

LA COMTESSE.

Où étiez-vous donc, petit coquin?

CRICQUET.

Dans la rue, Madame.

LA COMTESSE.

Et pourquoi dans la rue?

CRICQUET.

Vous m'avez dit d'aller là-dehors.

LA COMTESSE.

Vous êtes un petit impertinent, mon ami, & vous devez sçavoir que là-dehors, en terme de personnes de qualité, veut dire, l'antichambre. Andrée, ayez soin tantôt de faire donner le fouet à ce petit fripon-là, par mon écuyer; c'est un petit incorrigible.

ANDRÉE.

Qu'est-ce que c'est, Madame, que votre écuyer? Est-ce maître Charles, que vous appelez comme cela?

COMTESSE.

Taisez-vous, sorte que vous êtes, vous ne sçauriez ouvrir la bouche, que vous ne disiez une impertinence. [à Criquet.] Des sièges. [à Andrée.] Et vous, allumez deux bougies dans mes flambeaux d'argent, il se fait déjà tard. Qu'est-ce que c'est donc, que vous me regardez toute effarée?

Q

AN-

364 LA COMT. D'ESCARBAGNAS,

ANDRÉ E.

Madame .....

LA COMTESSE.

Hé bien, Madame. Qu'y a-t-il?

ANDRÉ E.

C'est que.....

LA COMTESSE.

Quoi?

ANDRÉ E.

C'est que je n'ai point de bougie.

LA COMTESSE.

Comment! Vous n'en avez point?

ANDRÉ E.

Non, Madame, si ce n'est des bougies de suif.

LA COMTESSE.

La bouvière! Et où est donc la cire que je fis acheter ces jours passés?

ANDRÉ E.

Je n'en ai point vûe depuis que je suis céans.

LA COMTESSE.

Otez-vous de-là, insolente. Je vous renverrai chez vos parens. Apportez-moi un verre d'eau.

\*\*\*\*\*

SCÈNE VII.

LA COMTESSE & JULIE faisant des cérémonies pour s'asseoir.

LA COMTESSE.

Madame.

JULIE.

Madame.

LA COMTESSE.

Ah! Madame.

JULIE.

Ah! Madame.

LA COMTESSE.

Mon Dieu! Madame.

JULIE.

Mon Dieu! Madame.

LA COMTESSE.

Oh! Madame.

JU-

JULIE.

Oh! Madame.

LA COMTESSE.

Hé! Madame.

JULIE.

Hé! Madame.

LA COMTESSE.

Hé? Allons donc, Madame.

JULIE.

Hé! Allons donc, Madame.

LA COMTESSE.

Jè suis chez moi, Madame. Nous sommes de-  
meurées d'accord de cela. Me prenez-vous pour  
une provinciale, Madame?

JULIE.

Dieu m'en garde, Madame.

\*\*\*\*\*

## SCENE VIII.

LACOMTESSE, JULIE, ANDRÉE,  
*apportant un verre d'eau, CRIQUET.*

LA COMTESSE à Andrée.

Allez, impertinente, je bois avec une sou-  
coupe. Je vous dis que vous m'allez querir  
une soucoupe pour boire.

ANDRÉE.

Criquet, qu'est-ce que c'est qu'une soucoupe?

CRIQUET.

Une soucoupe?

ANDRÉE.

Oui.

CRIQUET.

Je ne sçais.

LA COMTESSE à Andrée.

Vous ne grouillez pas?

ANDRÉE.

Nous ne sçavons tous deux, Madame, ce que  
c'est qu'une soucoupe.

LA COMTESSE.

Apprenez que c'est une assiette, sur laquelle on  
met le verre.

Q<sub>3</sub>

SCE.



\*\*\*\*\*

SCENE IX.

LA COMTESSE, JULIE.

LA COMTESSE.

Vive Paris pour être bien servie; on vous entend-là au moindre coup d'œil.

\*\*\*\*\*

SCENE X.

LACOMTESSE, JULIE, ANDREE  
apportant un verre d'eau avec une assiette dessus,

CRIQUET.

LA COMTESSE.

Hé bien! Vous ai-je dit comme cela, tête de bœuf? C'est dessous qu'il faut mettre l'assiette.

ANDRÉE.

Cela est bien aisé. [*Andrée casse le verre en le posant sur l'assiette.*]

LA COMTESSE.

Hé bien, ne voilà pas l'étourdie? En vérité, vous me payerez mon verre.

ANDRÉE.

Hé bien, oui, Madame, je le payerai.

LA COMTESSE.

Mais voyez cette mal-adroite, cette bouvière, cette butorde, cette....

ANDRÉE s'en allant.

Dame! Madame, si je le paye, je ne veux point être querellée.

LA COMTESSE.

Ôtez-vous de devant mes yeux.

\*\*\*\*\*

SCENE XI.

LACOMTESSE, JULIE.

LA COMTESSE.

EN vérité, Madame, c'est une chose étrange que les petites villes, on n'y sçait point du tout

tout  
trois v  
par le

Où au  
fait d

Ils ne  
loient  
l'y tr  
tant  
& vû

Les f

Ils se  
égali  
il fa  
chof  
qu'u  
de c  
qu'il  
sieur  
qui  
noir  
qu'i

On  
tels  
hôtes  
cet  
que

Il e  
ces  
bea  
ren  
On  
fon  
ou  
po

tout son monde; & je viens de faire deux ou trois visites, où ils ont pensé me désespérer, par le peu de respect qu'ils rendent à ma qualité.

JULIE.

Où auroient-ils appris à vivre? Ils n'ont point fait de voyage à Paris?

LA COMTESSE.

Ils ne laisseroient pas de l'apprendre s'ils vouloient écouter les personnes; mais le mal que j'y trouve, c'est qu'ils veulent en sçavoir autant que moi, qui ai été deux mois à Paris, & vû toute la cour.

JULIE.

Les fottes gens que voilà!

LA COMTESSE.

Ils sont insupportables, avec les impertinentes-égalités dont ils traitent les gens. Car enfin, il faut qu'il y ait de la subordination dans les choses; & ce qui me met hors de moi, c'est qu'un gentilhomme de ville de deux jours, ou de deux cens ans, aura l'effronterie de dire qu'il est aussi bien gentilhomme que feu Monsieur mon mari, qui demouroit à la campagne, qui avoit meute de chiens-courans, & qui prenoit la qualité de Comte dans tous les contrats qu'il passoit.

JULIE.

On sçait bien mieux vivre à Paris dans ces hôtels dont la mémoire doit être si chère. Cet hôtel de Moï, Madame, cet hôtel de Lion, cet hôtel de Hollande, les agréables demeures que voilà!

LA COMTESSE.

Il est vray qu'il y a bien de la différence de ces lieux-là, à tout ceci. On y voit venir du beau monde, qui ne marchande point à vous rendre tous les respects qu'on sçauroit souhaiter. On ne s'en lève pas, si l'on veut, de dessus son siège; & lorsque l'on veut voir la revûe, ou le grand ballet de Pliché, on est servi à point nommé.

JULIE.

Je pense, Madame, que, durant votre séjour à Paris, vous avez fait bien des conquêtes de qualité.

LA COMTESSE.

Vous pouvez bien croire, Madame, que tout ce qui s'appelle les galans de la cour, n'a pas manqué de venir à ma porte, & de m'en conter; & je garde dans ma cassette de leurs billets, qui peuvent faire voir quelles propositions j'ai refusées; il n'est pas nécessaire de vous dire leurs noms, on sçait ce qu'on veut dire par les galans de la cour.

JULIE.

Je m'étonne, Madame, que, de tous ces grands noms que je devine, vous ayez pû redescendre à un Monsieur Tibaudier le Conseiller, & à un Monsieur Harpin le Receveur des tailles. La chûte est grande, je vous l'avouë; car pour Monsieur votre vicomte, quoique vicomte de province, c'est toujours un vicomte, & il peut faire un voyage à Paris, s'il n'en a point fait; mais un conseiller, & un receveur sont des amans un peu bien minces, pour une grande comtesse comme vous.

LA COMTESSE.

Ce sont gens qu'on ménage dans les provinces pour le besoin qu'on en peut avoir, ils servent au moins à remplir les vuides de la galanterie, à faire nombre de soupirans. Il est bon, Madame, de ne pas laisser un amant seul maître du terrain, de peur que, faute de rivaux, son amour ne s'endorme sur trop de confiance.

JULIE.

Je vous avouë, Madame, qu'il y a merveilleusement à profiter de tout ce que vous dites, c'est une école que votre conversation; & j'y viens tous les jours apprendre quelque chose.

AS,

féjour  
tes de

e tout  
a. pas  
n con-  
rs bil-  
sitions  
us dire  
par les

grands  
cendre  
& à un  
a chute  
onfieur  
ovince,  
aire un  
; mais  
amans-  
mtesse

ovinces  
servent  
nterie,  
a, Ma-  
maître  
x, son  
ce.

veilleu-  
dies,  
& j'y  
hose,

SCÈ

COMEDIE. 369

\*\*\*\*\*

SCENE XII.

L'ACOMTESSE, JULIE, AN-  
DRE'E, CRIQUET.

CRIQUET à la Comtesse.

Voilà Jeannot de Monsieur le Conseiller qui  
vous demande, Madame.

L'ACOMTESSE.

Hé bien, petit coquin, voilà encore une de vos  
âneries. Un laquais qui sçauroit vivre, auroit  
été parler tout bas à la demoiselle suivante,  
qui seroit venuë dire doucement à l'oreille de  
sa maîtresse, Madame, voilà le laquais de  
Monsieur un tel, qui demande à vous dire un  
mot; à quoi la maîtresse auroit répondu, fai-  
tes-le entrer.

~~~~~

SCENE XIII.

L'ACOMTESSE, JULIE, ANDRE'E,  
CRIQUET, JEANNOT.

CRIQUET.

Entrez, Jeannot.

L'ACOMTESSE.

Autre lourderie. [à Jeannot] Qu'y a-t-il, la-  
quais? Que portes-tu-là?

J.E-A-N-N-O-T.

C'est Monsieur le Conseiller, Madame, qui vous  
souhaite le bon jour; &, auparavant que de ve-  
nir, vous envoie des poires de son jardin, avec  
ce petit mot d'écrit.

L'ACOMTESSE.

C'est du bon chrétien, qui est fort beau. An-  
drée, faites porter cela à l'office.

Q

SCÈ

\*\*\*\*\*

SCENE XIV.

LA COMTESSE, JULIE, CRIQUET, JEANNOT.

LA COMTESSE *donnant de l'argent à Criquet.*

Tien, mon enfant, voilà pour boire.

JEANNOT.

Oh! Non, Madame.

LA COMTESSE.

Tien, te dis-je.

JEANNOT.

Mon maître m'a défendu, Madame, de rien prendre de vous.

LA COMTESSE.

Cela ne fait rien.

JEANNOT.

Pardonnez-moi, Madame.

CRICQUET.

Hé, prenez, Jeannot. Si vous n'en voulez pas, vous me le baillerez.

LA COMTESSE.

Dis à ton maître que je le remercie.

CRICQUET *à Jeannot, qui s'en va.*

Donne-moi donc cela.

JEANNOT.

Où? Quelque sot.

CRICQUET.

C'est moi qui te l'ai fait prendre.

JEANNOT.

Je l'aurois bien pris sans toi.

LA COMTESSE.

Ce qui me plaît de ce Monsieur Tibandier, c'est qu'il sçait vivre avec les personnes de ma qualité, & qu'il est fort respectueux.

SCÈ-

## SCENE XV.

LE VICOMTE, LA COMTESSE,  
JULIE, CRIQUET.

LE VICOMTE.

MADAME, je viens vous avertir que la comédie sera bien-tôt prête; & que, dans un quart-d'heure, nous pouvons passer dans la salle.

LA COMTESSE.

Je ne veux point de cohue au moins. [*à Criquet.*] Que l'on dise à mon suisse qu'il ne laisse entrer personne.

LE VICOMTE.

En ce cas, Madame, je vous déclare que je renonce à la Comédie, & je n'y sçauois prendre de plaisir lorsque la compagnie n'est pas nombreuse. Croyez-moi, si vous voulez vous bien divertir, qu'on dise à vos gens de laisser entrer toute la ville.

LA COMTESSE.

Laquais, un siège. [*au vicomte, après qu'il s'est assis.*] Vous voilà venu à propos pour recevoir un petit sacrifice que je veux bien vous faire. Tenez, c'est un billet de Monsieur Tibaudier, qui m'envoie des poires. Je vous donne la liberté de le lire tout haut, je ne l'ai point encore vu.

LE VICOMTE *apres avoir lu tout bas le billet.* Voici un billet du beau stile, Madame, & qui mérite d'être bien écouté.

MADAME, *je n'aurois pas pu vous faire le présent que je vous envoie, si je ne recueillois pas plus de fruit de mon jardin, que j'en recueille de mon amour.*

LA COMTESSE.

Cela vous marque clairement qu'il ne se passe rien entre nous.

LE VICOMTE.

*Les poires ne sont pas encore bien mûres, mais elles en quadreront mieux avec la dureté de votre*



## 372. LA COMTE D'ESCARBAGNAS,

ame, qui, par ses continuel dédains, ne me promet pas poires molles. Trouvez bon, Madame, que sans m'engager dans une énumération de vos perfections & charmes, qui me jetteroient dans un progrès à l'infini, je conclus ce mot, en vous faisant considérer que je suis d'un aussi franc chrétien que les poires que je vous envoie, puisque je rends le bien pour le mal; c'est-à-dire, Madame, pour m'expliquer plus intelligiblement, puisque je vous présente des poires de bon chrétien, pour des poires d'angoisse que vos cruautés me font avaler tous les jours. \*

TIBAUDIER, votre esclave indigne.  
Voilà, Madame, un billet à garder.

## LA COMTESSE.

Il y a peut-être quelque mot qui n'est pas de l'académie; mais j'y remarque un certain respect qui me plaît beaucoup.

## JULIE.

Vous avez raison, Madame; & Monsieur le Vicomte dût-il s'en offenser, j'aimerois un homme qui m'écriroit comme cela.

~~~~~

## SCENE XVI.

M. TIBAUDIER, LE VICOMTE,  
LA COMTESSE, JULIE.  
CRIQUET.

## LA COMTESSE.

APprochez, Monsieur Tibaudier, ne craignez point d'entrer. Votre billet a été bien reçu, aussi-bien que vos poires; & voilà Madame qui parle pour vous contre votre rival.

## M. TIBAUDIER.

Je lui suis bien obligé, Madame; &, si elle a jamais quelque procès en notre siège, elle verra que je n'oublierai pas l'honneur qu'elle me fait, de se rendre auprès de vos beautés l'avocat de ma flamme.

JULIE.

Vous n'avez pas besoin d'avocat, [Monsieur,  
& votre cause est juste.

M. TIBAUDIER.

Ce néanmoins, Madame, bon droit a besoin  
d'aide; & j'ai sujet d'appréhender de me voir  
supplanté par un tel rival, & que Madame ne  
soit circonvenue par la qualité de vicomte.

LE VICOMTE.

J'espérois quelque chose, Monsieur Tibaudier,  
avant votre biller; mais il me fait craindre pour  
mon amour.

M. TIBAUDIER.

Voici encore, Madame, deux petits versets,  
ou couplets que j'ai composés à votre honneur  
& gloire.

LE VICOMTE.

Ah! Je ne pensois pas que Monsieur Tibaudier  
fût poète; & voilà pour m'achever, que ces  
deux petits versets-là.

LA COMTESSE.

Il veut dire deux strophes. [*à Criquet*] Laquais,  
donnez un siège à Monsieur Tibaudier. *bas à*  
*Criquet, qui apporte une chaise.*] Un pliant, petit  
animal, Monsieur Tibaudier, mettez-vous-là; &  
nous lisez vos strophes.

M. TIBAUDIER.

Une personne de qualité.

Ravit mon ame.

Elle a de la beauté,

J'ai de la flâme;

Mais je la blâme

D'avoir de la fierté.

LE VICOMTE.

Je suis perdu après cela.

LA COMTESSE.

Le premier vers est beau. Une personne de qualité.

JULIE.

Je crois qu'il est un peu trop long, mais on peut  
prendre une licence pour dire une belle pensée.

LA COMTESSE à M. Tibaudier.

Voyons l'autre strophe.

374 LA COMT. D'ESCARBAGNAS,

M. TIBAUDIER.

Je ne sçais pas si vous doutez de mon parfait amour ;

Mais je sçais bien que mon cœur, à toute heure,  
Veut quitter sa chagrine demeure,  
Pour aller, par respect, faire au vôtre sa cour.  
Après cela pourtant, sûre de ma tendresse,  
Et de ma foi, dont unique est l'espèce,

Vous devriez à votre tour,  
Vous contentant d'être Comtesse,  
Vous dépouiller, en ma faveur, d'une peau de tigresse,

Qui couvre vos appas, la nuit comme le jour.

LE VICOMTE.

Me voilà supplanté, moi, par Monsieur Tibaudier.

LA COMTESSE.

Ne pensez pas vous moquer ; pour des vers faits dans la province, ces vers-là sont fort beaux.

LE VICOMTE.

Comment, Madame ! Me moquer ? Quo'que son rival, je trouve ses vers admirables, & ne les appelle pas seulement deux strophes, comme vous ; mais deux épigrammes, aussi bonnes que toutes celles de Martial.

LA COMTESSE.

Quoi ? Martial fait-il des vers ? Je pensois qu'il ne fit que des gands ?

M. TIBAUDIER.

Ce n'est pas ce Martial-là, Madame, c'est un auteur qui vivoit il y a trente ou quarante ans.

LE VICOMTE.

Monsieur Tibaudier a lû les auteurs, comme vous le voyez. Mais allons voir, Madame, si ma musique & ma comédie, avec mes entrées de ballet, pourront combattre dans votre esprit les progrès des deux strophes, & du billet que nous venons de voir.

LA COMTESSE.

Il faut que mon fils le Comte soit de la partie ; car il est arrivé ce matin de mon château avec son précepteur, que je vois là-dedans.

SCÈ



SCENE XVII.

LA COMTESSE, JULIE, LE VICOMTE,  
M. TIBAUDIER, M. BOBINET,  
CRIQUET.

LA COMTESSE.

Holà, Monsieur Bobinet. Monsieur Bobinet,  
approchez-vous du monde.

M. BOBINET.

Je donne le bon vêpre à toute l'honorable com-  
pagnie. Que désire Madame la Comtesse d'Es-  
carbagnas, de son très-humble serviteur Bobinet?

LA COMTESSE.

A quelle heure, Monsieur Bobinet, êtes-vous  
parti d'Escarbagnas, avec mon fils le Comte?

M. BOBINET.

A huit heures trois quarts, Madame, comme  
votre commandement me l'avoit ordonné.

LA COMTESSE.

Comment se portent mes deux autres fils, le  
Marquis & le Commandeur?

M. BOBINET.

Ils sont, Dieu grace, Madame, en parfaite santé.

LA COMTESSE.

Où est le Comte?

M. BOBINET.

Dans votre belle chambre à alcove, Madame.

LA COMTESSE.

Que fait-il, Monsieur Bobinet?

M. BOBINET.

Il compose un thème, Madame, que je viens  
de lui dicter sur une épître de Cicéron.

LA COMTESSE.

Faites-le venir, Monsieur Bobinet.

M. BOBINET.

Soit fait, Madame, ainsi que vous le commande-  
dez.

\*\*\*\*\*

SCENE XVIII.

LA COMTESSE, JULIE, LE VICOMTE, M. TIBAUDIER.

LE VICOMTE à la Comtesse.

CE Monsieur Bobinet, Madame, a la mine fort sage; & je crois qu'il a de l'esprit.

\*\*\*\*\*

SCENE XIX.

LA COMTESSE, JULIE, LE VICOMTE, LE COMTE, M. BOBINET, M. TIBAUDIER.

M. BOBINET.

Alions, Monsieur le Comte, faites voir que vous profitez des bons documens qu'on vous donne. La révérence à toute l'honnête assemblée.

LA COMTESSE montrant Julie.

Comte, saluez Madame, faites la révérence à Monsieur le Vicomte, saluez Monsieur le Conseiller.

M. TIBAUDIER.

Je suis ravi, Madame, que vous me concédiez la grace d'embrasser Monsieur le Comte votre fils. On ne peut pas aimer le tronc, qu'on n'aime aussi les branches.

LA COMTESSE.

Mon Dieu! Monsieur Tibaudier, de quelle comparaison vous servez-vous-là?

JULIE.

En vérité, Madame, Monsieur le Comte a tout-à-fait bon air.

LE VICOMTE.

Voilà un jeune gentilhomme qui vient bien dans le monde.

JULIE.

Qui diroit que Madame eût un si grand enfant?

LA COMTESSE.

Hélas! Quand je le fis, j'étois si jeune, que je me jouois encore avec une poupée.

## JULIE.

C'est Monsieur votre frere, & non pas Monsieur votre fils.

## LA COMTESSE.

Monsieur Robinet, ayez bien soin au moins de son éducation

## M. BOBINET.

Madame, je n'oublierai aucune chose pour cultiver cette jeune plante, dont vos bontés m'ont fait l'honneur de me confier la conduite ; & je tâcherai de lui inculquer les semences de la vertu.

## LA COMTESSE.

Monsieur Robinet, faites-lui un peu dire quelque petite galanterie de ce que vous lui apprenez.

## M. BOBINET.

Allons, Monsieur le Comte, récitez votre leçon d'hier au matin.

## LE COMTE.

*Omne viro soli quod convenit esto virile, omne vir . . .*

## LA COMTESSE.

Fi, Monsieur Robinet, quelles sottises est-ce que vous lui apprenez-là ?

## M. BOBINET.

C'est du latin, Madame, & la première règle de Jean Despautère.

## LA COMTESSE.

Mon Dieu ! Ce Jean Despautère-là est un insolent ; & je vous prie de lui enseigner du latin plus honnête que celui-là.

## M. BOBINET.

Si vous voulez, Madame, qu'il achève, la glose expliquera ce que cela veut dire.

## LA COMTESSE.

Non, non, cela s'explique assez.



\*\*\*\*\*

S C E N E X X.

LA COMTESSE, JULIE, LE VI-  
COMTE, M. TIBAUDIER, LE  
COMTE, M. BOBINET, CRIQUET.

CRIQUET.

Les comédiens envoient dire, qu'ils sont tout  
prêts.

LA COMTESSE.

Allons nous placer. *[montrant Julie.]* Monsieur  
Tibaudier, prenez Madame.

*[Criquet range tous les sièges sur un des côtés du  
théâtre, la comtesse, Julie, & le vicomte  
s'assoyent, Monsieur Tibaudier s'assied aux  
piéds de la comtesse.]*

LE VICOMTE.

Il est nécessaire de dire que cette Comédie n'a  
été faite que pour lier ensemble les différens  
morceaux de musique, & de danse, dont on a  
voulu composer ce divertissement, & que...

LA COMTESSE.

Mon Dieu! Voyons l'affaire. On a assez d'es-  
prit pour comprendre les choses.

LE VICOMTE.

Qu'on commence le pûtôt qu'on pourra, &  
qu'on empêche, s'il se peut, qu'aucun fâ-  
cheux ne vienne troubler notre divertissement.  
*[Les violons commencent une ouverture.]*

\*\*\*\*\*

S C E N E X X I.

LA COMTESSE, JULIE, LE VI-  
COMTE, LE COMTE, MONSIEUR  
HARPIN, M. TIBAUDIER,  
M. BOBINET, CRIQUET.

M. HARPIN.

Parbleu, la chose est belle, & je me réjouis de  
voir, ce que je vois.

LA

## LA COMTESSE.

Holla, Monsieur le Receveur, que voulez-vous donc dire avec l'action que vous faites ? Vient-on interrompre, comme cela, une comédie ?

## M. HARPIN.

Morbleu, Madame, je suis ravi de cette aventure, & ceci me fait voir ce que je dois croire de vous, & l'assurance qu'il y a au don de votre cœur, & aux sermens que vous m'avez faits de sa fidélité.

## LA COMTESSE.

Mais, vraiment ! On ne vient point ainsi se jeter au travers d'une comédie, & troubler un acteur qui parle.

## M. HARPIN.

Hé, tête-bleu, la véritable comédie qui se fait ici, c'est celle que vous jouez ; & si je vous trouble, c'est de quoi je me soucie peu.

## LA COMTESSE.

En vérité, vous ne sçavez ce que vous dites.

## M. HARPIN.

Si fait, morbleu, je le sçais bien ; je le sçais bien, morbleu ; &c. . . ] *Monsieur Robinet épousant emporte le comte & s'enfuit ; il est suivi par Criquet.*

## LA COMTESSE.

Hé, si, Monsieur, que cela est vilain de jurer de la sorte.

## M. HARPIN.

Hé, ventrebleu, s'il y a ici quelque chose de vilain, ce ne sont point mes juremens, ce sont vos actions ; & il vaudroit bien mieux que vous jurassiez, vous, la tête, la mort & le sang, que de faire ce que vous faites avec Monsieur le Vicomte.

## LE VICOMTE.

Je ne sçais pas, Monsieur le Receveur, de quoi vous vous plaignez ; & si . . .

M. HARPIN *au Vicomte.*

Pour vous, Monsieur, je n'ai rien à vous dire, vous faites bien de pousser votre pointe, cela est

est naturel, je ne le trouve point étrange; & je vous demande pardon si j'interromps votre Comédie; mais vous ne devez point trouver étrange aussi que je me plaigne de son procédé, & nous avons raison tous deux de faire ce que nous faisons.

LE VICOMTE.

Je n'ai rien à dire à cela; & je ne sçais point les sujets de plainte que vous pouvez avoir contre Madame la Comtesse d'Escarbagnas.

LA COMTESSE.

Quand on a des chagrins jaloux, on n'en use point de la sorte; & l'on vient doucement se plaindre à la personne que l'on aime.

M. HARPIN.

Moi, me plaindre doucement?

LA COMTESSE.

Oui. L'on ne vient point crier, de dessus un théâtre, ce qui se doit dire en particulier.

M. HARPIN.

J'y viens, moi, morbleu, tout exprès; c'est le lieu qu'il me faut, & je souhaiterois que ce fût un théâtre public, pour vous dire, avec plus d'éclat, toutes vos vérités.

LA COMTESSE.

Faut-il faire un si grand vacarme pour une Comédie que Monsieur le Vicomte me donne? Vous voyez que Monsieur Tibaudier, qui m'aime, en use plus respectueusement que vous.

M. HARPIN.

Monsieur Tibaudier en use comme il lui plaît; je ne sçais pas de quelle façon Monsieur Tibaudier a été avec vous, mais Monsieur Tibaudier n'est pas un exemple pour moi, & je ne suis point d'humeur à payer les violons pour faire danser les autres.

LA COMTESSE.

Mais, vraiment, Monsieur le Receveur, vous ne songez pas à ce que vous dites. On ne traite point de la sorte les femmes de qualité; & ceux qui vous entendent croiroient qu'il y a quelque chose d'étrange entre vous & moi.

M.

# COMEDIE.

381

M. HARPIN.

Hé! Ventrebleu, Madame, quittons la faribole.

LA COMTESSE.

Que voulez-vous donc dire avec votre, quittons la faribole?

M. HARPIN.

Je veux dire que je ne trouve point étrange que vous vous rendiez au mérite de Monsieur le Vicomte; vous n'êtes pas la première femme qui jouë dans le monde de ces sortes de caractères, & qui ait auprès d'elle un Monsieur le Receveur, dont on lui voit trahir & la passion & la bourse, pour le premier venu qui lui donnera dans la vûë. Mais ne trouvez point étrange aussi que je ne sois point la duppe d'une infidélité si ordinaire aux coquettes du tems, & que je vienne vous assurer, devant bonne compagnie, que je romps commerce avec vous; & que Monsieur le Receveur ne fera plus pour vous Monsieur le Donneur.

LA COMTESSE.

Cela est merveilleux, comme les amans emportés deviennent à la mode! On ne voit autre chose de tous côtés. Là, là, Monsieur le Receveur, quittez votre colère; & venez prendre place pour voir la Comédie.

M. HARPIN.

Moi, morbleu, prendre place! Cherchez [montrant Monsieur Tibaudier.] vos benêts à vos pieds. Je vous laisse, Madame la Comtesse, à Monsieur le Vicomte; & ce sera à lui que j'enverrai tantôt vos lettres. Voilà ma scène faite, voilà mon rôle joué. Serviteur à la compagnie.

M. TIBAUDIER.

Monsieur le Receveur, nous vous verrons autre part qu'ici; & je vous ferai voir que je suis au poil & à la plume.

M. HARPIN en sortant.

Tu as raison, Monsieur Tibaudier.

LA COMTESSE.

Pour moi, je suis confuse de cette insolence.

LE

382 LA COMT. D'ESCARBAGNAS,

LE VICOMTE.

Les jaloux, Madame, sont comme ceux qui perdent leur procès, ils ont permission de tout dire. Prêtons silence à la Comédie.

\*\*\*\*\*

SCENE DERNIERE.

LA COMTESSE, LE VICOMTE,  
JULIE, MONSIEUR TIBAUDIER,  
JEANNOT.

JEANNOT, au Vicomte.

Voilà un billet, Monsieur, qu'on nous a dit de vous donner vite.

LE VICOMTE lisant.

*En cas que vous ayez quelque mesure à prendre, je vous envoie promptement un avis. La querelle de vos parens, & de ceux de Julie vient d'être accommodée; & les conditions de cet accord, c'est le mariage de vous & d'elle. Bon soir.*

[à Julie.]

Ma foi, Madame, voilà notre Comédie achevée aussi.

[Le Vicomte, la Comtesse, Julie, & Monsieur Tibaudier se lèvent.]

JULIE.

Ah! Cléante, quel bonheur! Notre amour eût-il osé espérer un si heureux succès?

LA COMTESSE.

Comment donc? Qu'est-ce que cela veut dire?

LE VICOMTE.

Cela veut dire, Madame, que j'épouse Julie; & si vous m'en croyez, pour rendre la Comédie complète de tout point, vous épouserez Monsieur Tibaudier, & donnerez Mademoiselle Andrée à son laquais, dont il fera son valet de chambre.

LA COMTESSE.

Quoi! jouer de la sorte une personne de ma qualité?

LE

## LE VICOMTE.

C'est sans vous offenser, Madame; & les Comédies veulent de ces fortes de choses.

## LA COMTESSE.

Oui, Monsieur Tibaudier, je vous épouse, pour faire enrager tout le monde.

## M. TIBAUDIER.

Ce m'est bien de l'honneur, Madame.

## LE VICOMTE à la Comtesse.

Souffrez, Madame, qu'en enrageant, nous puissions voir ici le reste du spectacle.

## FIN.

NOMS DE CEUX QUI REPRESENTOIENT  
dans la Comtesse d'Escarbagnas.

La Comtesse, *Mademoiselle Marotte.*

Julie, Marquise, *Mademoiselle Beauval.*

Cléante, Vicomte, *le Sieur la Grange.*

Le petit Comte, fils de la Comtesse, *le Sieur Gaudon.*

Bobinet, *le Sieur Beauval.*

M. Tibaudier, Conseiller, *le Sieur Hubert.*

M. Harpin, Receveur des tailles, *le Sieur du Croisy.*

Andrée, *Mademoiselle Bonneau.*

Criquet, *le Sieur Finet.*

Jeannot, *le Sieur Boulonnois.*





~~~~~  
 A V E R T I S S E M E N T .  
 ~~~~~

LE Roi s'étant proposé de donner un divertissement à Madame à son arrivée à la cour, choisit les plus beaux endroits des ballets qui avoient été représentés devant lui depuis quelques années, & ordonna à Moliere de composer une Comédie, qui enchainât tous ces morceaux différens de musique & de danse. Moliere composa pour cette fête, la Comtesse d'Escarbagnas, comédie en prose, & une pastorale; ce divertissement parut à Saint Germain en Laye au mois de Décembre 1671, sous le titre de, *ballet des ballets*.

Ces deux pièces composoient sept actes, qui étoient précédés d'un prologue, & qui étoient chacun suivi d'un intermède. La Comtesse d'Escarbagnas ne parut sur le théâtre du palais royal qu'en un acte, au mois de juillet 1672, telle qu'on la jouë encore aujourd'hui, & telle qu'elle est imprimée. Il y a apparence qu'elle étoit divisée d'abord en plusieurs actes. Pour ce qui est de la pastorale, il ne nous en reste que le nom des acteurs, & des comédiens qui la représentoient.

ACTEURS DE LA PASTORALE.

UNE NYMPHE ..... Mademoiselle de Brié.

LA BERGERE en homme. Mademoiselle Moliere.

LA BERGERE en femme. Mademoiselle Moliere.

UN BERGER amant. le Sieur Baron.

I. PASTRE ..... le Sieur Moliere.

II. PASTRE ..... le Sieur la Thorilliere.

UN TURC ..... le Sieur Moliere.

Voici quel étoit l'ordre & la distribution des actes & des Intermèdes de ce divertissement.

P R O L O G U E .

Le prologue réunissoit le premier intermède des amans magnifiques avec les chants & les danses du prologue de *Psiché*. *Vénus* descendue du Ciel, jettoit les fondemens de toute la comédie & des divertissemens qui devoient suivre.

P R E

## PREMIER ACTE DE LA COMEDIE.

## PREMIER INTERMEDE.

*La plainte qui fait le premier intermède de Psiché.*

## SECOND ACTE DE LA COMEDIE.

## SECOND INTERMEDE.

*Cérémonie magique de la pastorale comique, représentée dans la troisième entrée du ballet des Muses.*

## TROISIEME ACTE DE LA COMEDIE.

## TROISIME INTERMEDE.

*Combat des suivans de l'Amour, & des suivans de Bacchus, qui fait le quatrième intermède de George Dandin.*

## QUATRIEME ACTE DE LA COMEDIE.

## QUATRIEME INTERMEDE.

*Entrée d'une Egyptienne, dansante & chantante, suivie de douze Egyptiens dansans, tirée de la pastorale comique, représentée dans la troisième entrée du ballet des Muses.*

*Entrée de Vulcain, des Cyclopes, & des Fées, qui fait le second intermède de Psiché.*

## CINQUIEME ACTE DE LA COMEDIE.

## CINQUIEME INTERMEDE.

*Cérémonie Turque, du quatrième acte du Bourgeois Gentilhomme.*

## SIXIEME ACTE DE LA COMEDIE.

## SIXIEME INTERMEDE.

*Entrée d'Italiens, tirée du Ballet des Nations, représenté à la suite du Bourgeois Gentilhomme.*

*Entrée d'Espagnols, tirée du même Ballet des Nations.*

*Tome IV.*

*R.*

*SEP.*

386 LA COMT. D'ESCARBAGNAS.  
SEPTIEME & dernier ACTE DE LA COMEDIE.

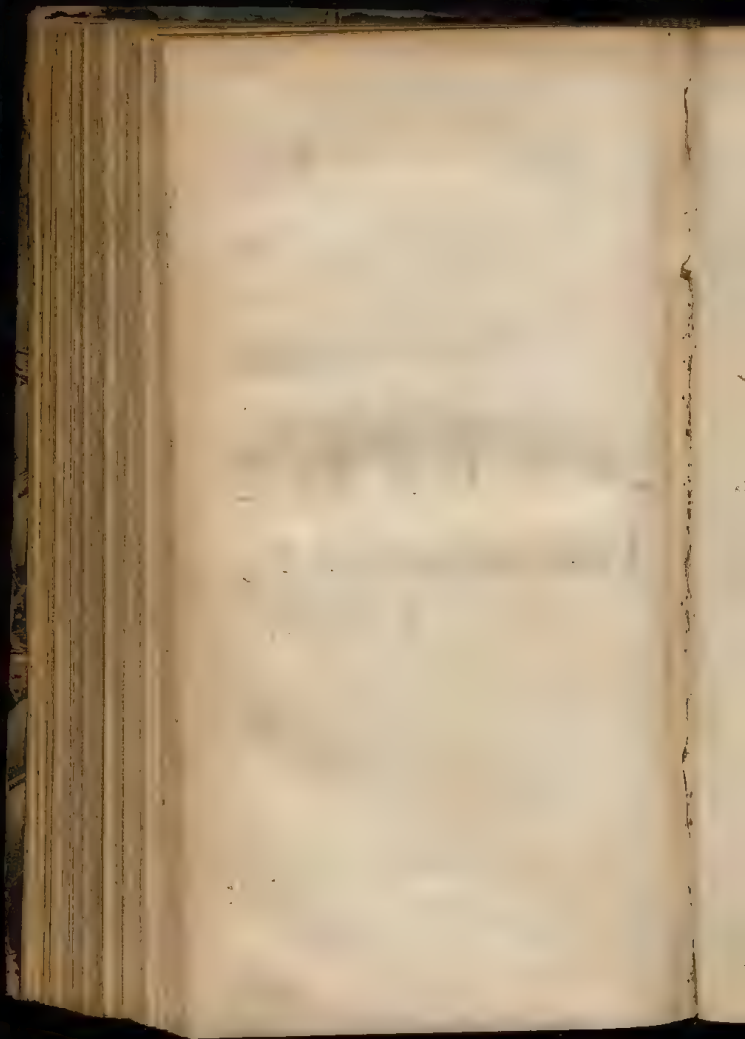
SEPTIEME & dernier INTERMEDE.

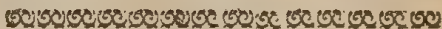
*Entrée d'Apollon, de Bacchus, de Mome, & de  
Mars, qui fait le dernier intermède de Psiché.*

*Fin du Ballet des Ballets.*



LE  
MALADE  
IMAGINAIRE,  
*COMEDIE-BALLET.*





## ACTEURS.

### ACTEURS DE LA COMEDIE.

ARGAN, malade imaginaire.  
 BE'LINE, seconde femme d'Argan.  
 ANGÉLIQUE, fille d'Argan.  
 LOUISON, petite fille, sœur d'Angélique-  
 BÉRALDE, frere d'Argan.  
 CLE'ANTE, amant d'Angélique.  
 MONSIEUR DIAFOIRUS, Médecin.  
 THOMAS DIAFOIRUS, fils de Mon-  
 sieur Diafoirus.  
 MONSIEUR PURGON, Médecin.  
 MONSIEUR FLEURANT, Apoticaire.  
 MONSIEUR BONNEFOI, Notaire.  
 TOINETTE, servante d'Argan.

### ACTEURS DU PROLOGUE.

FLORE.  
 DEUX ZEPHIRS, dansans.  
 CLIME'NE.  
 DAPHNE'.  
 TIRCIS, amant de Climéne, chef d'une  
 troupe de bergers.  
 DORILAS, amant de Daphné, chef d'une  
 troupe de bergers.  
 BERGERS & BERGERES de la suite de  
 Tircis, chantans & dansans.  
 BERGERS & BERGERES de la suite de  
 Dorilas, chantans & dansans.  
 PAN.  
 BAUNES, dansans.



**ACTEURS. DES INTERMEDES.**

DANS LE PREMIER ACTE.

**POLICHINELLE.****UNE VIEILLE.****VIOLONS.****ARCHERS**, chantans & dansans.

DANS LE SECOND ACTE.

**UNE EGYPTIENNE**, chantante.**UN EGYPTIEN**, chantant.**E'GYPTIENS & EGYPTIENNES**, chantans & dansans.

DANS LE TROISIEME ACTE.

**TAPISSIERS**, dansans.**LE PRESIDENT** de la Faculté de Médecine.**DOCTEURS.****ARGAN**, Bachelier.**APOTICAIRES**, avec leurs mortiers & leurs pilons.**PORTE SERINGUES.****CHIRURGIENS.***La scène est à Paris.*



# LE MALADE IMAGINAIRE, COMEDIE-BALLET.

**A** Près les glorieuses fatigues, & les exploits victorieux de notre Auguste Monarque, il est bien juste que tous ceux qui se mêlent d'écrire, travaillent ou à ses louanges, ou à son divertissement. C'est ce qu'ici l'on a voulu faire; & ce prologue est un essai des louanges de ce grand Prince, qui donne entrée à la Comédie du *Malade imaginaire*, dont le projet a été fait pour le délasser de ses nobles travaux.

\*\*\*\*\*

## PROLOGUE.

*Le théâtre représente un lieu champêtre.*

### SCENE PREMIERE.

*FLORE, DEUX ZEPHIRS dansans.*

FLORE.

Quittez, quittez vos troupeaux,  
Venez, Bergers, venez, Bergères,  
Accourez, accourez sous ces tendres ormeaux;  
Je viens vous annoncer des nouvelles bien chères,  
Et réjouir tous ces hameaux.

Quittez, quittez vos troupeaux,  
Venez, Bergers, venez, Bergères,  
Accourez, accourez sous ces tendres ormeaux.

R. 4.

SCÈ-

\*\*\*\*\*

SCENE II.

FLORE, DEUX ZEPHIRS *dansans*  
CLIMENE, DAPHNE', TIRCIS,  
DORILAS.

CLIMENE à Tircis, & DAPHNE' à Dorilas.

Berger, laissons-là tes feux,  
Voilà Flore qui nous appelle.  
TIRCIS à Climène, & DORILAS à Daphné.  
Mais au moins, dis-moi, cruelle,

TIRCIS.  
Si d'un peu d'amitié tu payeras mes vœux.  
DORILAS.

Si tu seras sensible à mon ardeur fidèle.  
CLIMENE, & DAPHNE'.

Voilà Flore qui nous appelle.  
TIRCIS, & DORILAS.  
Ce n'est qu'un mot, un mot, un seul mot que  
je veux.

TIRCIS.  
Languirai-je toujours dans ma peine mortelle?  
DORILAS.

Puis-je espérer qu'un jour tu me rendras heu-  
reux?

CLIMENE, & DAPHNE'.  
Voilà Flore qui nous appelle.

\*\*\*\*\*

SCENE III.

FLORE, DEUX ZEPHIRS *dansans*,  
CLIMENE, DAPHNE', TIRCIS,  
DORILAS, BERGERS & BERGERES *de*  
*la suite de Tircis & de Dorilas, chantans &*  
*dansans.*

PREMIERE ENTRE'E DE BALLET.  
*Les bergers & les bergères vont se placer en ca-*  
*dence autour de Flore.*

CLIMENE.  
Quelle nouvelle parmi nous,

Décès.

Déesse, doit jetter tant de réjouissance?

DAPHNÉ.

Nous brûlons d'apprendre de vous

Cette nouvelle d'importance.

DORILAS.

D'ardeur nous en soupignons tous.

CLIMENE, DAPHNÉ, TIRCIS, DORILAS.

Nous en mourons d'impatience,

FLORE.

La voici; silence, silence.

Vos vœux sont exaucés, LOUIS est de retour,

Il ramène en ces lieux les plaisirs & l'amour;

Et vous voyez finir vos mortelles allarmes.

Par ses vastes exploits son bras voit tout soumis,

Il quitte les armes

Faute d'ennemis.

CHOEUR.

Ah! Quelle douce nouvelle!

Qu'elle est grande, qu'elle est belle!

Que de plaisirs! Que de ris! Que de jeux!

Que de succès heureux!

Et que le Ciel a bien rempli nos vœux!

Ah! Quelle douce nouvelle!

Qu'elle est grande, qu'elle est belle!

## II. ENTRE'E DE BALLET.

*Les bergers & les bergères expriment, par leurs danses, les transports de leur joye.*

FLORE.

DE vos flûtes bocagères

Réveillez les plus beaux sons;

LOUIS offre à vos chansons

La plus belle des matières.

Après cent combats

Où cueille son bras

Une ample victoire,

Formez, entre vous,

Cent combats plus doux,

Pour chanter sa gloire.

CHOEUR.

Formons, entre nous,

Il s'

Cent

294 LE MALADE IMAGINAIRE,

Cent combats plus doux,  
Pour chanter sa gloire.

FLORE.

Mon jeune amant, dans ce bois,  
Des présens de mon empire,  
Prépare un prix à la voix  
Qui sçaura le mieux nous dire  
Les vertus & les exploits  
Du plus auguste des Rois.

CLIMENE.

Si Tircis a l'avantage,

DAPHNE.

Si Dorilas est vainqueur,

CLIMENE.

A le chérir je m'engage.

DAPHNE.

Je me donne à son ardeur.

TIRCIS.

O trop chère espérance !

DORILAS.

O mot plein de douceur !

TIRCIS & DORILAS.

Plus beau sujet, plus belle récompense  
Peuvent-ils animer un cœur ?

*Tandis que les violons jouent un air pour animer  
les deux bergers au combat, Flore, comme juge,  
va se placer au pied d'un arbre, qui est au mi-  
lieu du théâtre ; les deux troupes de bergers & de  
bergères se placent chacune du côté de leur chef.*

TIRCIS.

Quand la neige fonduë enfle un torrent fameux,  
Contre l'effort soudain de ses flots écumeux.

Il n'est rien d'assez solide ;

Digues, châteaux, villes, & bois,

Hommes, & troupeaux à la fois,

Tout cède au courant qui le guide ;

Tel, & plus fier & plus rapide,

Marche LOUIS dans ses exploits.

IN

COMEDIE-BALLET. 395

III. ENTRE'E DE BALLET.

*Les bergers & les bergères de la suite de Tircis dansent autour de lui pour exprimer leurs applaudissemens.*

DORILAS.

LE foudre menaçant qui perce avec fureur  
L'affreuse obscurité de la nuë enflammée,  
Fait, d'épouvante & d'horreur,  
Trembler le plus ferme cœur;  
Mais, à la tête d'une armée,  
LOUIS jette plus de terreur.

IV. ENTRE'E DE BALLET.

*Les bergers & les bergères de la suite de Dorilas applaudissent à ses chants en dansant autour de lui.*

TIRCIS.

DES fabuleux exploits que la Grèce a chantés,  
Par un brillant amas de belles vérités,  
Nous voyons la gloire effacée;  
Et tous ces fameux demi-dieux  
Que vante l'histoire passée  
Ne sont point à notre pensée,  
Ce que LOUIS est à nos yeux.

V. ENTRE'E DE BALLET.

*Les bergers & les bergères du côté de Tircis recommencent leurs danses.*

DORILAS.

LOUIS fait à nos tems, par ses faits inouïs,  
Croire tous les beaux faits que nous chantons  
l'histoire

Des siècles évanouis;  
Mais nos neveux, dans leur gloire,  
N'auront rien qui fasse croire  
Tous les beaux faits de LOUIS.

VI. ENTRE'E DE BALLET.

*Les bergers & les bergères du côté de Dorilas recommencent aussi leurs danses.*

R. 6.

VII. EN-



396 LE MALADE IMAGINAIRE,  
VII. ENTRE'E DE BALLET.

*Les bergers & les bergères de la suite de Tircis & de Dorilas, se mêlent, & dansent ensemble.*

\*\*\*\*\*

SCENE IV.

FLORE, PAN, DEUX ZEPHIRS  
dansans, CLIMENE, DAPHNE, TIR-  
CIS, DORILAS, FAUNES dansans,  
BERGERS & BERGERES  
chantans & dansans.

P A N.

Laissez, laissez, Bergers, ce dessein témé-  
raire,

Hé, que voulez-vous faire?

Chanter sur vos chalumeaux,

Ce qu'Apollon sur sa lyre,

Avec ses chants les plus beaux,

N'entreprendroit pas de dire,

C'est donner trop d'effor au feu qui vous inspire;

C'est monter vers les Cieux sur des aïles de cire,

Pour tomber dans le fonds des eaux.

Pour chanter de LOUIS l'intrépide courage,

Il n'est point d'assez docte voix,

Point de mots assez grands pour en tracer l'image;

Le silence est le langage

Qui doit louer ses exploits.

Consacrez d'autres soins à sa pleine victoire,

Vos louanges n'ont rien qui flate ses desirs;

Laissez, laissez-là sa gloire,

Ne songez qu'à ses plaisirs.

G H O E U R.

Laissons, laissons-là sa gloire,

Ne songeons qu'à ses plaisirs.

F L O R E à Tircis, & à Dorilas.

Rien que, pour étaler ses vertus immortelles,

La force manque à vos esprits,

Ne laissez pas tous deux de recevoir le prix.

Dans les choses grandes & belles,

Il suffit d'avoir entrepris.

VIII. EN.

COMEDIE-BALLET. 397

VIII. ENTRE'E DE BALLET.

*Les deux Zéphirs dansent avec deux couronnes de fleurs à la main, qu'ils viennent donner ensuite à Tircis & à Dorilas.*

CLIMENE & DAPHNE' *donnant la main à leurs amans.*

DAns les choses grandes & belles,  
Il suffit d'avoir entrepris.

T I R C I S & D O R I L A S.

Ah! Que d'un doux succès notre audace est suivie!

F L O R E & P A N.

Ce qu'on fait pour LOUIS, on ne le perd jamais.

CLIMENE, DAPHNE', TIRCIS, DORILAS.

Au soin de ses plaisirs donnons-nous désormais.

F L O R E & P A N.

Heureux, heureux qui peut lui consacrer sa vie!

C H O E U R.

Joignons tous dans ces bois

Nos flûtes & nos voix,

Ce jour nous y convie;

Et faisons aux échos redire mille fois,

LOUIS est le plus grand des Rois,

Heureux, heureux qui peut lui consacrer sa vie!

IX. & dernière ENTRE'E DE BALLET.

*Les Faunes, les bergers, & les bergères se mélangent ensemble; il se fait entr'eux des jeux de danse, après quoi ils se vont préparer pour la Comédie.*

\*\*\*\*\*

AUTRE PROLOGUE.

U N E B E R G E R E *chantante.*

Votre plus haut savoir n'est que pure chimère,  
Vains, & peu sages Médecins;

R. 7.

Vous.

# 398 LE MALADE IMAGINAIRE.

Vous ne pouvez guérir, par vos grands mots latins,  
La douleur qui me désespère.  
Votre plus haut sçavoir n'est que pure chimère.

Hélas, hélas! Je n'ose découvrir  
Mon amoureux martyr

Au berger pour qui je soupire,  
Et qui seul peut me secourir.

Ne prétendez pas le finir,  
Ignorans Médecins, vous ne sçauriez le faire,  
Votre plus haut sçavoir n'est que pure chimère.

Ces remèdes peu sûrs, dont le simple vulgaire  
Croit que vous connoîsez l'admirable vertu,  
Pour les maux que je sens n'ont rien de salutaire;  
Et tout votre caquet ne peut être reçu.

Que d'un malade imaginaire;  
Votre plus haut sçavoir n'est que pure chimère.

*Fin des Prologues.*



VI

BIBLIOTHECA  
V. J. JACELL.  
GRACIENSIS

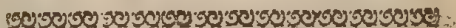


LE MALADE IMAGINAIRE.

*J. B. Ponce del. et fecit 1740.*



# LE MALADE IMAGINAIRE, COMEDIE-BALLET.



## ACTE PREMIER.

*Le théâtre représente la chambre d'Argan.*

### SCENE PREMIERE.

ARGAN assis, ayant une table devant lui, occupé avec des jettons les parties de son Apoticaire.

**T**ROIS & deux font cinq, & cinq font dix, & dix font vingt. Trois & deux font cinq. Plus, du vingt-quatrième, un petit clystère insinuantif, préparatif, & remolliant pour amollir, humecter, & rafraîchir les entrailles de Monsieur. Ce qui me plaît de Monsieur Fleurant mon Apoticaire, c'est que ses parties sont toujours fort civiles. Les entrailles de Monsieur, trente sols. Oui, mais, Monsieur Fleurant, ce n'est pas tout que d'être civil, il faut être aussi raisonnable, & ne pas écorcher les malades. Trente sols un lavement! Je suis votre serviteur, je vous l'ai déjà dit; vous ne me les avez mis dans les autres parties qu'à vingt sols, & vingt sols, en langage d'Apoticaire, c'est-à-dire, dix sols; les voilà, dix sols. Plus, dudit jour, un bon clystère détersif, composé avec catholicon double, rhubarbe, miel rosat, & autres, suivant l'ordonnance, pour balayer, laver & nettoyer le bas ventre de Monsieur.



# 400 LE MALADE IMAGINAIRE,

*seur, trente sols; avec votre permission dix sô's.*  
*Plus, dudit jour, le soir, un julep hépatique,*  
*soporatif, & somnifère, composé pour faire dor-*  
*mir Monsieur, trente-cinq sols; je ne me plains*  
*pas de celui-là, car il me fit bien dormir. Dix,*  
*quinze, seize & dix-sept sols six deniers. Plus,*  
*du vingt-cinquième, une bonne médecine purgati-*  
*ve & corroborative, composée de casse récente avec*  
*sené levantin, & autres, suivant l'ordonnance*  
*de Monsieur Purgon, pour expulser & évacuer la*  
*bile de Monsieur, quatre livres. Ah! Monsieur*  
*Fleurant, c'est se moquer, il faut vivre avec*  
*les malades. Monsieur Purgon ne vous a pas*  
*ordonné de mettre quatre francs. Mettez, met-*  
*tez trois livres, s'il vous plaît. Vingt & trente*  
*sols. Plus, dudit jour, une potion anodine &*  
*astringente, pour faire reposer Monsieur, trente*  
*sols. Bon, dix & quinze sols. Plus, du vingt-*  
*sixième, un clystère carminatif, pour chasser les*  
*vents de Monsieur, trente sols. Dix sols, Mon-*  
*sieur Fleurant. Plus, le clystère de Monsieur,*  
*réitéré le soir, comme dessus, trente sols. Mon-*  
*sieur Fleurant, dix sols. Plus, du vingt-septiè-*  
*me, une bonne médecine, composée pour bâter*  
*d'aller, & chasser dehors les mauvaises humeurs*  
*de Monsieur, trois livres. Bon, vingt, & trente*  
*sols; je suis bien aise que vous soyiez raisonna-*  
*ble. Plus, du vingt-huitième, une prise de petit*  
*lait clarifié & dukoré, pour adoucir, lenifier,*  
*tempérer, & rafraîchir le sang de Monsieur,*  
*vingt sols. Bon, dix sols. Plus, une potion cor-*  
*diacale & préservative, composée avec douze grains*  
*de bezoard, sirops de limon & grenade, & au-*  
*tres, suivant l'ordonnance, cinq livres. Ah!*  
*Monsieur Fleurant, tout doux, s'il vous plaît, si*  
*vous en usez comme cela, on ne voudra plus*  
*être malade, contentez-vous de quatre francs,*  
*vingt & quarante sols. Trois & deux font cinq,*  
*& cinq font dix, & dix font vingt. Soixante*  
*& trois livres quatre sols six deniers. Si bien*  
*donc que, de ce mois, j'ai pris une, deux,*  
*trois, quatre, cinq, six, sept & huit méde-*  
*cines;*

cines; & un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit, neuf, dix, onze & douze lavemens; & l'autre mois, il y avoit douze médecines, & vingt lavemens. Je ne m'étonne pas si je ne me porte pas si bien ce mois-ci, que l'autre. Je le dirai à Monsieur Purgon, afin qu'il mette ordre à cela. Allons, qu'on m'ôte tout ceci. *[Voyant que personne ne vient, & qu'il n'y a aucun de ses gens dans sa chambre.]* Il n'y a personne? J'ai beau dire, on me laisse toujours seul; il n'y a pas moyen de les arrêter ici. *[après avoir sonné une sonnette qui est sur sa table.]* Ils n'entendent point, & ma sonnette ne fait pas assez de bruit. *[après avoir sonné pour la deuxième fois.]* Point d'affaire. *[après avoir sonné encore.]* Ils sont sourds. Toinette. *[après avoir fait le plus de bruit qu'il peut avec sa sonnette]* Tout comme si je ne sonnois point. Chienne, coquine. *[voyant qu'il sonne encore inutilement.]* J'enrage. Drelin, drelin, drelin. Carogne, à tous les diables. Est-il possible qu'on laisse comme cela un pauvre malade? Drelin, drelin, drelin. Voilà qui est pitoyable! Drelin, drelin, drelin. Ah, mon Dieu! Ils me laisseront ici mourir. Drelin, drelin, drelin.

\*\*\*\*\*

SCENE II.

ARGAN, TOINETTE:

TOINETTE *en entrant.*

ON y va.

ARGAN.

Ah! Chienne. Ah! Carogae....

TOINETTE *faisant semblant de s'être cogné la tête.*

Diantre soit de votre impatience! Vous pressez si fort les personnes, que je me suis donné un grand coup à la tête contre la carne d'un volet.

ARGAN *en colère.*

Ah! Traître!...

TOI-

402 LE MALADE IMAGINAIRE,

TOINETTE *interrompant Argan.*

Ah!

A R G A N.

Il y a....

TOINETTE.

Ah!

A R G A N.

Il y a une heure....

TOINETTE.

Ah!

A R G A N.

Tu m'as laissé....

TOINETTE.

Ah!

A R G A N.

Tai-toi donc, coquins, que je te querelle.

TOINETTE.

Camon, ma foi, j'en suis d'avis, après ce que  
je me suis fait.

A R G A N.

Tu m'as fait égossiller, carogne.

TOINETTE.

Et vous m'avez fait, vous, casser la tête; l'un  
vaut bien l'autre. Quitte à quitter, si vous voulez.

A R G A N.

Quoi, coquins....

TOINETTE.

Si vous querellez, je pleurerai.

A R G A N.

Me laisser, traitresse....

TOINETTE *interrompant encore Argan.*

Ah!

A R G A N.

Chienne, tu veux....

TOINETTE.

Ah!

A R G A N.

Quoi! Il faudra encore que je n'aye pas le plaisir  
de la quereller!

TOINETTE.

Querellez tout votre saoul, je le veux bien.

AR

COMEDIE-BALLET. 403

A R G A N.

Tu m'en empêches, chienne, en m'interrompant à tous coups.

T O I N E T T E.

Si vous avez le plaisir de quereller, il faut bien que de mon côté j'aye le plaisir de pleurer; chacun le sien ce n'est pas trop. Ah!

A R G A N.

Allons, il faut en passer par-là. Ote-moi ceci, coquine, ôte-moi ceci. [*après s'être levé.*] Mon lavement d'aujourd'hui a-t-il bien opéré?

T O I N E T T E.

Votre lavement?

A R G A N.

Oui. Ai-je bien fait de la bile?

T O I N E T T E.

Ma foi, je ne me mêle point de ces affaires. là; c'est à Monsieur Fleurant à y mettre le nez, puisqu'il en a le profit.

A R G A N.

Qu'on ait soin de me tenir un bouillon prêt, pour l'autre que je dois tantôt prendre.

T O I N E T T E.

Ce Monsieur Fleurant-là, & ce Monsieur Purgon, s'égayent bien sur votre corps; ils ont en vous une bonne vache à lait; & je voudrais bien leur demander quel mal vous avez, pour vous faire tant de remèdes.

A R G A N.

Taisez-vous, ignorante; ce n'est pas à vous à contrôler les ordonnances de la Médecine. Qu'on me fasse venir ma fille Angélique, j'ai à lui dire quelque chose.

T O I N E T T E.

La voici qui vient d'elle-même; elle a deviné votre pensée.

SCE-

404 LE MALADE IMAGINAIRE.

\*\*\*\*\*

SCENE III.

ARGAN, ANGELIQUE, TOINETTE.

ARGAN.

Approchez, Angélique, vous venez à propos;  
je voulois vous parler.

ANGELIQUE.

Me voilà prête à vous ouïr.

ARGAN.

Attend z. [à Toinette] Donnez-moi mon bâ-  
ton. Je vais revenir tout-à-l'heure.

TOINETTE.

Allez vite, Monsieur, allez; Monsieur Fleurant  
nous donne des affaires.

\*\*\*\*\*

SCENE IV.

ANGELIQUE, TOINETTE.

ANGELIQUE.

Toinette.

TOINETTE.

Quoi?

ANGELIQUE.

Regarde-moi un peu.

TOINETTE.

Hé bien, je vous regarde.

ANGELIQUE.

Toinette.

TOINETTE.

Hé bien, quoi? Toinette.

ANGELIQUE.

Ne devines-tu point de quoi je veux parler?

TOINETTE.

Je m'en doute assez, de notre jeune amant?  
Car c'est sur lui depuis six jours que roulent  
tous nos entretiens; & vous n'êtes point bien  
si vous n'en parlez à toute heure.

ANGELIQUE.

Puisque tu connois cela, que n'es-tu donc la  
préc

première à m'en entretenir ? Et que ne m'épargnes-tu la peine de te jeter sur ce discours ?

TOINETTE.

Vous ne m'en donnez pas le tems ; & vous avez des soins là-dessus, qu'il est difficile de prévenir.

ANGELIQUE.

Je t'avouë que je ne sçaurois me laisser de te parler de lui ; & que mon cœur profite avec chaleur de tous les momens de s'ouvrir à toi Mais dis-moi, condamnes-tu, Toinette, les sentimens que j'ai pour lui ?

TOINETTE.

Je n'ai garde.

ANGELIQUE.

Ai-je tort de m'abandonner à ces douces impressions ?

TOINETTE.

Je ne dis pas cela.

ANGELIQUE.

Et voudrois-tu que je fusse insensible aux tendres protestations de cette passion ardente qu'il témoigne pour moi ?

TOINETTE.

A Dieu ne plaise.

ANGELIQUE.

Dis-moi un peu, ne trouves-tu pas, comme moi, quelque chose du Ciel, quelque effet du destin, dans l'aventure inopinée de notre connoissance ?

TOINETTE.

Oui.

ANGELIQUE.

Ne trouves-tu pas que cette action d'embrasser ma défense sans me connoître, est tout-à-fait d'un honnête-homme ?

TOINETTE.

Oui.

ANGELIQUE.

Que l'on ne peut pas en user plus généreusement ?

TOINETTE.

D'accord.

AN.



406 LE MALADE IMAGINAIRE,

ANGELIQUE.  
Et qu'il fit tout cela de la meilleure grace du monde!

TOINETTE.  
Oh! Oui.

ANGELIQUE.  
Ne trouves-tu pas, Toinette, qu'il est bien fait de sa personne?

TOINETTE.  
Assûrément.

ANGELIQUE.  
Qu'il a le meilleur air du monde?

TOINETTE.  
Sans doute.

ANGELIQUE.  
Que ses discours, comme ses actions, ont quelque chose de noble?

TOINETTE.  
Cela est sûr.

ANGELIQUE.  
Qu'on ne peut rien entendre de plus passionné que tout ce qu'il me dit?

TOINETTE.  
Il est vrai.

ANGELIQUE.  
Et qu'il n'est rien de plus fâcheux, que la contrainte où l'on me tient, qui bouche tout commerce aux doux empressements de cette mutuelle ardeur que le Ciel nous inspire?

TOINETTE.  
Vous avez raison.

ANGELIQUE.  
Mais, ma pauvre Toinette, crois-tu qu'il m'aime autant qu'il me le dit?

TOINETTE.  
Hé, hé, ces choses-là par fois sont un peu sujettes à caution. Les grimaces d'amour ressemblent fort à la vérité; & j'ai vu de grands comédiens là-dessus.

ANGELIQUE.  
Ah! Toinette, que dis-tu là? Hélas! De la fa

façon qu'il parle, seroit-il bien possible qu'il ne me dit pas vray?

TOINETTE.

En tout cas, vous en ferez bien-tôt éclaircie; & la résolution où il vous écrivit hier qu'il étoit de vous faire demander en mariage, est une prompte voye à vous faire connoître s'il vous dit vray, ou non. C'en sera-là la bonne preuve.

ANGELIQUE.

Ah! Toinette, si celui-là me trompe, je ne croirai de ma vie aucun homme.

TOINETTE.

Voilà votre pere qui revient.

~~~~~

SCENE V.

ARGAN, ANGELIQUE, TOINETTE.

ARGAN *s'asséant.*

OR ça, ma fille, je vais vous dire une nouvelle, où peut-être ne vous attendez-vous pas. On vous demande en mariage. Qu'est-ce que cela? Vous riez! Cela est plaisant, oui, ce mot de mariage. Il n'est rien de plus drôle pour les jeunes filles. Ah! Nature, nature! A ce que je puis voir, ma fille, je n'ai que faire de vous demander si vous voulez bien vous marier.

ANGELIQUE.

Je dois faire, mon pere, tout ce qu'il vous plaira de m'ordonner.

ARGAN.

Je suis bien aise d'avoir une fille si obéissante, la chose est donc conclue, & je vous ai promise.

ANGELIQUE.

C'est à moi, mon pere, de suivre aveuglément toutes vos volontés.

ARGAN.

Ma femme, votre belle-mere, avoit envie que je vous fît religieuse, & votre petite sœur  
Louis.

408 LE MALADE IMAGINAIRE,

Louison aussi; &, de tout tems elle a été a-  
heurtée à cela.

TOINETTE à part.

La bonne bête a ses raisons.

ARGAN.

Elle ne vouloit point consentir à ce mariage;  
mais je l'ai emporté, & ma parole est donnée.

ANGELIQUE.

Ah! Mon pere, que je vous suis obligée de  
toutes vos bontés.

TOINETTE à Argan.

En vérité, je vous sçais bon gré de cela; &  
voilà l'action la plus sage que vous ayez faite  
de votre vie.

ARGAN.

Je n'ai point encore vu la personne; mais on  
m'a dit que j'en serois content, & toi aussi.

ANGELIQUE.

Assûrément, mon pere.

ARGAN.

Comment! L'as-tu vu?

ANGELIQUE.

Puisque votre consentement m'autorise à vous  
pouvoir ouvrir mon cœur, je ne feindrai point  
de vous dire que le hazard nous a fait connoître  
il y a six jours; & que la demande qu'on vous  
a faite, est un effet de l'inclination que, dès  
cette première vûë, nous avons prise l'un pour  
l'autre.

ARGAN.

Ils ne m'ont pas dit cela; mais j'en suis bien  
aise, & c'est tant mieux que les choses soient  
de la sorte. Ils disent que c'est un grand jeune  
garçon bien fait.

ANGELIQUE.

Oui, mon pere.

ARGAN.

De belle taille.

ANGELIQUE.

Sans doute.

ARGAN.

Agreable de sa personne.

AN.

ANGELIQUE.

Affûrement.

ARGAN.

De bonne phyfionomie.

ANGELIQUE.

Très-bonne.

ARGAN.

Sage & bien né.

ANGELIQUE.

Tout-à-fait.

ARGAN.

Fort honnête.

ANGELIQUE.

Le plus honnête du monde.

ARGAN.

Qui parle bien latin, & grec.

ANGELIQUE.

C'est ce que je ne fçais pas,

ARGAN.

Et qui fera reçu Médecin dans trois jours.

ANGELIQUE.

Lui, mon pere?

ARGAN.

Oui. Est-ce qu'il ne te l'a pas dit?

ANGELIQUE.

Non vrayment. Qui vous l'a dit à vous?

ARGAN.

Monsieur Purgon.

ANGELIQUE.

Est-ce que Monsieur Purgon le connoît?

ARGAN.

La belle demande! Il faut bien qu'il le connoiffe, puisque c'est son neveu.

ANGELIQUE.

Cléante, neveu de Monsieur Purgon!

ARGAN.

Quel Cléante? Nous parlons de celui pour qui l'on t'a demandée en mariage.

ANGELIQUE.

Hé, oui.

ARGAN.

Hé bien, c'est le neveu de Monsieur Purgon,

Tom. IV.

S

qui

410 LE MALADE IMAGINAIRE,

qui est le fils de son beau-frere le Médecin, Monsieur Diafoirus; & ce fils s'appelle Thomas Diafoirus, & non pas Cléante; & nous avons conclu ce mariage-là ce matin, Monsieur Purgon, Monsieur Fleurant & moi; & demain ce gendre prétendu me doit être amené par son pere. Qu'est-ce? Vous voilà toute ébaubie?

ANGELIQUE.

C'est, mon pere, que je connois que vous avez parlé d'une personne, & que j'ai entendu une autre.

TOINETTE.

Quoi! Monsieur, vous auriez fait ce dessein burlesque; &, avec tout le bien que vous avez, vous voudriez marier votre fille avec un Médecin?

ARGAN.

Oui. De quoi te mêles-tu, coquine, impudente que tu es?

TOINETTE.

Mon Dieu! Tout doux. Vous allez d'abord aux invectives. Est-ce que nous ne pouvons pas raisonner ensemble, sans nous emporter? Là, parlons de sang froid. Quelle est votre raison, s'il vous plaît, pour un tel mariage?

ARGAN.

Ma raison est que, me voyant infirmé & malade comme je suis, je veux me faire un gendre, & des alliés Médecins, afin de m'appuyer de bon secours contre ma maladie, d'avoir dans ma famille les sources des remèdes qui me sont nécessaires; & d'être à même des consultations, & des ordonnances.

TOINETTE.

Hé bien, voilà dire une raison; & il y a plaisir à se répondre doucement les uns aux autres. Mais, Monsieur, mettez la main à la conscience. Est-ce que vous êtes malade?

ARGAN.

Comment, coquine, si je suis malade? Si je suis malade, impudente?

TOINETTE.

Hé bien, oui, Monsieur, vous êtes malade; n'ayons

# COMEDIE-BALLET. 411

n'ayons point de querelle là-dessus. Oui, vous êtes fort malade, j'en demeure d'accord, & plus malade que vous ne pensez; voilà qui est fait. Mais votre fille doit épouser un mari pour elle; &, n'étant point malade, il n'est pas nécessaire de lui donner un Médecin.

ARGAN.

C'est pour moi que je lui donne ce médecin; & une fille de bon naturel doit être ravie d'épouser ce qui est utile à la santé de son père.

TOINETTE.

Ma foi, Monsieur, voulez-vous qu'en amie je vous donne un conseil?

ARGAN.

Quel est-il ce conseil?

TOINETTE.

De ne point songer à ce mariage-là.

ARGAN.

Et la raison?

TOINETTE.

C'est que votre fille n'y consentira point.

ARGAN.

Elle n'y consentira point?

TOINETTE.

Non.

ARGAN.

Ma fille?

TOINETTE.

Votre fille. Elle vous dira qu'elle n'a que faire de Monsieur Diafoirus, ni de son fils Thomas Diafoirus, ni de tous les Diafoirus du monde.

ARGAN.

J'en ai affaire, moi. Outre que le parti est plus avantageux qu'on ne pense, Monsieur Diafoirus n'a que ce fils-là pour tout héritier; &, de plus, Monsieur Purgon qui n'a ni femme, ni enfans, lui donne tout son bien en faveur de ce mariage; & Monsieur Purgon est un homme qui a huit mille bonnes livres de rente.

TOINETTE.

Il faut qu'il ait tué bien des gens, pour s'être fait si riche.



412 LE MALADE IMAGINAIRE,

ARGAN.

Huit mille livres de rente font quelque chose;  
sans compter le bien du père.

TOINETTE.

Monsieur, tout cela est bel & bon; mais j'en  
reviens toujours là. Je vous conseille, entre nous,  
de lui choisir un autre mari, & elle n'est point  
faite pour être Madame Diafoirus.

ARGAN.

Et je veux, moi, que cela soit.

TOINETTE.

Hé, si! Ne dites pas cela.

ARGAN.

Comment! Que je ne dise pas cela?

TOINETTE.

Hé! Non.

ARGAN.

Et pourquoi ne le dirai-je pas?

TOINETTE.

On dira que vous ne songez pas à ce que vous  
dites.

ARGAN.

On dira ce qu'on voudra; mais je vous dis que  
je veux qu'elle exécute la parole que j'ai donnée.

TOINETTE.

Non, je suis sûre qu'elle ne le fera pas.

ARGAN.

Je l'y forcerai bien.

TOINETTE.

Elle ne le fera pas, vous dis-je.

ARGAN.

Elle le fera, ou je la mettrai dans un couvent.

TOINETTE.

Vous?

ARGAN.

Moi.

TOINETTE.

Bon!

ARGAN.

Comment bon?

TOINETTE.

Vous ne la mettez point dans un couvent.

AR.

ARGAN.

Je ne la mettrai point dans un couvent?

TOINETTE.

Non.

ARGAN.

Non?

TOINETTE.

Non.

ARGAN.

Ouais! Voici qui est plaisant. Je ne mettrai pas ma fille dans un couvent, si je veux?

TOINETTE.

Non, vous dis-je.

ARGAN.

Qui m'en empêchera?

TOINETTE.

Vous-même.

ARGAN.

Moi?

TOINETTE.

Oui. Vous n'aurez pas ce cœur là.

ARGAN.

J'en aurai.

TOINETTE.

Vous vous moquez.

ARGAN.

Je ne me moque point.

TOINETTE.

La tendresse paternelle vous prendra.

ARGAN.

Elle ne me prendra point.

TOINETTE.

Une petite larme ou deux, des bras jettés au cou, un mon petit papa mignon, prononcé tendrement, fera assez pour vous toucher.

ARGAN.

Tout cela ne fera rien.

TOINETTE.

Oui, oui.

ARGAN.

Je vous dis que je n'en démordrai point.

TOINETTE.

Bagatelles.

414 LE MALADE IMAGINAIRE,

ARGAN.

Il ne faut point dire, bagatelles.

TOINETTE.

Mon Dieu ! Je vous connois, vous êtes bon naturellement.

ARGAN avec emportement.

Je ne suis point bon ; & je fais méchant quand je veux.

TOINETTE.

Doucement, Monsieur. Vous ne songez pas que vous êtes malade.

ARGAN.

Je lui commande absolument de se préparer à prendre le mari que je dis.

TOINETTE.

Et moi, je lui défends absolument d'en faire rien.

ARGAN.

Où est-ce donc que nous sommes ; & quelle audace est ce-là, à une coquine de servante, de parler de la sorte devant son maître ?

TOINETTE.

Quand un maître ne songe pas à ce qu'il fait, une servante bien sensée est en droit de le redresser.

ARGAN courant après Toinette.

Ah ! Insolente, il faut que je t'assomme.

TOINETTE évitant Argan, & mettant la chaise entre elle & lui.

Il est de mon devoir de m'opposer aux choses qui vous peuvent deshonor.

ARGAN courant après Toinette, autour de la chaise, avec son bâton.

Vien, vien, que je t'apprenne à parler.

TOINETTE se sauvant du côté où n'est pas Argan.  
Je m'intéresse, comme je dois, à ne vous point laisser faire de folie.

ARGAN de même.

Chienne.

TOINETTE de même.

Non, je ne consentirai jamais à ce mariage.

ARGAN de même.

Rendarde.

TOI

COMEDIE-BALLET. 415

TOINETTE *de même.*

Je ne veux point qu'elle épouse votre Thomas Diafoirus.

ARGAN *de même.*

Carogne.

TOINETTE *de même.*

Et elle m'obéira plutôt qu'à vous.

ARGAN *s'arrêtant.*

Angélique, tu ne veux pas m'arrêter cette coquine-là.

ANGELIQUE.

Hé, mon pere, ne vous faites point malade.

ARGAN *à Angélique.*

Si tu ne me l'arrêtes, je te donnerai ma malediction.

TOINETTE *en s'en allant.*

Et moi, je la deshéritierai, si elle vous obéit.

ARGAN *se jetant dans sa chaise.*

Ah! Ah! Je n'en puis plus. Voilà pour me faire mourir.

\*\*\*\*\*

SCENE VI.

BELINE, ARGAN.

ARGAN.

AH! Ma femme, approchez.

BELINE.

Qu'avez-vous, mon pauvre mari?

ARGAN.

Venez-vous en ici à mon secours.

BELINE.

Qu'est-ce que c'est donc qu'il y a, mon petit fils?

ARGAN.

Mamie.

BELINE.

Mon ami.

ARGAN.

On vient de me mettre en colère.

BELINE.

Hélas! Mon pauvre petit mari! Comment donc, mon ami?

S 4.

AR

416 LE MALADE IMAGINAIRE,

ARGAN.

Votre coquine de Toinette est devenuë plus insolente que jamais.

BELINE.

Ne vous passionnez donc point.

ARGAN.

Elle m'a fait enrager, mamie.

BELINE.

Doucement, mon fils.

ARGAN.

Elle a contrequarré, une heure durant, les choses que je veux faire;

BELINE.

Là, là, tout doux.

ARGAN.

Et a eu l'effronterie de me dire que je ne suis point malade.

BELINE.

C'est une impertinente.

ARGAN.

Vous sçavez, mon cœur, ce qui en est.

BELINE.

Oui, mon cœur, elle a tort.

ARGAN.

Mamour, cette coquine là me fera mourir.

BELINE.

Hé là, hé là,

ARGAN.

Elle est cause de toute la bile que je fais.

BELINE.

Ne vous fâchez point tant.

ARGAN.

Et il y a ie ne sçais combien que je vous dis de me la chasser.

BELINE.

Mon Dieu! Mon fils, il n'y a point de serviteurs & de servantes qui n'ayent leurs défauts. On est contraint parfois de souffrir leurs mauvaises qualités, à cause des bonnes. Celle-ci est adroite, soigneuse, diligente, & sur tout fidèle; & vous sçavez qu'il faut maintenant de

grand

grandes précautions pour les gens que l'on prend. Holà, ToINETTE.

\*\*\*\*\*

S C E N E VII.

ARGAN, BELINE, TOINETTE.

TOINETTE.

MADAME.

BELINE.

Pourquoi donc est-ce que vous mettez mon mari en colère?

TOINETTE *d'un ton doux et tendre.*

Moi, Madame? Hélas! Je ne sçais pas ce que vous me voulez dire; & je ne songe qu'à complaire à Monsieur en toutes choses.

ARGAN.

Ah! La traîtresse!

TOINETTE.

Il nous a dit qu'il vouloit donner sa fille en mariage au fils de Monsieur Diafoirus, je lui ai répondu que je trouvois le parti avantageux pour elle; mais que je croyois qu'il feroit mieux de la mettre dans un couvent.

BELINE.

Il n'y a pas si grand mal à cela; & je trouve qu'elle a raison.

ARGAN.

Ah! Mamour, vous la croyez. C'est un scélérat; elle m'a dit cent insolences.

BELINE.

Hé bien, je vous crois, mon ami. Là remettez-vous. Écoutez, ToINETTE, si vous sachez jamais mon mari, je vous mettrai dehors. Ça, donnez-moi son manteau fourré, & des oreillers, que je l'accommodedans sa chaise. Vous voilà je ne sçais comment. Enfoncez bien votre bonnet jusques sur vos oreilles; il n'y a rien qui enrhumet tant que de prendre l'air par les oreilles.

S ;

AR-



418 LE MALADE IMAGINAIRE,

ARGAN.

Ah! Mamie, que je vous suis obligé de tous les soins que vous prenez de moi.

BELINE *accommodant les oreillers qu'elle met autour d'Argan.*

Levez-vous que je mette ceci sous vous. Mettons celui-ci pour vous appuyer, & celui-là de l'autre côté. Mettons celui-ci derrière votre dos, & cet autre-là pour soutenir votre tête.

TOINETTE *lui mettant rudement un oreiller sur la tête.*

Et celui-ci pour vous garder du serein.

ARGAN *se levant en colère, & jettant tous les oreillers à Toinette qui s'enfuit.*

Ah! Coquine, tu veux m'étouffer.

\*\*\*\*\*

SCENE VIII.

ARGAN, BELINE.

BELINE.

H E là, hé là. Qu'est-ce que c'est donc?

ARGAN *se jettant dans sa chaise.*

Ah, ah, ah! Je n'en puis plus.

BELINE.

Pourquoi vous emporter ainsi? Elle a crû faire bien.

ARGAN.

Vous ne connoissez pas, mamour, la malice de la penlarde. Ah! Elle m'a mis tout hors de moi; & il faudra plus de huit médecines, & de douze lavemens pour réparer tout ceci.

BELINE.

Là, là mon petit ami. appaisez-vous un peu.

ARGAN.

Mamie, vous êtes toute ma consolation.

BELINE.

Pauvre petit fils!

ARGAN.

Pour tâcher de reconnoître l'amour que vous  
me

me portez, je veux, mon cœur, comme je vous ai dit, faire mon testament.

BELINE.

Ah! Mon ami, ne parlons point de cela, je vous prie, je ne sçaurois souffrir cette pensée; & le seul mot de testament me fait tressaillir de douleur.

ARGAN.

Je vous avois dit de parler pour cela à votre Notaire.

BELINE.

Le voilà là-dedans, que j'ai amené avec moi.

ARGAN.

Faites-le donc entrer, mamour.

BELINE.

Hélas! Mon ami, quand on aime bien un mari, on n'est guères en état de songer à tout cela.

\*\*\*\*\*

SCENE IX.

M. DE BONNEFOI, BELINE, ARGAN.

ARGAN.

Approchez, Monsieur de Bonnefoi, approchez. Prenez un siège, s'il vous plaît. Ma femme m'a dit que vous étiez fort honnête homme, & tout-à-fait de ses amis; & je l'ai chargée de vous parler pour un testament.

BELINE.

Hélas! Je ne suis point capable de parler de ces choses-là.

M. DE BONNEFOI.

Elle m'a, Monsieur, expliqué vos intentions, & le dessein où vous êtes pour elle; & j'ai à vous dire, là-dessus, que vous ne sçauriez rien donner à votre femme par votre testament.

ARGAN.

Mais pourquoi?

M. DE BONNEFOI.

La coutume y résiste. Si vous étiez en pays de droit écrit, cela se pourroit faire; mais, à Paris, & dans les pays coutumiers, au moins dans

## 410 LE MALADE IMAGINAIRE,

la plupart, c'est ce qui ne se peut; & la disposition seroit nulle. Tout l'avantage qu'un homme & une femme conjoints par mariage se peuvent faire l'un à l'autre, c'est un don mutuel entre vifs; encore faut-il qu'il n'y ait enfans, soit des deux conjoints, ou de un l'eux, lors du décès du premier mourant.

**A R G A N.**

Voilà une coutume bien impertinente, qu'un mari ne puisse rien laisser à une femme, dont il est aimé tendrement, & qui prend de lui tant de soin. J'aurois envie de consulter mon Avocat, pour voir comment je pourrois faire.

**M. DE BONNEFOI.**

Ce n'est point à des Avocats qu'il faut aller, car ils sont d'ordinaire sévères là dessus; & s'imaginent que c'est un grand crime que de disposer en fraude de la loi. Ce sont gens de difficultés, & qui sont ignorans des détours de la conscience. Il y a d'autres personnes à consulter qui sont bien plus, accommodantes, qui ont des expédiens pour passer doucement par-dessus la loi, & rendre juste ce qui n'est pas permis; qui savent applanir les difficultés d'une affaire, & trouver des moyens d'é luder la coutume par quelque avantage indirect. Sans cela, où en serions-nous tous les jours? Il faut de la facilité dans les choses, autrement nous ne ferions rien; & je ne donneroie pas un sol de notre métier.

**A R G A N.**

Ma femme m'avoit bien dit, Monsieur, que vous étiez fort honnête homme. Comment puis-je faire, s'il vous plaît, pour lui donner mon bien, & en frustrer mes enfans?

**M. DE BONNEFOI.**

Comment vous pouvez faire? Vous pouvez choisir doucement un ami intime de votre femme, auquel vous donnerez, en bonne forme, par votre testament tout ce que vous pouvez; & cet ami ensuite lui rendra tout. Vous pouvez encore contracter un grand nombre d'obligations, non suspectes, au profit de divers créanciers,

ciers, qui prêteront leur nom à votre femme,  
& entre les mains de laquelle ils mettront leur  
déclaration, que ce qu'ils en ont fait n'a été  
que pour lui faire plaisir. Vous pouvez aussi,  
pendant que vous êtes en vie, mettre entre ses  
mains de l'argent comptant, ou des billets que  
vous pouvez avoir payables au porteur.

BELINE.

Mon Dieu! Il ne faut point vous tourmenter  
de tout cela. S'il vient faute de vous, mon fils,  
je ne veux plus rester au monde.

ARGAN.

Mamie.

BELINE.

Oui, mon ami, si je suis assez malheureuse,  
pour vous perdre. . . .

ARGAN.

Ma chère femme.

BELINE.

La vie ne me sera plus de rien;

ARGAN.

Mamour.

BELINE.

Et je suivrai vos pas, pour vous faire connoître  
la tendresse que j'ai pour vous.

ARGAN.

Mamie, vous me fendez le cœur. Consoléz-  
vous, je-vous en prie.

M. DE BONNEFOI à Beline.

Ces larmes sont hors de saison, & les choses  
n'en sont point encore là.

BELINE.

Ah! Monsieur, vous ne sçavez pas ce que c'est  
qu'un mari qu'on aime tendrement.

ARGAN.

Tout le regret que j'aurai, si je meurs, mamie,  
c'est de n'avoir point un enfant de vous. Mon-  
sieur Purgou m'avoit dit qu'il m'en feroit faire un.

M. DE BONNEFOI.

Cela pourra venir encore.

ARGAN.

Il faut faire mon testament, mamour, de la

422 I E MALADE IMAGINAIRE,

façon que Monsieur dit ; mais , par précaution , je veux vous mettre entre les mains vingt mille francs en or , que j'ai dans le lambris de mon alcove , & deux billets payables au porteur , qui me sont dûs , l'un par Monsieur Damon , & l'autre par Monsieur Gêrante.

B E L I N E.

Non , non , je ne veux point de tout cela. Ah ! .... Combien dites-vous qu'il y a dans votre alcove ?

A R G A N.

Vingt mille francs , mamour.

B E L I N E.

Ne me parlez point de bien , je vous prie. Ah ! .... De combien sont les deux billets ?

A R G A N.

Ils sont , mamie , l'un de quatre mille livres , & l'autre de six.

B E L I N E.

Tous les biens du monde , mon ami , ne me sont rien au prix de vous.

M. DE BONNEFOI à Argan.  
Voulez-vous que nous procédions au testament ?

A R G A N.

Oui , Monsieur ; mais nous serions mieux dans mon petit cabinet. Mamour , conduisez-moi , je vous prie.

B E L I N E.

Allons , mon pauvre petit fils.

\*\*\*\*\*

S C E N E X.

ANGELIQUE, TOINETTE.

TOINETTE.

L Es voilà avec un Notaire , & j'ai ouï parler de testament. Votre belle-mere ne s'endort point : & c'est , sans doute , quelque conspiration contre vos intérêts , où elle pousse votre pere.

AN-

ANGELIQUE.

Qu'il dispose de son bien à sa fantaisie, pourvu qu'il ne dispose point de mon cœur. Tu vois, Toinette, les desseins violens que l'on fait sur lui. Ne m'abandonne point, je te prie, dans l'extrémité où je suis.

TOINETTE.

Moi, vous abandonner? J'aimerois mieux mourir. Votre belle-mère a beau me faire sa confidente, & me vouloir jetter dans ses intérêts, je n'ai jamais pu avoir d'inclination pour elle, & j'ai toujours été de votre parti. Laissez-moi faire, j'emploierai toute chose pour vous servir; mais, pour vous servir avec plus d'effet, je veux changer de batterie, couvrir le zèle que j'ai pour vous, & feindre d'entrer dans les sentimens de votre père, & de votre belle-mère.

ANGELIQUE.

Tâche, je t'en conjure, de faire donner avis à Cléante du mariage qu'on a conclu.

TOINETTE.

Je n'ai personne à employer à cet office, que le vieux usurier Polichinelle mon amant; & il m'en coûtera pour cela quelques paroles de douceur, que je veux bien dépenser pour vous. Pour aujourd'hui il est trop tard; mais, demain, de grand matin, je l'envoyerai querir, & il sera ravi de...

\*\*\*\*\*

SCENE XI.

BELINE *dans la maison*, ANGELIQUE,  
TOINETTE.

BELINE.

Toinette.

TOINETTE *à Angélique*.

Voilà qu'on m'appelle. Bon soir. Reposez-vous sur moi.

*Fin du premier Acte.*

PRE.



PREMIER INTERMEDE.

*Le théâtre représente une place publique.*

SCENE PREMIERE.

POLICHINELLE.

○ Amour, Amour, Amour, Amour ! Pauvre Polichinelle, quelle diable de fantaisie t'es-tu allé mettre dans la cervelle ? A quoi t'amuses-tu, misérable insensé que tu es ? Tu quittes le soin de ton négoce, & tu laisses aller tes affaires à l'abandon ; tu ne manges plus, tu ne bois presque plus, tu perds le repos de la nuit ; & tout cela, pour qui ? Pour une dragonne, franche dragonne ; une diablesse qui te rembarre, & se moque de tout ce que tu peux lui dire. Mais il n'y a point à raisonner là-dessus. Tu le veux, Amour ; il faut être fou comme beaucoup d'autres. Cela n'est pas le mieux du monde à un homme de mon âge ; mais qu'y faire ? On n'est pas sage quand on veut ; & les vieilles cervelles se démontent comme les jeunes. Je viens voir si je ne pourrai point adoucir ma tigresse par une sérénade. Il n'y a rien, par fois, qui soit si touchant qu'un amant qui vient chanter ses doléances aux gonds & aux verroux de la porte de sa maîtresse. *[Après avoir pris son luth]* Voici de quoi accompagner ma voix. O nuit, ô chère nuit, porte mes plaintes amoureuses jusques dans le lit de mon inflexible.

Nott' e di v'am'e v'adaro

Cerc' un sì per mio r'fioro ;

Ma se voi dire di nò,

Bell' ingrata, io morirò.

Frà la speranza

S'afflige il cuore,

In lontananza

Consum' a l'hore ;

Si dolce inganno

Che

Che mi figura  
Breve l'affanno,  
Ahi troppo dura!  
Così per tropp' amar languisco e muoro.  
Nott' e dì v'am' e v'adoro.  
Cerc' un sì per mio ristoro,  
Ma se voi dite di nò,  
Bell' ingrata, io morirò.

Se non dormite,  
Almen pensate  
Alle ferite  
Ch' al cuor mi fate,  
D'almen fingete  
Per mio conforto,  
Se m'uccidete,  
D'haver il torto;  
Vostre pietà mi scemerà il martiro.

Nott' e dì v'am' e v'adoro,  
Cerc' un sì per mio ristoro,  
Ma se voi dite di nò,  
Bell' ingrata, io morirò.

\*\*\*\*\*

SCENE II.

POLICHINELLE, UNE VIEILLE  
à la fenêtre.

LA VIEILLE chante.

Z Erbinetti, ch' ogn' hor con finti sguardi,  
Mentiti desiri,  
Fallaci sospiri,  
Accenti buggiardi,  
Di fede vi preggiate,  
Ah! Che non m'ingannate.  
Che già sò per prova,  
Ch' in voi non si trova  
Costanza ne fede;  
Oà! Quanto è pazza colei che vi crede.  
Quei sguardi languidi  
Non m'innamorano,

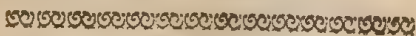
Que

426 LE MALADE IMAGINAIRE,

Quei sospir' fervidi  
Più non m'infiammano,  
Vel' giuro à fe.

Zerbino misero,  
Del vostro piangere,  
Il mio cour libero  
Vuol sempre ridere;  
Credet' à me.  
Che già s'è per provà,  
Ch' in voi non si trova  
Costanza ne fede;

Oh! Quanto è pazzo colei che vi crede:



SCENE III.

POLICHINELLE, VIOLONS  
*derrière le théâtre.*

LES VIOLONS *commencent un air.*  
POLICHINELLE.

Quelle impertinente harmonie vient interrompre ici ma voix?

LES VIOLONS *continuant à jouer.*  
POLICHINELLE.

Paix - là , taisez-vous , vio'ons. Laissez-moi me plaindre à mon aise des cruautés de mon inexorable.

LES VIOLONS *de même.*  
POLICHINELLE.

Taisez-vous, vous dis-je. C'est moi qui veux chanter.

LES VIOLONS.  
POLICHINELLE.

Paix donc.

LES VIOLONS.  
POLICHINELLE.

Ouais!

LES VIOLONS.  
POLICHINELLE.

Ah!

LES

LES VIOLONS.  
POLICHINELLE.

Est ce pour rire?

LES VIOLONS.  
POLICHINELLE.

Ah! Que de bruit!

LES VIOLONS.  
POLICHINELLE.

Le diable vous emporte.

LES VIOLONS.  
POLICHINELLE.

J'enrage.

LES VIOLONS.  
POLICHINELLE.

Vous ne vous taisez pas? Ah! Dieu soit loué.

LES VIOLONS.  
POLICHINELLE.

Encore?

LES VIOLONS.  
POLICHINELLE.

Peste des violons!

LES VIOLONS.  
POLICHINELLE.

La fotte musique que voilà!

LES VIOLONS.  
POLICHINELLE *chantant pour se moquer  
des violons.*

La, la, la, la, la, la.

LES VIOLONS.  
POLICHINELLE *de même.*

La, la, la, la, la, la.

LES VIOLONS.  
POLICHINELLE *de même.*

La, la, la, la, la, la.

LES VIOLONS.  
POLICHINELLE *de même.*

La, la, la, la, la, la.

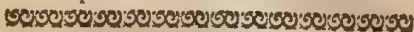
LES VIOLONS.  
POLICHINELLE *de même.*

La, la, la, la, la, la.

428 LE MALADE IMAGINAIRE,

LES VIOLONS.  
POLICHINELLE.

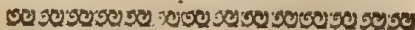
Par ma foi, cela me divertit. Pour suivez, messieurs les violons; vous me ferez plaisir. [*n'entendant plus rien.*] Allons donc, continuez. Je vous en prie.



SCENE IV.

POLICHINELLE *seul.*

Voilà le moyen de les faire taire. La musique est accoutumée à ne point faire ce qu'on veut. Or sus, à nous. Avant que de chanter, il faut que je prélude un peu, & joue quelque pièce, afin de mieux prendre mon ton. [*Il prend son luth, dont il fait semblant de jouer, en imitant avec les lèvres & la langue le son de cet instrument.*] Plan, plan, plan. Plin, plin, plin. Voilà un tems fâcheux pour mettre un luth d'accord. Plin, plin, plin. Plin, tan, plan. Plin, plin. Les cordes ne tiennent point par ce tems-là. Plin, plan. J'entends du bruit. Mettons mon luth contre la porte.



SCENE V.

POLICHINELLE, ARCHERS *chantans & dansans.*

UN ARCHER *chantant.*  
Qui va-là? Qui va-là?

POLICHINELLE *bas.*  
Qui diable est-ce là? Est-ce la mode de parler en musique?

L'ARCHER.  
Qui va là, qui va là, qui va là?

POLICHINELLE *épouvanté.*  
Moi, moi, moi.

L'ARCHER.  
Qui va là, qui va là? vous dis-je.

POLICHINELLE.  
Moi, moi, vous dis-je.

L'AR-

COMEDIE-BALLET. 429

L'ARCHER.

Et qui toi, & qui toi?

POLICHINELLE.

Moi, moi, moi, moi, moi.

L'ARCHER.

Dis ton nom, dis ton nom, sans davantage attendre.

POLICHINELLE *seignant d'être bien hardi.*  
Mon nom est, va te faire pendre.

L'ARCHER.

Ici, camarades, ici.

Saisissons l'insolent qui nous répond ainsi.

PREMIERE ENTRE'E DE BALLET.

*Les archers dansans cherchent Polichinelle dans l'obscurité, pour le saisir.*

POLICHINELLE.  
Qui va là!

*[Entendant encore du bruit autour de lui.]*

Qui sont les coquins que j'entends? ....

Hé! .... Holà, mes laquais, mes gens. ....

Par la mort! .... Par la sang! .... J'en jetterai par terre...

Champagne, Poitevin, Picard, Basque, Breton. ....

Donnez-moi mon mousqueton. ....

*[Pendant les intervalles qui sont marqués avec des points, les archers dansent au son de la symphonie, en cherchant Polichinelle.]*

POLICHINELLE *faisant semblant de tirer un coup de pistolet.*

Poué.

*[Les archers tombent tous, & s'enfuient.]*

\*\*\*\*\*

SCENE VI.

POLICHINELLE *seul.*

AH, ah, ah! Comme je leur ai donné l'épouvante! Voilà de sottes gens d'avoir peur de moi qui ai peur des autres. Ma foi,



430 LE MALADE IMAGINAIRE,

il n'est que de jouer d'adresse en ce monde. Si je n'avois tranché du grand seigneur, & n'avois fait le brave, ils n'auroient pas manqué de me haper. Ah, ah, ah! [*Pendant que Polichinelle croit être seul, des archers reviennent sans faire de bruit, pour entendre ce qu'il dit.*]

\*\*\*\*\*

SCENE VII.

POLICHINELLE, DEUX ARCHERS  
*chantans.*

LES DEUX ARCHERS *saisissant Polichinelle.*  
N Ous le tenons. A nous, camarades, à nous;  
Dépêchez, de la lumière.

\*\*\*\*\*

SCENE VIII.

POLICHINELLE, LES DEUX ARCHERS  
*chantans, ARCHERS chantans*  
*Et dansans, venant avec des lanternes.*

QUATRE ARCHERS *chantans, ensemble.*

A H! Traître. Ah! Fripon. C'est donc vous,  
Faquin, maraud, pendard, impudent, téméraire,  
Insolent, effronté, coquin, filou, voleur,  
Vous osez nous faire peur?

POLICHINELLE.

Messieurs, c'est que j'étois yvre.

LES QUATRE ARCHERS.

Non, non, point de raison;

Il faut vous apprendre à vivre.

En prison, vite, en prison.

POLICHINELLE.

Messieurs, je ne suis point voleur.

LES QUATRE ARCHERS.

En prison.

POLICHINELLE.

Je suis un bourgeois de la ville.

LES QUATRE ARCHERS.

En prison.

PO-

POLICHINELLE.

Qu'ai-je fait?

LES QUATRE ARCHERS.  
En prison, vite, en prison.

POLICHINELLE.

Messieurs, laissez-moi aller.

LES QUATRE ARCHERS.  
Non.

POLICHINELLE.

Je vous prie.

LES QUATRE ARCHERS.  
Non.

POLICHINELLE.

Hé!

LES QUATRE ARCHERS.  
Non.

POLICHINELLE.

De grace.

LES QUATRE ARCHERS.  
Non, non.

POLICHINELLE.

Messieurs.

LES QUATRE ARCHERS.  
Non, non, non.

POLICHINELLE.

S'il vous plaît.

LES QUATRE ARCHERS.  
Non, non.

POLICHINELLE.

Par charité.

LES QUATRE ARCHERS.  
Non, non.

POLICHINELLE.

Au nom du Ciel.

LES QUATRE ARCHERS.  
Non, non.

POLICHINELLE.

Miséricorde.

LES QUATRE ARCHERS.  
Non, non, point de raison;

Il faut vous apprendre à vivre.

En prison, vite, en prison.

PO.

482 LE MALADE IMAGINAIRE,

POLICHINELLE.

Hé! N'est-il rien, Messieurs, qui soit capable d'attendrir vos ames?

LES QUATRE ARCHERS.

Il est aisé de nous toucher;

Et nous sommes humains plus qu'on ne sauroit croire.

Donnez-nous doucement six pistoles pour boire;

Nous allons vous lâcher.

POLICHINELLE.

Hélas! Messieurs, je vous assure que je n'ai pas un fou sur moi.

LES QUATRE ARCHERS.

Au défaut de six pistoles,

Choisissez donc, sans façon,

D'avoir trente croquignoles,

Ou douze coups de bâton.

POLICHINELLE.

Si c'est une nécessité, & qu'il faille en passer par là, je choisis les croquignoles.

LES QUATRE ARCHERS.

Allons, préparez-vous,

Et comptez bien les coups.

II. ENTRE'E DE BALLET.

*Les archers dansans, donnent en cadence des croquignoles à Polichinelle.*

POLICHINELLE pendant qu'on lui donne des croquignoles.

UNE & deux, trois & quatre, cinq & six, sept & huit, neuf & dix, onze & douze, quatorze & quinze.

LES QUATRE ARCHERS.

Ah! Ah! Vous en voulez passer?

Allons, c'est à recommencer.

POLICHINELLE.

Ah! Messieurs, ma pauvre tête n'en peut plus; & vous venez de me la rendre comme une pomme cuite. J'aime mieux encore les coups de bâton, que de recommencer.

LES

COMEDIE. BALLET. 433

LES QUATRE ARCHERS.

Soit. Puisque le bâton est pour vous plus charmant,  
Vous aurez contentement.

III. ENTRE'E DE BALLET.

*Les archers donnent en cadence des coups de bâton  
à Polichinelle.*

POLICHINELLE *comptant les coups de bâton.*

UN, deux, trois, quatre, cinq, six. Ah, ah,  
ah! je n'y sçaurois plus compter. Tenez,  
messieurs, voilà six pistoles que je vous donne.

LES QUATRE ARCHERS.

Ah! L'honnête homme! Ah! L'ame noble & belle!  
Adieu, Seigneur; adieu, Seigneur Polichinelle.

POLICHINELLE.

Messieurs, je vous donne le bon soir.

LES QUATRE ARCHERS.

Adieu, Seigneur; adieu, Seigneur Polichinelle.

POLICHINELLE.

Votre serviteur.

LES QUATRE ARCHERS.

Adieu, Seigneur; adieu, Seigneur Polichinelle.

POLICHINELLE.

Très-humble valer.

LES QUATRE ARCHERS.

Adieu, Seigneur; Adieu, Seigneur Polichinelles

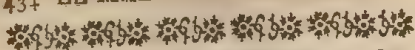
POLICHINELLE.

Jusqu'au revoir.

IV. & dernière ENTRE'E DE BALLET.

*Les archers dansent en réjouissance de l'argent  
qu'ils ont reçu.*

*Fin du premier Intermède.*



## ACTE SECOND.

*Le théâtre représente la chambre d'Argan.*

## SCENE PREMIERE.

CLEANTE, TOINETTE.

TOINETTE *ne reconnoissant pas Cléante.*

QUE demandez-vous, Monsieur?

CLEANTE.

Ce que je demande?

TOINETTE.

Ah, ah! C'est vous! Quelle surprise! Que venez-vous faire céans?

CLEANTE.

Sçavoir ma destinée, parler à l'aimable Angélique, consulter les sentimens de son cœur; & lui demander ses résolutions sur ce mariage fatal, dont on m'a averti.

TOINETTE.

Oui; mais on ne parle pas comme cela de but en blanc à Angélique, il y faut des mystères; & l'on vous a dit l'étroite garde où elle est retenue, qu'on ne la laisse ni sortir, ni parler à personne; & que ce ne fut que la curiosité d'une vieille tante, qui nous fit accorder la liberté d'aller à cette Comédie, qui donna lieu à la naissance de votre passion; & nous nous sommes bien gardées de parler de cette aventure.

CLEANTE.

Aussi ne viens-je pas ici comme Cléante, & sous l'apparence de son amant; mais comme ami de son maître de musique, dont j'ai obtenu le pouvoir de dire qu'il m'envoie à sa place.

TOINETTE.

Voici son pere. Retirez-vous un peu; & me laissez lui dire que vous êtes là.

SCÈ.

\*\*\*\*\*

SCENE II.

ARGAN, TOINETTE.

ARGAN *se croyant seul, & sans voir Toinette.*  
Monsieur Purgon m'a dit de me promener le  
matin dans ma chambre douze allées, &  
douze venues; mais j'ai oublié à lui demander  
si c'est en long ou en large.

TOINETTE.

Monsieur, voilà un...

ARGAN.

Parle bas, pendarde. Tu viens m'ébranler tout  
le cerveau, & tu ne songes pas qu'il ne faut  
point parler si haut à des milades.

TOINETTE.

Je voudrais vous dire, Monsieur....

ARGAN.

Parle bas, te dis-je.

TOINETTE.

Monsieur....

*[elle fait semblant de parler.]*

ARGAN.

Hé?

TOINETTE.

Je vous dis que....

*[elle fait encore semblant de parler.]*

ARGAN.

Qu'est-ce que tu dis?

TOINETTE *haut.*

Je dis que voilà un homme qui veut parler à vous.

ARGAN.

Qu'il vienne.

*[Toinette fait signe à Cléante d'avancer.]*

\*\*\*\*\*

SCENE III.

ARGAN, CLEANTE, TOINETTE.

CLEANTE.

Monsieur....

T a

TOI-



TOINETTE à Cléante.

Ne parlez pas si haut, de peur d'ébranler le cerveau de Monsieur.

CLEANTE.

Monsieur, je suis ravi de vous trouver debout; & de voir que vous vous portez mieux.

TOINETTE feignant d'être en colère.

Comment! Qu'il se porte mieux! Cela est faux. Monsieur se porte toujours mal.

CLEANTE.

J'ai oui dire que Monsieur étoit mieux; & je lui trouve bon visage.

TOINETTE.

Que voulez-vous dire avec votre bon visage? Monsieur l'a fort mauvais; & ce sont des impertinens qui vous ont dit qu'il étoit mieux. Il ne s'est jamais si mal porté.

ARGAN.

Elle a raison.

TOINETTE.

Il marche, dort, mange & boit tout comme les autres; mais cela n'empêche pas qu'il ne soit fort malade.

ARGAN.

Cela est vrai.

CLEANTE.

Monsieur, j'en suis au désespoir. Je viens de la part du maître à chanter de mademoiselle votre fille, il s'est vu obligé d'aller à la campagne pour quelques jours; & comme son ami intime, il m'envoie à sa place pour lui continuer ses leçons, de peur qu'en les interrompant, elle ne vint à oublier ce qu'elle sçait déjà.

ARGAN.

Fort bien. [à Toinette.] Appelez Angélique.

TOINETTE.

Je crois, Monsieur, qu'il sera mieux de mener Monsieur à la chambre.

ARGAN.

Non, faites-la venir.

TOI.

COMÉDIE-BALLET. 437

TOINETTE.

Il ne pourra lui donner leçon, comme il faut;  
s'ils ne sont en particulier.

ARGAN.

Si fait, si fait.

TOINETTE.

Monsieur, cela ne fera que nous étourdir; &  
il ne faut rien pour vous émouvoir en l'état  
où vous êtes; & vous ébranler le cerveau.

ARGAN.

Pont, point, j'aime la musique; & je serai  
bien aise de... Ah! La voici. [à Toinette.]  
Allez-vous-en voir, vous, si ma femme est habillée.

\*\*\*\*\*

SCÈNE IV.

ARGAN, ANGELIQUE, CLEANTE.

ARGAN.

Venez, ma fille. Votre maître de musique  
est allé aux champs, & voilà une personne  
qu'il envoie à sa place pour vous montrer.

ANGELIQUE reconnoissant Cleante.  
Ah, Ciel!

ARGAN.

Qu'est-ce? D'où vient cette surprise?

ANGELIQUE.

C'est....

ARGAN.

Quoi? Qui vous émeut de la sorte?

ANGELIQUE.

C'est, mon pere, une aventure surprenante qui  
se rencontre ici.

ARGAN.

Comment?

ANGELIQUE.

J'ai songé cette nuit que j'étois dans le plus  
grand embarras du monde, & qu'une personne  
faite tout comme Monsieur, s'est présentée à  
moi, à qui j'ai demandé du secours, & qui m'est  
venu tirer de la peine où j'étois; & ma surprise à  
été grande de voir inopinément, en arrivant  
ici, ce que j'ai eu dans l'idée toute la nuit.

# 438 LE MALADE IMAGINAIRE,

C L E A N T E.

Ce n'est pas être malheureux que d'occuper  
votre pensée, soit en dormant, soit en veil-  
lant ; & mon bonheur seroit grand, sans doute ,  
si vous étiez dans quelque peine dont vous me  
jugassiez digne de vous tirer ; & il n'y a rien  
que je ne fisse pour....

\*\*\*\*\*

## S C E N E V

ARGAN, ANGELIQUE, CLEAN-  
TE, TOINETTE.

TOINETTE à Argan.

MA foi, Monsieur, je suis pour vous main-  
tenant ; & je me dédis de tout ce que je  
disois hier. Voici Monsieur Diafoirus le pere, &  
Monsieur Diafoirus le fils qui viennent vous  
rendre visite. Que vous serez bien engendré !  
Vous allez voir le garçon le mieux fait du  
monde, & le plus spirituel. Il n'a dit que deux  
mots qui m'ont ravie, & votre fille va être char-  
mée de lui.

ARGAN à Cléante, qui feint de vouloir s'en aller.  
Ne vous en allez point, Monsieur. C'est que  
je marie, ma fille ; & voilà qu'on lui amène  
son prétendu mari, qu'elle n'a point encore vu.

C L E A N T E.

C'est m'honorer beaucoup, Monsieur, de vou-  
loir que je sois témoin d'une entrevue si a-  
gréable.

A R G A N.

C'est le fils d'un habile Médecin ; & le mariage  
se fera dans quatre jours.

C L E A N T E.

Fort bien.

A R G A N.

Mandez-le un peu à son maître de musique,  
afin qu'il se trouve à la nœce.

C L E A N T E.

Je n'y manquerai pas.

A R G A N.

Je vous y prie aussi.

CLEAN.

C L E A N T E.

Vous me faites beaucoup d'honneur.

T O I N E T T E.

Allons, qu'on se range, les voici.

~~~~~

S C È N E VI.

MONSIEUR DIAFOIRUS, THO-

MAS DIAFOIRUS, ARGAN, AN-

GELIQUE, CLEANTE, TOI-

N E T T E, LAQUAIS.

ARGAN *mettant la main à son bonnet sans l'éter.*

Monsieur Pargon, Monsieur, m'a défendu de découvrir ma tête. Vous êtes du métier, vous sçavez les conséquences.

M. D I A F O I R U S.

Nous sommes dans routes nos visites pour porter secours aux malades, & non pour leur porter de l'incommodité.

[Argan & M. Diafoirus parlent en même tems.]

A R G A N.

Je reçois, Monsieur,

M. D I A F O I R U S.

Nous venons ici, Monsieur.

A R G A N.

Avec beaucoup de joye,

M. D I A F O I R U S.

Mon fils Thomas, & moi,

A R G A N.

L'honneur que vous me faites;

M. D I A F O I R U S.

Vous témoigner, Monsieur,

A R G A N.

Et j'aurois souhaité

M. D I A F O I R U S.

Le ravissement où nous sommes,

A R G A N.

De pouvoir aller chez vous,

M. D I A F O I R U S.

De la grace que vous nous faites.

T. 4.

440 LE MALADE IMAGINAIRE,

ARGAN.

Pour vous en assurer.

M. DIAFOIRUS.

De vouloir bien nous recevoir

ARGAN.

Mais vous sçavez, Monsieur,

M. DIAFOIRUS.

Dans l'honneur, Monsieur,

ARGAN.

Ce que c'est qu'un pauvre malade,

M. DIAFOIRUS.

De votre alliance;

ARGAN.

Qui ne peut faire autre chose

M. DIAFOIRUS.

Et vous assurer

ARGAN.

Que de vous dire ici

M. DIAFOIRUS.

Que, dans les choses qui dépendront de notre  
métier,

ARGAN.

Qu'il cherchera toutes les occasions

M. DIAFOIRUS.

De même qu'en tout autre,

ARGAN.

De vous faire connoître, Monsieur,

M. DIAFOIRUS.

Nous serons toujours prêts, Monsieur,

ARGAN.

Qu'il est tout à votre service.

M. DIAFOIRUS.

A vous témoigner notre zèle.

[à son fils.] Allons, Thomas, avancez. Faites  
vos complimens.

THOMAS DIAFOIRUS à M. Diafoirus.

N'est-ce pas par le pere qu'il convient com-  
mencer?

M. DIAFOIRUS.

Oui.

THOMAS DIAFOIRUS à Argan.

Monsieur, je viens saluer, reconnoître, ché-  
rir.

rir, & révéler en vous un second pere; mais un second pere, auquel j'ose dire que je me trouve plus redevable qu'au premier. Le premier m'a engendré; mais vous m'avez choisi. Il m'a reçu par nécessité; mais vous m'avez accepté par grace. Ce que je tiens de lui, est un ouvrage de son corps, mais ce que je tiens de vous, est un ouvrage de votre volonté; & d'autant plus que les facultés spirituelles sont au-dessus des corporelles, d'autant plus je vous dois; & d'autant plus je tiens précieuse cette future filiation, dont je viens aujourd'hui vous rendre, par avance, les très-humbles, & très-respectueux hommages.

T O I N E T T E.

Vivent les colléges, d'où l'on sort si habile homme.

THOMAS DIAFOIRUS à *M. Diafoirus*.

Cela a-t-il bien été, mon pere?

M. DIAFOIRUS.

*Optimé.*

A R G A N à *Angélique*.

Allons, saluez Monsieur.

THOMAS DIAFOIRUS à *M. Diafoirus*.

Bailleraï-je?

M. DIAFOIRUS.

Oui, oui.

THOMAS DIAFOIRUS à *Angélique*.

Madame, c'est avec justice que le Ciel vous a concédé le nom de belle-mere, puisque l'on.....

A R G A N à *Thomas Diafoirus*.

Ce n'est pas ma femme, c'est ma fille à qui vous parlez.

THOMAS DIAFOIRUS.

Où donc est-elle?

A R G A N.

Elle va venir.

THOMAS DIAFOIRUS.

Attendrai-je, mon pere, qu'elle soit venue?

M. DIAFOIRUS.

Faites toujours le compliment de Mademoiselle.

T f . . . . . THO-



442 LE MALADE IMAGINAIRE,

T H O M A S D I A F O I R U S.

Mademoiselle, ne plus ne moins que la statue de Memnon rendoit un son harmonieux, lorsqu'elle venoit à être éclairée des rayons du soleil, tout de même me sens-je animé d'un doux transport à l'apparition du soleil de vos beautés; & comme les naturalistes remarquent que la fleur nommée héliotrope tourne sans cesse vers cet astre du jour, aussi mon cœur dorenavant tournera-t-il toujours vers les astres resplendissans de vos yeux adorables, ainsi que vers son pôle unique. Souffrez donc, Mademoiselle, que j'appende aujourd'hui à l'autel de vos charmes l'offrande de ce cœur, qui ne respire, & n'ambitionne autre gloire, que d'être toute sa vie, Mademoiselle, votre très-humble, très-obéissant, & très-fidèle serviteur, & mari.

T O I N E T T E.

Voilà ce que c'est que d'étudier; on apprend à dire de belles choses.

A R G A N à Cléante.

Hé! Que dites-vous de cela?

C L É A N T E.

Que Monsieur fait merveilles, &, que s'il est aussi bon Médecin, qu'il est bon orateur, il y aura plaisir à être de ses malades.

T O I N E T T E.

Assurément. Ce sera quelque chose d'admirable, s'il fait d'aussi belles cures, qu'il fait de beaux discours.

A R G A N:

Allons, vite, ma chaise, & des sièges à tout le monde. [*Des laquais donnent des sièges.*] Mettez-vous-là, ma fille: [*à M. Diafoirus.*] Vous voyez, Monsieur, que tout le monde admire Monsieur votre fils; & je vous trouve bien-heureux de vous voir un garçon comme cela.

M. D I A F O I R U S.

Monsieur, ce n'est pas parce que je suis son père, mais je puis dire que j'ai sujet d'être content de lui; & que tous ceux qui le voyent, en parlent comme d'un garçon qui n'a point de mé-

chan-

chânceté. Il n'a jamais eu l'imagination bien vive, ni ce feu d'esprit qu'on remarque dans quelques-uns; mais c'est par-là que j'ai toujours bien auguré de sa judiciaire, qualité requise pour l'exercice de notre art. Lorsqu'il étoit petit, il n'a jamais été, ce qu'on appelle, mièvre & éveillé. On le voyoit toujours doux, paisible, & taciturne, ne disant jamais mot; & ne jouant jamais à tous ces petits jeux, que l'on nomme enfantins. On eut toutes les peines du monde à lui apprendre lire; & il avoit neuf ans qu'il ne connoissoit pas encore ses lettres. Bon, disois-je en moi-même, les arbres tardifs sont ceux qui portent les meilleurs fruits. On grave sur le marbre bien plus malaisément que sur le sable; mais les choses y sont conservées bien plus long-tems, & cette lenteur à comprendre, cette pesanteur d'imagination, est la marque d'un bon jugement à venir. Lorsque je l'envoyai au collège, il trouva de la peine; mais il se roidissoit contre les difficultés, & les régens se louoient toujours à moi de son assiduité, & de son travail. Enfin, à force de battre le fer, il en est venu glorieusement à avoir ses licences; & je puis dire, sans vanité, que, depuis deux ans qu'il est sur les bancs, il n'y a point de candidat qui ait fait plus de bruit que lui dans toutes les disputes de notre école. Il s'y est rendu redoutable; & il ne s'y passe point d'acte où il n'aille argumenter à outrance pour la proposition contraire. Il est ferme dans la dispute, fort comme un turc sur ses principes; ne démord jamais de son opinion; & poursuit un raisonnement jusques dans les derniers recoins de la logique. Mais, sur toute chose, ce qui me plaît en lui, & en quoi il suit mon exemple, c'est qu'il s'attache aveuglément aux opinions de nos anciens, & que jamais il n'a voulu la comprendre, ni écouter les raisons, & les expériences des prétendues découvertes de notre siècle, touchant la circulation du sang, & autres opinions de même farine.

444 LE MALADE IMAGINAIRE.

THOMAS DIAFOIRUS tirant de sa poche une grande thèse roulée, qu'il présente à Angélique.

J'ai, contre les circulateurs, soutenu une thèse; qu'avec la permission de Monsieur, [*saluant Argan.*] j'ose présenter à Mademoiselle, comme un hommage que je lui dois de prémices de mon esprit.

ANGÉLIQUE.

Monsieur, c'est pour moi un meuble inutile; & je ne me connois pas à ces choses-là.

TOINETTE prenant la thèse.

Donnez, donnez. Elle est toujours bonne à prendre pour l'image; cela servira à parer notre chambre.

THOMAS DIAFOIRUS saluant encore Argan: Avec la permission aussi de Monsieur, je vous invite à venir voir, l'un de ces jours, pour vous divertir, la dissection d'une femme, sur quoi je dois raisonner.

TOINETTE.

Le divertissement sera agréable. Il y en a qui donnent la Comédie à leurs maîtresses; mais donner une dissection, est quelque chose de plus galant.

M. DIAFOIRUS.

Au reste, pour ce qui est des qualités requises pour le mariage & la propagation, je vous assure que, selon les règles de nos docteurs, il est tel qu'on le peut souhaiter, qu'il possède en un degré louable la vertu prolifique; & qu'il est du tempérament qu'il faut pour engendrer, & procréer des enfans bien conditionnés.

A. R. G. A. N.

N'est-ce pas votre intention, Monsieur, de le pousser à la cour: & d'y ménager pour lui une charge de Médecin?

M. DIAFOIRUS.

A vous en parler franchement, notre métier auprès des grands ne m'a jamais paru agréable; & j'ai toujours trouvé qu'il valoit mieux, pour nous autres, demeurer au public. Le public est com-

commode. Vous n'avez à répondre de vos actions à personne; & , pourvu que l'on suive le courant des règles de l'art, on ne se met point en peine de tout ce qui peut arriver. Mais ce qu'il y a de fâcheux auprès des grands, c'est que, quand ils viennent à être malades, ils veulent absolument que leurs Médecins les guérissent.

TOINETTE.

Cela est plaisant; & ils sont bien impertinens de vouloir que, vous autres messieurs, vous les guérissiez. Vous n'êtes point auprès d'eux pour cela, vous n'y êtes que pour recevoir vos pensions, & leur ordonner des remèdes; c'est à eux à guérir s'ils peuvent.

M. DIAFOIRUS.

Cela est vrai. On n'est obligé qu'à traiter les gens dans les formes.

ARGAN à Cléante.

Monsieur, faites un peu chanter ma fille, devant la compagnie.

CLEANTE.

J'attendois vos ordres, Monsieur; & il m'est venu en pensée, pour divertir la compagnie, de chanter avec Mademoiselle une scène d'un petit opéra qu'on a fait depuis peu. [*à Angélique, lui donnant un papier.*] Tenez, voilà votre partie.

ANGÉLIQUE.

Moi?

CLEANTE *bas à Angélique.*

Ne vous défendez point, s'il vous plaît; & me laissez vous faire comprendre ce que c'est que la scène que nous devons chanter. [*haut.*] Je n'ai pas une voix à chanter; mais ici il suffit que je me fasse entendre, & l'on aura la bonté de m'excuser, par la nécessité où je me trouve de faire chanter Mademoiselle.

ARGAN.

Les vers en sont-ils beaux?

CLEANTE.

C'est proprement ici un petit opéra impromptu.

## 446 LE MALADE IMAGINAIRE.

tu; & vous n'allez entendre chanter que de la prose cadencée, ou des manières de vers libres, tels que la passion, & la nécessité peuvent faire trouver à deux personnes, qui disent les choses d'eux-mêmes, & parlent sur le champ.

A R G A N.

Fort bien. Ecoutons.

C L E A N T E.

Voici le sujet de la Scène. Un berger étoit attentif aux beautés d'un spectacle qui ne faisoit que commencer, lorsqu'il fut tiré de son attention, par un bruit qu'il entendit à ses côtés. Il se retourne, & voit un brutal qui, de paroles insolentes, maltraitoit une bergère. D'abord il prend les intérêts d'un sexe à qui tous les hommes doivent hommage; &, après avoir donné au brutal le châtiment de son insolence, il vient à la bergère, & voit une jeune personne qui, des plus beaux yeux qu'il eût jamais vus, versoit des larmes qu'il trouva les plus belles du monde. Hélas! dit-il en lui-même, est-on capable d'outrager une personne si aimable, & quel inhumain, quel barbare ne seroit touché par de telles larmes? Il prend soin de les arrêter, ces larmes qu'il trouve si belles, & l'aimable bergère prend soin en même tems de le remercier de son léger service; mais d'une manière si charmante, si tendre & si passionnée, que le berger n'y peut résister; & chaque mot, chaque regard, est un trait plein de flamme, dont son cœur se sent pénétré. Est-il, disoit-il, quelque chose qui puisse mériter les aimables paroles d'un tel remerciement? Et que ne voudroit-on pas faire; à quels services, à quels dangers ne seroit-on pas ravi de courir, pour s'attirer un seul moment des touchantes douceurs d'une ame si reconnoissante? Tout le spectacle passe sans qu'il y donne aucune attention; mais il se plaint qu'il est trop court, parce qu'en finissant, il le sépare de son aimable bergère; &, de cette première vue, de



de ce premier moment, il emporte chez lui tout ce qu'un amour de plusieurs années peut avoir de plus violent. Le voilà aussi-tôt à sentir tous les maux de l'absence; & il est tourmenté de ne plus voir ce qu'il a si peu vû. Il fait tout ce qu'il peut pour se redonner cette vûe, dont il conserve nuit & jour une si chère idée; mais la grande contrainte où l'on tient sa bergère, lui en ôte tous les moyens. La violence de sa passion le fait résoudre à demander en mariage l'adorable beauté, sans laquelle il ne peut plus vivre; & il en obtient d'elle la permission, par un billet qu'il a l'adresse de lui faire tenir. Mais, dans le même tems, on l'avertit que le pere de cette belle a conclu son mariage avec un autre; & que tout se dispose pour en célébrer la cérémonie. Jugez quelle atteinte cruelle au cœur de ce triste berger. Le voilà accablé d'une mortelle douleur, il ne peut souffrir l'effroyable idée de voir tout ce qu'il aime entre les bras d'un autre; & son amour au désespoir lui fait trouver moyen de s'introduire dans la maison de sa bergère pour apprendre ses sentimens, & sçavoir d'elle la destinée à laquelle il doit se résoudre. Il y rencontre les apprêts de tout ce qu'il craint, il y voit venir l'indigne rival que le caprice d'un pere oppose aux tendresses de son amour, il le voit triomphant, ce rival ridicule, auprès de l'aimable bergère, ainsi qu'auprès d'une conquête qui lui est assurée: & cette vûe le remplit d'une colere, dont il a peine à se rendre le maître. Il jette de douloureux regards sur celle qu'il adore; & son respect, & la présence de son pere l'empêchent de lui rien dire que des yeux. Mais, enfin, il force toute contrainte, & le transport de son amour l'oblige à lui parler ainsi. [*Il chante.*]

Belle Philis, c'est trop, c'est trop souffrir,  
Rompons ce dur silence, & m'ouvrez vos pensées.

Apprenez-moi ma destinée;

Faut-il vivre? Faut-il mourir?



448 · LE MALADE IMAGINAIRE.

ANGÉLIQUE *en chantant.*

Vous me voyez, Tircis, triste & mélancolique,  
Aux apprêts de l'hymen, dont vous vous alarmez.  
Je lève au Ciel les yeux, je vous regarde, je  
soupire,

C'est vous en dire assez.

ARGAN.

Ouais! Je ne croyois pas que ma fille fût si ha-  
bile, que de chanter ainsi à livre ouvert, sans  
hésiter.

CLEANTE.

Hélas! Belle Philis,  
Se pourroit-il que l'amoureux Tircis,  
Eût assez de bonheur,  
Pour avoir quelque place dans votre cœur?

ANGÉLIQUE.

Je ne m'en défends point, dans cette peine  
extrême;

Oui, Tircis, je vous aime.

CLEANTE.

O parole pleine d'appas!

Ai-je bien entendu hélas?

Redites-la, Philis, que je n'en doute pas.

ANGÉLIQUE.

Oui, Tircis, je vous aime.

CLEANTE.

De grace encor, Philis.

ANGÉLIQUE.

Je vous aime.

CLEANTE.

Recommencez cent fois, ne vous en lassez pas.

ANGÉLIQUE.

Je vous aime, je vous aime,

Oui, Tircis, je vous aime.

CLEANTE.

Dieux, Rois, qui sous vos pieds regardez tout  
le monde,

Pouvez-vous comparer votre bonheur au mien?

Mais, Philis, une pensée,

Vient troubler ce doux transport,

Un rival, un rival....

AN-

A N G E L I Q U E.

Ah! Je le hais plus que la mort;  
Et sa présence, ainsi qu'à vous,  
M'est un cruel supplice.

C L E A N T E.

Mais un pere à ses vœux vous veut assujettir.

A N G E L I Q U E.

Plûtôt, plûtôt mourir,  
Que de jamais y'consentir;  
Plûtôt, plûtôt mourir, plûtôt mourir.

A R G A N.

Et que dit le pere à tout cela?

C L E A N T E.

Il ne dit rien.

A R G A N.

Voilà un sot pere que ce pere-là, de souffrir  
toutes ces sottises-là, sans rien dire.

C L E A N T E *voulant continuer à chanter.*

Ah! Mon amour.....

A R G A N.

Non, non, en voilà assez. Cette Comédie-là  
est de fort mauvais exemple. Le berger Tircis  
est un impertinent; & la bergère Philis une im-  
pudente de parler de la sorte devant son pere.  
[à Angélique.] Montrez-moi ce papier. Ah,  
ah! Où sont donc les paroles que vous avez di-  
tes? Il n'y a là que de la musique écrite.

C L E A N T E.

Est-ce que vous ne sçavez pas, Monsieur, qu'on  
a trouvé, depuis peu, l'invention d'écrire les  
paroles avec les notes même?

A R G A N.

Fort bien. Je suis votre serviteur, Monsieur;  
jusqu'au revoir.

Nous nous serions bien passés de votre imperti-  
nent opéra.

C L E A N T E.

J'ai crû vous divertir.

A R G A N.

Les sottises ne divertissent point. Ah! Voici  
ma femme.

SCE

## S C E N E VII.

*BELINE, ARGAN, ANGELIQUE, MONSIEUR DIAFOIRUS, THOMAS DIAFOIRUS, TOINETTE.*

ARGAN.

M Amour, voilà le fils de Monsieur Diafoirus.  
THOMAS DIAFOIRUS.

Madame, c'est avec justice que le Ciel vous a concédé le nom de belle-mère, puisque l'on voit sur votre visage. . .

BELINE.

Monsieur, je suis ravie d'être venue ici à propos, pour avoir l'honneur de vous voir.

THOMAS DIAFOIRUS.

Puisque l'on voit sur votre visage. . . Puisque l'on voit sur votre visage. . . Madame, vous m'avez interrompu dans le milieu de ma période, & cela m'a troublé la mémoire.

M. DIAFOIRUS.

Thomas, réservez cela pour une autre fois.

ARGAN.

Jé voudrois, mamie, que vous eussiez été ici tantôt.

TOINETTE.

Ah ! Madame, vous avez bien perdu de n'avoir point été au second pere, à la statue de Memnon, & à la fleur nommée Hélioïope.

ARGAN.

Allons, ma fille, touchez dans la main de Monsieur, & lui donnez votre foi, comme à votre mari.

ANGELIQUE.

Mon pere.

ARGAN.

Hé bien, mon pere. Qu'est-ce que cela veut dire ?

ANGELIQUE.

De grace, ne précipitez pas les choses. Donnez-nous au moins le tems de nous connoître, & de voir naître en nous, l'un pour l'autre, cette inclination si nécessaire à composer une union parfaite.

THO.

# COMEDIE-BALLET. 431

THOMAS DIAFOIRUS.

Quant à moi, Mademoiselle, elle est déjà toute née en moi ; & je n'ai pas besoin d'attendre davantage.

ANGELIQUE.

Si vous êtes si prompt, Monsieur, il n'en est pas de même de moi ; & je vous avoue que votre mérite n'a pas encore fait assez d'impression dans mon âme.

ARGAN.

Où bien, bien, cela aura tout le loisir de se faire, quand vous serez mariés ensemble.

ANGELIQUE.

Hé ! Mon pere, donnez-moi du tems, je vous prie. Le mariage est une chaîne, où l'on ne doit jamais soumettre un cœur par force ; & , si Monsieur est honnête-homme, il ne doit point vouloir accepter une personne, qui seroit à lui par contrainte.

THOMAS DIAFOIRUS.

*Nego consequentiam*, Mademoiselle ; & je puis être honnête-homme, & vouloir bien vous accepter des mains de Monsieur votre pere.

ANGELIQUE.

C'est un méchant moyen de se faire aimer de quelqu'un, que de lui faire violence.

THOMAS DIAFOIRUS.

Nous lisons des anciens, Mademoiselle, que leur coutume étoit d'enlever par force de la maison des peres les filles qu'on menoit mariées, afin qu'il ne semblât pas que ce fût de leur consentement, qu'elles convoioient dans les bras d'un homme.

ANGELIQUE.

Les anciens, Monsieur, sont les anciens, & nous sommes les gens de maintenant. Les grimaces ne sont point nécessaires dans notre siècle ; & , quand un mariage nous plaît, nous savons fort bien y aller, sans qu'on nous y traîne. Donnez-vous patience ; si vous m'aimez, Monsieur, vous devez vouloir tout ce que je veux.

THO.

452 LE MALADE IMAGINAIRE,

THOMAS DIAFOIRUS.

Qui, Mademoiselle, jusqu'aux intérêts de mon amour exclusivement.

ANGELIQUE.

Mais la grande marque d'amour, c'est d'être soumis aux volontés de celle qu'on aime.

THOMAS DIAFOIRUS.

*Distingue*, Mademoiselle. Dans ce qui ne regarde point la possession, *concedo*; mais dans ce qui la regarde, *nego*.

TOINETTE à Angelique.

Vous avez beau raisonner. Monsieur est frais, émoulu du collège; & il vous donnera toujours votre reste. Pourquoi tant résister, & refuser la gloire d'être attachée au corps de la faculté?

BELINE.

Elle a peut-être quelque inclination en tête.

ANGELIQUE.

Si j'en avois, Madame, elle seroit telle que la raison & l'honnêteté pourroient me la permettre.

ARGAN.

Ouais! Je jouë ici un plaisant personnage.

BELINE.

Si j'étois que de vous, mon fils, je ne la forcerois point à se marier; & je sçais bien ce que je ferois.

ANGELIQUE.

Je sçais, Madame, ce que vous voulez dire, & les bontés que vous avez pour moi; mais peut-être que vos conseils ne seront pas assez heureux pour être exécutés.

BELINE.

C'est que les filles bien sages, & bien honnêtes comme vous, se moquent d'être obéissantes, & soumises aux volontés de leurs pères. Cela étoit bon autrefois.

ANGELIQUE.

Le devoir d'une fille a des bornes, Madame; & la raison & les loix ne l'étendent point à toutes sortes de choses.

BELI-

BELINE.

C'est-à-dire que vos pentées ne sont que pour le mariage; mais vous voulez choisir un époux à votre fantaisie.

ANGELIQUE.

Si mon pere ne veut pas me donner un mari qui me plaise, je le conjurerai, au moins, de ne me point forcer à en épouser un que je ne puisse pas aimer.

ARGAN.

Messieurs, je vous demande pardon de tout ceci.

ANGELIQUE.

Chacun a son but en se mariant. Pour moi qui ne veux un mari que pour l'aimer véritablement, & qui prétends en faire tout l'attachement de ma vie, je vous avoue que j'y cherche quelque précaution. Il y en a d'aucunes qui prennent des maris seulement pour se tirer de la contrainte de leurs parens, & se mettre en état de faire tout ce qu'elles voudront. Il y en a d'autres, Madame, qui font du mariage un commerce de pur intérêt, qui ne se marient que pour gagner des douaires, que pour s'enrichir par la mort de ceux qu'elles épousent, & courent sans scrupule de mari en mari, pour s'approprier leurs dépouilles. Ces personnes-là à la vérité n'y cherchent pas tant de façons, & regardent peu la personne.

BELINE.

Je vous trouve aujourd'hui bien raisonnante; & je voudrois bien sçavoir ce que vous voulez dire par-là.

ANGELIQUE.

Moi, Madame? Que-voudrois-je dire que ce que je dis?

BELINE.

Vous êtes si sotte, mamie, qu'on ne sçauroit plus vous souffrir.

ANGELIQUE.

Vous voudriez bien, Madame, m'obliger à vous répondre quelque impertinence; mais je vous avertis que vous n'aurez pas cet avantage.

BE-



454 LE MALADE IMAGINAIRE,

BELINE.

Il n'est rien d'égal à votre insolence.

ANGELIQUE.

Non, Madame, vous avez beau dire.

BELINE.

Et vous avez un ridicule orgueil, une impertinente présomption qui fait hausser les épaules à tout le monde.

ANGELIQUE.

Tout cela, Madame, ne servira de rien. Je serai sage en dépit de vous : & , pour vous ôter l'espérance de pouvoir réussir dans ce que vous voulez, je vais m'ôter de votre vûe.

\*\*\*\*\*

SCENE VIII.

ARGAN, BELINE, M. DIAFOIRUS,  
THOMAS DIAFOIRUS,  
TOINETTE.

ARGAN à *Angélique qui sort.*

Ecoule, il n'y a point de milieu à cela. Choisi d'épouser dans quatre jours ou Monsieur, ou un couvent. [*à Béline.*] Ne vous mettez pas en peine, je la rangerai bien.

BELINE.

Je suis fâchée de vous quitter, mon fils ; mais j'ai une affaire en ville, dont je ne puis me dispenser. Je reviendrai bientôt.

ARGAN.

Allez, mamour ; & passez chez votre Notaire, afin qu'il expédie ce que vous sçavez,

BELINE.

Adieu, mon petit ami.

ARGAN.

Adieu, mamie.

SCÈ-

\*\*\*\*\*

SCENE IX.

ARGAN, MONSIEUR DIAFOIRUS,  
THOMAS DIAFOIRUS,  
TOINETTE.

ARGAN.

Voilà une femme qui m'aime..... Cela  
n'est pas croyable.

M. DIAFOIRUS.

Nous allons, Monsieur, prendre congé de vous.

ARGAN.

Je vous prie, Monsieur, de me dire un peu  
comment je suis.

M. DIAFOIRUS *tout le pou's d'Argan.*

Allons, Thomas, prenez l'autre bras de Mon-  
sieur, pour voir si vous sçavez porter un bon  
jugement de son pouls. *Quid dicis ?*

THOMAS DIAFOIRUS.

*Dieu* que le pouls de Monsieur, est le pouls d'un  
homme qui ne se porte point bien.

M. DIAFOIRUS.

Bon.

THOMAS DIAFOIRUS.

Qu'il est duriuscule, pour ne pas dire dur.

M. DIAFOIRUS.

Fort bien.

THOMAS DIAFOIRUS.

Repoussant,

M. DIAFOIRUS.

*Benè.*

THOMAS DIAFOIRUS.

Et même un peu capricant,

M. DIAFOIRUS.

*Optimè.*

THOMAS DIAFOIRUS.

Ce qui marque une intempérie dans le paren-  
chyme splénique, c'est-à-dire, la rate.

M. DIAFOIRUS.

Fort bien,

AR.

456 LE MALADE IMAGINAIRE,

ARGAN.

Non. Monsieur Purgon dit que c'est mon foye qui est malade.

M. DIAFOIRUS.

Et oui ; qui dit parenchyme, dit l'un & l'autre, à cause de l'étroite sympathie qu'ils ont ensemble, par le moyen du *vas breve* du pyllore, & souvent des meats cholidoques. Il vous ordonne sans doute de manger force rôti !

ARGAN.

Non, rien que du bouilli.

M. DIAFOIRUS.

Et oui ; rôti, bouilli, même chose. Il vous ordonne fort prudemment, & vous ne pouvez être en de meilleures mains.

ARGAN.

Monsieur, combien est-ce qu'il faut mettre de grains de sel dans un œuf ?

M. DIAFOIRUS.

Six, huit, dix, par les nombres pairs, comme dans les médicamens, par les nombres impairs.

ARGAN.

Jusqu'au revoir, Monsieur.

\*\*\*\*\*

SCENE X.

BELINE, ARGAN.

BELINE.

JE viens, mon fils, avant que de sortir, vous donner avis d'une chose, à laquelle il faut que vous preniez garde. En passant pardevant la chambre d'Angélique, j'ai vu un jeune homme avec elle, qui s'est sauvé d'abord qu'il m'a vûe.

ARGAN.

Un jeune homme avec ma fille ?

BELINE.

Oui. Votre petite fille Louison étoit avec eux, qui pourra vous en dire des nouvelles.

ARGAN.

Envoyez-là ici, mamour ; envoyez-là ici. [Seul.]

Ah !

Ah ! L'effrontée ! Je ne m'étonne plus de sa résistance.

\*\*\*\*\*

SCENE XI.

ARGAN, LOUISON.

LOUISON.

Qu'est-ce que vous me voulez , mon papa ?  
Ma belle maman m'a dit que vous me demandez.

ARGAN.

Oui, venez-ça. Avancez là. Tournez-vous. Levez les yeux. Regardez-moi. Hé ?

LOUISON.

Quoi, mon papa ?

ARGAN.

Là ?

LOUISON.

Quoi ?

ARGAN.

N'avez-vous rien à me dire ?

LOUISON.

Je vous dirai, si vous voulez, pour vous desennuyer, le conte de peau-d'âne, ou bien la fable du corbeau, & du renard, qu'on m'a apprise depuis peu.

ARGAN.

Ce n'est pas cela que je demande.

LOUISON.

Quoi donc ?

ARGAN.

Ah ! Rusée, vous sçavez bien ce que je veux dire.

LOUISON.

Pardonnez-moi, mon papa.

ARGAN.

Est-ce là comme vous m'obéissez ?

LOUISON.

Quoi ?

ARGAN.

Ne vous ai-je pas recommandé de me venir dire d'abord tout ce que vous voyez ?

Tome IV.

V

LOUI-

458 LE MALADE IMAGINAIRE,

LOUISON.

Oui, mon papa.

ARGAN.

L'avez-vous fait?

LOUISON.

Oui, mon papa. Je vous suis venu dire tout ce que j'ai vu.

ARGAN.

Et n'avez-vous rien vu aujourd'hui?

LOUISON.

Non, mon papa.

ARGAN.

Non?

LOUISON.

Non, mon papa.

ARGAN.

Assûrément?

LOUISON.

Assûrément.

ARGAN.

Or ça, je m'en vais vous faire voir quelque chose moi.

LOUISON *voyant une poignée de verges qu'Argan a été prendre.*

Ah! Mon papa.

ARGAN.

Ah, ah! Petite masque, vous ne me dites pas que vous avez vu un homme dans la chambre de votre sœur.

LOUISON *pleurant.*

Mon papa.

ARGAN *prenant Louison par le bras.*  
Voici qui vous apprendra à mentir.

LOUISON *se jettant à genoux.*

Ah! Mon papa, je vous demande pardon. C'est que ma sœur m'avoit dit de ne pas vous le dire; mais je m'en vais vous dire tout.

ARGAN.

Il faut premièrement que vous ayez le fouet pour avoir menti. Puis après nous verrons au reste.

LOUI-

LOUISON.

Pardon, mon papa.

ARGAN.

Non, non.

LOUISON.

Mon pauvre papa, ne me donnez pas le fouet.

ARGAN.

Vous l'aurez.

LOUISON.

Au nom de Dieu, mon papa, que je ne l'aye pas.

ARGAN *voulant la fouetter.*

Allons, allons.

LOUISON.

Ah! Mon papa, vous m'avez blessée. Attendez, je suis morte. *[Elle contrefait la morte.]*

ARGAN.

Holà. Qu'est-ce-là? Louison, Louison. Ah! Mon Dieu! Louison. Ah! Ma fille! Ah! Malheureux, ma pauvre fille est morte. Qu'ai-je fait, misérable? Ah! Chiennes de verges. La peste soit des verges. Ah! Ma pauvre fille, ma pauvre fille, ma pauvre petite Louison.

LOUISON.

Là, là, mon papa, ne pleurez point tant, je ne suis pas morte tout-à-fait.

ARGAN.

Voyez-vous la petite rusée? Or ça, ça, je vous pardonne pour cette fois-ci, pourvu que vous me disiez bien tout.

LOUISON.

Oh! Oui, mon papa.

ARGAN.

Prenez-y bien garde au moins; car voilà un petit doigt qui sçait tout, qui me dira si vous mentez.

LOUISON.

Mais, mon papa, ne dites pas à ma sœur, que je vous l'ai dit.

ARGAN.

Non, non.

Y

LOU-



LOUISON *après avoir regardé si personne n'écoute.*

C'est, mon papa, qu'il est venu un homme dans la chambre de ma sœur comme j'y étois.

ARGAN.

Hé bien ?

LOUISON.

Je lui ai demandé ce qu'il demandoit, & il m'a dit qu'il étoit son maître à chanter.

ARGAN *à part.*

Hom, hom ! Voilà l'affaire. [*à Louison.*] Hé bien ?

LOUISON.

Ma sœur est venue après.

ARGAN.

Hé bien ?

LOUISON.

Elle lui a dit, sortez, sortez, sortez; mon Dieu! Sortez, vous me mettez au désespoir.

ARGAN.

Hé bien ?

LOUISON.

Et lui ne vouloit pas sortir.

ARGAN.

Qu'est-ce qu'il lui disoit ?

LOUISON.

Il lui disoit je ne sçais combien de choses.

ARGAN.

Et quoi encore ?

LOUISON.

Il lui disoit tout-ci, tout-ça, qu'il l'aimoit bien, & qu'elle étoit la plus belle du monde.

ARGAN.

Et puis après ?

LOUISON.

Et puis après, il se mettoit à genoux devant elle.

ARGAN.

Et puis après ?

LOUISON.

Et puis après, il lui baisoit les mains.

ARGAN.

Et puis après ?

CV

LOUI-

LOUISON.

Et puis après, ma belle maman est venue à la porte, & il s'est enfui.

ARGAN.

Il n'y a point autre chose?

LOUISON.

Non, mon papa.

ARGAN.

Voilà mon petit doigt pourtant qui gronde quelque chose. [*mettant son doigt à son oreille.*] Attendez. Hé! Ah, ah! Oui? Oh, oh! Voilà mon petit doigt qui me dit quelque chose que vous avez vû, & que vous ne m'avez pas dit.

LOUISON.

Ah! Mon papa, votre petit doigt est un menteur.

ARGAN.

Prenez garde.

LOUISON.

Non, mon papa; ne le croyez pas, il ment, je vous assure.

ARGAN.

Oh bien, bien, nous verrons cela. Allez-vous-en, & prenez bien garde à tout, allez. [*seul.*] Ah! Il n'y a plus d'enfans. Ah! Que d'affaires! Je n'ai pas seulement le loisir de songer à ma maladie. En vérité, je n'en puis plus.

[*Il se laisse tomber dans sa chaise.*]

\*\*\*\*\*

SCENE XII.

BERALDE, ARGAN.

BERALDE.

HE bien, mon frere, qu'est-ce? Comment vous portez-vous?

ARGAN.

Ah! Mon frere, fort mal.

BERALDE.

Comment fort mal?

ARGAN.

Oui. Je suis dans une foiblesse si grande, que cela n'est pas croyable.

462 LE MALADE IMAGINAIRE,

B E R A L D E.

Voilà qui est fâcheux.

A R G A N.

Je n'ai pas seulement la force de pouvoir parler.

B E R A L D E.

J'étois venu ici, mon frere, vous proposer un parti pour ma nièce Angélique.

A R G A N *parlant avec emportement, & se levant de sa chaise.*

Mon frere, ne me parlez point de cette coquinerie-là. C'est une friponne, une impertinente, une effrontée, que je mettrai dans un couvent avant qu'il soit deux jours.

B E R A L D E.

Ah! Voilà qui est bien. Je suis bien aise que la force vous revienne un peu, & que ma visite vous fasse du bien. Or ça, nous parlerons d'affaires tantôt. Je vous amène ici un divertissement que j'ai rencontré, qui dissipera votre chagrin, & vous rendra l'ame mieux disposée aux choses que nous avons à dire. Ce sont des Egyptiens vêtus en Maures, qui font des danses mêlées de chansons, où je suis sûr que vous prendrez plaisir; & cela vaudra bien une ordonnance de Monsieur Purgon. Allons.

*Fin du second Acte.*

\*\*\*\*\*

II. I N T E R M E D E.

UNE EGYPTIENNE *chantante*, UN EGYPTIEN *chantant*, EGYPTIENS & EGYPTIENNES *dansans, vêtus en Maures, & portant des singes.*

UNE EGYPTIENNE.

P Profitez du printemps  
De vos beaux ans,  
Aimable jeunesse.  
Profitez du printemps  
De vos beaux ans;  
Donnez-vous à la tendresse.

# COMEDIE-BALLET. 463

Les plaisirs les plus charmans,  
 Sans l'amoureuse flâme,  
 Pour contenter une ame  
 N'ont point d'attraits assez puissans.

Profitez du printems  
 De vos beaux ans,  
 Aimable jeunesse.

Profitez du printems  
 De vos beaux ans;

Donnez-vous à la tendresse.

Né perdez point ces précieux momens

La beauté passe,

Le tems l'efface;

L'âge de glace

Vient à sa place,

Qui nous ôte le goût de ces doux passe-tems;

Profitez du printems

De vos beaux ans;

Aimable jeunesse.

Profitez du printems

De vos beaux ans;

Donnez-vous à la tendresse.

## PREMIERE ENTREE DE BALLET.

*Danse des Egyptiens & des Egyptiennes.*

UN EGYPTIEN.

Quand d'aimer on nous presse,

A quoi songez-vous?

Nos cœurs, dans la jeunesse,

N'ont vers la tendresse

Qu'un panchant trop doux.

L'amour a, pour nous prendre,

De si doux attraits,

Que, de foi, sans attendre,

On voudroit se rendre

A ses premiers traits;

Mais tout ce qu'on écoute

Des vives douleurs

Et des pleurs qu'il nous coûte,

Fait qu'on en redoute

Toutes les douceurs.

464 LE MALADE IMAGINAIRE,

[à l'Egyptienne.]

Il est doux, à votre âge,  
D'aimer tendrement  
Un amant  
Qui s'engage;  
Mais, s'il est volage,  
Hélas! Quel tourment!

L'EGYPTIENNE.

L'amant qui se dégage  
N'est pas le malheur;

La douleur  
Et la rage,  
C'est que le volage  
Garde notre cœur.

L'EGYPTIEN.

Quel parti faut-il prendre  
Pour nos jeunes cœurs?

L'EGYPTIENNE.

Faut-il nous en défendre,  
Et fuir ses douceurs?

L'EGYPTIEN.

Devons-nous nous y rendre  
Malgré ses rigueurs?

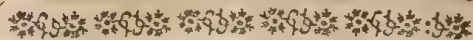
TOUS DEUX ENSEMBLE.

Oui, suivons ses caprices,  
Ses douces langueurs;  
S'il a quelques supplices,  
Il a cent délices  
Qui charment les cœurs.

II. ENTREE DE BALLET.

*Les Egyptiens & Egyptiennes dansent, & font  
sauter des singes qu'ils ont amenés avec eux.*

*Fin du second Interimède.*



ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

*BERALDE, ARGAN, TOINETTE.*

*BERALDE.*

**H**E bien, mon frère, qu'en dites-vous ?  
Cela ne vaut-il pas bien une prise de  
casse ?

*TOINETTE.*

Hom ! De bonne casse est bonne.

*BERALDE.*

Or-çà, voulez-vous que nous parlions un peu  
ensemble ?

*ARGAN.*

Un peu de patience, mon frère, je vais revenir.

*TOINETTE.*

Tenez, Monsieur ; vous ne songez pas que vous  
ne sçauriez marcher sans bâton,

*ARGAN.*

Tu as raison.

\*\*\*\*\*

SCÈNE II.

*BERALDE, TOINETTE.*

*TOINETTE.*

**N'**abandonnez pas, s'il vous plaît, les inté-  
rêts de votre nièce.

*BERALDE.*

J'employerai toutes choses pour lui obtenir ce  
qu'elle fouhaite.

*TOINETTE.*

Il faut absolument empêcher ce mariage extra-  
vagant qu'il s'est mis dans la fantaisie ; & j'a-  
vois songé en moi-même, que s'auroit été une  
bonne affaire de pouvoir introduire ici un Mé-  
decin à notre poste, pour le dégoûter de son  
Monsieur Purgon, & lui décrier sa conduite.

V. Mais,



466 LE MALADE IMAGINAIRE,

Mais, comme nous n'avons personne en main pour cela, j'ai résolu de jouer un tour de ma tête.

BERALDE.

Comment ?

TOINETTE.

C'est une imagination burlesque. Cela fera peut-être plus heureux que sage. Laissez-moi faire. Agissez de votre côté. Voici notre homme.

\*\*\*\*\*

S C E N E III.

ARGAN, BERALDE.

BERALDE.

Vous voulez bien, mon frere, que je vous demande, avant toute chose, de ne vous point échauffer l'esprit dans notre conversation ;

ARGAN.

Voilà qui est fait.

BERALDE.

De répondre, sans nulle aigreur, aux choses que je pourrai vous dire ;

ARGAN.

Oui.

BERALDE.

Et de raisonner ensemble sur les affaires dont nous avons à parler, avec un esprit détaché de toute passion.

ARGAN.

Mon Dieu ! Oui. Voilà bien du préambule.

BERALDE.

D'où vient, mon frere, qu'ayant le bien que vous avez, & n'ayant d'enfans qu'une fille, car je ne compte pas la petite, d'où vient, dis-je, que vous parlez de la mettre dans un couvent ?

ARGAN.

D'où vient, mon frere, que je suis maître dans ma famille, pour faire ce que bon me semble.

BERALDE.

Votre femme ne manque pas de vous conseiller de vous défaire ainsi de vos deux filles ; & je ne doute point que, par un esprit de charité, elle

elle ne fût ravie de les voir toutes deux bonnes religieuses.

A R G A N.

Or-ça, nous y voici. Voilà d'abord la pauvre femme en jeu. C'est elle qui fait tout le mal; & tout le monde lui en veut.

B E R A L D E.

Non, mon frere, laissons-la là; c'est une femme qui a les meilleures intentions du monde pour votre famille, & qui est détachée de toute sorte d'intérêt, qui a pour vous une tendresse merveilleuse; & qui montre pour vos enfans une affection & une bonté qui n'est pas concevable, cela est certain. N'en parlons point, & revenons à votre fille. Sur quelle pensée, mon frere, la voulez-vous donner en mariage au fils d'un Médecin?

A R G A N.

Sur la pensée, mon frere, de me donner un gendre tel qu'il me faut.

B E R A L D E.

Ce n'est point là, mon frere, le fait de votre fille; & il se présente un parti plus sortable pour elle.

A R G A N.

Oui; mais celui-ci, mon frere, est plus sortable pour moi.

B E R A L D E.

Mais le mari qu'elle doit prendre, doit-il être, mon frere, ou pour elle, ou pour vous?

A R G A N.

Il doit être, mon frere, & pour elle, & pour moi; & je veux mettre dans ma famille les gens dont j'ai besoin.

B E R A L D E.

Par cette raison-là, si votre petite étoit grande, vous lui donneriez en mariage un Apoticaire.

A R G A N.

Pourquoi non?

B E R A L D E.

Est-il possible que vous ferez toujours embéguiné de vos Apoticaire, & de vos Médecins; &

468 LE MALADE IMAGINAIRE,

que vous vouliez être malade en dépit des gens, & de la nature ?

A R G A N.

Comment l'entendez-vous, mon frere ?

B E R A L D E.

J'entends, mon frere, que je ne vois point d'homme qui soit moins malade que vous ; & que je ne demanderois point une meilleure constitution que la vôtre. Une grande marque que vous vous portez bien, & que vous avez un corps parfaitement bien composé ; c'est qu'avec tous les soins que vous avez pris, vous n'avez pû parvenir encore à gâter la bonté de votre tempérament, & que vous n'êtes point crevé de toutes les Médecines qu'on vous a fait prendre.

A R G A N.

Mais sçavez-vous, mon frere, que c'est cela qui me conserve ; & que Monsieur Purgon dit que je succomberois, s'il étoit seulement trois jours sans prendre soin de moi ?

B E R A L D E.

Si vous n'y prenez garde, il prendra tant de soin de vous, qu'il vous enverra en l'autre monde.

A R G A N.

Mais raisonnons un peu, mon frere. Vous ne croyez donc point à la Médecine ?

B E R A L D E.

Non, mon frere ; & je ne vois pas que, pour son salut, il soit nécessaire d'y croire.

A R G A N.

Quoi ? Vous ne tenez pas véritable une chose établie par tout le monde, & que tous les siècles ont réverée ?

B E R A L D E.

Bien loin de la tenir véritable, je la trouve, entre nous, une des plus grandes folies qui soit parmi les hommes ; & , à regarder les choses en philosophe, je ne vois point de plus plaisante mommerie, je ne vois rien de plus ridicule,

COMEDIE-BALLET. 469

cule ; qu'un homme qui se vent mêler d'en guérir un autre.

A R G A N.

Pourquoi ne voulez-vous pas, mon frere, qu'un homme en puisse guérir un autre ?

B E R A L D F.

Par la raison, mon frere, que les ressorts de notre machine sont des mystères, jusques ici, où les hommes ne voyent goutte ; & que la nature nous a mis au-devant des yeux des voiles trop épais pour y connoître quelque chose.

A R G A N.

Les Médecins ne savent donc rien, à votre compte ?

B E R A L D E.

Si fait, mon frere. Ils savent la plupart de fort belles humanités, savent parler en beau latin, savent nommer en grec toutes les maladies, les définir & les diviser ; mais, pour ce qui est de les guérir, c'est ce qu'ils ne savent point du tout.

A R G A N.

Mais toujours faut-il demeurer d'accord que, sur cette matière, les Médecins en savent plus que les autres.

B E R A L D E.

Ils savent, mon frere, ce que je vous ai dit, qui ne guérit pas de grand' chose ; & toute l'excellence de leur art consiste en un pompeux galimathias, en un spécieux babil, qui vous donne des mots pour des raisons, & des promesses pour des effets.

A R G A N.

Mais enfin, mon frere, il y a des gens aussi sages, & aussi habiles que vous ; & nous voyons que, dans la maladie, tout le monde a recours aux Médecins.

B E R A L D E.

C'est une marque de la foiblesse humaine, & non pas de la vérité de leur art.

A R G A N.

Mais il faut bien que les Médecins croient leur

V 7 art

## 470 LE MALADE IMAGINAIRE,

art véritable, puisqu'ils s'en servent pour eux-mêmes.

B E R A L D E.

C'est qu'il y en a parmi eux, qui font eux-mêmes dans l'erreur populaire, dont ils profitent, & d'autres qui en profitent sans y être. Votre Monsieur Purgon, par exemple, n'y sçait point de finesse, c'est un homme tout Médecin, depuis la tête jusqu'aux pieds; un homme qui croit à ses règles, plus qu'à toutes les démonstrations des Mathématiques, & qui croiroit du crime à les vouloir examiner, qui ne voit rien d'obscur dans la Médecine, rien de douteux, rien de difficile; & qui, avec une impétuosité de prévention, une roideur de confiance, une brutalité de sens commun & de raison, donne au travers des purgations & des saignées, & ne balance aucune chose. Il ne lui faut point vouloir mal de tout ce qu'il pourra vous faire, c'est de la meilleure foi du monde, qu'il vous expédiera; & il ne fera, en vous tuant, que ce qu'il a fait à sa femme & à ses enfans, & ce qu'en un besoin il feroit à lui-même.

A R G A N.

C'est que vous avez, mon frere, une dent de lait contre lui. Mais, enfin, venons au fait. Que faire donc, quand on est malade?

B E R A L D E.

Rien, mon frere.

A R G A N.

Rien?

B E R A L D E.

Rien. Il ne faut que demeurer en repos. La nature d'elle-même, quand nous la laissons faire, se tire doucement du désordre où elle est tombée. C'est notre inquiétude, c'est notre impatience qui gêne tout, & presque tous les hommes méturent de leurs remèdes, & non pas de leurs maladies.

A R G A N.

Mais il faut demeurer d'accord, mon frere, qu'on peut aider cette nature par de certaines choses.

BE-

B E R A L D E.

Mon Dieu! Mon frere, ce sont pures idées, dont nous aimons à nous repaître; &, de tout tems, il s'est glissé parmi les hommes de belles imaginations que nous venons à croire, parce qu'elles nous flatent, & qu'il seroit à souhaiter qu'elles fussent véritables. Lorsqu'un Médecin vous parle d'aider, de secourir de soulager la nature, de lui ôter ce qui lui nuit, & lui donner ce qui lui manque, de la rétablir, & de la remettre dans une pleine facilité de ses fonctions; lorsqu'il vous parle de rectifier le sang, de tempérer les entrailles & le cerveau, de dégonfler la rate, de raccommoder la poitrine, de réparer le foye, de fortifier le cœur, de rétablir & conserver la chaleur naturelle; & d'avoir des secrets pour étendre la vie à de longues années, il vous dit justement le Roman de la Médecine. Mais, quand vous en venez à la vérité & à l'expérience, vous ne trouvez rien de tout cela; & il en est comme des beaux songes, qui ne vous laissent au réveil que le déplaisir de les avoir eus.

A R G A N.

C'est-à-dire que toute la science du monde est renfermée dans votre tête; & vous voulez en sçavoir plus que tous les grands Médecins de notre siècle.

B E R A L D E.

Dans les discours, & dans les choses, ce sont deux sortes de personnes que vos grands Médecins. Entendez-les parler, les plus habiles gens du monde; voyez-les faire, les plus ignorans de tous les hommes.

A R G A N.

Ouais! Vous êtes un grand Docteur, à ce que je vois, & je voudrois bien qu'il y eût ici quelqu'un de ces messieurs, pour rembarquer vos raisonnemens, & rabaisser votre caquet.

B E R A L D E.

Moi, mon frere, je ne prends point à tâche de combattre la Médecine, & chacun, à ses périls.



472 LE MALADE IMAGINAIRE,

périls & fortune, peut croire tout ce qu'il lui plaît. Ce que j'en dis n'est qu'entre nous; & j'aurois souhaité de pouvoir un peu vous tirer de l'erreur où vous êtes, &, pour vous divertir, vous mener voir sur ce chapitre, quelque une des Comédies de Molière.

ARGAN.

C'est un bon impertinent que votre Molière, avec ses comédies; & je le trouve bien plaisant d'aller jouer d'honnêtes gens comme les Médecins.

BERALDE.

Ce ne sont point les Médecins qu'il jône, mais le ridicule de la Médecine.

ARGAN.

C'est bien à lui à faire de se mêler de contrôler la Médecine. Voilà un bon nigaud, un bon impertinent, de se moquer des consultations & des ordonnances, de s'attaquer au corps des Médecins, & d'aller mettre sur son théâtre des personnes vénérables comme ces messieurs-là.

BERALDE.

Que voulez-vous qu'il y mette, que les diverses professions des hommes? On y met bien tous les jours les Princes & les Rois, qui sont d'aussi bonne maison que les Médecins.

ARGAN.

Par la mort-non-de-diable, si j'étois que des Médecins, je me vengerois de son impertinence; &, quand il sera malade, je le laisserois mourir sans secours. Il auroit beau faire & beau dire, je ne lui ordonnerois pas la moindre petite saignée, le moindre petit lavement; & je lui dirois, crève, crève, cela t'apprendra une autre fois à te jouer à la Faculté.

BERALDE.

Vous voilà bien en colère contre lui.

ARGAN.

Oui. C'est un mal avisé; &, si les Médecins sont sages, ils feront ce que je dis.

BERALDE.

Il sera encore plus sage que vos Médecins; car il ne leur demandera point de secours.

AR.

A R G A N.

Tant pis pour lui, s'il n'a point recours aux remèdes.

B E R A L D E.

Il a ses raisons pour n'en point vouloir, & il soutient que cela n'est permis qu'aux gens vigoureux & robustes, & qui ont des forces de reste pour porter les remèdes avec la maladie; mais que, pour lui, il n'a justement de la force que pour porter son mal.

A R G A N.

Les fortes raisons que voilà! Tenez, mon frere, ne parlons point de cet homme-là davantage; car cela m'échauffe la bile, & vous me donneriez mon-mal.

B E R A L D E.

Je le veux bien, mon frere; &, pour changer de discours, je vous dirai que, sur une petite répugnance que vous témoigne votre fille, vous ne devez point prendre les résolutions violentes de la mettre dans un couvent, que, pour le choix d'un gendre, il ne vous faut pas suivre aveuglément la passion qui vous emporte; & qu'on doit, sur cette matière, s'accommoder un peu à l'inclination d'une fille, puisque c'est pour toute la vie, & que de-là dépend tout le bonheur d'un mariage.

\*\*\*\*\*

S C E N E IV.

MONSIEUR FLEURANT *une seringue*  
à la main, ARGAN, BERALDE.

A R G A N.

AH! Mon frere, avec votre permission.

B E R A L D E.

Comment? Que voulez-vous faire?

A R G A N.

Prendre ce petit lavement-là, ce sera bien-tôt fait.

B E R A L D E.

Vous vous moquez. Est-ce que vous ne sça-  
riez

474 LE MALADE IMAGINAIRE,

riez un moment être sans lavement ou sans médecine? Remettez cela à une autre fois, & demeurez un peu en repos.

A R G A N.

Monsieur Fleurant, à ce soir, ou à demain matin.

MONSIEUR FLEURANT à *Beralde*.

De quoi vous mêlez-vous de vous opposer aux ordonnances de la Médecine, & d'empêcher Monsieur de prendre mon clystère? Vous êtes bien plaisant d'avoir cette hardiesse-là?

B E R A L D E.

Allez, Monsieur, on voit bien que vous n'avez pas accoutumé de parler à des visages.

MONSIEUR FLEURANT.

On ne doit point ainsi se jouer des remèdes, & me faire perdre mon tems. Je ne suis venu ici que sur une bonne ordonnance; & je vais dire à Monsieur Purgon comme on m'a empêché d'exécuter ses ordres, & de faire ma fonction. Vous verrez, vous verrez: ..

\*\*\*\*\*

S C E N E V.

A R G A N, B E R A L D E.

A R G A N.

M On frere, vous ferez cause-ici de quelque malheur.

B E R A L D E.

Le grand malheur de ne pas prendre un lavement que Monsieur Purgon a ordonné! Encore un coup, mon frere, est-il possible qu'il n'y ait pas moyen de vous guérir de la maladie des Médecins, & que vous vouliez être toute votre vie enseveli dans leurs remèdes.

A R G A N.

Mon Dieu! Mon frere, vous en parlez comme un homme qui se porte bien; mais, si vous étiez à ma place, vous changeriez bien de langage. Il est aisé de parler contre la Médecine, quand on est en pleine santé.

RE-

COMEDIE-BALLET. 475

BERALDE.

Mais quel mal avez-vous ?

ARGAN.

Vous me feriez enrager. Je voudrois que vous l'eussiez, mon mal, pour voir si vous jaseriez tant. Ah ! Voici Monsieur Purgon.

\*\*\*\*\*

SCENE VI.

MONSIEUR PURGON, ARGAN,  
BERALDE, TOINETTE.

MONSIEUR PURGON.

JE viens d'apprendre là bas à la porte de jolies nouvelles, qu'on se moque ici de mes ordonnances, & qu'on a fait refus de prendre le remède que j'avois prescrit.

ARGAN.

Monsieur, ce n'est pas....

MONSIEUR PURGON.

Voilà une hardiesse bien grande, une étrange rébellion d'un malade contre son Médecin,

TOINETTE.

Cela est épouvantable.

M. PURGON.

Un clystère que j'avois pris plaisir à composer moi-même.

ARGAN.

Ce n'est pas moi.....

M. PURGON.

Inventé, & formé dans toutes les règles de l'art.

TOINETTE.

Il a tort.

M. PURGON.

Et qui devoit faire dans des entrailles un effet merveilleux.

ARGAN.

Mon frere.....

M. PURGON.

Le renvoyer avec mépris !

ARGAN montrant Béralde.

C'est lui.....

M. PUR-

476. LE MALADE IMAGINAIRE,

M. PURGON.

C'est une action exorbitante,

TOINETTE.

Cela est vray.

M. PURGON.

Un attentat énorme contre la Médecine,

ARGAN montrant Béralde.

Il est cause.....

M. PURGON.

Un crime de lèze-faculté, qui ne se peut assez punir.

TOINETTE.

Vous avez raison.

M. PURGON.

Je vous déclare que je romps commerce avec vous;

ARGAN.

C'est mon frere.....

M. PURGON.

Que je ne veux plus d'alliance avec vous;

TOINETTE.

Vous ferez bien.

M. PURGON.

Et que, pour finir toute liaison avec vous, voilà la donation que je faisois à mon neveu, en faveur du mariage.

ARGAN.

C'est mon frere qui a fait tout le mal.

M. PURGON.

Mépriser mon clystère!

ARGAN.

Faites-le venir, je m'en vais le prendre.

M. PURGON.

Je vous aurois tiré d'affaire avant qu'il fût peu.

TOINETTE.

Il ne le mérite pas.

M. PURGON.

J'allo's nettoyer votre corps, & en évacuer entièrement les mauvaises humeurs;

ARGAN.

Ah! Mon frere!

M. PUR-

M. PURGON.

Et je ne voulois plus qu'une douzaine de médecines, pour vuidier le fond du sac.

TOINETTE.

Il est indigne de vos soins.

M. PURGON.

Mais, puisque vous n'avez pas voulu guérir par mes mains,

ARGAN.

Ce n'est pas ma faute.

M. PURGON.

Puisque vous vous êtes soustrait de l'obéissance que l'on doit à son Médecin,

TOINETTE.

Cela crie vengeance.

M. PURGON.

Puisque vous vous êtes déclaré rebelle aux remèdes que je vous ordonnois,

ARGAN.

Hé, point du tout.

M. PURGON.

J'ai à vous dire que je vous abandonne à votre mauvaise constitution, à l'intempérie de vos entrailles, à la corruption de votre sang, à l'âcreté de votre bile, & à la féculence de vos humeurs;

TOINETTE.

C'est fort bien fait.

ARGAN.

Mon Dieu!

M. PURGON.

Et je veux qu'avant qu'il soit quatre jours, vous deveniez dans un état incurable,

ARGAN.

Ah! Miséricorde!

M. PURGON.

Que vous tombiez dans la bradypepsie.

ARGAN.

Monsieur Purgon!

M. PURGON.

De la bradypepsie dans la dyspepsie.

AR-



478 LE MALADE IMAGINAIRE,

ARGAN.

Monsieur Purgon!

M. PURGON.

De la dispepsie dans l'aepsie.

ARGAN.

Monsieur Purgon!

M. PURGON.

De l'aepsie dans la lienterie.

ARGAN.

Monsieur Purgon!

M. PURGON.

De la lienterie dans la dissenterie.

ARGAN.

Monsieur Purgon!

M. PURGON.

De la dissenterie dans l'hydropisie.

ARGAN.

Monsieur Purgon!

M. PURGON.

De l'hydropisie dans la privation de la vie, où  
vous aura conduit votre folie.

\*\*\*\*\*

SCENE VII.

ARGAN, BERALDE.

ARGAN.

AH! Mon Dieu! Je suis mort. Mon frere,  
vous m'avez perdu.

BERALDE.

Quoi? Qu'y a-t-il?

ARGAN.

Je n'en puis plus. Je sens déjà que la Médecine  
se venge.

BERALDE.

Ma foi, mon frere, vous êtes fon; & je ne  
voudrais pas, pour beaucoup de choses, qu'on  
vous vît faire ce que vous faites. Tâtez-vous  
un peu, je vous prie, revenez à vous-même,  
& ne donnez point tant à votre imagination.

ARGAN.

Vous voyez, mon frere, les étranges maladies  
dont

dont il m'a menacé.

BERALDE.

Le simple homme que vous êtes !

ARGAN.

Il dit que je deviendrai incurable avant qu'il soit quatre jours.

BERALDE.

Et ce qu'il dit, que fait-il à la chose ? Est-ce un oracle qui a parlé ? Il semble à vous entendre, que Monsieur Purgon tienne dans ses mains le filet de vos jours ; & que, d'autorité suprême, il vous l'allonge, & vous le raccourcisse comme il lui plaît. Songez que les principes de votre vie sont en vous-même, & que le courroux de Monsieur Purgon est aussi peu capable de vous faire mourir, que ses remèdes de vous faire vivre. Voici une aventure, si vous voulez, à vous défaire des Médecins ; ou, si vous êtes né à ne pouvoir vous en passer, il est aisé d'en avoir un autre, avec lequel, mon frere, vous puissiez courir un peu moins de risque.

ARGAN.

Ah ! Mon frere, il sçait tout mon tempérament, & la manière dont il faut me gouverner.

BERALDE.

Il faut vous avouer que vous êtes un homme d'une grande prévention ; & que vous voyez les choses avec d'étranges yeux.

\*\*\*\*\*

SCENE VIII.

ARGAN, BERALDE, TOINETTE.

TOINETTE à Argan.

Monsieur, voilà un Médecin qui demande à vous voir.

ARGAN.

Et quel Médecin ?

TOINETTE.

Un Médecin de la Médecine.

ARGAN.

Je te demande qui il est ?

TOI.

## TOINETTE.

Je ne le connois pas, mais il me ressemble comme deux gouttes d'eau ; & , si je n'étois sûre que ma mere étoit honnête femme , je dirois que ce seroit quelque petit frere, qu'elle m'auroit donné depuis le trépas de mon pere.

A R G A N.

Fais-le venir.

\*\*\*\*\*

## S C E N E IX.

A R G A N, B E R A L D E.

B E R A L D E.

Vous êtes servi à souhait. Un Médecin vous quitte, un autre se présente.

A R G A N.

J'ai bien peur que vous ne soyez cause de quelque malheur.

B E R A L D E.

Encore ? Vous en revenez toujours-là.

A R G A N.

Voyez-vous, j'ai sur le cœur toutes ces maladies-là que je ne connois point, ces. . .

\*\*\*\*\*

## S C E N E X.

A R G A N, B E R A L D E, T O I N E T T E  
*en Médecin.*

T O I N E T T E.

Monsieur, agréez que je vienne vous rendre visite, & vous offrir mes petits services pour toutes les saignées & les purgations dont vous aurez besoin.

A R G A N.

Monsieur, je vous suis fort obligé. [*à Béralde*]  
Par ma foi, voilà Toinette elle-même.

T O I N E T T E.

Monsieur, je vous prie de m'excuser, j'ai oublié de donner une commission à mon valet ;  
je reviens tout à l'heure.

S C E -

\*\*\*\*\*

SCENE XI.

ARGAN, BERALDE.

ARGAN.

HE ? Ne diriez-vous pas que c'est effectivement Toinette ?

BERALDE.

Il est vray que la ressemblance est tout à fait grande. Mais ce n'est pas la première fois-qu'on a vû de ces sortes de choses, & les histoires ne sont pleines que de ces jeux de la nature.

ARGAN.

Pour moi, j'en suis surpris ; &c. . .

~~~~~

SCENE XII.

ARGAN, BERALDE, TOINETTE.

TOINETTE.

Que voulez-vous, Monsieur ?

ARGAN.

Comment ?

TOINETTE.

Ne m'avez-vous pas appelée ?

ARGAN.

Moi ? non.

TOINETTE.

Il faut donc que les oreilles m'ayent corné.

ARGAN.

Demeure un peu ici pour voir comme ce Médecin te ressemble.

TOINETTE.

Oui, vraiment ! J'ai affaire là-bas ; & je l'ai assez vû.

\*\*\*\*\*

SCENE XIII.

ARGAN, BERALDE.

ARGAN.

Si je ne les voyois tous deux, je croirois que ce n'est qu'un.

BERALDE.

J'ai lû des choses surprenantes de ces sortes de ressem-

482 LE MALADE IMAGINAIRE,

ressemblances; & nous en avons vu, de notre  
tems, où tout le monde s'est trompé.

ARGAN.

Pour moi, j'aurois été trompé à celle-là; &  
j'aurois juré que c'est la même personne.

~~~~~

S C E N E X I V.

ARGAN, BERALDE, TOINETTE  
*en Médecin.*

TOINETTE.

Monsieur, je vous demande pardon de tout  
mon cœur.

ARGAN *bas à Beralde.*

Cela est admirable.

TOINETTE.

Vous ne trouverez pas mauvais, s'il vous plaît,  
la curiosité que j'ai eue de voir un illustre ma-  
lade comme vous êtes; & votre réputation qui  
s'étend par tout, peut excuser la liberté que  
j'ai prise.

ARGAN.

Monsieur, je suis votre serviteur.

TOINETTE.

Je vois, Monsieur, que vous me regardez fixe-  
ment. Quel âge croyez-vous bien que j'aye?

ARGAN.

Je crois que tout au plus vous pouvez avoir  
vingt-six, ou vingt-sept ans.

TOINETTE.

Ah, ah, ah, ah, ah! J'en ai quatre-vingt-dix.

ARGAN.

Quatre-vingt-dix?

TOINETTE.

Oui. Vous voyez un effet des secrets de mon  
art, de me conserver ainsi frais & vigoureux.

ARGAN.

Par ma foi, voilà un beau jeune vieillard pour  
quatre-vingt-dix ans.

TOINETTE.

Je suis Médecin passager qui vais de ville en  
ville,

ville, de province en province, de royaume en royaume, pour chercher d'illustres matières à ma capacité, pour trouver des malades dignes de m'occuper, capables d'exercer les grands & beaux secrets que j'ai trouvés dans la Médecine. Je dédaigne de m'amuser à ce menu fatras de maladies ordinaires, à ces bagatelles de rhumatismes & de fluxions, à ces fièvres, à ces vapeurs, & à ces migraines. Je veux des maladies d'importance, de bonnes fièvres continuës avec des transports au cerveau, de bonnes fièvres pourprées, de bonnes pestes, de bonnes hydropisies formées, de bonnes pleurésies avec des inflammations de poitrine, c'est là que je me plais, c'est là que je triomphe; & je voudrois, Monsieur, que vous eussiez toutes les maladies que je viens de dire, que vous fussiez abandonné de tous les Médecins, désespéré, à l'agonie, pour vous montrer l'excellence de mes remèdes, & l'envie que j'aurois de vous rendre service.

ARGAN.

Je vous suis obligé, Monsieur, des bontés que vous avez pour moi.

TOINETTE.

Donnez-moi votre pouls. Allons donc, que l'on batte comme il faut. Ah! Je vous ferai bien aller comme vous devez. Ouais! Ce pouls-là fait l'impertinent; je vois bien que vous ne me connoissez pas encore. Qui est votre Médecin?

ARGAN.

Monsieur Purgon.

TOINETTE.

Cet homme-là n'est point écrit sur mes tablettes entre les grands Médecins. De quoi, dit-il, que vous êtes malade?

ARGAN.

Il dit que c'est du foye, & d'autres disent que c'est de la rate.

TOINETTE.

Ce sont tous des ignorans, c'est du poumon que vous êtes malade.

II

AR



484 LE MALADE IMAGINAIRE,

ARGAN.

Du poumon?

TOINETTE.

Oui. Que sentez vous?

ARGAN.

Je sens, de tems en tems, des douleurs de tête.

TOINETTE.

Justement, le poumon.

ARGAN.

Il me semble parfois que j'ai un voile devant les yeux.

TOINETTE.

Le poumon.

ARGAN.

J'ai quelquefois des maux de cœur.

TOINETTE.

Le poumon.

ARGAN.

Je sens parfois des lassitudes par tous les membres;

TOINETTE.

Le poumon.

ARGAN.

Et quelquefois il me prend des douleurs dans le ventre, comme si c'étoient des coliques.

TOINETTE.

Le poumon. Vous avez appétit à ce que vous mangez?

ARGAN.

Oui, Monsieur.

TOINETTE.

Le poumon. Vous aimez à boire un peu de vin?

ARGAN.

Oui, Monsieur.

TOINETTE.

Le poumon. Il vous prend un petit sommeil après le repas, & vous êtes bien aisé de dormir?

ARGAN.

Oui, Monsieur.

TOINETTE.

Le poumon, le poumon, vous dis-je. Que vous ordonne votre Médecin pour votre nourriture?

AR-

COMEDIE-BALLET. 485

ARGAN.

Il m'ordonne du potage,  
TOINETTE.

Ignorant.

ARGAN.

De la volaille,  
TOINETTE.

Ignorant.

ARGAN.

Du veau,  
TOINETTE.

Ignorant.

ARGAN.

Des bouillons,  
TOINETTE.

Ignorant.

ARGAN.

Des œufs frais,  
TOINETTE.

Ignorant.

ARGAN.

Et le soir de petits pruneaux pour lâcher le  
ventre,

TOINETTE.

Ignorant.

ARGAN.

Et sur tout de boire mon vin fort trempé.

TOINETTE.

*Ignorantus, ignoranta, ignorantum.* Il faut  
boire votre vin pur ; & , pour épaisir votre  
sang qui est trop subtil, il faut manger de bon  
gros bœuf, de bon gros porc, de bon froma-  
ge de Hollande, du gruau & du ris, & des ma-  
rons & des oublies, pour coller & conglutiner.  
Votre Médecin est une bête. Je veux vous en  
envoyer un de ma main, & je viendrai vous  
voir de tems en tems, tandis que je serai en  
cette ville.

ARGAN.

Vous m'obligez beaucoup.

TOINETTE.

Que diantre faites-vous de ce bras-là ?

X 3

AR.

486 LE MALADE IMAGINAIRE,

ARGAN.

Comment?

TOINETTE.

Voilà un bras que je me ferois couper tout à l'heure, si j'étois que de vous.

ARGAN.

Et pourquoi?

TOINETTE.

Ne voyez-vous pas qu'il tire à soi toute la nourriture, & qu'il empêche ce côté-là de profiter?

ARGAN.

Oui; mais j'ai besoin de mon bras.

TOINETTE.

Vous avez-là aussi un œil droit que je me ferois crever, si j'étois en votre place.

ARGAN.

Crever un œil?

TOINETTE.

Ne voyez-vous pas qu'il incommode l'autre, & lui dérobe sa nourriture? Croyez-moi, faites-vous le crever au plutôt, vous en verrez plus clair de l'œil gauche.

ARGAN.

Cela n'est pas pressé.

TOINETTE.

Adieu. Je suis fâché de vous quitter si-tôt; mais il faut que je me trouve à une grande consultation qui se doit faire pour un homme qui mourut hier.

ARGAN.

Pour un homme qui mourut hier?

TOINETTE.

Oui, pour aviser & voir ce qu'il auroit fallu lui faire pour le guérir. Jusqu'au revoir.

ARGAN.

Vous sçavez que les malades ne reconduisent point.

SCE-

SCÈNE XV.

ARGAN, BERALDE.

BERALDE.

Voilà un Médecin, vraiment, qui paroît fort habile.

ARGAN.

Oui; mais il va un peu bien vite.

BERALDE.

Tous les grands Médecins font comme cela.

ARGAN.

Me couper un bras, & me crever un œil, afin que l'autre se porte mieux? J'aime bien mieux qu'il ne se porte pas si bien. La belle opération, de me rendre borgne & manchot.

SCÈNE XVI.

ARGAN, BERALDE, TOINETTE.

TOINETTE *seignant de parler à quelqu'un.*

A L'ons, allons, je suis votre servante. Je n'ai pas envie de rire.

ARGAN.

Qu'est-ce que c'est?

TOINETTE.

Votre Médecin, ma foi, qui vouloit me tâter le poulx.

ARGAN.

Voyez un peu, à l'âge de quatre-vingt-dix ans.

BERALDE.

Or-çà, mon frere, puisque voilà votre Monsieur Purgon brouillé avec vous, ne voulez-vous pas bien que je vous parle du parti qui s'offre pour ma nièce?

ARGAN.

Non, mon frere, je veux la mettre dans un couvent, puisqu'elle s'est opposée à mes volontés. Je vois bien qu'il y a quelque amourette là-dessous; & j'ai découvert certaine entrevûe secrète, qu'on ne sçait pas que j'aye découverte.

488 LE MALADE IMAGINAIRE,

B É R A L D E.

He bien, mon frere, quand il y auroit quelque petite inclination, cela seroit-il si criminel; & rien peut-il vous offenser, quand tout ne va qu'à des choses honnêtes, comme le mariage?

A R G A N.

Quoi qu'il en soit, mon frere, elle sera Religieuse, c'est une chose résoluë.

B É R A L D E.

Vous voulez faire plaisir à quelqu'un.

A R G A N.

Je vous entends. Vous en revenez toujours là, & ma femme vous tient au cœur.

B É R A L D E.

Hé bien, oui, mon frere, puisqu'il faut parler à cœur ouvert, c'est votre femme que je veux dire; & non plus que l'entêtement de la médecine, je ne puis vous souffrir l'entêtement où vous êtes pour elle; & voir que vous donniez, tête baissée, dans tous les pièges qu'elle vous tend.

T O I N E T T E.

Ah! Monsieur, ne parlez point de Madame, c'est une femme sur laquelle il n'y a rien à dire; une femme sans artifice, & qui aime Monsieur, qui l'aime. . . . On ne peut pas dire cela.

A R G A N.

Demandez-lui un peu les caresses qu'elle me fait.

T O I N E T T E.

Cela est vrai.

A R G A N.

L'inquiétude que lui donne ma maladie.

T O I N E T T E.

Assurément.

A R G A N.

Et les soins, & les peines qu'elle prend autour de moi.

T O I N E T T E.

Il est certain. [à Béralde.] Voulez-vous que je vous convainque, & vous fasse voir, tout-à-l'heure, comme Madame aime Monsieur? [à An-

*Argan.*] Monsieur, souffrez que je lui montre son béjaune, & le tire d'erreur.

ARGAN.

Comment ?

TOINETTE.

Madame s'en va revenir. Mettez-vous tout étendu dans cette chaise, & contrefaites le mort. Vous verrez la douleur où elle sera, quand je lui dirai la nouvelle.

ARGAN.

Je le veux bien.

TOINETTE.

Oui; mais ne la laissez pas long-tems dans le désespoir, car elle en pourroit bien mourir.

ARGAN.

Laisse-moi faire.

TOINETTE à *Béralde*.

Cachez-vous, vous, dans ce coin-là.

\*\*\*\*\*

SCENE XVII.

ARGAN, TOINETTE.

ARGAN.

N'y a-t-il point quelque danger à contrefaire le mort ?

TOINETTE.

Non, non. Quel danger y auroit-il ? Etendez-vous là seulement. Il y aura plaisir à confondre votre frere. Voici Madame. Tenez-vous bien.

\*\*\*\*\*

SCENE XVIII.

BELINE, ARGAN étendu dans sa chaise, TOINETTE.

TOINETTE feignant de ne pas voir *Beline*.

AH, mon Dieu ! Ah, malheur ! Quel étrange accident !

BELINE.

Qu'est-ce, Toinette ?

TOINETTE.

Ah ! Madame.



490 LE MALADE IMAGINAIRE,

BELINE.

Qu'y a-t-il?

TOINETTE.

Votre mari est mort.

BELINE.

Mon mari est mort?

TOINETTE.

Hélas! Oui. Le pauvre défunt est trépassé.

BELINE.

Assûrément?

TOINETTE.

Assûrément. Personne ne sçait encore cet accident-là; & je me suis trouvée ici toute seule. Il vient de passer entre mes bras. Tenez, le voilà tout de son long dans cette chaise.

BELINE.

Le Ciel en soit loué. Me voilà délivrée d'un grand fardeau. Que tu es sotte, Toinette, de t'affliger de cette mort!

TOINETTE.

Je pensois, Madame, qu'il fallût pleurer.

BELINE.

Va, va, cela n'en vaut pas la peine. Quelle perte est-ce que la sienne, & de quoi servoit-il sur la terre? Un homme incommode à tout le monde, mal propre, dégoûtant, sans cesse un lavement, ou une médecine dans le ventre, mouchant, toussant, crachant toujours, sans esprit, ennuyeux, de mauvaise humeur, fatigant sans cesse les gens, & grondant jour & nuit. Servantes & valets.

TOINETTE.

Voilà une belle oraison funèbre.

BELINE.

Il faut, Toinette, que tu m'aides à exécuter mon dessein; & tu peux croire qu'en me servant ta récompense est sûre. Puisque, par un bonheur, personne n'est encore averti de la chose, portons-le dans son lit, & tenons cette mort cachée, jusqu'à ce que j'aye fait mon affaire. Il y a des papiers, il y a de l'argent, dont je me veux saisir; & il n'est pas juste que j'aye  
passé

# COMEDIE-BALLET. 491

passé, sans fruit auprès de lui, mes plus belles années. Vien, Toinette, prenons auparavant toutes les clés.

ARGAN *se levant brusquement.*

Doucement.

BELINE.

Ahi!

ARGAN.

Oui, Madame ma femme, c'est ainsi que vous m'aimez?

TOINETTE.

Ah, ah! Le défunt n'est pas mort.

ARGAN *à Béline, qui sort.*

Je suis bien aise de voir votre amitié, & d'avoir entendu le beau panégyrique que vous avez fait de moi. Voilà un avis au lecteur, qui me rendra sage à l'avenir, & qui m'empêchera de faire bien des choses.

~~~~~

## SCENE XIX.

BERALDE *sortant de l'endroit où il s'étoit caché*, ARGAN, TOINETTE.

BERALDE.

He bien, mon frere, vous le voyez.

TOINETTE.

Par ma foi, je n'aurois jamais crû cela. Mais j'entends votre fille, remettez-vous comme vous étiez, & voyons de quelle manière elle recevra votre mort. C'est une chose qu'il n'est pas mauvais d'éprouver; & , puisque vous êtes en train, vous connoîtrez par là les sentimens que votre famille a pour vous.

[Béralde va encore se cacher.]

\*\*\*\*\*

## SCENE XX.

ARGAN, ANGELIQUE, TOINETTE.

TOINETTE *seignant de ne pas voir Angélique.*

○ Ciel! Ah, fâcheuse aventure! Malheureuse journée!

AN.

492 LE MALADE IMAGINAIRE.

ANGÉLIQUE.

Qu'as-tu, Toinette, & de quoi pleures-tu?

TOINETTE.

Hélas! J'ai de tristes nouvelles à vous donner.

ANGÉLIQUE.

Hé quoi?

TOINETTE.

Votre pere est mort.

ANGÉLIQUE.

Mon pere est mort, Toinette?

TOINETTE.

Oui. Vous le voyez là; il vient de mourir tout-à-l'heure d'une foiblesse qui lui a pris.

ANGÉLIQUE.

O Ciel! Quelle infortune! Quelle atteinte cruelle! Hélas! Faut-il que je perde mon pere, la seule chose qui me restoit au monde; & qu'encore, pour un surcroît de désespoir, je le perde dans un moment où il étoit irrité contre moi! Que deviendrai-je, malheureuse, & quelle consolation trouver après une si grande perte?



SCENE XXI.

ARGAN, ANGÉLIQUE, CLEANTE, TOINETTE.

CLEANTE.

Qu'avez-vous donc, belle Angélique, & quel malheur pleurez-vous?

ANGÉLIQUE.

Hélas! Je pleure tout ce que dans la vie je pouvois perdre de plus cher, & de plus précieux. Je pleure la mort de mon pere.

CLEANTE.

O Ciel! Quel accident! Quel coup inopiné! Hélas! Après la demande que j'avois conjuré votre oncle de faire pour moi, je venois me présenter à lui; & tâcher, par mes respects & par mes prières, de disposer son cœur à vous accorder à mes vœux.

AN-

ANGELIQUE.

Ah! Cléante, ne parlons plus de rien. Laissons-là toutes les pensées du mariage. Après la perte de mon pere, je ne veux plus être du monde, & j'y renonce pour jamais. Oui, mon pere, si j'ai résisté tantôt à vos volontés, je veux suivre du moins une de vos intentions, & réparer par là le chagrin que je m'accuse de vous avoir donné. [*se jettant à genoux.*] Souffrez, mon pere, que je vous en donne ici ma parole, & que je vous embrasse, pour vous témoigner mon ressentiment.

A R G A N *embrassant Angélique.*

Ah! Ma fille.

ANGELIQUE.

Ahi!

A R G A N.

Vien. N'aye point de peur, je ne suis pas mort. Va, tu es mon vray sang, ma véritable fille; & je suis ravi d'avoir vû ton bon naturel.

\*\*\*\*\*

SCENE XXII.

ARGAN, BERALDE, ANGELIQUE, CLEANTE, TOINETTE.

ANGELIQUE.

AH! Quelle surprise agréable! Mon pere, puisque par un bonheur extrême, le Ciel vous redonne à mes vœux, souffrez qu'ici je me jette à vos pieds pour vous supplier d'une chose. Si vous n'êtes pas favorable au panchant de mon cœur, si vous me refusez Cléante pour époux, je vous conjure, au moins, de ne me point forcer d'en épouser un autre. C'est toute la grace que je vous demande.

CLEANTE *se jettant aux genoux d'Argan.*

Hé! Monsieur, laissez-vous toucher à ses prières & aux miennes; & ne vous montrez point contraire aux mutuels empressements d'une si belle inclination.

B E R A L D E.

Mon frere, pouvez-vous tenir là-contre?

494 LE MALADE IMAGINAIRE.

TOINETTE.

Monsieur, ferez-vous insensible à tant d'amour ?

ARGAN.

Qu'il se fasse Médecin, je consens au mariage.  
[à Cléante.] Oui, faites-vous Médecin, je vous  
donne ma fille.

CLEANTE.

Très-volontiers, Monsieur. S'il ne tient qu'à  
cela pour être votre gendre, je me ferai Mé-  
decin, Apoticaire même, si vous voulez. Ce  
n'est pas une affaire que cela, & je ferois bien  
d'autres choses pour obtenir la belle Angélique.

BERALDE.

Mais, mon frere, il me vient une pensée. Fai-  
tes-vous Médecin vous-même. La commodité  
fera encore plus grande, d'avoir en vous tout  
ce qu'il vous faut.

TOINETTE.

Cela est vrai. Voilà le vrai moyen de vous gué-  
rir bien-tôt; & il n'y a point de maladie si osée,  
que de se jouer à la personne d'un Médecin.

ARGAN.

Je pense, mon frere, que vous vous moquez  
de moi. Est-ce que je suis en âge d'étudier ?

BERALDE.

Bon ! Etudier. Vous êtes assez sçavant, & il y  
en a beaucoup parmi eux qui ne sont pas plus  
habiles que vous.

ARGAN.

Mais il faut sçavoir bien parler latin, connoître  
les maladies, & les remèdes qu'il y faut faire.

BERALDE.

En recevant la robe & le bonnet de Médecin,  
vous apprendrez tout cela; & vous ferez après  
plus habile que vous ne voudrez.

ARGAN.

Quoi ! L'on sçait discourir sur les maladies,  
quand on a cet habit-là ?

BERALDE.

Oui. L'on n'a qu'à parler avec une robe, &  
un bonnet, tout galimathias devient sçavant,  
& toute sottise devient raison.

TOI-

COMEDIE-BALLET. 495

TOINETTE.

Tenez, Monsieur, quand il n'y auroit que votre barbe, c'est déjà beaucoup, & la barbe fait plus de la moitié d'un Médecin.

CLEANTE.

En tout cas, je suis prêt à tout.

BERALDE à Argan.

Voulez-vous que l'affaire se fasse tout-à-l'heure?

ARGAN.

Comment tout-à-l'heure?

BERALDE.

Oui, & dans votre maison.

ARGAN.

Dans ma maison?

BERALDE.

Oui. Je connois une Faculté de mes amies, qui viendra tout-à-l'heure en faire la cérémonie dans votre sale. Cela ne vous coutera rien.

ARGAN.

Mais, moi, que dire, que répondre?

BERALDE.

On vous instruira en deux mots, & l'on vous donnera par écrit ce que vous devez dire. Allez-vous-en vous mettre en habit décent, je vais les envoyer querir.

ARGAN.

Allons, voyons cela.

\*\*\*\*\*

SCENE DERNIERE.

BERALDE, ANGELIQUE, CLEANTE, TOINETTE.

CLEANTE.

Que voulez-vous dire, & qu'entendez-vous avec cette Faculté de vos amies?

TOINETTE.

Quel est donc votre dessein?

BERALDE.

De nous divertir un peu ce soir. Les comédiens ont fait un petit intermède de la réception d'un Médecin, avec des danses & de la musique.



496 LE MALADE IMAGINAIRE,

je veux que nous en prenions ensemble le divertissement, & que mon frere y fasse le premier personnage.

ANGELIQUE.

Mais, mon oncle, il me semble que vous vous jouez un peu beaucoup de mon pere.

BERALDE.

Mais, ma nièce, ce n'est pas tant le jouer, que s'accommoder à ses fantaisies. Tout ceci n'est qu'entre nous. Nous y pouvons aussi prendre chacun un personnage, & nous donnera.nsi la comédie les uns aux autres. Le carnaval autorise cela. Allons vite préparer toutes choses.

CLEANTE à Angélique.

Y consentez-vous?

ANGELIQUE.

Oui, puisque mon oncle nous conduit.

*Fin du troisième Acte.*



III. INTERMEDE.

PREMIERE ENTRE'E DE BALLET.

*Des tapissiers viennent, en dansant, préparer la sale, & placer les bancs en cadence.*

II. ENTRE'E DE BALLET.

*Marche de la Faculté de Médecine, au son des instrumens.*

*Les porte-seringues représentant les massiers, entrent les premiers.*

*Après eux, viennent, deux à deux, les Apoticaire avec des mortiers, les Chirargiens & les Docteurs, qui vont se placer aux deux côtés du Théâtre. Le Président monte dans une chaire, qui est au milieu; & Argan qui doit être reçu Docteur, se place dans une chaire plus petite, qui est au-devant de celle du Président.*

LE PRESIDENT.

*Savantissimi Doctores,  
Medicina Professores,*

*Qui*

*Qui hic assemblati estis ;  
 Et vos alii Messiores ,  
 Sententiarum facultatis  
 Fideles excutores ,  
 Chirurgiani & Apoticari ,  
 Atque tota compania aüssi ,  
 Salus , honor , & argentum ,  
 Atque bonam appetitum .  
 Non possum , docti confreri ,  
 En moi satis admirari ,  
 Qualis bona inventio ,  
 Est medici professio ;  
 Quam bella chosa est & bene trovata ,  
 Medicina illa benedicta ,  
 Quæ , suo nomine solo ,  
 Surprenanti miraculo ,  
 Depuis si longo tempore ,  
 Facit à gogo vivre  
 Tant de gens omni genere .  
 Per totam terram videmus  
 Grandam vogam ubi sumus ;  
 Et quod grandes & petiti  
 Sunt de nobis insatuti .  
 Totus mundus currens ad nostros remedios ,  
 Nos regardat sicut Deus ;  
 Et nostris ordonnanciis  
 Principes & reges soumisos videtis .  
 Donque il est nostra sapientia ,  
 Boni sensus atque prudentia ,  
 De fortemment travaillare ,  
 A nos bene conservare  
 In tali credito , vogâ , & honore ;  
 Et prandre gardam à non recevoir ,  
 In nostro doctn corpore ,  
 Quam personas capabiles ,  
 Et totas dignas ramplire  
 Has plaças honorabiles .  
 C'est pour cela que nunc convocati estis ,  
 Et credo quod trovabitis  
 Dignam matieram medici ,*

*In ſcavanti homine que voici ;  
Lequel, in choſis omnibus,  
Dono ad interrogandum,  
Et à fond examinandum  
Vestris capacitatibus.*

## PREMIER DOCTEUR.

*Si mihi licentiam dat Dominus Praeſes,  
Et tanti docti Doctores,  
Et aſſiſtantes illuſtres,  
Tres ſcavanti bacheliero  
Quem eſtimo & honore,  
Domandabo cauſam & rationem, quare  
Opium facit dormire.*

## A R G A N.

*Mihi à docto Doctore  
Domandatur cauſam & rationem quare  
Opium facit dormire.  
A quò reſpondeo,  
Quia eſt in eo  
Virtus dormitiva,  
Cujus eſt natura  
Sensus aſſoupire.*

## C H O E U R.

*Benè, benè, benè, benè reſpondere,  
Dignus, dignus eſt intrare  
In noſtro docto corpore.  
Benè, benè reſpondere.*

## SECOND DOCTEUR.

*Cum permiſſione Domini Praeſidis,  
Doctiſſima facultatis,  
Et totius hiſ noſtris altis  
Compania aſſiſtantis,  
Domandabo tibi, docte Bacheliero,  
Qua ſunt remedia,  
Qua in maladiâ  
Ditte Hydropiſia  
Convenit facere?*

## A R G A N.

*Clyſterium donare,  
Poſtea Seignare,  
Enſuita purgare.*

## C H O E U R.

C H O E U R.

*Bené, bené, bené, bené répondre  
Dignus, dignus est intrare  
In nostro docto corpore.*

TROISIEME DOCTEUR.

*Si bonum semblatur Domino Presidi,  
Doctissima Facultati  
Et compania presenti,  
Demandabo tibi, docte Bacheliere,  
Qua remedia hœtîcis,  
Pulmonicis atque asmaticis  
Trouvas à propos faire.*

A R G A N.

*Clysterium donare,  
Pôtea Seignare,  
Ensuite purgare.*

C H O E U R.

*Bené, bené, bené, bené répondre ;  
Dignus, dignus est intrare  
In nostro docto corpore.*

QUATRIEME DOCTEUR.

*Super illas maladias,  
Doctus Bachelierus dixit maravillas ;  
Mais si non ennuyo Dominum Presidem,  
Doctissimam Facultatem,  
Et totam honorabilem  
Compâniâ écoutantem ;  
Faciâ illi unam quæstionem.  
Dès hiero malades unus  
Tombarit in meas manus ;  
Habet grandam fievrâ cum redoublamentis,  
Grandam dolorem capitis,  
Et grandum malum au côté,  
Cum grandâ difficultate  
Et penâ respirare.*

*Veillas mibi dire,  
Docte Bacheliere,  
Quid illi facere ?*

A R G A N.

*Clysterium donare,  
Pôtea Seignare,  
Ensuite purgare.*

500 LE MALADE IMAGINAIRE,

CINQUIEME DOCTEUR.

*Mais si maladia*

*Opiniatria*

*Non vult se garire,*

*Quid illi facere?*

ARGAN.

*Clisterium donare,*

*Postea Seignare,*

*Ensuite purgare.*

*Resegnare, repurgare, & reclisterisare.*

CHOEUR.

*Benè, benè, benè, benè respondere;*

*Dignus, dignus est intrare*

*In nostro docto corpore.*

LE PRESIDENT à Argan.

*Juras gardare statuta*

*Per facultatem prescripta,*

*Cum sensu & judicamento?*

ARGAN.

*Juro.*

LE PRESIDENT.

*Effere in omnibus*

*Consultationibus*

*Ancien avis?*

*Aut bono,*

*Aut mauvais?*

ARGAN.

*Juro.*

LE PRESIDENT.

*De non jamais te servir*

*De remediis aucunis,*

*Quam de ceux seulement docta facultatis;*

*Maladus dñt-il crevare*

*Et mori de suo malo?*

ARGAN.

*Juro.*

LE PRESIDENT.

*Ego cum isto boneto*

*Venerabili & docto,*

*Dono tibi & concedo*

*Virtutem & puissanciam,*

*Medicandi,  
Purgandi,  
Seignandi,  
Percandi,  
Taillandi,  
Coupandi,*

*Et occidendi*

*Impunè per totam terram.*

### III. ENTRE'E DE BALLET.

*Les Chirurgiens & les Apoticairez viennent faire  
la révérence en cadence à Argan.*

ARGAN.

*Grandes Doctores doctrine,  
De la Rhubarbe & du séné;  
Ce seroit sans doute à moi chose folle,  
Inepta & ridicula,  
Si j'allois m'engager  
Vobis louangeas donare,  
Et entreprendois adjolitare  
Des lumieres au Soleil,  
Et des étoiles au Ciel,  
Des ondes à l'Océan.  
Et des roses au printemps.*

*Agreate qu'avec uno mota*

*Pro toto remerciamento*

*Randam gratiam corpori tam docto.*

*Vobis, vobis debeo*

*Bien plus qu'à nature, & qu'à patri mea.*

*Natura & pater meus*

*Hominem me habent factum;*

*Mais vous me, ce qui est bien plus,*

*Avez fait medicum.*

*Honor, favor, & gratia,*

*Qui in hoc corde que voilà,*

*Impriment ressentimenta*

*Qui dureront in sacula.*

CHOEUR.

*Vivat, vivat, vivat, vivat, cent fois vivat*

*Novus Doctor, qui tam bene parlat,*

*Mille, mille annis, & manget, & bibat,*

*Et seignet, & tuat.*

IV. EN.



# 502 LE MALADE IMAGINAIRE,

## IV. ENTRE'E DE BALLET.

*Tous les Chirurgiens & les Apoticairens dansent  
au son des instrumens & des voix, & des batte-  
mens de mains, & des mortiers d'Apoticairens.*

### PREMIER CHIRURGIEN.

*Puisse-t-il voir doctas  
Suas ordonnancias,  
Omnium Chirurgorum,  
Et Apoticarum  
Remplire boutiques.*

### CHOEUR.

*Vivat, vivat, vivat, vivat, cent fois vivat  
Novus Doctor, qui tam benè parlat,  
Mille, mille annis, & manget, & bibat.  
Et seignet, & tuat.*

### SECOND CHIRURGIEN.

*Puisse totè anni,  
Lui effere boni  
Et favorabiles,  
Et n'habere jamais  
Quam pestas, virofas,  
Fiebras, pleuricas,  
Fluxus de sang & disenterias.*

### CHOEUR.

*Vivat, vivat, vivat, vivat, cent fois vivat  
Novus Doctor, qui tam benè parlat,  
Mille, mille annis, & manget, & bibat,  
Et seignet, & tuat.*

## V. & dernière ENTRE'E DE BALLET.

*Pendant que le dernier chœur se chante, les Mé-  
decins, les Chirurgiens & les Apoticairens sortent  
tous selon leur rang en cérémonie, comme ils sont  
entrés.*

F F N.

RE-

REMERCIEMENT

A U R O I

Votre paresse enfin me scandalise,  
 Ma muse, obéissez-moi;  
 Il faut ce matin, sans remise,  
 Aller au lever du Roi.  
 Vous sçavez bien pourquoi;  
 Et ce vous est une honte  
 De n'avoir pas été plus prompte  
 A le remercier de ses fameux bienfaits,  
 Mais il vaut mieux tard que jamais;  
 Faites donc votre compte  
 D'aller au louvre accomplir mes souhaits.  
 Gardéz-vous bien d'être en muse bâtie,  
 Un air de muse est choquant dans ces lieux;  
 On y veut des objets à réjouir les yeux,  
 Vous en devez être avertie;  
 Et vous ferez votre cour beaucoup mieux,  
 Lorsqu'en Marquis vous ierez travestie.  
 Vous sçavez ce qu'il faut pour paroître Marquis;  
 N'oubliez rien de l'air, ni des habits,  
 Arborez un chapeau chargé de trente plumes  
 Sur une perruque de prix,  
 Que le rabat soit des plus grands volumes,  
 Et le pourpoint des plus petits.  
 Mais sur-tout je vous le commande  
 Le manteau, d'un ruban, sur le dos retroussé,  
 La galanterie en est grande;  
 Et, parmi les Marquis de la plus haute bande,  
 C'est pour être placé.  
 Avec vos brillantes hardes,  
 Et votre ajustement,  
 Faites tout le trajet de la file des gardes;  
 Et, vous peignant galamment,  
 Portez de tous côtés vos regards brusquement,  
 Et ceux que vous pourriez connoître,  
 Ne manquez pas d'un haut ton,  
 De les saluer par leur nom,

De

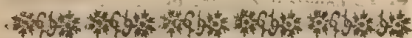
## 504 REMERCIEMENT AU ROI.

De quelque rang qu'ils puissent être;  
 Cette familiarité  
 Donne, à quiconque en use, un air de qualité.  
 Grattez du peigne à la porte  
 De la chambre du Roi;  
 Ou, si, comme je prévoi,  
 La presse s'y trouve forte,  
 Montrez de loin votre chapeau,  
 Ou montez sur quelque chose  
 Pour faire voir votre museau,  
 Et criez, sans aucune pause,  
 D'un ton rien moins que naturel,  
 Monsieur l'huissier, pour le Marquis un tel.  
 Jetez-vous dans la foule, & tranchez du notable;  
 Condoyez un chacun, point du tout de quartier,  
 Pressez, poussez, faites le diable,  
 Pour vous mettre le premier;  
 Et, quand même l'huissier,  
 A vos desirs inexorable,  
 Vous trouveroit en face un Marquis repoussable,  
 Ne démordez point pour cela.  
 Tenez toujours ferme là;  
 A déboucher la porte il iroit trop du vôtre,  
 Faites qu'aucun n'y puisse pénétrer;  
 Et qu'on soit obligé de vous laisser entrer,  
 Pour faire entrer quelqu'autre.  
 Quand vous serez entré, ne vous relâchez pas,  
 Pour assiéger la chaise, il faut d'autres combats,  
 Tâchez d'en être des plus proches,  
 En y gagnant le terrain pas à pas;  
 Et, si des assiégeans le prévenant amas  
 En bouche toutes les approches,  
 Prenez le parti doucement,  
 D'attendre le Prince au passage.  
 Il connoitra votre visage,  
 Malgré votre déguisement;  
 Et lors, sans tarder davantage,  
 Faites-lui votre compliment.  
 Vous pourriez aisément l'étendre,  
 Et parler des transports qu'en vous font éclater  
 Les surprenans bienfaits que, sans les mériter,  
 Sa libérale main sur vous daigne répandre,

Et des nouveaux efforts, où s'en va vous porter  
 L'excès de cet honneur où vous n'osiez prétendre;  
 - Lui dire comme vos desirs  
 Sont, après ses bontés qui n'ont point de pareilles,  
 D'employer à sa gloire, ainsi qu'à ses plaisirs  
 Tout votre art, & toutes vos veilles;  
 Et, là-dessus, lui promettre merveilles.  
 Sur ce chapitre on n'est jamais à sec;  
 Les muses sont de grandes prometteuses,  
 Et, comme vos sœurs les causeuses,  
 Vous ne manquerez pas, sans doute, par le bec;  
 Mais les grands Princes n'aiment guères  
 Que les complimens qui sont courts;  
 Et le nôtre, sur tout, a bien d'autres affaires  
 Que d'écouter tous vos discours.  
 La louange & l'encens n'est pas ce qui le touche;  
 Dès que vous ouvrirez la bouche  
 Pour lui parler de grace & de bienfait,  
 Il comprendra d'abord ce que vous voudrez dire,  
 Et, se mettant doucement à sourire  
 D'un air qui, sur les cœurs, fait un charmant effet,  
 Il passera comme un trait,  
 Et cela vous doit suffire.  
 Voilà votre compliment fait.

F I N.





## LA GLOIRE

DU

## VAL-DE-GRACE.

DIGNE fruit de vingt ans de travaux somprueux,  
 Auguste Bâtiment, Temple majestueux,  
 Dont le dôme superbe, élevé dans la nuë,  
 Rare du grand Paris la magnifique vûë,  
 Et, parmi tant d'objets le nes de toutes parts,  
 Du voyageur surpris prend les premiers regards;  
 Fais briller à jamais, dans ta noble richesse,  
 La splendeur du saint vœu d'une grande Prin-  
 cesse,

Et porte un témoignage à la postérité  
 De sa magnificence, & de sa piété;  
 Conserve à nos neveux une montre fidèle  
 Des exquisés beautés que tu tiens de son zèle.  
 Mais défends bien sur-tout de l'injure des ans  
 Le chef-d'œuvre fameux de ses riches présens,  
 Cet éclatant morceau de sçayante peinture,  
 Dont elle a couronné ta noble architecture;  
 C'est le plus bel effet des-grands soins qu'elle a  
 pris,

Et ton marbre, & ton or ne sont point de ce prix.

Toi qui dans cette coupe, à ton vaste génie  
 Comme un ample théâtre heureusement fournie,  
 Es venu déployer les précieux trésors  
 Que le Tibre s'a vû ramasser sur ses bords,  
 Dis-nous, fameux Mignard, par qui te sont versées  
 Les charmantes beautés de tes nobles pensées;  
 Et dans quel fonds tu prends cette variété,  
 Dont l'esprit est surpris, & l'œil est enchanté.  
 Dis-nous quel feu divin, dans tes fécondes veilles,  
 De tes expressions enfante les merveilles,  
 Quels charmes ton pinceau répand dans tous ses  
 traits,

Quelle force il y mêle à ses plus doux attraits,  
 Et quel est ce pouvoir, qu'au bout des doigts tu  
 portes,

Qui

Qui sçait faire à nos yeux vivre des choses mortes ;  
Et d'un peu de mélange & de bruns & de clairs,  
Rendre esprit la couleur, & les pierres des chairs.

Tu te tais ; & prétends que ce sont des matières  
Dont tu dois nous cacher les sçavantes lumières.  
Et que ces beaux secrets, à tes travaux vendus,  
Te coûtent un peu trop pour être répandus ;  
Mais ton pinceau s'explique, & trahit ton silence,  
Malgré toi, de ton art, il nous fait confidence ;  
Et, dans ses beaux efforts à nos yeux étalés,  
Les mystères profonds nous en sont révélés.  
Une pleine lumière ici nous est offerte ;  
Et ce dôme pompeux est une école ouverte,  
Où l'ouvrage faisant l'office de la voix,  
Dit de ton grand art les souveraines loix.  
Il nous dit fortement les trois nobles parties \*  
Qui rendent d'un tableau les beautés assorties,  
Et dont, en s'unissant, les talens relevés  
Donnent à l'univers les peintres achevés.

Mais des trois, comme Reine, il nous expo-

se celle †  
Que ne peut nous donner le travail, ni le zèle ;  
Et qui, comme un présent de la faveur des Cieux,  
Est du nom de divine appelée en tous lieux ;  
Elle, dont l'essor monte au-dessus du tonnerre,  
Et sans qui l'on demeure à ramper contre terre,  
Qui meut tout, règle tout, en ordonne à son choix,  
Et des deux autres mène & régit les emplois.  
Il nous enseigne à prendre une digne matière,  
Qui donne au feu d'un peintre une vaste carrière,  
Et puisse recevoir tous les grands ornemens,  
Qu'enfante un beau génie en ses accouchemens,  
Et dont la poésie, & sa sœur la peinture,  
Parant l'instruction de leur docte imposture,  
Composent avec art ces attrait, ces douceurs,  
Qui font à leurs leçons un passage à nos cœurs ;  
Et par qui, de tout tems, ces deux sœurs si pa-  
reilles  
Charment, l'une les yeux, & l'autre les oreilles.

Mais

\* L'invention, le dessin, la coloris.

† 1. L'invention, première partie de la peinture.



Mais il nous dit de fuir un discord apparent  
Du lieu que l'on nous donne, & du sujet qu'on  
prend ;

Et de ne point placer dans un tombeau des fêtes,  
Le Ciel contre nos pieds, & l'enfer sur nos têtes.  
Il nous apprend à faire, avec détachement,  
De groupes contrastés un noble ageancement  
Qui, du champ du tableau, fasse un juste partage  
En conservant les bords un peu légers d'ouvrage,  
N'ayant nul embarras, nul fracas vicieux  
Qui rompe ce repos si fort ami des yeux ;  
Mais où, sans se presser, le groupe se rassemble,  
Et forme un doux concert, fasse un beau tout  
ensemble,

Où rien ne soit à l'œil mendié, ni redit,  
Tout s'y voyant tiré d'un vaste fonds d'esprit,  
Assaisonné du sel de nos graces antiques,  
Et non du fade goût des ornemens gothiques ;  
Ces monstres odieux des siècles ignorans ;  
Que de la barbarie ont produit les torrens,  
Quand leur cours, inondant presque toute la  
terre,

Fit à la politesse une mortelle guerre ;  
Et de la grande Rome abattant les remparts,  
Vint, avec son empire, étouffer les beaux arts.  
Il nous montre à poser avec noblesse & grace  
La première figure à la plus belle place,  
Riche d'un agrément, d'un brillant de grandeur  
Qui s'empare d'abord des yeux du spectateur ;  
Prenant un soin exact que, dans tout son ou-  
vrage,

Elle joue aux regards le plus beau personnage ;  
Et que, par aucun rôle au spectacle placé,  
Le héros du tableau ne se voye effacé.  
Il nous enseigne à fuir les ornemens débilés  
Des épisodes froids & qui sont inutiles,  
À donner au sujet toute sa vérité,  
À lui garder par tout pleine fidélité,  
Et ne se point porter à prendre de licence,  
À moins qu'à des beautés elle donne naissance.  
Il nous dit amplement les leçons du dessin, \*

Dans

\* II. Le dessin, seconde partie de la peinture.

# DU VAL-DE-GRACE. 509

Dans la manière Grecque, & dans le goût Romain;  
 Le grand choix du beau vray, de la belle nature,  
 Sur les restes exquis de l'Antique sculpture,  
 Qui, prenant d'un sujet la brillante beauté,  
 En sçavoit séparer la foible vérité,  
 Et formant de plusieurs une beauté parfaite,  
 Nous corrige par l'art la nature qu'on traite.  
 Il nous explique à fond, dans ses instructions,  
 L'union de la grace, & des proportions;  
 Les figures par tout doctement dégradées,  
 Et leurs extrémités soigneusement gardées;  
 Les contrastes sçavans des membres agrouppés,  
 Grands, nobles, étendus, & bien développés,  
 Balancés sur leur centre en beautés d'attitude,  
 Tous formés l'un pour l'autre avec exactitude,  
 Et n'offrant point aux yeux ces galimathias,  
 Où la tête n'est point de la jambe, ou du bras;  
 Leur juste attachement aux lieux qui les font  
 naître,  
 Et les muscles touchés autant qu'ils doivent l'être;  
 La beauté des contours observés avec soin,  
 Point durement traités, amples, tirés de loin,  
 Inégaux, ondoyans, & tenant de la flâne,  
 Afin de conserver plus d'action & d'ame;  
 Les nobles airs de tête amplement variés,  
 Et tous au caractère avec choix mariés;  
 Et c'est là qu'un grand peintre, avec pleine  
 largesse,  
 D'une féconde idée étale la richesse,  
 Faisant briller par tout de la diversité,  
 Et ne tombant jamais dans un air répété;  
 Mais un peintre commun trouve une peine ex-  
 trême  
 A sortir dans ses airs, de l'amour de soi-mêmes;  
 De redites sans nombre, il fatigue les yeux,  
 Et, plein de son image, il se peint en tous lieux.  
 Il nous enseigne aussi les belles draperies,  
 Dont l'ornement aux yeux doit conserver le nud;  
 Mais qui, pour le marquer, soit un peu retenu,  
 Qui ne s'y colle point, mais en suive la grace,  
 Et, sans la ferrer trop, la caresse & l'embrasse.  
 Il nous montre à quel air, dans quelles actions

Se distinguent à l'œil toutes les passions;  
Les mouvemens du cœur, peints d'une adresse  
extrême

Par des gestes puisés dans la passion même,  
Bien marqués pour parler, appuyés, forts, & nets;  
Imitans en vigueur les gestes des muets  
Qui veulent réparer la voix que la nature  
Leur a voulu nier, ainsi qu'à la peinture.

\* Il nous étale enfin les mystères exquis  
De la belle partie où triompha Zeuxis,  
Et qui, le revêtant d'une gloire immortelle,  
Le fit aller du pair avec le grand Apelle;  
L'union, les concerts, & les tons des couleurs,  
Contrastes, amitiés, ruptures & valeurs,  
Qui font les grands effets, les fortes impostures,  
L'achèvement de l'art, & l'ame des figures.  
Il nous dit clairement dans quel choix le plus  
beau,

On peut prendre le jour, & le champ du tableau,  
Les distributions, & d'ombre, & de lumière,  
Sur chacun des objets & sur la masse entière,  
Leur dégradation dans l'espace de l'air  
Par les tons différens de l'obscur & du clair,  
Et quelle force il faut aux objets mis en place  
Que l'approche distingue, & le lointain efface;  
Les gracieux repos que, par des soins communs,  
Les bruns donnent aux clairs, comme les clairs  
aux bruns,

Avec quel agrément d'insensible passage  
Doivent ces opposés entrer en assemblage,  
Par quelle douce chute ils doivent y tomber,  
Et dans un milieu tendre, aux yeux se dérober;  
Ces fonds officieux qu'avec art on se donne,  
Qui reçoivent si bien ce qu'on leur abandonne;  
Par quels coups de pinceau formant de la rondeur,  
Le peintre donne au plat le relief du sculpteur,  
Quel adoucissement des teintes de lumière,  
Fait perdre ce qui tourne, & le chasse derrière,  
Et comme, avec un champ fuyant, vague &  
léger,

La

\* III. Le Coloris, troisième partie de la peinture.

## DU VAL-DE-GRACE. SIR

La fierté de l'obscur sur la douceur du clair,  
Triomphant de la toile, en tire avec puissance  
Les figures que veut garder sa résistance,  
Et, malgré tout l'effort qu'elle oppose à ses coups,  
Les détache du fond, & les amène à nous.

Il nous dit tout cela, ton admirable ouvrage;  
Mais, illustre Mignard, n'en prends aucun  
ombrage,

Ne crains pas que ton art, par ta main découvert,  
A marcher sur tes pas tiennne un chemin ouvert,  
Et que de ses leçons les grands & beaux oracles  
Élévent d'autres mains à tes doctes miracles;

Il y faut des talens que tout mérite joint,  
Et ce sont des secrets qui nés'apprennent point.  
On n'acquiert point, Mignard, par les soins  
qu'on se donne,

Trois choses, dont les dons brillent dans ta  
personne,

Les passions, la grace, & les tons de couleur,  
Qui des riches tableaux font l'exquise valeur;  
Ce sont présens du Ciel, qu'on voit peu qu'il  
asemble,

Et les siècles ont peine à les trouver ensemble.  
C'est par-là qu'à nos yeux nuls travaux enfantés  
De ton noble travail n'atteindront les beautés,  
Malgré tous les pinceaux, que ta gloire réveille,  
Il sera de nos jours la fameuse merveille;  
Et, des bouts de la terre, en ces superbes lieux,  
Attirera les pas des sçavans curieux.

O vous, dignes objets de la noble tendresse  
Qu'a fait briller pour vous cette auguste Princesse,  
Dont au grand Dieu naissant, au véritable Dieu,  
Le zèle magnifique a consacré ce lieu,  
Purs esprits, où du Ciel sont les graces infuses,  
Beaux Temples des vertus, admirables recluses,  
Qui, dans votre retraite, avec tant de ferveur,  
Mêlez parfaitement la retraite du cœur,  
Et, par un choix pieux hors du monde placées,  
Ne détachez vers lui nulle de vos pensées,  
Qu'il vous est cher d'avoir sans cesse devant vous  
Ce tableau de l'objet de vos vœux les plus doux;  
D'y nourrir par vos yeux les précieuses âmes

Dont si fidèlement brûlent vos belles ames ;  
 D'y sentir redoubler l'ardeur de vos desirs ;  
 D'y donner à toute heure un encens de soupirs ;  
 Et d'embrasser du cœur une image si belle  
 Des célestes beautés de la gloire éternelle,  
 Beautés qui dans leurs fers tiennent vos libertés,  
 Et vous font mépriser toutes autres beautés !

Et toi, qui fus jadis la maîtresse du monde,  
 Docte & fameuse école en raretés féconde,  
 Où les arts déterrés ont, par un digne effort,  
 Réparé les dégâts des barbares du Nord,  
 Source des beaux débris des siècles mémorables,  
 O Rome, qu'à tes soins nous sommes redevables  
 De nous avoir rendu façonné de ta main,  
 Ce grand homme, chez toi, devenu tout romain,  
 Dont le pinceau célèbre, avec magnificence,  
 De tes riches travaux vient parer notre France,  
 Et dans un noble lustre y produire à nos yeux  
 Cette belle peinture inconnue en ces lieux,  
 La fresque, dont la grace à l'autre préférée  
 Se conserve un éclat d'éternelle durée ;

Mais dont la promptitude & les brusques fiertés  
 Veulent un grand génie à toucher les beautés !

De l'autre qu'on connoît, la traitable méthode  
 Aux foiblesses d'un peintre aisément s'accom-  
 mode.

La paresse de l'huile, allant avec lenteur,  
 Du plus tardif génie attend la pesanteur,  
 Elle sçait secourir, par le tems qu'elle donne,  
 Les faux pas que peut faire un pinceau qui tâ-  
 tonne ;

Et, sur cette peinture, on peut, pour faire mieux,  
 Revenir quand on veut, avec de nouveaux yeux.  
 Cette commodité de retoucher l'ouvrage,  
 Aux peintres chancelans est un grand avantage ;  
 Et, ce qu'on ne fait pas en vingt fois qu'on re-  
 prend,

On le peut faire en trente, on le peut faire en cent.

Mais la fresque est pressante ; & veut, sans  
 complaisance,

Qu'un peintre s'accommode à son impatience,  
 La traite à sa manière ; &, d'un travail soudain,

Sai-



# DU VAL-DE-GRACE. 515

Saisisse le moment qu'elle donne à sa main,  
La sévère rigueur de ce moment qui passe,  
Aux erreurs d'un pinceau ne fait aucune grace,  
Avec elle il n'est point de retour à tenter,  
Et tout, au premier coup, se doit exécuter.  
Elle veut un esprit où se rencontre unie  
La pleine connoissance avec le grand génie,  
Secouru d'une main propre à le seconder,  
Et maîtresse de l'art jusqu'à le gourmander,  
Une main prompte à suivre un beau feu qui la  
guide;

Et dont, comme un éclair, la justesse rapide  
Répande dans ses fonds, à grands traits non tâtés,  
De ses expressions les touchantes beautés.  
C'est par là que la fresque éclatante de gloire,  
Sur les honneurs de l'autre emporte la victoire,  
Et que tous les sçavans, en juges délicats,  
Donnent la préférence à ses mâles appas.  
Cent doctes mains chez elle ont cherché la  
louange;

Et Jules, Annibal, Raphaël, Michel-Ange,  
Les Mignards de leur siècle, en illustres rivaux,  
Ont voulu par la fresque ennoblir leurs travaux.

Nous la voyons ici doctement revêtuë  
De tous les grands attraits qui surprennent la vûë.  
Jamais rien de pareil n'a paru dans ces lieux;  
Et la belle inconnuë a frappé tous les yeux.  
Elle a non seulement, par ses graces fertiles,  
Charmé du grand Paris les connoisseurs habiles,  
Et touché de la cour le beau monde sçavant;  
Ses miracles encore ont passé plus avant,  
Et, de nos courtisans les plus légers d'étude,  
Elle a pour quelque tems fixé l'inquiétude,  
Arrêté leur esprit, attaché leurs regards,  
Et fait descendre en eux quelque goût des beaux  
arts.

Mais ce qui, plus que tout, élève son mérite,  
C'est de l'auguste Roi l'éclatante visite;  
Ce Monarque, dont l'ame aux grandes qualités  
Joint un goût délicat des sçavantes beautés,  
Qui, séparant le bon d'avec son apparence,  
Décide sans erreur, & louë avec prudence.

LOUIS,



LOUIS, le grand LOUIS, dont l'esprit souverain  
Ne dit rien à l'hazard, & voit tout d'un œil sain,  
A versé de sa bouche à ses graces brillantes  
De deux précieux mots les douceurs chatouil-  
lantes,

Et l'on sçait qu'en deux mots ce Roi judicieux,  
Fait, des plus beaux travaux, l'éloge g'orieux.

Colbert, dont le bon goût suit celui de son  
maître,

A senti même charmé, & nous le fait paroître.

Cet vigoureux génie au travail si constant,  
Dont la vaste prudence à tous emplois s'étend,  
Qui, du choix souverain, tient, par son haut-  
mérite,

Du commerce & des arts la suprême conduite,

A d'une noble idée enfanté le dessein

Qu'il confie aux talens de cette docte main;

Et dont il veit par elle attacher la richesse

Aux sacrés murs du Temple, \* où son cœur s'in-  
téresse.

La voilà, cette main, qui se met en chaleur;

Elle prend les pinceaux, trace, étend la couleur;

Empâte, adoucit, touche, & ne fait nulle pause;

Voilà qu'elle a fini, l'ouvrage aux yeux s'expose;

Et nous y découvrons, aux yeux des grands experts,

Trois miracles de l'art en trois tableaux divers.

Mais, parmi cent objets d'une beauté touchante,

Le Dieu porte au respect, & n'a rien qui n'en-

chante,

Rien en grâce, en douceur, en vive majesté,

Qui ne présente à l'œil une Divinité;

Elle est toute en ces traits si brillans de noblesse;

La grandeur y paroît, l'équité, la sagesse,

La bonté, la puissance; enfin ces traits font voir

Ce que l'esprit de l'homme a peine à concevoir.

Poursuis, ô grand Colbert, à vouloir, dans  
la France,

Des arts que tu régis établir l'excellence,

Et donne à ce projet, & si grand, & si beau,

Tous les riches momens d'un si docte pinceau.

Attache à des travaux, dont l'éclat te renomme,

Le

\* Saint Enslache.

Le reste précieux des jours de ce grand homme.  
Tels hommes rarement se peuvent présenter;  
Et, quand le Ciel les donne, il faut en profiter.  
De ces mains, dont les tems ne sont guères prodigues,

Tu dois à l'univers les sçavantes fatigues,  
C'est à ton ministère à les aller saisir  
Pour les mettre aux emplois que tu peux leur  
choisir;

Et, pour ta propre gloire, il ne faut point attendre  
Qu'elles viennent t'offrir ce que ton choix doit  
prendre.

Les grands hommes, Colbert, sont mauvais  
courtisans,

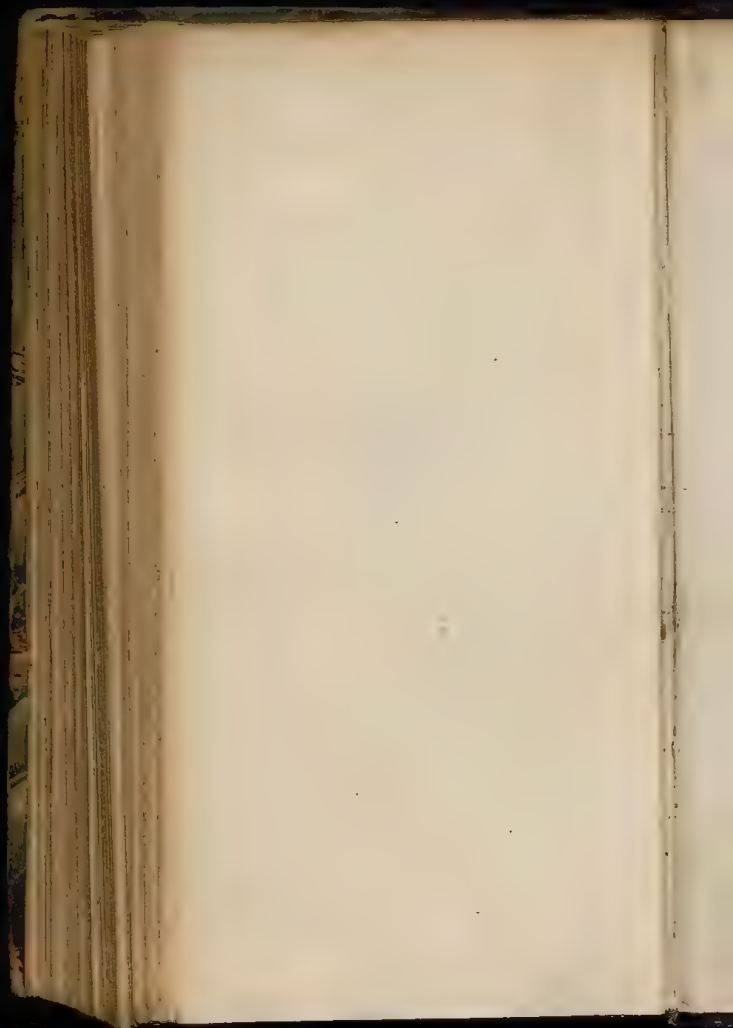
Peu faits à s'acquitter des devoirs complaisans,  
A leurs réflexions tout entiers ils se donnent;  
Et ce n'est que par là, qu'ils se perfectionnent.  
L'étude & la visite ont leurs talens à part;  
Qui se donne à la cour, se dérobe à son art,  
Un esprit partagé rarement s'y consomme;  
Et les emplois de feu demandent tout un homme.  
Ils ne sçauroient quitter les soins de leur métier  
Pour aller chaque jour fatiguer ton portier,  
Ni par tout, près de toi, par d'assidus hommages,  
Mandier des prêteurs les éclatans suffrages;  
Cet amour de travail, qui toujours régné en eux,  
Rend à tous autres soins leur esprit paresseux;  
Et tu dois consentir à cette négligence

Qui de leurs beaux talens te nourrit l'excellence.  
Souffre que, dans leur art s'avancant chaque jour,  
Par leurs ouvrages seuls, ils te fassent leur cour.  
Leur mérite à tes yeux y peut assez paroître;  
Consultes-en ton goût, ils s'y connoît en maître,  
Et te dira toujours, pour l'honneur de ton choix,  
Sur qui tu dois verser l'éclat des grands emplois.  
C'est ainsi que des arts la renaissante gloire  
De tes illustres soins ornera la mémoire;  
Et que ton nom porté dans cent travaux pompeux  
Passera triomphant à nos derniers neveux.

*Fin du quatrième & dernier Tome.*







Biblioteka Jagiellońska



stdr0026541





